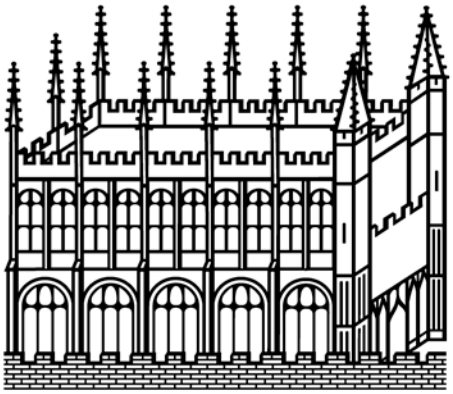


Bodleian Libraries

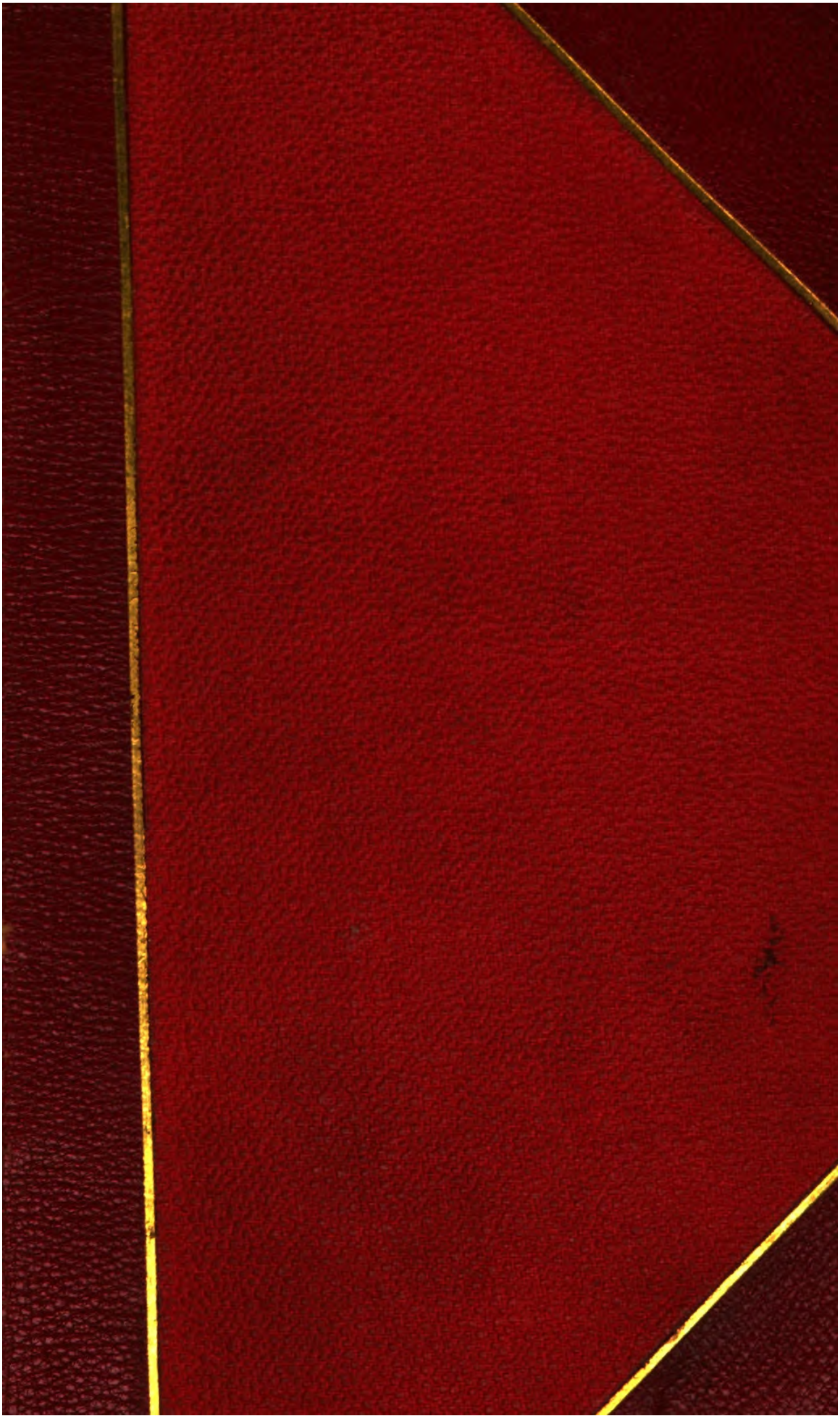
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

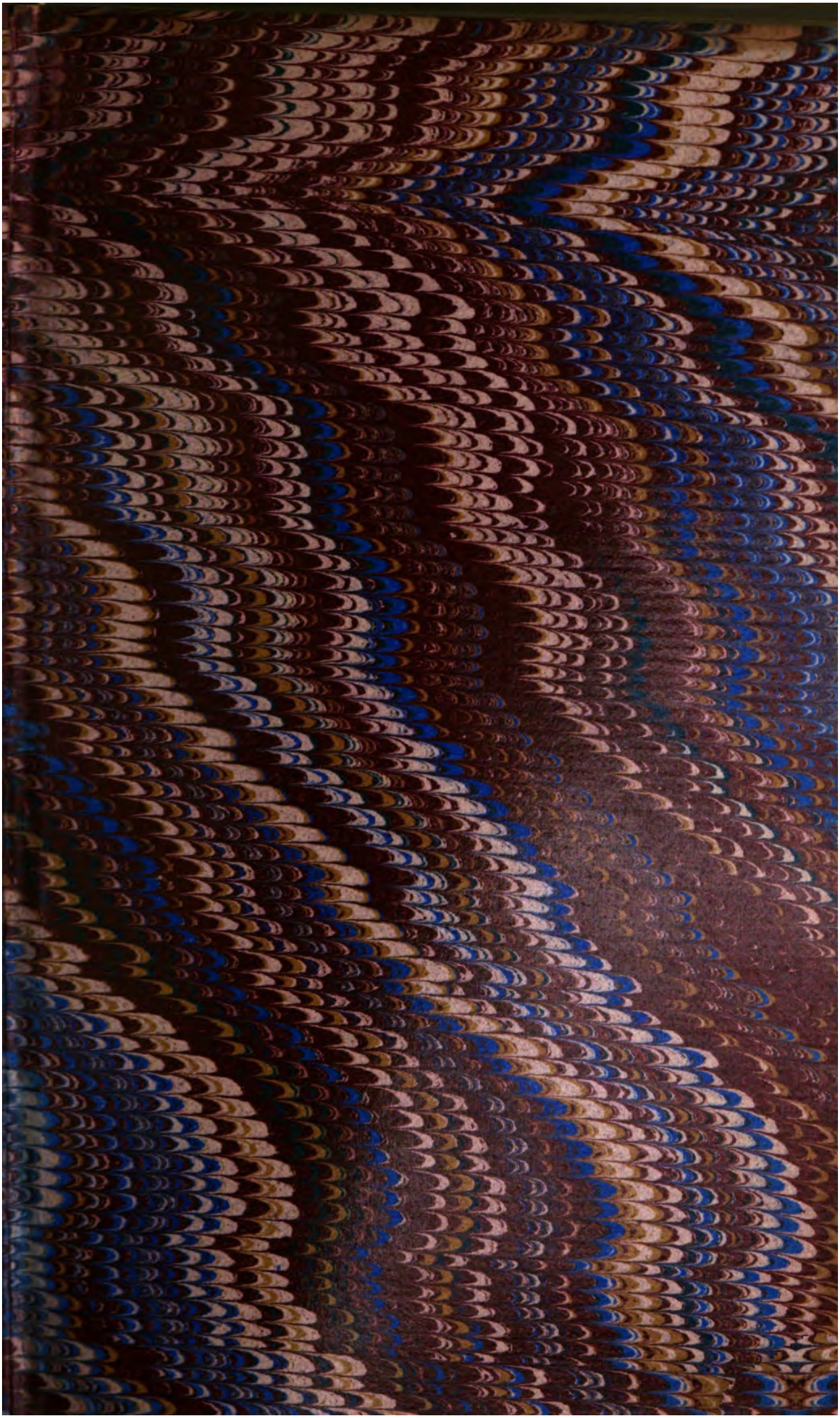
http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



~~2544~~
~~a 44~~
~~BB. 31.~~

~~C/X 1213 A.2~~
BS 3/11 (2)



THEATRE

DE

P. CORNEILLE

THEATRE
DE
P. CORNEILLE

Texte de 1682

AVEC NOTICE ET NOTES

PAR

ALPHONSE PAULY

TOME DEUXIÈME

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31 PASSAGE CHOISEUL, 27-31

LA GALERIE
DU PALAIS,

COMEDIE.

ACTEURS.

PLEIRANTE, Pére de Célidée.
LYSANDRE, Amant de Célidée.
DORIMANT, Amoureux d'Hyppolite.
CHRYSANTE, Mére d'Hyppolite.
CELIDEE, Fille de Pleirante.
HYPPOLITE, Fille de Chryſante.
ARONTE, Ecuyer de Lyſandre.
CLEANTE, Ecuyer de Dorimant.
FLORICE, Suivante d'Hyppolite.
LE LIBRAIRE du Palais.
LE MERCIER du Palais.
LA LINGERE du Palais.

La Scéne eſt à Paris.

LA GALERIE
DU PALAIS.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.
ARONTE, FLORICE.

ARONTE.

Enfin je ne le puis, que veux-tu que j'y faſſe?
Pour tout autre ſujet mon maiſtre n'eſt que glace,
Elle eſt trop dans ſon cœur, on ne l'en peut chaſſer,
Et c'eſt folie à nous que de plus y penſer.
J'ay beau devant les yeux luy remettre Hyppolite,
Parler de ſes attraits, élever ſon mérite,
Sa grace, ſon esprit, ſa naiſſance, ſon bien,
Je n'avance non plus, qu'à ne luy dire rien :
L'amour dont malgré-moy ſon ame eſt poſſédée
Fait qu'il en voit autant, ou plus, en Célidée.

FLORICE.

Ne quittons pas pourtant, à la longue on fait tout,
La gloire ſuit la peine, eſpérons jusqu'au bout.
Je veux que Célidée ait charmé ſon courage,
L'amour le plus parfait n'eſt pas un mariage,
Fort ſouvent moins que rien cauſe un grand changement,
Et les occaſions naiſſent en un moment.

ARONTE.

Je les prendray toûjours quant je les verray naiſtre.

FLORICE.

Hyppolite en ce cas ſçaura le reconnoiſtre.

ARONTE.

Tout ce que j'en prétens c'eſt un entier ſecret.
Adieu, je vay trouver Célidée à regret.

FLORICE.

De la part de ton maiſtre?

ARONTE.

Ouy.

FLORICE.

Si j'ay bonne veuë,
La voilà que ſon pére améne vers la ruë.
Tirons-nous à quartier, nous joûrons mieux nos jeux,
S'ils n'aperçoivent point que nous parlions nous deux.

SCENE II.

PLEIRANTE, CELIDEE.

PLEIRANTE.

Ne penſe plus, ma fille, à me cacher ta flame,
N'en conçoy point de honte, & n'en crains point de blâme ;
Le ſujet qui l'allume a des perfections
Dignes de poſſéder tes inclinations,
Et pour mieux te montrer le fond de mon courage,
J'aime autant ſon esprit que tu fais ſon viſage.
Confeſſe donc, ma fille, & croy qu'un ſi beau feu
Veut eſtre mieux traité que par un déſaveu.

CELIDEE.

Monſieur, il eſt tout vray, ſon ardeur légitime
A tant gagné ſur moy que j'en fais de l'eſtime,
J'honore ſon mérite, & n'ay pû m'empeſcher
De prendre du plaiſir à m'en voir rechercher,
J'aime ſon entretien, je chéris ſa preſence ;
Mais cela n'eſt enfin qu'un peu de complaiſance,
Qu'un mouvement leger qui paſſe en moins d'un jour :
Vos ſeuls commandemens produiront mon amour,
Et voſtre volonté de la mienne ſuivie...

PLEIRANTE.

Favoriſant ſes vœux ſeconde ton envie.
Aime, aime ton Lyſandre, & puisque je conſens
Et que je t'authoriſe à ces feux innocens,
Donne-luy hardiment une entiere aſſeurance
Qu'un mariage heureux ſuivra ſon espérance,

Engage-luy ta foy. Mais j'aperçoy venir
Quelqu'un qui de ſa part te vient entretenir.
Ma fille, Adieu, les yeux d'un homme de mon âge
Peut-eſtre empeſcheroient la moitié du meſſage.

CELIDEE.

Il ne vient rien de luy qu'il faille vous celer.

PLEIRANTE.

Mais tu ſeras ſans moy plus libre à luy parler,
Et ta civilité ſans doute un peu forcée
Me fait un compliment qui trahit ta penſée.

SCENE III.

CELIDEE, ARONTE.

CELIDEE.

Que fait ton maiſtre, Aronte?

ARONTE.

Il m'envoye aujourd'huy
Voir ce que ſa Maîtreſſe a réſolu de luy,
Et comment vous voulez qu'il paſſe la journée.

CELIDEE.

Je ſeray chez Daphnis toute l'apreſdiſnée,
Et s'il m'aime, je croy que nous l'y pourrons voir.
Autrement...

ARONTE.

Ne penſez qu'à l'y bien recevoir.

CELIDEE.

S'il y manque, il verra ſa pareſſe punie.
Nous y devons diſner fort bonne compagnie,
J'y méne du quartier Hyppolite & Cloris.

ARONTE.

Après elles & vous il n'eſt rien dans Paris,
Et je n'en ſçache point, pour belles qu'on les nomme
Qui puiſſent attirer les yeux d'un honneſte homme.

CELIDEE.

Je ne ſuis pas d'humeur bien propre à t'écouter,
Et ne prens pas plaiſir à m'entendre flater,
Sans que ton bel esprit taſche plus d'y paroiſtre,
Meſle-toy de porter ma réponſe à ton maiſtre.

ARONTE *ſeul.*

Quelle ſuperbe humeur! quel arrogant maintien!
Si mon maiſtre me croit, vous ne tenez plus rien,
Il changera d'objet, ou j'y perdray ma peine.
Auſſi-bien ſon amour ne vous rend que trop vaine.

SCENE IV.

LA LINGERE, LE LIBRAIRE.

On tire un rideau, & l'on voit le Libraire, la Lingére, & le Mercier chacun dans ſa boutique.

LA LINGERE.

Vous avez fort la preſſe à ce Livre nouveau,
C'eſt pour vous faire riche.

LE LIBRAIRE.

On le trouve ſi beau,

Que c'eſt pour mon profit le meilleur qui ſe voye.
Mais vous, que vous vendez de ces toiles de ſoye!

LA LINGERE.

De vray, bien que d'abord on en vendiſt fort peu,
A preſent Dieu nous aime, on y court comme au feu.
Je n'en ſçaurois fournir autant qu'on m'en demande :
Elle ſied mieux auſſi que celle de Hollande,
Découvre moins le fard dont un viſage eſt peint,
Et donne, ce me ſemble, un plus grand luſtre au teint.
Je perds bien à gagner de ce que ma boutique
Pour eſtre trop étroite empeſche ma pratique,
A peine y puis-je avoir deux chalans à la fois,
Je veux changer de place avant qu'il ſoit un mois,
J'aime mieux en payer le double, & davantage,
Et voir ma marchandiſe en un bel étalage.

LE LIBRAIRE.

Vous avez bien raiſon, mais à ce que j'entens...
Monſieur, vous plaiſt-il voir quelques livres du temps?

SCENE V.

DORIMANT, CLEANTE, LE LIBRAIRE.

DORIMANT.

Montrez-m'en quelques-uns.

LE LIBRAIRE.

Voicy ceux de la mode.

DORIMANT.

Oſtez-moy cét Autheur, ſon nom ſeul m'incommode,
C'eſt un impertinent, ou je n'y connoy rien.

LE LIBRAIRE.

Ses œuvres toutefois ſe vendent aſſez bien.

DORIMANT.

Quantité d'ignorants ne ſongent qu'à la rime.

CLEANTE.

Monſieur, en voicy deux dont on fait grande estime.
Conſiderez ce trait, on le trouve divin.

DORIMANT.

Il n'eſt que mal traduit du Cavalier Marin,
Sa veine au demeurant me ſemble aſſez hardie.

LE LIBRAIRE.

Ce fut ſon coup d'eſſay que cette Comedie.

DORIMANT.

Cela n'eſt pas tant mal pour un commencement,
La pluſpart de ſes vers coulent fort doucement,
Qu'il a de mignardiſe à décrire un viſage!

SCENE VI.

HYPPOLITE, FLORICE, DORIMANT, CLEANTE, LE LIBRAIRE, LA LINGERE.

HYPPOLITE.

Madame, montrez-nous quelques collets d'ouvrage.

LA LINGERE.

Je vous en vay montrer de toutes les façons.

DORIMANT *au Libraire.*

Ce viſage vaut mieux que toutes vos chanſons.

LA LINGERE *à Hyppolite.*

Voila du point d'Eſprit, de Génes, & d'Eſpagne.

HYPPOLITE.

Cecy n'eſt guére bon qu'à des gens de campagne.

LA LINGERE.

Voyez bien, s'il en eſt deux pareils dans Paris...

HYPPOLITE.

Ne les vantez point tant, & dites-nous le prix.

LA LINGERE.

Quand vous aurez choiſi.

HYPPOLITE.

Que t'en ſemble, Florice?

FLORICE.

Ceux-là ſont aſſez beaux, mais de mauvais ſervice,
En moins de trois ſavons on ne les connoit plus.

HYPPOLITE.

Celuy-cy, qu'en dis-tu?

FLORICE.

L'ouvrage en eſt confus,
Bien que l'invention de près ſoit aſſez belle.
Voicy bien voſtre fait, n'étoit que la dentelle

Eſt fort mal aſſortie avec le paſſement;
Cét autre n'a de beau que le couronnement.

LA LINGERE.

Si vous pouviez avoir deux jours de patience,
Il m'en vient, mais qui ſont dans la meſme excellence.

Dorimant parle au Libraire à l'oreille.

FLORICE.

Il vaudroit mieux attendre.

HYPPOLITE.

Et bien nous attendrons,
Dites-nous au plus tard quel jour nous reviendrons.

LA LINGERE.

Mercredy j'en attens de certaines nouvelles,
Cependant vous faut-il quelques autres dentelles?

HYPPOLITE.

J'en ay ce qu'il m'en faut pour ma proviſion.

LE LIBRAIRE *à Dorimant.*

J'en vay ſubtilement prendre l'occaſion.
La connois-tu, voiſine?

LA LINGERE.

Ouy, quelque peu de veuë,
Quant au reſte elle m'eſt tout à fait inconnuë.

Dorimant tire Cléante au milieu du Théatre & luy parle à l'oreille.

Ce Cavalier ſans doute y trouve plus d'appas
Que dans tous vos Autheurs.

CLEANTE.

Je n'y manqueray pas.

DORIMANT.

Si tu ne me vois là, je feray dans la Salle.

Il prend un livre ſur la boutique du Libraire.

Je connoy celuy-cy, ſa veine eſt fort égale,
Il ne fait point de vers qu'on ne trouve charmants.
Mais on ne parle plus qu'on faſſe de Romans,
J'ay veu que noſtre peuple en étoit idolatre.

LE LIBRAIRE.

La mode eſt à preſent des piéces de Théatre.

DORIMANT.

De vray chacun s'en pique, & tel y met la main
Qui n'eut jamais l'esprit d'ajuster un quatrain.

SCENE VII.

LYSANDRE, DORIMANT, LE LIBRAIRE, LE MERCIER.

LYSANDRE.

Je te prens ſur le Livre.

DORIMANT.

Et bien, qu'en veux-tu dire?
Tant d'excellens esprits qui ſe meſlent d'écrire
Valent bien qu'on leur donne une heure de loiſir.

LYSANDRE.

Y trouves-tu toûjours une heure de plaiſir ?
Beaucoup font bien des Vers, & peu la Comedie ?

DORIMANT.

Ton gouſt, je m'en aſſeure, eſt pour la Normandie ?

LYSANDRE.

Sans rien ſpecifier peu méritent de voir.
Souvent leur entrepriſe excéde leur pouvoir,
Et tel parle d'amour ſans aucune pratique.

DORIMANT.

On n'y ſçait guére alors que la vieille Rubrique,
Faute de le connoiſtre on l'habille en fureur,
Et loin d'en faire envie on nous en fait horreur.
Luy ſeul de ſes effets a droit de nous inſtruire,
Noſtre plume à luy ſeul doit ſe laiſſer conduire,
Pour en bien diſcourir il faut l'avoir bien fait,
Un bon Poéte ne vient que d'un amant parfait.

LYSANDRE.

Il n'en faut point douter, l'Amour a des tendreſſes
Que nous n'apprenons point qu'auprés de nos Maitreſſes.
Tant de ſorte d'appas, de doux ſaiſiſſemens,
D'agreables langueurs, & de raviſſemens,
Jusques où d'un bel œil peut s'étendre l'empire,
Et mille autres ſecrets que l'on ne ſçauroit dire,
(Quoy que tous nos Rimeurs en mettent par écrit)
Ne ſe ſçeurent jamais par un effort d'eſprit,
Et je n'ay jamais veu de cervelles bien faites
Qui traitaſſent l'amour à la façon des Poétes;

C'eſt tout un autre jeu. Le ſtile d'un Sonnet
Eſt fort extravagant dedans un cabinet.
Il y faut bien loüer la beauté qu'on adore,
Sans mépriſer Vénus, ſans médire de Flore,
Sans que l'éclat des lis, des roſes, d'un beau jour
Ait rien à démeſler avecque noſtre amour.
O pauvre Comedie, objet de tant de veines,
Si tu n'és qu'un portrait des actions humaines,
On te tire ſouvent ſur un original,
A qui, pour dire vray, tu reſſembles fort mal.

DORIMANT.

Laiſſons la Muſe en paix, de grace, à la pareille,
Chacun fait ce qu'il peut, & ce n'eſt pas merveille,
Si comme avec bon droit on perd bien un procès,
Souvent un bon ouvrage a de foibles ſuccès.
Le jugement de l'homme, ou plûtoſt ſon caprice,
Pour quantité d'eſprits n'a que de l'injuſtice,
J'en admire beaucoup dont on fait peu d'état,
Leurs fautes, tout au pis, ne ſont pas coups d'Etat,
La plus grande eſt toûjours de peu de conſéquence.

LE LIBRAIRE.

Vous plairoit-il de voir des piéces d'Eloquence?

LYSANDRE *ayant regardé le titre d'un Livre que le Libraire luy preſente.*

J'en leus hier la moitié, mais ſon vol eſt ſi haut
Que presque à tous momens je me trouve en defaut.

DORIMANT.

Voicy quelques Autheurs dont j'aime l'induſtrie,
Mettez ces trois à part, mon Maiſtre, je vous prie,
Tantoſt un de mes gens vous les viendra payer.

LYSANDRE *ſe retirant d'auprès les boutiques.*

Le reſte du matin où veux-tu l'employer?

LE MERCIER.

Voyez deça, Meſſieurs, vous plaiſt-il rien du noſtre?
Voyez, je vous feray meilleur marché qu'un autre,
Des gands, des baudriers, des rubans, des Castors.

SCENE VIII.

DORIMANT, LYSANDRE.

DORIMANT.

Je ne ſçaurois encor te ſuivre ſi tu ſors,
Faiſons un tour de Salle attendant mon Cléante.

LYSANDRE.

Qui te retient icy?

DORIMANT.

L'histoire en eſt plaiſante.
Tantoſt comme j'étois ſur le Livre occupé,
Tout proche on eſt venu choiſir du point-coupé.

LYSANDRE.

Qui?

DORIMANT.

C'eſt la question, mais il faut s'en remettre
A ce qu'à mes regards ſa coiffe a pû permettre,
Je n'ay rien veu d'égal, mon Cléante la ſuit,
Et ne reviendra point qu'il n'en ſoit bien instruit,
Qu'il n'en ſçache le nom, le rang, & la demeure.

LYSANDRE.

Amy, le cœur t'en dit.

DORIMANT.

Nullement, ou je meure,
Voyant je ne ſçay quoy de rare en ſa beauté,
J'ay voulu contenter ma curioſité.

LYSANDRE.

Ta curioſité deviendra bien-toſt flame,
C'eſt par là que l'Amour ſe gliſſe dans une ame.
A la prémiére veuë un objet qui nous plaiſt
N'inspire qu'un deſir de ſçavoir quel il eſt,
On en veut auſſi-toſt apprendre davantage,
Voir ſi ſon entretien répond à ſon viſage,
S'il eſt civil ou rude, importun ou charmeur,
Eprouver ſon esprit, connoiſtre ſon humeur :
De là cét éxamen ſe tourne en complaiſance,
On cherche ſi ſouvent le bien de ſa preſence
Qu'on en fait habitude, & qu'au point d'en ſortir,
Quelque regret commence à ſe faire ſentir :
On revient tout reſveur, & noſtre ame bleſſée
Sans prendre garde à rien cajole ſa penſée.
Ayant reſvé le jour, la nuit à tous propos
On ſent je ne ſçay quoy qui trouble le repos.
Un ſommeil inquiet ſur de confus nuages
Eléve inceſſamment de flateuſes images,
Et ſur leur vain rapport fait naiſtre des ſouhaits
Que le réveil admire & ne dédit jamais;
Tout le cœur court en haſte après de ſi doux guides,
Et le moindre larcin que font ſes vœux timides
Arréte le larron & le met dans les fers.

DORIMANT.

Ainſi tu fus épris de celle que tu ſers ?

LYSANDRE.

C'eſt un autre discours, à preſent je ne touche
Qu'aux ruſes de l'amour contre un esprit farouche,
Qu'il faut apprivoiſer presque inſenſiblement,
Et contre ſes froideurs combattre finement :
Des naturels plus doux...

SCENE IX.

DORIMANT, LYSANDRE, CLEANTE.

DORIMANT.

Et bien elle s'appelle?

CLEANTE.

Ne m'informez de rien qui touche cette belle.
Trois filoux rencontrez vers le milieu du Pont,
Chacun l'épée au poin, m'ont voulu faire affront,
Et ſans quelques amis qui m'ont tiré de peine
Contr'eux ma reſiſtance euſt peut-eſtre été vaine;
Ils ont tourné le dos me voyant ſecouru,
Mais ce que je ſuivois tandis eſt disparu.

DORIMANT.

Les traiſtres ! trois contre un ! t'attaquer ! te ſurprendre !
Quels inſolens vers moy s'oſent ainſi méprendre !

CLEANTE.

Je ne connoy qu'un d'eux, & c'eſt là le retour
De quelques tours de main qu'il reçeut l'autre jour,
Lors que m'ayant tenu quelques propos d'yvrogne,
Nous euſmes priſe enſemble à l'Hoſtel de Bourgogne.

DORIMANT.

Qu'on le trouve où qu'il ſoit, qu'une greſle de bois
Aſſemble ſur luy ſeul le châtiment des trois,
Et que ſous l'etriviére il puiſſe toſt connoiſtre,
Quand on ſe prend aux miens, qu'on s'attaque à leur Maiſtre

LYSANDRE.

J'aime à te voir ainſi décharger ton couroux;
Mais voudrois-tu parler franchement entre-nous?

DORIMANT.

Quoy! tu doutes encor de ma juste colére?

LYSANDRE.

En ce qui le regarde elle n'eſt que legére.
En vain pour ſon ſujet tu fais l'intéreſſé,
Il a paré des coups dont ton cœur eſt bleſſé,
Cét accident faſcheux te vole une Maîtreſſe :
Confeſſe ingénûment, c'eſt là ce qui te preſſe.

DORIMANT.

Pourquoy te confeſſer ce que tu vois aſſez?
Au point de ſe former mes deſſeins renverſez,
Et mon deſir trompé, pouſſent dans ces contraintes
Sous de faux mouvemens de véritables plaintes.

LYSANDRE.

Ce deſir, à vray dire, eſt un amour naiſſant
Qui ne ſçait où ſe prendre, & demeure impuiſſant.
Il s'égare & ſe perd dans cette incertitude,
Et renaiſſant toûjours de ton inquiétude,
Il te montre un objet d'autant plus ſouhaité,
Que plus ſa connoiſſance a de difficulté.
C'eſt par là que ton feu davantage s'allume,
Moins on l'a pû connoiſtre, & plus on en preſume,
Noſtre ardeur curieuſe en augmente le prix.

DORIMANT.

Que tu ſçais, cher amy, lire dans les eſprits!
Et que pour bien juger d'une ſecrette flame
Tu pénétres avant dans les reſſorts d'une ame!

LYSANDRE.

Ce n'eſt pas encor tout, je veux te ſecourir.

DORIMANT.

O, que je ne ſuis pas en état de guérir!
L'Amour uſe ſur moy de trop de tyrannie.

LYSANDRE.

Souffre que je te méne en une compagnie
Où l'objet de mes vœux m'a donné rendez-vous.
Les divertiſſemens t'y ſembleront ſi doux,
Ton ame en un moment en ſera ſi charmée,
Que tous ſes déplaiſirs diſſipez en fumée,
On gagnera ſur toy fort aiſément ce point
D'oublier un objet que tu ne connois point.
Mais garde-toy ſur tout d'une jeune voiſine
Que ma Maitreſſe y méne, elle eſt & belle & fine,

Et ſçait ſi dextrement menager ſes attraits,
Qu'il n'eſt pas bien aiſé d'en éviter les traits.

DORIMANT.

Au hazard, fay de moy tout ce que bon te ſemble.

LYSANDRE.

Donc en attendant l'heure allons diſner enſemble.

SCENE X.

HYPPOLITE, FLORICE.

HYPPOLITE.

Tu me railles toûjours.

FLORICE.

S'il ne vous veut du bien.
Dites aſſeurément que je n'y connoy rien.
Je le conſidérois tantoſt chez ce Libraire,
Ses regards de ſur vous ne pouvoient ſe distraire,
Et ſon maintien étoit dans une émotion
Qui m'instruiſoit aſſez de ſon affection.
Il vouloit vous parler, & n'oſoit l'entreprendre.

HYPPOLITE.

Toy ne me parle point, ou parle de Lyſandre,
C'eſt le ſeul dont la veuë excita mon ardeur.

FLORICE.

Et le ſeul qui pour vous n'a que de la froideur.
Célidée eſt ſon ame, & tout autre viſage

N'a point d'aſſez beaux traits pour toucher ſon courage,
Son braſier eſt trop grand, rien ne peut l'amortir :
En vain ſon Ecuyer taſche à l'en divertir,
En vain jusques aux Cieux portant voſtre loüange
Il taſche à luy jetter quelque amorce du change,
Et luy dit jusque-là que dans voſtre entretien
Vous témoignez ſouvent de luy vouloir du bien,
Tout cela n'eſt qu'autant de paroles perduës.

HYPPOLITE.

Faute d'eſtre ſans doute aſſez bien entenduës!

FLORICE.

Ne le preſumez pas, il faut avoir recours
A de plus hauts ſecrets qu'à ces foibles discours.
Je fus fine autrefois, & depuis mon vefvage
Ma ruſe chaque jour s'eſt accruë avec l'âge :
Je me connois en monde, & ſçay mille reſſorts
Pour débaucher une ame, & brouiller des accords.

HYPPOLITE.

Dy promptement, de grace.

FLORICE.

A preſent l'heure preſſe,
Et je ne vous ſçaurois donner qu'un mot d'adreſſe
Cette voiſine & vous... Mais déja la voicy.

SCENE XI.

CELIDEE, HYPPOLITE, FLORICE.

CELIDEE.

A force de tarder tu m'as miſe en ſoucy,
Il eſt temps, & Daphnis par un Page me mande

Que pour faire ſervir on n'attend que ma bande,
Le caroſſe eſt tout preſt, allons, veux-tu venir?

HYPPOLITE.

Lyſandre après diſner t'y vient entretenir?

CELIDEE.

S'il oſoit y manquer, je te donne promeſſe
Qu'il pourroit bien ailleurs chercher une Maîtreſſe.

Fin du prémier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HYPPOLITE, DORIMANT.

HYPPOLITE.

Ne me contez point tant que mon viſage eſt beau,
Ces diſcours n'ont pour moy rien du tout de nouveau,
Je le ſçay bien ſans vous, & j'ay cét avantage,
Quelques perfections qui ſoient ſur mon viſage,
Que je ſuis la prémiére à m'en apercevoir.
Pour me les bien apprendre il ne faut qu'un miroir,
J'y vois en un moment tout ce que vous me dites.

DORIMANT.

Mais vous n'y voyez pas tous vos rares mérites;
Cét eſprit tout divin & ce doux entretien
Ont des charmes puiſſants dont il ne montre rien.

HYPPOLITE.

Vous les montrez aſſez par cette apreſdiſnée
Qu'à cauſer avec moy vous vous étes donnée.
Si mon diſcours n'avoit quelque charme caché
Il ne vous tiendroit pas ſi long-temps attaché,
Je vous juge plus ſage, & plus aimer voſtre aiſe,
Que d'y tarder ainſi ſans que rien vous y plaiſe :

Et ſi je preſumois qu'il vous plûſt ſans raiſon,
Je me ferois moy-meſme un peu de trahiſon,
Et par ce trait badin qui ſentiroit l'enfance
Voſtre beau jugement recevroit trop d'offence.
Je ſuis un peu timide, & deuſt-on me joüer,
Je n'oſe démentir ceux qui m'oſent loüer.

DORIMANT.

Auſſi vous n'avez pas le moindre lieu de craindre
Qu'on puiſſe en vous loüant, ny vous flater, ny feindre,
On voit un tel éclat en vos brillants appas
Qu'on ne peut l'exprimer, ny ne l'adorer pas.

HYPPOLITE.

Ny ne l'adorer pas! par là vous voulez dire?

DORIMANT.

Que mon cœur deſormais vit deſſous voſtre empire,
Et que tous mes deſſeins de vivre en liberté
N'ont rien eu d'aſſez fort contre voſtre beauté.

HYPPOLITE.

Quoy? mes perfections vous donnent dans la veuë?

DORIMANT.

Les rares qualitez dont vous étes pourveuë,
Vous oſtent tout ſujet de vous en étonner.

HYPPOLITE.

Ceſſez auſſi, Monſieur, de vous l'imaginer,
Si vous bruſlez pour moy, ce ne ſont pas merveilles,

J'ay de pareils diſcours chaque jour aux oreilles,
Et tous les gens d'eſprit en ſont autant que vous.

DORIMANT.

En amour toutefois je les ſurpaſſe tous.
Je n'ay point conſulté pour vous donner mon ame,
Voſtre prémier aſpect ſçeut allumer ma flame,
Et je ſentis mon cœur par un ſecret pouvoir
Auſſi prompt à bruſler que mes yeux à vous voir.

HYPPOLITE.

Avoir connu d'abord combien je ſuis aimable,
Encor qu'à voſtre avis il ſoit inexprimable!
Ce grand & prompt effet m'aſſeure puiſſamment
De la vivacité de voſtre jugement.
Pour moy, que la Nature a faite un peu groſſiére,
Mon eſprit qui n'a pas cette vive lumiére
Conduit trop peſamment toutes ſes functions
Pour m'avertir ſi-toſt de vos perfections;
Je voy bien que vos feux méritent récompenſe,
Mais de les ſeconder ce defaut me diſpenſe,

DORIMANT.

Railleuſe.

HYPPOLITE.

Excuſez-moy, je parle tout de bon.

DORIMANT.

Le temps de cét orgueil me fera la raiſon,
Et nous verrons un jour à force de ſervices
Adoucir vos rigueurs & finir mes ſupplices.

SCENE II.

DORIMANT,
LYSANDRE, HYPPOLITE, FLORICE.

Lyſandre ſort de chez Célidée, & paſſe ſans s'arrêter, leur donnant ſeulement un coup de chapeau.

HYPPOLITE.

Peut-eſtre l'avenir... Tout-beau, coureur, tout-beau,
On n'eſt pas quitte ainſi pour un coup de chapeau :
Vous aimez l'entretien de voſtre fantaiſie,
Mais pour un Cavalier c'eſt peu de courtoiſie,
Et cela meſſied fort à des hommes de Cour,
De n'accompagner pas leur ſalut d'un Bon-jour.

LYSANDRE.

Puis qu'auprès d'un ſujet capable de nous plaire,
La preſence d'un tiers n'eſt jamais néceſſaire,
De peur qu'il en reçeuſt quelque importunité,
J'ay mieux aimé manquer à la civilité.

HYPPOLITE.

Voila parer mon coup d'un galand artifice,
Comme ſi je pouvois... Que me veux-tu, Florice?

Florice ſort & parle à Hyppolite à l'oreille.

Dy-luy que je m'en vay. Meſſieurs, pardonnez-moy,
On me vient d'apporter une faſcheuſe loy,
Incivile à mon tour il faut que je vous quitte,
Une mére m'appelle.

DORIMANT.

Adieu, belle Hyppolite,
Adieu, ſouvenez-vous...

HYPPOLITE.

Mais vous, n'y ſongez plus.

SCENE III.

LYSANDRE, DORIMANT.

LYSANDRE.

Quoy, Dorimant, ce mot t'a rendu tout confus!

DORIMANT.

Ce mot à mes deſirs laiſſe peu d'espérance.

LYSANDRE.

Tu ne la vois encor qu'avec indifférence?

DORIMANT.

Comme toy Célidée.

LYSANDRE.

Elle eut donc chez Daphnis
Hier dans ſon entretien des charmes infinis.
Je te l'avois bien dit que ton ame à ſa veuë
Demeureroit, ou priſe, ou puiſſamment émeuë.

Mais tu n'as pas ſi-toſt oublié la beauté
Qui fit naiſtre au Palais ta curioſité!
Du moins ces deux objets balancent ton courage!

DORIMANT.

Sçais-tu bien que c'eſt là justement mon viſage,
Celuy que j'avois veu le matin au Palais?

LYSANDRE.

A ce conte...

DORIMANT.

J'en tiens, ou l'on n'en tint jamais.

LYSANDRE.

C'eſt conſentir bien-toſt à perdre ta franchiſe.

DORIMANT.

C'eſt rendre un prompt hommage aux yeux qui me l'ont priſe.

LYSANDRE.

Puisque tu les connois, je ne plains plus ton mal.

DORIMANT.

Leur coup, pour les connoiſtre, en eſt-il moins fatal?

LYSANDRE.

Non, mais du moins ton cœur n'eſt plus à la torture
De voir tes vœux forcez d'aller à l'avanture,
Et cette belle humeur de l'objet qui t'a pris...

DORIMANT.

Sous un accueil riant cache un ſubtil mépris.
Ah! que tu ne ſçais pas de quel air on me traite!

LYSANDRE.

Je t'en avois jugé l'ame fort ſatisfaite,
Et cette gaye humeur qui brilloit dans ſes yeux
M'en promettoit pour toy quelque choſe de mieux.

DORIMANT.

Cette belle, de vray, quoy que toute de glace,
Meſle dans ſes froideurs je ne ſçay quelle grace,
Par où tout de nouveau je me laiſſe gagner,
Et conſens, peu s'en faut, à m'en voir dédaigner.
Loin de s'en affoiblir mon amour s'en augmente,
Je demeure charmé de ce qui me tourmente;
Je pourrois de toute autre eſtre le poſſeſſeur,
Que ſa poſſeſſion auroit moins de douceur.
Je ne ſuis plus à moy quand je vois Hyppolite
Rejetter ma loüange, & vanter ſon mérite,
Négliger mon amour enſemble & l'approuver,
Me remplir tout d'un temps d'espoir & m'en priver,
Me refuſer ſon cœur en acceptant mon ame,
Faire état de mon chois en mépriſant ma flame :
Helas! en voila trop, le moindre de ces traits
A pour me retenir de trop puiſſants attraits,
Trop heureux d'avoir veu ſa froideur enjoüée
Ne ſe point offencer d'une ardeur avoüée.

LYSANDRE.

Son Adieu toutefois te défend d'y ſonger,
Et ce commandement t'en devroit dégager.

DORIMANT.

Qu'un plus capricieux d'un tel Adieu s'offence,
Il me donne un conſeil plûtoſt qu'une défence,

Et par ce mot d'avis ſon cœur ſans amitié
Du temps que j'y perdray montre quelque pitié.

LYSANDRE.

Sois défence, ou conſeil, de rien ne deſeſpére;
Je te répons déja de l'eſprit de ſa mére.
Pleirante ſon voiſin luy parlera pour toy,
Il peut beaucoup ſur elle & fera tout pour moy,
Tu ſçais qu'il m'a donné ſa fille pour Maîtreſſe.
Taſche à vaincre Hyppolite avec un peu d'adreſſe,
Et n'appréhende pas qu'il en faille beaucoup,
Tu verras ſa froideur ſe perdre tout d'un coup.
Elle ne ſe contraint à cette indifférence,
Que pour rendre une entiére & pleine déférence,
Et cherche, en déguiſant ſon propre ſentiment,
La gloire de n'aimer que par commandement.

DORIMANT.

Tu me flates, amy, d'une attente frivole.

LYSANDRE.

L'effet ſuivra de près.

DORIMANT.

Mon cœur ſur ta parole
Ne ſe réſout qu'à peine à vivre plus content.

LYSANDRE.

Il ſe peut aſſeurer du bonheur qu'il prétend,
J'y donneray bon ordre. Adieu, le temps me preſſe,
Et je viens de ſortir d'auprès de ma Maîtreſſe,
Quelques commiſſions dont elle m'a chargé
M'obligent maintenant à prendre ce congé.

SCENE IV.

DORIMANT, FLORICE.

DORIMANT *ſeul.*

Dieux, qu'il eſt mal-aiſé qu'une ame bien atteinte
Conçoive de l'eſpoir qu'avec un peu de crainte!
Je doy toute croyance à la foy d'un amy,
Et n'oſe cependant m'y fier qu'à demy.
Hyppolite d'un mot chaſſeroit ce caprice.
Eſt-elle encor en haut?

FLORICE.

Encor.

DORIMANT.

Adieu, Florice,
Nous la verrons demain.

SCENE V.

HYPPOLITE, FLORICE.

FLORICE.

Il vient de s'en aller,
Sortez.

HYPPOLITE.

Mais falloit-il ainſi me rappeller,
Me ſuppoſer ainſi des ordres d'une mére?

Sans mentir contre toy j'en ſuis toute en colére,
A peine ay-je attiré Lyſandre en nos discours,
Que tu viens par plaiſir en arréter le cours.

FLORICE.

Et bien, prenez-vous-en à mon impatience
De vous communiquer un trait de ma ſcience.
Cét avis important tombé dans mon esprit
Méritoit auſſi-toſt qu'Hyppolite l'apprit,
Je vay ſans perdre temps y diſpoſer Aronte.

HYPPOLITE.

J'ay la mine après tout d'y trouver mal mon conte.

FLORICE.

Je ſçay ce que je fais, & ne perds point mes pas :
Mais de voſtre coſté ne vous épargnez pas,
Mettez tout voſtre esprit à bien mener la ruſe.

HYPPOLITE.

Il ne faut point par là te préparer d'excuſe,
Va, ſuivant le ſuccès je veux à l'avenir
Du mal que tu m'as fait perdre le ſouvenir.

SCENE VI.

HYPPOLITE, CELIDEE.

HYPPOLITE *frappant à la porte de Célidée.*

Célidée, és-tu là?

CELIDEE.

Que me veut Hyppolite?

HYPPOLITE.

Délaſſer mon eſprit une heure en ta viſite.
Que j'ay depuis un jour un importun amant!
Et que pour mon malheur je plais à Dorimant!

CELIDEE.

Ma ſœur, que me dis-tu? Dorimant t'importune!
Quoy! j'enviois déja ton heureuſe fortune,
Et déja dans l'eſprit je ſentois quelque ennuy
D'avoir connu Lyſandre auparavant que luy.

HYPPOLITE.

Ah! ne me raille point, Lyſandre qui t'engage
Eſt le plus accomply des hommes de ſon age.

CELIDEE.

Je te jure, à mes yeux l'autre l'eſt bien autant,
Mon cœur a de la peine à demeurer conſtant,
Et pour te découvrir jusqu'au fond de mon ame,
Ce n'eſt plus que ma foy qui conſerve ma flame.
Lyſandre me déplaiſt de me vouloir du bien:
Plûſt aux Dieux que ſon change authoriſaſt le mien,
Ou qu'il uſaſt vers moy de tant de négligence,
Que ma legereté ſe pûſt nommer vengeance.
Si j'avois un prétexte à me mécontenter,
Tu me verrois bien-toſt réſoudre à le quitter.

HYPPOLITE.

Simple, preſumes-tu qu'il devienne volage,
Tant qu'il verra l'Amour régner ſur ton viſage?
Ta flame trop viſible entretient ſes ferveurs,
Et ſes feux dureront autant que tes faveurs.

CELIDEE.

Il ſemble à t'écouter que rien ne le retienne
Que parce que ſa flame a l'aveu de la mienne.

HYPPOLITE.

Que ſçay-je? il n'a jamais éprouvé tes rigueurs,
L'Amour en meſme temps ſçeut embraſer vos cœurs,
Et meſme j'oſe dire, après beaucoup de monde,
Que ſa flame vers toy ne fut que la ſeconde.
Il ſe vit accepter avant que de s'offrir,
Il ne vit rien à craindre, il n'eut rien à ſouffrir,
Il vit ſa récompenſe acquiſe avant la peine,
Et devant le combat ſa victoire certaine.
Un homme eſt bien crüel quand il ne donne pas
Un cœur qu'on luy demande avecque tant d'appas,
Qu'à ce prix la conſtance eſt une choſe aiſée,
Et qu'autrefois par là je me vis abuſée!
Alcidor que mes yeux avoient ſi fort épris
Courut au changement dès le premier mépris.
La force de l'Amour paroit dans la ſouffrance,
Je le tiens fort douteux s'il a tant d'aſſeurance,
Qu'on en voit s'affoiblir pour un peu de longueur!
Et qu'on en voit céder à la moindre rigueur!

CELIDEE.

Je connoy mon Lyſandre, & ſa flame eſt trop forte
Pour tomber en ſoupçon qu'il m'aime de la ſorte :
Toutefois un dédain éprouvera ſes feux,
Ainſi, quoy qu'il en ſoit, j'auray ce que je veux,
Il me rendra conſtante, ou me fera volage;
S'il m'aime, il me retient; s'il change, il me dégage;

Suivant ce qu'il aura d'amour, ou de froideur,
Je ſuivray ma nouvelle, ou ma prémiére ardeur.

HYPPOLITE.

En vain tu t'y réſous, ton ame un peu contrainte
Au travers de tes yeux luy trahira ta feinte,
L'un d'eux dédira l'autre, & toûjours un ſoûris
Luy fera voir aſſez combien tu le chéris.

CELIDEE.

Ce n'eſt qu'un faux ſoupçon qui te le perſüade,
J'armeray de rigueurs jusqu'à la moindre œillade,
Et régleray ſi bien toutes mes actions
Qu'il ne pourra juger de mes intentions.

HYPPOLITE.

Pour le moins auſſi-toſt que par cette conduite
Tu ſeras de ſon cœur ſuffiſamment instruite,
S'il demeure constant, l'amour & la pitié,
Avant que dire Adieu renoûront l'amitié?

CELIDEE.

Il va bien-toſt venir, va-t'en & ſois certaine
De ne voir d'aujourd'huy Lyſandre hors de peine.

HYPPOLITE.

Et demain?

CELIDEE.

Je t'iray conter ſes mouvemens,
Et touchant l'avenir prendre tes ſentimens.
O Dieux! ſi je pouvois changer ſans infamie!

HYPPOLITE.

Adieu, n'épargne en rien ta plus fidelle amie.

SCENE VII.

CELIDEE.

Quel étrange combat! je meurs de le quitter,
Et mon reste d'amour ne le peut mal traiter,
Mon ame veut & n'oſe, & bien que refroidie
N'aura trait de mépris, ſi je ne l'étudie.
Tout ce que mon Lyſandre a de perfections
Se vient offrir en foule à mes affections,
Je voy mieux ce qu'il vaut lors que je l'abandonne,
Et déja la grandeur de ma perte m'étonne.
Pour régler ſur ce point mon esprit balancé,
J'attens ſes mouvemens ſur mon dédain forcé,
Ma feinte éprouvera ſi ſon amour eſt vraye.
Hélas! ſes yeux me font une nouvelle playe.
Prépare-toy, mon cœur, & laiſſe à mes discours
Aſſez de liberté pour trahir mes amours.

SCENE VIII.

LYSANDRE, CELIDEE.

CELIDEE.

Quoy? j'auray donc de vous encor une viſite?
Vraiment pour aujourd'huy je m'en estimois quitte.

LYSANDRE.

Une par jour ſuffit, ſi tu veux endurer
Qu'autant comme le jour je la faſſe durer.

CELIDEE.

Pour douce que nous ſoit l'ardeur qui nous conſume,
Tant d'importunité n'eſt point ſans amertume.

LYSANDRE.

Au lieu de me donner ces appréhenſions
Appren ce que j'ay fait ſur tes commiſſions.

CELIDEE.

Je ne vous en chargeay qu'afin de me défaire
D'un entretien chargeant & qui m'alloit déplaire.

LYSANDRE.

Depuis quand donnez-vous ces qualitez aux miens?

CELIDEE.

Depuis que mon eſprit n'eſt plus dans vos liens.

LYSANDRE.

Eſt-ce donc par gageure, ou par galanterie?

CELIDEE.

Ne vous flatez point tant que ce ſoit raillerie,
Ce que j'ay dans l'eſprit je ne le puis celer,
Et ne ſuis pas d'humeur à rien diſſimuler.

LYSANDRE.

Quoy? que vous ay-je fait? d'où provient ma disgrace?
Quel ſujet avez-vous d'eſtre pour moy de glace?
Ay-je manqué de ſoins? ay-je manqué de feux?
Vous ay-je deſrobé le moindre de mes vœux?

Ay-je trop peu cherché l'heur de votre preſence?
Ay-je eu pour d'autres yeux la moindre complaiſance?

CELIDEE.

Tout cela n'eſt qu'autant de propos ſuperflus,
Je voulus vous aimer, & je ne le veux plus;
Mon feu fut ſans raiſon, ma glace l'eſt de meſme,
Si l'un eut quelque excès, je rendray l'autre extréme.

LYSANDRE.

Par cette extrémité vous avancez ma mort.

CELIDEE.

Il m'importe fort peu quel ſera voſtre ſort.

LYSANDRE.

Quelle nouvelle amour, ou plûtoſt quel caprice
Vous porte à me traiter avec cette injuſtice?
Vous, de qui le ſerment m'a reçeu pour époux?

CELIDEE.

J'en perds le ſouvenir auſſi-bien que de vous.

LYSANDRE.

Evitez-en la honte & fuyez-en le blâme.

CELIDEE.

Je les veux accepter pour peines de ma flame.

LYSANDRE.

Un reproche éternel ſuit ce tour inconſtant.

CELIDEE.

Si vous me voulez plaire, il en faut faire autant.

LYSANDRE.

Eſt-ce donc là le prix de vous avoir ſervie?
Ah, ceſſez vos mépris, ou me privez de vie.

CELIDEE.

Et bien, ſoit, un Adieu les va faire ceſſer,
Auſſi-bien ce discours ne fait que me laſſer.

LYSANDRE.

Ah, redouble plûtoſt ce dédain qui me tuë,
Et laiſſe-moy le bien d'expirer à ta veuë,
Que j'adore tes yeux, tout crüels qu'ils me ſont,
Qu'ils reçoivent mes vœux pour le mal qu'ils me font,
Invente à me geſner quelque rigueur nouvelle,
Traite, ſi tu le veux, mon ame en criminelle,
Dy que je ſuis ingrat, appelle-moy leger,
Impute à mes amours la honte de changer,
Dedans mon deſeſpoir fait éclater ta joye,
Et tout me ſera doux, pourveu que je te voye,
Tu verras tes mépris n'ébranler point ma foy,
Et mes derniers ſouſpirs ne voler qu'après toy :
Ne crains point de ma part de reproche, ou d'injure,
Je ne t'appelleray ny laſche, ny parjure,
Mon feu ſupprimera ces tîtres odieux,
Mes douleurs céderont au pouvoir de tes yeux,
Et mon fidelle amour malgré leur vive atteinte
Pour t'adorer encor étouffera ma plainte.

CELIDEE.

Adieu, quelques encens que tu veuilles m'offrir,
Je ne me ſçaurois plus réſoudre à les ſouffrir.

SCENE IX.

LYSANDRE.

Célidée, ah tu fuis! tu fuis donc, & tu n'oſes
Faire tes yeux témoins d'un trépas que tu cauſes,
Ton eſprit inſenſible à mes feux innocens
Craint de ne l'eſtre pas aux douleurs que je ſens,
Tu crains que la pitié qui ſe gliſſe en ton ame
N'y rejette un rayon de ta prémiére flame,
Et qu'elle ne t'arrache un ſoudain repentir,
Malgré tout cét orgueil qui n'y peut conſentir.
Tu vois qu'un deſeſpoir deſſus mon front exprime
En mille traits de feu mon ardeur & ton crime,
Mon viſage t'accuſe, & tu vois dans mes yeux
Un portrait que mon cœur conſerve beaucoup mieux.
Tous mes ſoins, tu le ſçais, furent pour Célidée,
La nuit ne m'a jamais retracé d'autre idée,
Et tout ce que Paris a d'objets raviſſants
N'a jamais ébranlé le moindre de mes ſens.
Ton éxemple à changer en vain me ſollicite,
Dans ta volage humeur j'adore ton mérite,
Et mon amour plus fort que mes reſſentimens
Conſerve ſa vigueur au milieu des tourmens.
Revien, mon cher ſoucy, puiſqu'après tes défences
Mes plus vives ardeurs ſont pour toy des offences,
Voy comme je perſiſte à te deſobéïr,
Et par là, ſi tu peux, pren droit de me haïr.
Fol, je preſume ainſi r'appeller l'inhumaine,
Qui ne veut pas avoir de raiſons à ſa haine?

Puisqu'elle a ſur mon cœur un pouvoir abſolu,
Il luy ſuffit de dire, *ainſi je l'ay voulu.*
Crüelle, tu le veux! c'eſt donc ainſi qu'on traite
Les ſincéres ardeurs d'une amour ſi parfaite!
Tu me veux donc trahir, tu le veux, & ta foy
N'eſt qu'un gage frivole à qui vit ſous ta loy!
Mais je veux l'endurer, ſans bruit, ſans reſiſtance,
Tu verras ma langueur, & non mon inconſtance,
Et de peur de t'oſter un captif par ma mort,
J'attendray ce bonheur de mon funeſte ſort.
Jusque-là mes douleurs publiant ta victoire
Sur mon front paſliſſant éleveront ta gloire,
Et ſçauront en tous lieux hautement témoigner
Que ſans me refroidir tu m'as pû dédaigner.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LYSANDRE, ARONTE.

LYSANDRE.

Tu me donnes, Aronte, un étrange reméde!

ARONTE.

Souverain toutefois au mal qui vous poſſéde :
Croyez-moy, j'en ay veu des ſuccès merveilleux
A remettre au devoir ces eſprits orgueilleux.
Quand on leur ſçait donner un peu de jalouſie,
Ils ont bien-toſt quitté ces traits de fantaiſie ;
Car enfin tout l'éclat de ces emportemens
Ne peut avoir pour but de perdre leurs Amants.

LYSANDRE.

Que voudroit donc par là mon ingrate Maitreſſe?

ARONTE.

Elle vous jouë un tour de la plus haut adreſſe.
Avez-vous bien pris garde au temps de ſes mépris?
Tant qu'elle vous a crû legérement épris,
Que voſtre chaiſne encor n'étoit pas aſſez forte,
Vous a-t'elle jamais gouverné de la ſorte?

Vous ignoriez alors l'uſage des ſouſpirs,
Ce n'étoient que douceurs, ce n'étoient que plaiſirs :
Son eſprit aviſé vouloit par cette ruſe
Etablir un pouvoir dont maintenant elle uſe.
Remarquez-en l'adreſſe, elle fait vanité
De voir dans ſes dédains voſtre fidélité,
Voſtre humeur endurante à ces rigueurs l'invite,
On voit par là vos feux, par vos feux ſon mérite,
Et cette fermeté de vos affections
Montre un effet puiſſant de ſes perfections.
Oſez-vous eſpérer qu'elle ſoit plus humaine,
Puiſque ſa gloire augmente augmentant voſtre peine?
Rabatez cét orgueil, faites-luy ſoupçonner
Que vous vous en piquez jusqu'à l'abandonner :
La crainte d'en voir naiſtre une ſi juſte ſuite
A vivre comme il faut l'aura bien-toſt réduite,
Elle en fuira la honte, & ne ſouffrira pas
Que ce change s'impute à ſon manque d'appas.
Il eſt de ſon honneur d'empeſcher qu'on preſume
Qu'on éteigne aiſément les flames qu'elle allume.
Feignez d'aimer quelqu'autre, & vous verrez alors
Combien à vous reprendre elle fera d'efforts.

LYSANDRE.

Mais peux-tu me juger capable d'une feinte?

ARONTE.

Pouvez-vous trouver rude un moment de contrainte?

LYSANDRE.

Je trouve ſes mépris plus doux à ſupporter.

ARONTE.

Pour les faire finir il faut les imiter.

LYSANDRE.

Faut-il eſtre inconſtant pour la rendre fidelle?

ARONTE.

Il faut ſouffrir toûjours, ou déguiſer comme elle.

LYSANDRE.

Que de raiſons, Aronte, à combattre mon cœur,
Qui ne peut adorer que ſon prémier vainqueur!
Du moins auparavant que l'effet en éclate,
Fais un effort pour moy, va trouver mon ingrate,
Mets-luy devant les yeux mes ſervices paſſez,
Mes feux ſi bien reçeus, ſi mal récompenſez,
L'excès de mes tourmens & de ſes injustices,
Employe à la gagner tes meilleurs artifices;
Que n'obtiendras-tu point par ta dextérité,
Puisque tu viens à bout de ma fidélité?

ARONTE.

Mais mon poſſible fait, ſi cela ne ſuccéde?

LYSANDRE.

Je feindray dés demain qu'Aminte me poſſéde.

ARONTE.

Aminte! Ah, commencez la feinte dés demain,
Mais n'allez point courir au fauxbourg ſaint Germain.
Et quand penſeriez-vous que cette ame crüelle
Dans le fond du Marais en reçeuſt la Nouvelle?
Vous ſeriez tout un ſiécle à luy vouloir du bien,
Sans que voſtre arrogante en appriſt jamais rien.

Puisque vous voulez feindre, il faut feindre à ſa veuë,
Qu'auſſi-toſt voſtre feinte en puiſſe eſtre aperçeuë,
Qu'elle bleſſe les yeux de ſon esprit jaloux,
Et porte jusqu'au cœur d'inévitables coups.
Ce ſera faire au voſtre un peu de violence,
Mais tout le fruit conſiste à feindre en ſa preſence.

LYSANDRE.

Hyppolite en ce cas ſeroit fort à propos,
Mais je crains qu'un amy n'en perdiſt le repos;
Dorimant dont ſes yeux ont charmé le courage
Antant que Célidée en auroit de l'ombrage.

ARONTE.

Vous verrez ſi ſoudain rallumer ſon amour,
Que la feinte n'eſt pas pour durer plus d'un jour,
Et vous aurez après un ſujet de riſée
Des ſoupçons mal fondez de ſon ame abuſée.

LYSANDRE.

Va trouver Célidée, & puis nous réſoudrons
En ces extrémitez quel avis nous prendrons.

SCENE II.

ARONTE, FLORICE.

ARONTE *ſeul.*

Sans que pour l'apaiſer je me rompe la teſte,
Mon meſſage eſt tout fait, & ſa réponſe preſte.
Bien loin que mon discours pûſt la perſüader,
Elle n'aura jamais voulu me regarder,

Une prompte retraite au ſeul nom de Lyſandre,
C'eſt par où ſes dédains ſe ſeront fait entendre.
Mes amours du paſſé ne m'ont que trop appris
Avec quelles couleurs il faut peindre un mépris,
A peine faiſoit-on ſemblant de me connoiſtre,
De ſorte...

FLORICE.

Aronte, & bien, qu'as-tu fait vers ton maiſtre?
Le verrons-nous bien-toſt?

ARONTE.

N'en ſois plus en ſoucy,
Dans une heure au plus tard je te le rends icy.

FLORICE.

Preſt à luy témoigner...

ARONTE.

Tout preſt. Adieu, je tremble,
Que de chez Célidée on ne nous voye enſemble.

SCENE III.

HYPPOLITE, FLORICE.

HYPPOLITE.

D'où vient que mon abord l'oblige à te quitter?

FLORICE.

Tant s'en faut qu'il vous fuye, il vient de me conter...
Toutefois, je ne ſçay ſi je vous le doy dire.

HYPPOLITE.

Que tu te plais, Florice, à me mettre en martyre

FLORICE.

Il faut vous préparer à des raviſſemens...

HYPPOLITE.

Ta longueur m'y prépare avec bien des tourmens,
Dépeſche, ces discours font mourir Hyppolite.

FLORICE.

Mourez donc promptement, que je vous reſſuscite.

HYPPOLITE.

L'inſupportable femme! enfin diras-tu rien?

FLORICE.

L'impatiente fille! enfin tout ira bien.

HYPPOLITE.

Enfin tout ira bien, ne ſçauray-je autre choſe?

FLORICE.

Il faut que voſtre esprit là-deſſus ſe repoſe,
Vous ne pouviez tantoſt ſouffrir de longs propos,
Et pour vous obliger j'ay tout dit en trois mots,
Mais ce que maintenant vous n'en pouvez apprendre,
Vous l'apprendrez bien-toſt plus au long de Lyſandre.

HYPPOLITE.

Tu ne flates mon cœur que d'un espoir confus.

FLORICE.

Parlez à voſtre amie, & ne vous faſchez plus.

SCENE IV.

CELIDEE, HYPPOLITE, FLORICE.

CELIDEE.

Mon abord importun rompt voſtre conférence,
Tu m'en voudras du mal.

HYPPOLITE.

Du mal? & l'apparence?
Je ne ſçay pas aimer de ſi mauvaiſe foy,
Et tout à l'heure encor je luy parlois de toy.

CELIDEE.

Je me retire donc afin que ſans contrainte...

HYPPOLITE.

Quitte cette grimace, & mets à part la feinte:
Tu fais la réſervée en ces occaſions,
Mais tu meurs de ſçavoir ce que nous en diſions.

CELIDEE.

Tu meurs de le conter plus que moy de l'apprendre,
Et tu prendrois pour crime un refus de l'entendre.
Puis donc que tu le veux, ma curioſité...

HYPPOLITE.

Vraiment tu me confons de ta civilité.

CELIDEE.

Voilà de tes détours, & comme tu différes
A me dire en quel point vous teniez mes affaires.

HYPPOLITE.

Nous parlions du deſſein d'éprouver ton Amant.
Tu l'as veu reüſſir à ton contentement?

CELIDEE.

Je viens te voir exprès pour t'en dire l'iſſuë.
Que je m'en ſuis trouvée heureuſement déçeuë!
Je preſumois beaucoup de ſes affections,
Mais je n'attendois pas tant de ſubmiſſions.
Jamais le deſeſpoir qui ſaiſit ſon courage
N'en pût tirer un mot à mon deſavantage,
Il tenoit mes dédains encor trop précieux,
Et ſes reproches meſme étoient officieux.
Auſſi ce grand amour a rallumé ma flame,
Le change n'a plus rien qui chatoüille mon ame,
Il n'a plus de douceurs pour mon eſprit flotant,
Auſſi ferme à preſent qu'il le croit inconſtant.

FLORICE.

Quoy que vous ayez veu de ſa perſévérance,
N'en prenez pas encore une entiére aſſeurance.
L'eſpoir de vous fléchir a pû le prémier jour
Jetter ſur ſon dépit ces beaux dehors d'amour;
Mais vous verrez bien-toſt que pour qui le mépriſe
Toute legéreté luy ſemblera permiſe.
J'ay veu des amoureux de toutes les façons.

HYPPOLITE.

Cette bizarre humeur n'eſt jamais ſans ſoupçons,
L'avantage qu'elle a d'un peu d'expérience
Tient éternellement ſon ame en défiance;
Mais ce qu'elle te dit ne vaut pas l'écouter.

CELIDEE.

Et je ne ſuis pas fille à m'en épouvanter.
Je veux que ma rigueur à tes yeux continuë,
Et lors ſa fermeté te ſera mieux connuë.
Tu ne verras des traits que d'un amour ſi fort,
Que Florice elle-meſme avoûra qu'elle a tort.

HYPPOLITE.

Ce ſera trop long-temps luy paroiſtre crüelle.

CELIDEE.

Tu connoiſtras par là combien il m'eſt fidelle.
Le Ciel à ce deſſein nous l'envoye à propos.

HYPPOLITE.

Et quand te réſous-tu de le mettre en repos?

CELIDEE.

Trouve bon, je te prie, après un peu de feinte,
Que mes feux violens s'expliquent ſans contrainte,
Et pour le rappeller des portes du trépas,
Si j'en dis un peu trop, ne t'en offence pas.

SCENE V.

LYSANDRE, CELIDEE, HYPPOLITE, FLORICE.

LYSANDRE.

Merveille des beautez, ſeul objet qui m'engage...

CELIDEE.

N'oublierez-vous jamais cét importun langage?

Vous obstiner encore à me perſécuter
C'eſt prendre du plaiſir à vous voir maltraiter.
Perdez mon ſouvenir avec voſtre eſpérance,
Et ne m'accablez plus de cette déférence :
Il faut pour m'arréter des entretiens meilleurs.

LYSANDRE.

Quoy ? vous prenez pour vous ce que j'adreſſe ailleurs ?
Adore qui voudra voſtre rare mérite,
Un change heureux me donne à la belle Hyppolite.
Mon ſort en cela ſeul a voulu me trahir,
Qu'en ce change mon cœur ſemble vous obéïr,
Et que mon feu paſſé va vous rendre ſi vaine,
Que vous imputerez ma flame à voſtre haine,
A voſtre orgueil nouveau mes nouveaux ſentimens,
L'effet de ma raiſon à vos commandemens.

CELIDEE.

Tant s'en faut que je prenne une ſi triſte gloire,
Je chaſſe mes dédains meſme de ma memoire,
Et dans leur ſouvenir rien ne me ſemble doux,
Puisqu'en le conſervant je penſerois à vous.

LYSANDRE *à Hyppolite.*

Beauté de qui les yeux nouveaux Rois de mon ame,
Me font eſtre leger ſans en craindre le blaſme...

HYPPOLITE.

Ne vous emportez point à ces propos perdus,
Et ceſſez de m'offrir des vœux qui luy ſont dûs,
Je penſe mieux valoir que le refus d'une autre ;
Si vous voulez venger ſon mépris par le voſtre,

Ne venez point du moins m'enrichir de ſon bien.
Elle vous traite mal, mais elle n'aime rien;
Vous, faites-en autant, ſans chercher de retraite
Aux importunitez dont elle s'eſt défaite.

LYSANDRE.

Que ſon éxemple encor réglaſt mes actions!
Cela fut bon du temps de mes affections.
A preſent que mon cœur adore une autre Reine,
A preſent qu'Hyppolite en eſt la ſouveraine...

HYPPOLITE.

C'eſt elle ſeulement que vous voulez flater.

LYSANDRE.

C'eſt elle ſeulement que je dois imiter.

HYPPOLITE.

Sçavez-vous donc à quoy la raiſon vous oblige?
C'eſt à me négliger, comme je vous néglige.

LYSANDRE.

Je ne puis imiter ce mépris de mes feux,
A moins qu'à voſtre tour vous m'offriez des vœux,
Donnez-m'en les moyens, vous en verrez l'iſſuë.

HYPPOLITE.

J'appréhenderois fort d'eſtre trop bien reçeuë,
Et qu'au lieu du plaiſir de me voir imiter,
Je n'euſſe que l'honneur de me faire écouter,
Pour n'avoir que la honte après de me dédire.

LYSANDRE.

Souffrez donc que mon cœur ſans éxemple ſouſpire,
Qu'il aime ſans éxemple, & que mes paſſions
S'égalent ſeulement à vos perfections.
Je vaincray vos rigueurs par mon humble ſervice,
Et ma fidélité...

CELIDEE.

Viens avec moy, Florice,
J'ay des nippes en haut que je veux te montrer.

SCENE VI.

HYPPOLITE, LYSANDRE.

HYPPOLITE.

Quoy, ſans la retenir vous la laiſſez rentrer!
Allez, Lyſandre, allez, c'eſt aſſez de contraintes,
J'ay pitié du tourment que vous donnent ces feintes.
Suivez ce bel objet dont les charmes puiſſants
Sont & ſeront toûjours abſolus ſur vos ſens.
Quoy qu'après ſes dédains un peu d'orgueil publie,
Son mérite eſt trop grand pour ſouffrir qu'on l'oublie,
Elle a des qualitez, & de corps, & d'esprit,
Dont pas un cœur donné jamais ne ſe reprit.

LYSANDRE.

Mon change fera voir l'avantage des voſtres,
Qu'en la comparaiſon des unes & des autres
Les ſiennes deſormais n'ont qu'un éclat terny,
Que ſon mérite eſt grand, & le voſtre infiny.

HYPPOLITE.

Que j'emporte ſur elle aucune préférence!
Vous tenez des diſcours qui ſont hors d'apparence,
Elle me paſſe en tout, & dans ce changement
Chacun vous blaſmeroit de peu de jugement.

LYSANDRE.

M'en blaſmer en ce cas c'eſt en manquer ſoy-meſme,
Et choquer la raiſon qui veut que je vous aime.
Nous ſommes hors du temps de cette vieille erreur
Qui faiſoit de l'amour une aveugle fureur,
Et l'ayant aveuglé, luy donnoit pour conduite
Le mouvement d'une ame, & ſurpriſe, & ſéduite.
Ceux qui l'ont peint ſans yeux ne le connoiſſoient pas.
C'eſt par les yeux qu'il entre, & nous dit vos appas,
Lors noſtre eſprit en juge, & ſuivant le mérite
Il fait croiſtre une ardeur que cette veuë excite.
Si la mienne pour vous ſe relaſche un moment,
C'eſt lors que je croiray manquer de jugement,
Et la meſme raiſon qui vous rend admirable
Doit rendre comme vous ma flame incomparable.

HYPPOLITE.

Epargnez avec moy ces propos affetez,
Encor hier Célidée avoit ces qualitez,
Encor hier en mérite elle étoit ſans pareille;
Si je ſuis aujourd'huy cette unique merveille,
Demain quelqu'autre objet dont vous ſuivrez la loy
Gagnera voſtre cœur, & ce titre ſur moy.
Un eſprit inconſtant a toûjours cette adreſſe.

SCENE VII.

CHRYSANTE, PLEIRANTE, HYPPOLITE, LYSANDRE.

CHRYSANTE.

Monſieur, j'aime ma fille avec trop de tendreſſe
Pour la vouloir contraindre en ſes affections.

PLEIRANTE.

Madame, vous ſçaurez ſes inclinations,
Elle voudra vous plaire, & je l'en voy ſoûrire.
Allons, mon Cavalier, j'ay deux mots à vous dire.

CHRYSANTE.

Vous en aurez réponſe avant qu'il ſoit trois jours.

SCENE VIII.

CHRYSANTE, HYPPOLITE.

CHRYSANTE.

Devinerois-tu bien quels étoient nos discours?

HYPPOLITE.

Il vous parloit d'amour, peut-eſtre?

CHRYSANTE.

Ouy, que t'en ſemble?

HYPPOLITE.

D'âge presque pareils vous ſeriez bien enſemble.

CHRYSANTE.

Tu me donnes vraiment un gracieux détour,
C'étoit pour ton ſujet qu'il me parloit d'amour.

HYPPOLITE.

Pour moy, ces jours paſſez un Poéte qui m'adore
(Du moins à ce qu'il dit) m'égaloit à l'Aurore,
Je me raillois alors de ſa comparaiſon,
Mais ſi cela ſe fait, il avoit bien raiſon.

CHRYSANTE.

Avec tout ce babil tu n'és qu'une étourdie,
Le bon-homme eſt bien loin de cette maladie,
Il veut te marier, mais c'eſt à Dorimant;
Voy ſi tu te réſous d'accepter cét amant.

HYPPOLITE.

Deſſus tous mes deſirs vous étes abſoluë,
Et ſi vous le voulez, m'y voila réſoluë,
Dorimant vaut beaucoup, je vous le dy ſans fard;
Mais remarquez un peu le trait de ce vieillard.
Lyſandre ſi long-temps a bruſlé pour ſa fille,
Qu'il en faiſoit déja l'appuy de ſa famille;
A preſent que ſes feux ne ſont plus que pour moy,
Il voudroit bien qu'un autre euſt engagé ma foy,
Afin que ſans espoir dans cette amour nouvelle
Un nouveau changement le ramenaſt vers elle.
N'avez-vous point pris garde, en vous diſant Adieu,
Qu'il a presque arraché Lyſandre de ce lieu?

CHRYSANTE.

Simple, ce qu'il en fait ce n'eſt qu'à ſa priére,
Et Lyſandre tient meſme à faveur ſinguliére...

HYPPOLITE.

Je ſçay que Dorimant eſt un de ſes amis,
Mais vous voyez d'ailleurs que le Ciel a permis
Que pour mieux vous montrer que tout n'eſt qu'artifice
Lyſandre me faiſoit ſes offres de ſervice.

CHRYSANTE.

Aucun des deux n'eſt homme à ſe joüer de nous,
Quelque ſecret mystére eſt caché là deſſous.
Allons, pour en tirer la vérité plus claire,
Seules dedans ma chambre examiner l'affaire
Icy quelque importun pourroit nous aborder.

SCENE IX.

HYPPOLITE, FLORICE.

HYPPOLITE.

J'auray bien de la peine à la perſuader.
Ah, Florice, en quel point laiſſes-tu Célidée?

FLORICE.

De honte & de dépit tout à fait poſſédée.

HYPPOLITE.

Que t'a-t'elle montré?

FLORICE.

Cent choſes à la fois,
Selon que le hazard les mettoit ſous ſes doigts.
Ce n'étoit qu'un prétexte à faire ſa retraite.

HYPPOLITE.

Elle t'a témoigné d'eſtre fort ſatisfaite?

FLORICE.

Sans que je vous amuſe en discours ſuperflus
Son viſage ſuffit pour juger du ſurplus.

HYPPOLITE *regarde Célidée.*

Ses pleurs ne ſe ſçauroient empeſcher de descendre,
Et j'en aurois pitié, ſi je n'aimois Lyſandre.

SCENE X.

CELIDEE.

Infidelles témoins d'un feu mal allumé,
Soyez-les de ma honte, & vous fondant en larmes,
Puniſſez-vous, mes yeux, d'avoir trop preſumé
Du pouvoir de vos charmes.

Dequoy vous a ſervy d'avoir ſçeu me flater,
D'avoir pris le party d'un ingrat qui me trompe,
S'il ne fit le constant qu'afin de me quitter
Avecque plus de pompe?

Quand je m'en veux défaire, il eſt parfait Amant,
Quand je veux le garder, il n'en fait plus de conte,
Et n'ayant pû le perdre avec contentement,
Je le perds avec honte.

Ce que j'eus lors de joye augmente mon regret,
Par là mon deſeſpoir davantage ſe pique,

Quand je le crûs constant, mon plaiſir fut ſecret,
Et ma honte eſt publique.

Le traiſtre avoit ſenty qu'alors me négliger
C'étoit à Dorimant livrer toute mon ame,
Et la constance plût à cét esprit leger,
Pour amortir ma flame.

Autant que j'eus de peine à l'éteindre en naiſſant,
Autant m'en faudra-t'il à la faire renaiſtre;
De peur qu'a cét amour d'eſtre encor impuiſſant,
Il n'oſe plus paroiſtre.

Outre que de mon cœur pleinement éxilé,
Et n'y conſervant plus aucune intelligence,
Il eſt trop glorieux pour n'eſtre rappelé
Qu'à ſervir ma vengeance.

Mais j'aperçoy celuy qui le porte en es yeux.
Courage donc, mon cœur, espérons un peu mieux,
Je ſens bien que déja devers luy tu t'envoles,
Mais pour t'accompagner je n'ay point de paroles,
Ma honte & ma douleur ſurmontant mes deſirs
N'en laiſſent le paſſage ouvert qu'à mes ſouſpirs.

SCENE XI.

DORIMANT, CELIDEE, CLEANTE.

DORIMANT.

Dans ce profond penſer, paſle, triste, abatuë,
Ou quelque grand malheur de Lyſandre vous tuë,
Ou bien-toſt vos douleurs l'accableront d'ennuis.

CELIDEE.

Il eſt cauſe en effet de l'état où je ſuis,
Non pas en la façon qu'un amy s'imagine,
Mais...

DORIMANT.

Vous n'achevez point, faut-il que je devine?

CELIDEE.

Permettez que je céde à la confuſion
Qui m'étouffe la voix en cette occaſion,
J'ay d'incroyables traits de Lyſandre à vous dire,
Mais ce reſte du jour ſouffrez que je reſpire,
Et m'obligez demain que je vous puiſſe voir.

DORIMANT.

De ſorte qu'à preſent on n'en peut rien ſçavoir?
Dieux! elle ſe deſrobe, & me laiſſe en un doute...
Pourſuivons toutefois noſtre prémiere route,
Peut-eſtre ces beaux yeux, dont l'éclat me ſurprit,
De ce faſcheux ſoupçon purgeront mon esprit.
Frape.

SCENE XII.

DORIMANT, FLORICE, CLEANTE.

FLORICE.

Que vous plaiſt-il?

DORIMANT.

Peut-on voir Hyppolite?

FLORICE.

Elle vient de ſortir pour faire une viſite.

DORIMANT.

Ainſi tout aujourd'huy mes pas ont été vains.
Florice, à ce defaut fay-luy mes baiſe-mains.

FLORICE *ſeule.*

Ce ſont des complimens qu'il fait mauvais luy faire,
Depuis que ce Lyſandre a taſché de luy plaire,
Elle ne veut plus eſtre au logis que pour luy,
Et tous autres devoirs luy donnent de l'ennuy.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HYPPOLITE, ARONTE.

HYPPOLITE.

A cét excès d'amour qu'il me faiſoit paroiſtre,
Je me croyois déja Maîtreſſe de ton maiſtre,
Tu m'as fait grand dépit de me déſabuſer.
Qu'il a l'esprit adroit quand il veut déguiſer!
Et que pour mettre en jour ces complimens frivoles,
Il ſçait bien ajuster ſes yeux à ſes paroles!
Mais je me promets tant de ta dextérité,
Qu'il tournera bien-toſt la feinte en vérité.

ARONTE.

Je n'oſe l'espérer, ſa paſſion trop forte
Déja vers ſon objet malgré moy le remporte,
Et comme s'il avoit reconnu ſon erreur,
Vos yeux luy ſont à charge, & la feinte en horreur.
Meſme il m'a commandé d'aller vers ſa crüelle,
Luy jurer que ſon cœur n'a bruſlé que pour elle,
Attaquer ſon orgueil par des ſubmiſſions...

HYPPOLITE.

J'entens aſſez le but de tes commiſſions,
Tu vas taſcher pour luy d'amollir ſon courage.

ARONTE.

J'employe auprès de vous le temps de ce meſſage,
Et la feray parler tantoſt à mon retour
D'une façon mal propre à donner de l'amour :
Mais après mon rapport, ſi ſon ardeur extréme
Le réſout à porter ſon meſſage luy-meſme,
Je ne répons de rien, l'amour qu'ils ont tous deux
Vaincra noſtre artifice, & parlera pour eux.

HYPPOLITE.

Sa Maîtreſſe ébloüye ignore encor ma flame,
Et laiſſe à mes conſeils tout pouvoir ſur ſon ame :
Ainſi tout eſt à nous, s'il ne faut qu'empeſcher
Qu'un ſi fidelle Amant n'en puiſſe rapprocher.

ARONTE.

Qui pourroit toutefois en détourner Lyſandre
Ce ſeroit le plus ſeur.

HYPPOLITE.

N'oſes-tu l'entreprendre?

ARONTE.

Donnez-moy les moyens de le rendre jaloux,
Et vous verrez après fraper d'étranges coups.

HYPPOLITE.

L'autre jour Dorimant toucha fort ma rivale,
Jusque-là qu'entre eux deux ſon ame étoit égale,

Mais Lyſandre depuis endurant ſa rigueur
Luy montra tant d'amour qu'il regagna ſon cœur.

ARONTE.

Donc à voir Célidée & Dorimant enſemble,
Quelque Dieu qui vous aime aujourd'huy les aſſemble.

HYPPOLITE.

Fay-les voir à ton maiſtre, & ne perds point ce temps,
Puisque de là dépend le bon-heur que j'attens.

SCENE II.

DORIMANT, CELIDEE, ARONTE.

DORIMANT.

Aronte, un mot, tu fuis, crains-tu que je te voye?

ARONTE.

Non, mais preſſé d'aller où mon maiſtre m'envoye,
J'avois doublé le pas ſans vous apercevoir.

DORIMANT.

D'où viens-tu?

ARONTE.

D'un logis vers la Croix du Tiroir.

DORIMANT.

C'eſt donc en ce Marais que finit ton voyage?

ARONTE.

Non, je cours au Palais faire encor un meſſage.

DORIMANT.

Et c'en eſt le chemin de paſſer par icy?

ARONTE.

Souffrez que j'aille oſter mon maiſtre de ſoucy,
Il meurt d'impatience à force de m'attendre.

DORIMANT.

Et touchant mes amours ne peux-tu rien m'apprendre?
As-tu veu depuis peu l'objet que je chéris?

ARONTE.

Ouy, tantoſt en paſſant j'ay rencontré Cloris.

DORIMANT.

Tu cherches des détours, je parle d'Hyppolite.

CELIDEE.

Et c'eſt là ſeulement le diſcours qu'il évite.
Tu t'enferres, Aronte, & pris au dépourveu,
En vain tu veux cacher ce que nous avons veu.
Va, ne ſois point honteux des crimes de ton maiſtre,
Pourquoy deſavoüer ce qu'il fait trop paroiſtre?
Il la ſert à mes yeux, cét infidelle Amant,
Et te vient d'envoyer luy faire un compliment.

Aronte rentre.

SCENE III.

DORIMANT, CELIDEE.

CELIDEE.

Après cette retraite & ce morne ſilence
Pouvez-vous bien encor demeurer en balance?

DORIMANT.

Je n'en ay que trop veu, mes yeux m'en ont trop dit,
Aronte en me parlant étoit tout interdit,
Et ſa confuſion portoit ſur ſon viſage
Aſſez & trop de jour pour lire ſon meſſage.
Traiſtre, traiſtre Lyſandre, eſt-ce là donc le fruit
Qu'en faveur de mes feux ton amitié produit?

CELIDEE.

Connoiſſez tout à fait l'humeur de l'infidelle,
Voſtre amour ſeulement la luy fait trouver belle.
Cét objet tout aimable, & tout parfait qu'il eſt,
N'a des charmes pour luy que depuis qu'il vous plaiſt,
Et votre affection de la ſienne ſuivie
Montre que c'eſt par là qu'il en a pris envie,
Qu'il veut moins l'acquérir que vous le deſrober.

DORIMANT.

Voicy dans ce larcin qui le fait ſuccomber.
En ce deſſein commun de ſervir Hyppolite,
Il faut voir ſeul à ſeul qui des deux la mérite,
Son ſang me répondra de ſon manque de foy,
Et me fera raiſon & pour vous & pour moy.
Noſtre vieillu union ne fait qu'aigrir mon ame,
Et mon amitié meurt voyant naiſtre ſa flame.

CELIDEE.

Vouloir quelque meſure entre un perfide & vous
Eſt-ce faire justice à ce juste couroux?
Pouvez-vous preſumer après ſa tromperie
Qu'il ait dans les combats moins de ſupercherie?
Certes pour le punir c'eſt trop vous négliger,
Et chercher à vous perdre au lieu de vous venger.

DORIMANT.

Pourriez-vous approuver que je priſſe avantage
Pour immoler ce traiſtre à mon peu de courage?
J'achéterois trop cher la mort du ſuborneur,
Si pour avoir ſa vie il m'en coûtoit l'honneur,
Et montrerois une ame, & trop baſſe & trop noire,
De ménager mon ſang aux dépens de ma gloire.

CELIDEE.

Sans les voir l'un ny l'autre en péril expoſez,
Il eſt pour vous venger des moyens plus aiſez.
Pour peu que vous fuſſiez de mon intelligence,
Vous auriez bien-toſt pris une juſte vengeance,
Et vous pourriez ſans bruit oſter à l'inconſtant...

DORIMANT.

Quoy? ce qu'il m'a volé?

CELIDEE.

Non, mais du moins autant.

DORIMANT.

La foibleſſe du ſéxe en ce point vous conſeille,
Il ſe croit trop vengé quand il rend la pareille,
Mais ſuivre le chemin que vous voulez tenir,
C'eſt imiter ſon crime au lieu de le punir,
Au lieu de luy ravir une belle Maîtreſſe,
C eſt prendre à ſon refus une beauté qui laiſſe.

Lyſandre vient avec Aronte qui luy fait voir Dorimant avec Célidée.

C'eſt luy faire plaiſir, au lieu de l'affliger,
C'eſt ſouffrir un affront, & non pas ſe venger.

J'en perds icy le temps, Adieu, je me retire,
Mais avant qu'il ſoit peu ſi vous entendez dire
Qu'un coup fatal & juſte ait puny l'impoſteur,
Vous pourrez aiſément en deviner l'autheur.

CELIDEE.

De grace encor un mot. Hélas! il m'abandonne
Aux cuiſants déplaiſirs que ma douleur me donne;
Rentre, pauvre abuſée, & dedans tes malheurs,
Si tu ne les retiens, cache du moins tes pleurs.

SCENE IV.

LYSANDRE, ARONTE.

ARONTE.

Et bien, qu'en dites-vous, & que vous ſemble d'elle?

LYSANDRE.

Hélas! pour mon malheur tu n'és que trop fidelle.
N'éxerce plus tes ſoins à me faire endurer,
Ma plus douce fortune eſt de tout ignorer,
Je ſerois trop heureux ſans le rapport d'Aronte.

ARONTE.

Encor pour Dorimant, il en a quelque honte,
Vous voyant il a fuy.

LYSANDRE.

Mais mon ingrate alors
Pour empeſcher ſa fuite a fait tous ſes efforts,

Aronte, & tu prenois ſes dédains pour des feintes !
Tu croyois que ſon cœur n'euſt point d'autres atteintes,
Que ſon eſprit entier ſe conſervoit à moy,
Et parmy ſes rigueurs n'oublioit point ſa foy !

ARONTE.

A vous dire le vray, j'en ſuis trompé moy-meſme.
Après deux ans paſſez dans un amour extréme,
Que ſans occaſion elle vinſt à changer,
Je me fuſſe tenu coupable d'y ſonger.
Mais puiſque ſans raiſon la volage vous change,
Faites qu'avec raiſon un changement vous venge :
Pour punir comme il faut ſon infidélité,
Vous n'avez qu'à tourner la feinte en vérité.

LYSANDRE.

Miſérable, eſt-ce ainſi qu'il faut qu'on me ſoulage ?
Ay-je trop peu ſouffert ſous cette humeur volage,
Et veux-tu deſormais que par un ſecond chois
Je m'engage à ſouffrir encor une autre fois ?
Qui t'a dit qu'Hyppolite à cette amour nouvelle
Se rendroit plus ſenſible, ou ſeroit plus fidelle ?

ARONTE.

Vous en devez, Monſieur, preſumer beaucoup mieux.

LYSANDRE.

Conſeiller importun, oſte-toy de mes yeux.

ARONTE.

Son ame...

LYSANDRE.

Oſte-toy, dy-je, & deſrobe ta teſte
Aux violens effets que ma colére appreſte,
Ma bouillante fureur ne cherche qu'un objet,
Va, tu l'attirerois ſur un ſang trop abjet.

SCENE V.

LYSANDRE.

Il faut à mon couroux de plus nobles victimes,
Il faut qu'un meſme coup me venge de deux crimes,
Qu'après les trahiſons de ce couple indiscret
L'un meure de ma main, & l'autre de regret.
Ouy, la mort de l'Amant punira la Maîtreſſe,
Et mes plaiſirs alors naiſtront de ſa triſteſſe;
Mon cœur à qui mes yeux apprendront ſes tourmens
Permettra le retour à mes contentemens;
Ce viſage ſi beau, ſi bien pourveu de charmes,
N'en aura plus pour moy s'il n'eſt couvert de larmes,
Ses douleurs ſeulement ont droit de me guérir,
Pour me réſoudre à vivre il faut la voir mourir.
Frénétiques transports, avec quelle inſolence
Portez-vous mon esprit à tant de violence?
Allez, vous avez pris trop d'empire ſur moy,
Doy-je eſtre ſans raiſon parce qu'ils ſont ſans foy?
Dorimant, Célidée, amy, chére Maîtreſſe,
Suivrois-je contre vous la fureur qui me preſſe?
Quoy? vous ayant aimez, pourrois-je vous hair?
Mais vous pourrois-je aimer, quand vous m'oſez trahir?

Qu'un rigoureux combat déchire mon courage!
Ma jalouſie augmente, & redouble ma rage,
Mais quelques fiers projets qu'elle jette en mon cœur,
L'amour... ah! ce mot ſeul me range à la douceur.
Celle que nous aimons jamais ne nous offence,
Un mouvement ſecret prend toûjours ſa deffence,
L'amant ſouffre tout d'elle, & dans ſon changement,
Quelque irrité qu'il ſoit, il eſt toûjours amant.
Toutefois ſi l'amour contre elle m'intimide,
Revenez, mes fureurs, pour punir le perfide,
Arrachez luy mon bien, une telle beauté
N'eſt pas le juste prix d'une déloyauté.
Souffrirois-je à mes yeux que par ſes artifices
Il recueilliſt les fruits dûs à mes longs ſervices?
S'il vous faut épargner le ſujet de mes feux,
Que ce traiſtre du moins réponde pour tous deux,
Vous me devez ſon ſang pour expier ſon crime,
Contre ſa laſcheté tout vous eſt légitime,
Et quelques châtimens... Mais, Dieux! que voy-je icy?

SCENE VI.

HYPPOLITE, LYSANDRE.

HYPPOLITE.

Vous avez dans l'eſprit quelque peſant ſoucy,
Ce viſage enflamé, ces yeux pleins de colére
En ſont voir au dehors une marque trop claire.
Je prens aſſez de part en tous vos intéreſts,

Pour vouloir en aveugle y meſler mes regrets;
Mais ſi vous me diſiez ce qui cauſe vos peines...

LYSANDRE.

Ah, ne m'impoſez point de ſi crüelles geſnes,
C'eſt irriter mes maux que de me ſecourir,
La mort, la ſeule mort a droit de me guérir.

HYPPOLITE.

Si vous vous obstinez à m'en taire la cauſe,
Tout mon pouvoir ſur vous n'eſt que fort peu de choſe.

LYSANDRE.

Vous l'avez ſouverain, horſmis en ce ſeul point.

HYPPOLITE.

Laiſſez-le moy par tout, ou ne m'en laiſſez point,
C'eſt n'aimer qu'à demy qu'aimer avec réſerve,
Et ce n'eſt pas ainſi que je veux qu'on me ſerve.
Il faut m'apprendre tout, &, lors que je vous voy,
Eſtre de belle humeur, ou n'eſtre plus à moy.

LYSANDRE.

Ne perdez point d'efforts à vaincre mon ſilence,
Vous uſeriez ſur moy de trop de violence,
Adieu, je vous ennuye, & les grands déplaiſirs
Veulent en liberté s'exhaler en ſouſpirs.

SCENE VII.

HYPPOLITE.

C'eſt donc là tout l'état que tu fais d'Hyppolite?
Après des vœux offerts, c'eſt ainſi qu'on me quitte?

Qu'Aronte jugeoit bien que ſes feintes amours
Avant qu'il fuſt long-temps interromproient leur cours!
Dans ce peu de ſuccès des ruſes de Florice
J'ay manqué de bonheur, mais non pas de malice,
Et ſi j'en puis jamais trouver l'occaſion,
J'y mettray bien encor de la diviſion.
Si noſtre pauvre Amant eſt plein de jalouſie,
Ma rivale qui ſort n'en eſt pas moins ſaiſie.

SCENE VIII.

HYPPOLITE, CELIDEE.

CELIDEE.

N'ay-je pas tantoſt veu mon perfide avec vous?
Il a bien-toſt quitté des entretiens ſi doux.

HYPPOLITE.

Qu'y feroit-il, ma ſœur? ta fidelle Hyppolite
Traite cét inconſtant ainſi qu'il le mérite;
Il a beau m'en conter de toutes les façons,
Je le renvoye ailleurs pratiquer ſes leçons.

CELIDEE.

Le parjure à preſent eſt fort ſur ta loüange?

HYPPOLITE.

Il ne tient pas à luy que je ne ſois un Ange,
Et quand il vient en ſuite à parler de ſes feux,
Aucune paſſion jamais n'approcha d'eux.
Par tous ces vains diſcours il croit fort qu'il m'oblige,

Mais non la moitié tant qu'alors qu'il te néglige,
C'eſt par là qu'il me penſe acquérir puiſſamment;
Et moy, qui t'ay toûjours chérie uniquement,
Je te laiſſe à juger alors ſi je l'endure.

CELIDEE.

C'eſt trop prendre, ma ſœur, de part en mon injure,
Laiſſe-le mépriſer celle dont les mépris
Sont cauſe maintenant que d'autres yeux l'ont pris.
Si Lyſandre te plaiſt, poſſéde le volage,
Mais ne me traite point avec deſavantage;
Et ſi tu te réſous d'accepter mon Amant,
Relaſche-moy du moins le cœur de Dorimant.

HYPPOLITE.

Pourveu que leur vouloir ſe range ſous le noſtre,
Je te donne le chois, & de l'un, & de l'autre;
Ou ſi l'un ne ſuffit à ton jeune deſir,
Défay-moy de tous deux, tu me feras plaiſir.
J'estimay fort Lyſandre avant que le connoiſtre,
Mais depuis cét amour que mes yeux ont fait naiſtre,
Je te répute heureuſe après l'avoir perdu.
Que ſon humeur eſt vaine, & qu'il fait l'entendu!
Que ſon discours eſt fade avec ſes flateries!
Qu'on eſt importuné de ſes affeteries!
Vraiment ſi tout le monde étoit fait comme luy,
Je croy qu'avant deux jours je ſécherois d'ennuy.

CELIDEE.

Qu'en cela du Destin l'ordonnance fatale
A pris pour nos malheurs une route inégale!

L'un & l'autre me fuit, & je bruſle pour eux,
L'un & l'autre t'adore, & tu les fuis tous deux.

HYPPOLITE.

Si nous changions de ſort, que nous ſerions contentes !

CELIDEE.

Outre (hélas) que le Ciel s'oppoſe à nos attentes,
Lyſandre n'a plus rien à rengager ma foy.

HYPPOLITE.

Mais l'autre tu voudrois...

SCENE IX.

PLEIRANTE, HYPPOLITE, CELIDEE.

PLEIRANTE.

Ne rompez pas pour moy,
Craignez-vous qu'un amy ſçache de vos Nouvelles ?

HYPPOLITE.

Nous cauſions de mouchoirs, de rabats, de dentelles,
De ménages de fille.

PLEIRANTE.

Et parmy ces diſcours
Vous conſériez enſemble un peu de vos amours.
Et bien, ce ſerviteur, l'aura-t'on agréable ?

HYPPOLITE.

Vous m'attaquez toûjours par quelque trait ſemblable,

Des hommes comme vous ne ſont que des conteurs,
Vraiment c'eſt bien à moy d'avoir des ſerviteurs?

PLEIRANTE.

Parlons, parlons François. Enfin pour cette affaire
Nous en remettrons-nous à l'avis d'une mére?

HYPPOLITE.

J'obéïray toûjours à ſon commandement,
Mais de grace, Monſieur, parlez plus clairement,
Je ne puis deviner ce que vous voulez dire.

PLEIRANTE.

Un certain Cavalier pour vos beaux yeux ſouſpire...

HYPPOLITE.

Vous en voulez par là...

PLEIRANTE.

Ce n'eſt point fiction
Que ce que je vous dy de ſon affection;
Voſtre mére ſçeut hier à quel point il vous aime,
Et veut que ce ſoit vous qui vous donniez vous meſme.

HYPPOLITE.

Et c'eſt ce que ma mére, afin de m'expliquer,
Ne m'a point fait l'honneur de me communiquer :
Mais pour l'amour de vous je vay le ſçavoir d'elle.

SCENE X.

PLEIRANTE, CELIDEE.

PLEIRANTE.

Ta compagne eſt du moins auſſi fine que belle.

CELIDEE.

Elle a bien ſçeu de vray ſe défaire de vous.

PLEIRANTE.

Et fort habilement ſe parer de mes coups.

CELIDEE.

Peut-eſtre innocemment, faute d'y rien comprendre.

PLEIRANTE.

Mais faute, bien plûtoſt, d'y vouloir rien entendre,
Je ſuis des plus trompez, ſi Dorimant luy plaiſt.

CELIDEE.

Y prenez-vous, Monſieur, pour luy quelque intéreſt?

PLEIRANTE.

Lyſandre m'a prié d'en porter la parole.

CELIDEE.

Lyſandre!

PLEIRANTE.

Ouy, ton Lyſandre.

CELIDEE.

Et luy-meſme cajole...

PLEIRANTE.

Quoy? que cajole-t'il?

CELIDEE.

Hyppolite à mes yeux.

PLEIRANTE.

Folle, il n'aima jamais que toy deſſous les Cieux,
Et nous ſommes tous preſts de choiſir la journée

Qui bien-toſt de vous deux termine l'Hyménée.
Il ſe plaint toutefois un peu de ta froideur,
Mais pour l'amour de moy montre-luy plus d'ardeur,
Parle, ma volonté ſera-t'elle obéïe?

CELIDEE.

Hélas, qu'on vous abuſe après m'avoir trahie!
Il vous fait, cét ingrat, parler pour Dorimant,
Tandis qu'au meſme objet il s'offre pour Amant,
Et traverſe par là tout ce qu'à ſa priére
Voſtre vaine entremiſe avance vers la mére.
Cela, qu'eſt-ce, Monſieur, que ſe joüer de vous?

PLEIRANTE.

Qu'il eſt peu de raiſon dans ces esprits jaloux!
Et quoy? pour un amy s'il rend une viſite,
Faut-il s'imaginer qu'il cajole Hyppolite?

CELIDEE.

Je ſçay ce que j'ay veu.

PLEIRANTE.

Je ſçay ce qu'il m'a dit,
Et ne veux plus du tout ſouffrir ce contredit,
Mon chois de voſtre Hymen en ſa faveur diſpoſe.

CELIDEE.

Commandez-moy plûtoſt, Monſieur, toute autre choſe.

PLEIRANTE.

Quelle bizarre humeur! quelle inégalité,
De rejeter un bien qu'on a tant ſouhaité!

La belle, voyez-vous, qu'on perde ces caprices,
Il faut pour m'éblouïr de meilleurs artifices.
Quelque nouveau venu vous donne dans les yeux,
Quelque jeune étourdy qui vous flate un peu mieux,
Et parce qu'il vous fait quelque feinte careſſe,
Il faut que nous manquions vous & moy de promeſſe?
Quittez pour voſtre bien ces fantasques refus.

CELIDEE.

Monſieur...

PLEIRANTE.

Quittez-les, dy-je, & ne contestez plus.

SCENE XI.

CELIDEE.

Faſcheux commandement d'un incrédule pére,
Qu'il me fut doux jadis, & qu'il me deſespére!
J'avois auparavant qu'on m'euſt manqué de foy
Le devoir & l'amour tout d'un party chez moy,
Et ma flame d'accord avecque ſa puiſſance
Uniſſoit mes deſirs à mon obeïſſance:
Mais, hélas! que depuis cette infidélité
Je trouve d'injustice en ſon authorité!
Mon esprit s'en révolte, & ma flame bannie
Fait qu'un pouvoir ſi ſaint m'eſt une tyrannie.
Dures extrémitez où mon ſort eſt réduit!
On donne mes faveurs à celuy qui les fuit,

Nous avons l'un pour l'autre une pareille haine,
Et l'on m'attache à luy d'une éternelle chaine,
Mais s'il ne m'aimoit plus, parleroit-il d'amour
A celuy dont je tiens la lumiere du jour?
Mais s'il m'aimoit encor, verroit-il Hyppolite?
Mon cœur en meſme temps ſe retient, & s'excite.
Je ne ſçay quoy me flate, & je ſens déja bien
Que mon feu ne dépend que de croire le ſien.
Tout-beau, ma paſſion, c'eſt déja trop paroiſtre,
Attens, atten du moins la ſienne pour renaiſtre.
A quelle folle erreur me laiſſay-je emporter?
Il fait tout à deſſein de me perſécuter,
L'ingrat cherche ma peine, & veut par ſa malice
Que l'ordre qu'on me donne augmente mon ſupplice.
Rentrons, que ſon objet preſenté par hazard
De mon cœur ébranlé ne reprenne une part,
C'eſt bien aſſez qu'un pére à ſouffrir me destine,
Sans que mes yeux encor aident à ma ruïne.

SCENE XII.

LA LINGERE, LE MERCIER.

LA LINGERE *après qu'ils ſe ſont entrepouſſé une boete qui eſt entre leurs boutiques.*

J'envoiray tout à bas, puis après on verra.
Ardez, vraiment c'eſt mon, on vous l'endurera,
Vous étes un bel homme, & je doy fort vous craindre!

LE MERCIER.

Tout eſt ſur mon tapis, qu'avez-vous à vous plaindre?

LA LINGERE.

Auſſi voſtre tapis eſt tout ſur mon batant:
Je ne m'étonne plus dequoy je gagne tant.

LE MERCIER.

Là là, criez bien haut, faites bien l'étourdie,
Et puis on vous joûra dedans la Comedie.

LA LINGERE.

Je voudrois l'avoir veu, que quelqu'un s'y fuſt mis,
Pour en avoir raiſon nous manquerions d'amis!
On joüe ainſi le monde.

LE MERCIER.

Après tout ce langage
Ne me repouſſez pas mes boetes davantage.
Voſtre caquet m'enléve à tous coups mes chalands,
Vous vendez dix rabats contre moy deux galands,
Pour conſerver la paix depuis ſix mois j'endure,
Sans vous en dire mot, ſans le moindre murmure,
Et vous me harcelez, & ſans cauſe & ſans fin.
Qu'une femme hargneuſe eſt un mauvais voiſin!
Nous n'apaiſerons point cette humeur qui vous pique
Que par un entredeux mis à voſtre boutique;
Alors, n'ayant plus rien enſemble à démeſler,
Vous n'aurez plus auſſi ſur quoy me quereller.

LA LINGERE.

Justement.

SCENE XIII.

LA LINGERE, FLORICE,
LE MERCIER, LE LIBRAIRE,
CLEANTE.

LA LINGERE.

De tout loin je vous ay reconnuë.

FLORICE.

Vous vous doutez donc bien pourquoy je ſuis venuë?
Les avez-vous reçeus ces point-coupez nouveaux?

LA LINGERE.

Ils viennent d'arriver.

FLORICE.

Voyons donc les plus beaux.

LE MERCIER *à Cléante qui paſſe.*

Ne vous vendray-je rien, Monſieur, des bas de ſoye,
Des gands en broderie, ou quelque petite-oye?

CLEANTE *au Libraire.*

Ces livres que mon maiſtre avoit fait mettre à part,
Les avez-vous encor?

LE LIBRAIRE *empaquetant ſes Livres.*

Ah, que vous venez tard!
Encor un peu, ma foy, je m'en allois les vendre:
Trois jours ſans revenir! je m'ennuyois d'attendre.

CLEANTE.

Je l'avois oublié. Le prix?

LE LIBRAIRE.

Chacun le ſçait,
Autant de quarts-d'écus, c'eſt un marché tout fait.

LA LINGERE *à Florice.*

Et bien qu'en dites-vous?

FLORICE.

J'en ſuis toute ravie,
Et n'ay rien encor veu de pareil en ma vie,
Vous aurez noſtre argent ſi l'on croit mon rapport.
Que celuy-cy me ſemble, & délicat, & fort!
Que cét autre me plaiſt! que j'en aime l'ouvrage!
Montrez-m'en cependant quelqu'un à mon uſage.

LA LINGERE.

Voicy dequoy vous faire un aſſez beau collet.

FLORICE.

Je penſe en vérité qu'il ne ſeroit pas laid,
Que me coûtera-t'il?

LA LINGERE.

Allez, faites-moy vendre,
Et pour l'amour de vous je n'en voudray rien prendre.
Mais aviſez alors à me récompenſer.

FLORICE.

L'offre n'eſt pas mauvaiſe, & vaut bien y penſer,
Vous me verrez demain avecque ma maitreſſe.

SCENE XIV.

FLORICE, ARONTE, LE MERCIER, LA LINGERE.

FLORICE.

Aronte, & bien, quels fruits produira noſtre adreſſe ?

ARONTE.

De fort mauvais pour moy, mon maiſtre au deſeſpoir
Fuit les yeux d'Hyppolite, & ne veut plus me voir.

FLORICE.

Nous ſommes donc ainſi bien loin de noſtre conte ?

ARONTE.

Ouy, mais tout le malheur en tombe ſur Aronte.

FLORICE.

Ne te débauche point, je veux faire ta paix.

ARONTE.

Son couroux eſt trop grand pour s'apaiſer jamais.

FLORICE.

S'il vient encor chez nous, ou chez ſa Célidée,
Je te rends auſſi-toſt l'affaire accommodée.

ARONTE.

Si tu fais ce coup là, que ton pouvoir eſt grand !
Vien, je te veux donner tout à l'heure un galand.

LE MERCIER.

Voyez, Monſieur, j'en ay des plus beaux de la Terre.
En voilà de Paris, d'Avignon, d'Angleterre.

ARONTE *après avoir regardé une boete de galands.*

Tous vos rubans n'ont point d'aſſez vives couleurs.
Allons, Florice, allons, il en faut voir ailleurs.

LA LINGERE.

Ainſi faute d'avoir de bonne marchandiſe,
Des hommes comme vous perdent leur chalandiſe.

LE MERCIER.

Vous ne la perdez pas, vous, mais Dieu ſçait comment.
Du moins ſi je vends peu, je vends loyalement,
Et je n'attire point avec une promeſſe
De Suivante qui m'aide à tromper ſa maîtreſſe.

LA LINGERE.

Quand il faut dire tout, on s'entre-connoît bien,
Chacun ſçait ſon métier, &... Mais je ne dy rien.

LE MERCIER.

Vous ferez un grand coup ſi vous pouvez vous taire.

LA LINGERE.

Je ne replique point à des gens en colére.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LYSANDRE.

Indiscrete vengeance, imprudentes chaleurs,
Dont l'impuiſſance ajoûte un comble à mes malheurs,
Ne me conſeillez plus la mort de ce fauſſaire;
J'aime encor Célidée, & n'oſe luy déplaire,
Priver de la clarté ce qu'elle aime le mieux
Ce n'eſt pas le moyen d'agréer à ſes yeux.
L'Amour en la perdant me retient en balance,
Il produit ma fureur & rompt ſa violence,
Et me laiſſant trahy, confus, & mépriſé,
Ne veut que triompher de mon cœur diviſé.
Amour, crüel autheur de ma longue miſére,
Ou permets à la fin d'agir à ma colére,
Ou ſans m'embaraſſer d'inutiles transports,
Auprès de ce bel œil fay tes derniers efforts.
Viens, accompagne-moy chez ma belle inhumaine,
Et comme de mon cœur triomphe de ſa haine.
Contre toy ma vengeance a mis les armes bas,
Contre ſes crüautez ren les meſmes combats,
Exerce ta puiſſance à fléchir la farouche,
Montre-toy dans mes yeux, & parle par ma bouche;

Si tu te ſens trop foible, appelle à ton ſecours
Le ſouvenir de mille & de mille heureux jours,
Où ſes deſirs d'accord avec mon eſpérance
Ne laiſſoient à nos vœux aucune différence.
Je penſe avoir encor ce qui la ſçeut charmer,
Les meſmes qualitez qu'elle voulut aimer.
Peut-eſtre mes douleurs ont changé mon viſage,
Mais en revanche auſſi je l'aime davantage.
Mon reſpect s'eſt accrû pour un objet ſi cher,
Je ne me venge point de peur de la faſcher;
Un infidelle amy tient ſon ame captive,
Je le ſçay, je le vois, & je ſouffre qu'il vive.
Je tarde trop, allons, ou vaincre ſes refus,
Ou me venger ſur moy de ne luy plaire plus,
Et tirons de ſon cœur, malgré ſa flame éteinte,
La pitié par ma mort, ou l'amour par ma plainte,
Ses rigueurs par ce fer me perceront le ſein.

SCENE II.

DORIMANT, LYSANDRE.

DORIMANT.

Et quoy? pour m'avoir veu vous changez de deſſein!
Ne craignez point pour moy d'entrer chez Hyppolite,
Vous ne m'apprendrez rien en luy faiſant viſite,
Mes yeux, mes propres yeux n'ont que trop découvert
Comme un amy ſi rare auprès d'elle me ſert.

LYSANDRE.

Parlez plus franchement, ma rencontre importune
Auprès d'un autre objet trouble voſtre fortune,
Et vous montrez aſſez par ces foibles détours
Qu'un témoin comme moy déplaiſt à vos amours.
Vous voulez ſeul à ſeul cajoler Célidée :
La querelle entre nous ſera bien-toſt vuidée,
Ma mort vous donnera chez elle un libre accès,
Ou ma juſte vengeance un funeſte ſuccès.

DORIMANT.

Qu'eſt-ce-cy déloyal? quelle fourbe eſt la voſtre?
Vous m'en disputez une afin d'acquérir l'autre!
Après ce que chacun a veu de voſtre feu,
C'eſt une laſcheté d'en faire un deſaveu.

LYSANDRE.

Je ne me connoy point à combattre d'injures.

DORIMANT.

Auſſi veux-je punir autrement tes parjures,
Le Ciel, le juſte Ciel ennemy des ingrats,
Qui pour ton châtiment a deſtiné mon bras,
T'apprendra qu'à moy ſeul Hyppolite eſt gardée.

LYSANDRE.

Garde ton Hyppolite.

DORIMANT.

Et toy ta Célidée.

LYSANDRE.

Voila faire le fin de crainte d'un combat.

DORIMANT.

Tu m'imputes la crainte, & ton cœur s'en abat!

LYSANDRE.

Laiſſons à part les noms, disputons la Maitreſſe,
Et pour qui que ce ſoit montre icy ton adreſſe.

DORIMANT.

C'eſt comme je l'entens.

SCENE III.

CELIDEE, LYSANDRE, DORIMANT.

CELIDEE.

O Dieux! ils ſont aux coups.
Ah perfide! ſur moy détourne ton couroux,
La mort de Dorimant me ſeroit trop funeste.

DORIMANT.

Lyiandre, une autrefois nous vuiderons le reste.

CELIDEE *à Dorimant.*

Arreſte, cher ingrat.

LYSANDRE.

Tu recules, voleur.

DORIMANT.

Je fuy cette importune, & non pas ta valeur.

SCENE IV.

LYSANDRE, CELIDEE.

LYSANDRE.

Ne ſuivez pas du moins ce perfide à ma veuë.
Avez-vous réſolu que ſa fuite me tuë,
Et qu'ayant ſçeu braver ſon plus vaillant effort,
Par ſa retraite infame il me donne la mort?
Pour en frapper le coup vous n'avez qu'à le ſuivre.

CELIDEE.

Je tiens des gens ſans foy ſi peu dignes de vivre,
Qu'on ne verra jamais que je recule un pas
De crainte de cauſer un ſi juſte trépas.

LYSANDRE.

Et bien, voyez-le donc, ma lame toute preſte
N'attendoit que vos yeux pour immoler ma teſte.
Vous lirez dans mon ſang à vos pieds répandu
Ce que valoit l'Amant que vous avez perdu,
Et ſans vous reprocher un ſi crüel outrage,
Ma main de vos rigueurs achevera l'ouvrage.
Trop heureux mille fois, ſi je plais en mourant
A celle à qui j'ay pû déplaire en l'adorant,
Et ſi ma prompte mort ſecondant ſon envie
L'aſſeure du pouvoir qu'elle avoit ſur ma vie.

CELIDEE.

Moy, du pouvoir ſur vous! vos yeux ſe ſont mépris,
Et quelque illuſion qui trouble vos eſprits

Vous fait imaginer d'eſtre auprès d'Hyppolite.
Allez, volage, allez où l'amour vous invite,
Dans ces doux entretiens recherchez vos plaiſirs,
Et ne m'empeſchez plus de ſuivre mes deſirs.

LYSANDRE.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que ma feinte paſſée
A jetté cette erreur dedans voſtre penſée.
Il eſt vray, devant vous forçant mes ſentimens,
J'ay preſenté des vœux, j'ay fait des complimens;
Mais c'étoient complimens qui partoient d'une ſouche,
Mon cœur que vous teniez deſavoüoit ma bouche.
Pleirante qui rompit ces ennuyeux discours
Sçait bien que mon amour n'en changea point de cours;
Contre voſtre froideur une modeste plainte
Fut tout noſtre entretien au ſortir de la feinte,
Et je le priay lors...

CELIDEE.

D'uſer de ſon pouvoir?
Ce n'étoit pas par là qu'il me falloit avoir,
Les mauvais traitemens ne font qu'aigrir les ames.

LYSANDRE.

Confus, deſeſpéré du mépris de mes flames,
Sans conſeil, ſans raiſon, pareil aux matelots
Qu'un naufrage abandonne à la mercy des flots,
Je me ſuis pris à tout ne ſçachant où me prendre.
Ma douleur par mes cris d'abord s'eſt fait entendre,
J'ay creu que vous ſeriez d'un naturel plus doux
Pourveu que voſtre esprit devint un peu jaloux,

J'ay fait agir pour moy l'authorité d'un pére,
J'ay fait venir aux mains celuy qu'on me préfére,
Et puisque ces efforts n'ont réüſſi qu'en vain,
J'auray de vous ma grace, ou la mort de ma main.
Choiſiſſez, l'une ou l'autre achevera mes peines.
Mon ſang bruſle déja de ſortir de mes veines,
Il faut pour l'arréter me rendre voſtre amour,
Je n'ay plus rien ſans luy qui me retienne au jour.

CELIDEE.

Volage, falloit-il pour un peu de rudeſſe
Vous porter ſi ſoudain à changer de Maîtreſſe?
Que je vous croyois bien d'un jugement plus meur!
Ne pouviez-vous ſouffrir de ma mauvaiſe humeur?
Ne pouviez-vous juger que c'étoit une feinte
A deſſein d'éprouver quelle étoit voſtre atteinte?
Les Dieux m'en ſoient témoins, & ce nouveau ſujet
Que vos feux inconſtants ont choiſi pour objet,
Si jamais j'eus pour vous de dédain véritable
Avant que voſtre amour paruſt ſi peu durable
Qu'Hyppolite vous die avec quels ſentimens
Je luy fus raconter vos prémiers mouvemens,
Avec quelles douceurs je m'étois préparée
A redonner la joye à voſtre ame éplorée.
Dieux! que je fus ſurpriſe & mes ſens éperdus
Quand je vy vos devoirs à ſa beauté rendus!
Votre legéreté fut ſoudain imitée,
Non-pas que Dorimant m'en euſt ſollicitée,
Au contraire, il me fuit, & l'ingrat ne veut pas
Que ſa franchiſe céde au peu que j'ay d'appas.

Mais hélas! plus il fuit, plus ſon portrait s'efface.
Je vous ſens malgré moy reprendre voſtre place,
L'aveu de voſtre erreur deſarme mon couroux,
Ne redoutez plus rien, l'amour combat pour vous,
Si nous avons failly de feindre l'un & l'autre,
Pardonnez à ma feinte, & j'oublîray la voſtre.
Moy-meſme je l'avouë à ma confuſion,
Mon imprudence a fait noſtre diviſion,
Tu ne méritois pas de ſi rudes alarmes;
Accepte un repentir accompagné de larmes,
Et ſouffre que le tien nous faſſe tour à tour
Par ce petit divorce augmenter noſtre amour.

LYSANDRE.

Que vous me ſurprenez! ô Ciel! eſt-il poſſible
Que je vous trouve encor à mes deſirs ſenſible?
Que j'aime ces dédains qui finiſſent ainſi!

CELIDEE.

Et pour l'amour de toy que je les aime auſſi!

LYSANDRE.

Que ce ſoit toutefois ſans qu'il vous prenne envie
De les plus eſſayer au péril de ma vie.

CELIDEE.

J'aime trop deſormais ton repos & le mien,
Tous mes ſoins n'iront plus qu'à noſtre commun bien.
Voudrois-je après ma faute une plus douce amende
Que l'effet d'un Hymen qu'un pére me commande?
Je t'accuſois en vain d'une infidélité,
Il agiſſoit pour toy de pleine authorité,

Me traitoit de parjure, & de fille rebelle;
Mais allons luy porter cette heureuſe Nouvelle,
Ce que pour mes froideurs il témoigne d'horreur
Mérite bien qu'en haſte on le tire d'erreur.

LYSANDRE.

Vous craignez qu'à vos yeux cette belle Hyppolite
N'ait encor de ma bouche un hommage hypocrite.

CELIDEE.

Non, je fuy Dorimant qu'enſemble j'aperçoy,
Je ne veux plus le voir puisque je ſuis à toy.

SCENE V.

DORIMANT, HYPPOLITE.

DORIMANT.

Autant que mon esprit adore vos mérites,
Autant veux-je de mal à vos longues viſites.

HYPPOLITE.

Que vous ont-elles fait pour vous mettre en couroux?

DORIMANT.

Elles m'oſtent le bien de vous trouver chez vous.
J'y fais à tous momens une courſe inutile,
J'apprens cent fois le jour que vous étes en ville,
En voicy presque trois que je n'ay pû vous voir
Pour rendre à vos beautez ce que je ſçay devoir,

Et n'étoit qu'aujourd'huy cette heureuſe rencontre
Sur le point de rentrer par hazard me les montre,
Je croy que ce jour meſme auroit encor paſſé
Sans moyen de m'en plaindre aux yeux qui m'ont bleſſé.

HYPPOLITE.

Ma libre & gaye humeur hait le ton de la plainte,
Je n'en puis écouter qu'avec de la contrainte,
Si vous prenez plaiſir dedans mon entretien,
Pour le faire durer ne vous plaignez de rien.

DORIMANT.

Vous me pouvez oſter tout ſujet de me plaindre.

HYPPOLITE.

Et vous pouvez auſſi vous empeſcher d'en feindre.

DORIMANT.

Eſt-ce en feindre un ſujet qu'accuſer vos rigueurs?

HYPPOLITE.

Pour vous en plaindre à faux vous feignez des langueurs.

DORIMANT.

Verrois-je ſans languir ma flame qu'on néglige!

HYPPOLITE.

Eteignez cette flame où rien ne vous oblige.

DORIMANT.

Vos charmes trop puiſſants me forcent à ces feux.

HYPPOLITE.

Ouy, mais rien ne vous force à vous approcher d'eux.

DORIMANT.

Ma preſence vous faſche, & vous eſt odieuſe.

HYPPOLITE.

Non, mais tout ce discours la peut rendre ennuyeuſe.

DORIMANT.

Je voy bien ce que c'eſt, je ly dans voſtre cœur,
Il a reçeu les traits d'un plus heureux vainqueur,
Un autre regardé d'un œil plus favorable
A mes ſubmiſſions vous fait inéxorable;
C'eſt pour luy ſeulement que vous voulez bruſler.

HYPPOLITE.

Il eſt vray, je ne puis vous le diſſimuler,
Il faut que je vous traite avec toute franchiſe.
Alors que je vous pris un autre m'avoit priſe,
Un autre captivoit mes inclinations.
Vous devez preſumer de vos perfections,
Que ſi vous attaquiez un cœur qui fuſt à prendre,
Il ſeroit mal-aiſé qu'il s'en pûſt bien défendre.
Vous auriez eu le mien s'il n'euſt été donné,
Mais puisque les Destins ainſi l'ont ordonné,
Tant que ma paſſion aura quelque espérance,
N'attendez rien de moy que de l'indifférence.

DORIMANT.

Vous ne m'apprenez point le nom de cét amant.
Sans doute que Lyſandre eſt cét objet charmant
Dont les discours flateurs vous ont préoccupée.

HYPPOLITE.

Cela ne ſe dit point à des hommes d'épée.
Vous expoſer aux coups d'un düel hazardeux,
Ce ſeroit le moyen de vous perdre tous deux.
Je vous veux, ſi je puis, conſerver l'un & l'autre,
Je chéris ſa perſonne, & hay ſi peu la voſtre,
Qu'ayant perdu l'espoir de le voir mon époux,
Si ma mére y conſent, Hyppolite eſt à vous:
Mais auſſi jusque là plaignez voſtre infortune.

DORIMANT.

Permettez pour ce nom que je vous importune,
Ne me refuſez plus de me le déclarer,
Que je ſçache en quel temps j'auray droit d'espérer,
Un mot me ſuffira pour me tirer de peine,
Et lors j'étoufferay ſi bien toute ma haine,
Que vous me trouverez vous-meſme trop remis.

SCENE VI.

PLEIRANTE, LYSANDRE, CELIDEE, DORIMANT, HYPPOLITE.

PLEIRANTE.

Souffrez, mon Cavalier, que je vous rende amis.
Vous ne luy voulez pas quereller Célidée?

DORIMANT.

L'affaire à cela près peut eſtre décidée;
Voicy le ſeul objet de nos affections,
Et l'unique motif de nos diſſentions.

LYSANDRE.

Diſſipe, cher amy, cette jalouſe atteinte,
C'eſt l'objet de tes feux & celuy de ma feinte,
Mon cœur fut toûjours ferme, & moy je me dédis
Des vœux que de ma bouche elle reçeut jadis.
Piqué d'un faux dédain j'avois pris fantaiſie
De mettre Célidée en quelque jalouſie,
Mais au lieu d'un esprit j'en ay fait deux jaloux.

PLEIRANTE.

Vous pouvez deſormais achever entre vous,
Je vay dans ce logis dire un mot à Madame.

SCENE VII.

DORIMANT, LYSANDRE, CELIDEE, HYPPOLITE.

DORIMANT.

Ainſi, loin de m'aider, tu traverſois ma flame!

LYSANDRE.

Les efforts que Pleirante à ma priére a faits
T'auroient acquis déja le but de tes ſouhaits,
Mais tu dois accuſer les glaces d'Hyppolite,
Si ton bonheur n'eſt pas égal à ton mérite,

HYPPOLITE.

Qu'auray-je cependant pour ſatisfaction
D'avoir ſervy d'objet à voſtre fiction?

Dans voſtre différent je ſuis la plus bleſſée,
Et me trouve à l'accord entierement laiſſée.

CELIDEE.

N'y ſonge plus de grace, & pour l'amour de moy
Trouve bon qu'il ait feint de vivre ſous ta loy.
Veux-tu le quereller lors que je luy pardonne?
Le droit de l'amitié tout autrement ordonne :
Tous preſt d'eſtre aſſemblez d'un lien conjugal,
Tu ne peux le haïr ſans me vouloir du mal.
J'ay feint par ton conſeil, luy par celuy d'un autre,
Et bien qu'amour jamais ne fut égal au noſtre,
Je m'étonne comment cette confuſion
Laiſſe finir ſi-toſt noſtre diviſion.

HYPPOLITE.

De ſorte qu'à preſent le Ciel y remédie?

CELIDEE.

Tu vois, mais après tout, s'il faut que je le die,
Ton conſeil eſt fort bon, mais un peu dangereux.

HYPPOLITE.

Excuſe, chére amie, un eſprit amoureux;
Lyſandre me plaiſoit, & tout mon artifice
N'alloit qu'à détourner ſon cœur de ton ſervice.
J'ay fait ce que j'ay pû pour broüiller vos eſprits,
J'ay pour me l'attirer pratiqué tes mépris,
Mais puiſqu'ainſi le Ciel rejoint voſtre Hyménée...

DORIMANT.

Voſtre rigueur vers moy doit eſtre terminée.

Sans chercher de raiſons pour vous perſüader,
Voſtre amour hors d'espoir fait qu'il me faut céder,
Vous ſçavez trop à quoy la parole vous lie.

HYPPOLITE.

A vous dire le vray, j'ay fait une folie,
Je les croyois encor loin de ſe reünir,
Et moy par conſequent loin de vous la tenir.

DORIMANT.

Auriez-vous pour la rompre une ame aſſez legére?

HYPPOLITE.

Puisque je l'ay promis, vous pouvez voir ma mére.

LYSANDRE.

Si tu juges Pleirante à cela ſuffiſant,
Je croy qu'eux deux enſemble en parlent à preſent.

DORIMANT.

Après cette faveur qu'on me vient de promettre,
Je croy que mes devoirs ne ſe peuvent remettre;
J'espére tout de luy, mais pour un bien ſi doux
Je ne ſçaurois...

LYSANDRE.

Arreſte, ils s'avancent vers nous.

SCENE VIII.

PLEIRANTE, CHRYSANTE, LYSANDRE, DORIMANT, CELIDEE, HYPPOLITE, FLORICE.

DORIMANT *à Chryſante.*

Madame, un pauvre amant captif de cette belle
Implore le pouvoir que vous avez ſur elle,
Tenant ſes volontez vous gouvernez mon ſort,
J'attens de voſtre bouche, ou la vie, ou la mort.

CHRYSANTE *à Dorimant.*

Un homme tel que vous & de voſtre naiſſance
Ne peut avoir beſoin d'implorer ma puiſſance;
Si vous avez gagné ſes inclinations,
Soyez ſeur du ſuccès de vos affections.
Mais je ne ſuis pas femme à forcer ſon courage,
Je ſçay ce que la force eſt en un mariage;
Il me ſouvient encor de tous mes déplaiſirs,
Lors qu'un prémier Hymen contraignit mes deſirs,
Et ſage à mes dépens, je veux bien qu'Hyppolite
Prenne, ou laiſſe, à ſon chois, un homme de mérite.
Ainſi preſumez tout de mon conſentement,
Mais ne prétendez rien de mon commandement.

DORIMANT *à Hyppolite.*

Après un tel aveu ſerez-vous inhumaine?

HYPPOLITE *à Chryſante.*

Madame, un mot de vous me mettroit hors de peine.
Ce que vous remettez à mon chois d'accorder,
Vous feriez beaucoup mieux de me le commander.

PLEIRANTE *à Chryſante.*

Elle vous montre aſſez où ſon deſir ſe porte.

CHRYSANTE.

Puisqu'elle s'y réſout, le reste ne m'importe.

DORIMANT.

Ce favorable mot me rend le plus heureux
De tout ce que jamais on a veu d'amoureux.

LYSANDRE.

J'en ſens croiſtre la joye au milieu de mon ame
Comme ſi de nouveau l'on acceptoit ma flame.

HYPPOLITE *à Lyſandre.*

Ferez-vous donc enfin quelque choſe pour moy?

LYSANDRE.

Tout horſmis ce ſeul point, de luy manquer de foy.

HYPPOLITE.

Pardonnez donc à ceux qui gagnez par Florice
Lors que je vous aimois m'ont fait quelque ſervice.

LYSANDRE.

Je vous entens aſſez, ſoit, Aronte impuny
Pour ſes mauvais conſeils ne ſera point banny.
Tu le ſouffriras bien, puisqu'elle m'en ſupplie.

CELIDEE.

Il n'eſt rien que pour elle & pour toy je n'oublie.

PLEIRANTE.

Attendant que demain ces deux couples d'amants
Soient mis au plus haut point de leurs contentemens,
Allons chez moy, Madame, achever la journée.

CHRYSANTE.

Mon cœur eſt tout ravy de ce double Hyménée.

FLORICE.

Mais afin que la joye en ſoit égale à tous,
Faites encor celuy de Monſieur & de vous.

CHRYSANTE.

Outre l'âge en tous deux un peu trop refroidie,
Cela ſentiroit trop ſa fin de Comedie.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LA

SUIVANTE,

COMEDIE.

ACTEURS.

GERASTE, Pére de Daphnis.
POLEMON, Oncle de Clarimond.
CLARIMOND, Amoureux de Daphnis.
FLORAME, Amant de Daphnis.
THEANTE, auſſi amoureux de Daphnis.
DAMON, Amy de Florame & de Théante.
DAPHNIS, Maîtreſſe de Florame, aimée de Clarimond & de Théante.
AMARANTE, Suivante de Daphnis.
CELIE, Voiſine de Géraste & ſa confidente.
CLEON, Domestique de Damon.

La Scéne eſt à Paris.

LA SUIVANTE,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

DAMON, THEANTE.

DAMON.

Amy, j'ay beau reſver, toute ma reſverie
Ne me fait rien comprendre en ta galanterie.
Auprès de ta Maitreſſe engager un amy
C'eſt à mon jugement ne l'aimer qu'à demy,
Ton humeur qui s'en laſſe au changement l'invite,
Et n'oſant la quitter, tu veux qu'elle te quitte.

THEANTE.

Amy, n'y reſve plus; c'eſt en juger trop bien
Pour t'oſer plaindre encor de n'y comprendre rien.

Quelques puiſſants appas que poſſéde Amarante,
Je trouve qu'après tout ce n'eſt qu'une Suivante,
Et je ne puis ſonger à ſa condition,
Que mon amour ne céde à mon ambition.
Ainſi malgré l'ardeur qui pour elle me preſſe,
A la fin j'ay levé les yeux ſur ſa Maîtreſſe,
Où mon deſſein plus haut & plus laborieux
Se promet des ſuccès beaucoup plus glorieux.
Mais lors, ſoit qu'Amarante euſt pour moy quelque flame,
Soit qu'elle pénétraſt jusqu'au fond de mon amè,
Et que malicieuſe elle priſt du plaiſir
A rompre les effets de mon nouveau deſir,
Elle ſçavoit toûjours m'arréter auprès d'elle
A tenir des propos d'une ſuite éternelle.
L'ardeur qui me bruſloit de parler à Daphnis
Me fourniſſoit en vain des détours infinis,
Elle uſoit de ſes droits, & toute impérieuſe,
D'une voix demy-gaye & demy-ſérieuſe,
Quand j'ay des Serviteurs, c'eſt pour m'entretenir,
Diſoit-elle, *autrement je les ſçay bien punir*,
Leurs devoirs près de moy n'ont rien qui les excuſe.

DAMON.

Maintenant je devine à peu près une ruſe
Que tout autre en ta place à peine entreprendroit.

THEANTE.

Ecoute, & tu verras ſi je ſuis mal adroit.
Tu ſçais comme Florame à tous les beaux viſages
Fait par civilité toûjours de feints hommages,
Et ſans avoir d'amour offrant par tout des vœux.
Traite de peu d'esprit les veritables feux.

Un jour qu'il ſe vantoit de cette humeur étrange,
A qui chaque objet plaiſt, & que pas-un ne range,
Et reprochoit à tous que leur peu de beauté
Luy laiſſoit ſi long-temps garder ſa liberté;
Florame, dy-je alors, *ton ame indifférente*
Ne tiendroit que fort peu contre mon Amarante;
Théante, me dit-il, *il faudroit l'éprouver,*
Mais l'éprouvant peut-eſtre on te feroit reſver
Mon feu qui ne ſeroit que pure courtoiſie,
La rempliroit d'amour, & toy de jalouſie.
Je replique, il repart, & nous tombons d'accord
Qu'au hazard du ſuccès il y feroit effort;
Ainſi je l'introduis, & par ce tour d'adreſſe
Qui me fait pour un temps luy céder ma Maîtreſſe,
Engageant Amarante & Florame au discours,
J'entretiens à loiſir mes nouvelles amours.

DAMON.

Fut-elle ſur ce point, ou faſcheuſe, ou facile?

THEANTE.

Plus que je n'espérois je l'y trouvay docile;
Soit que je luy donnaſſe une fort douce loy,
Et qu'il fuſt à ſes yeux plus aimable que moy;
Soit qu'elle fiſt deſſein ſur ce fameux rebelle
Qu'une ſimple gageure attachoit auprès d'elle,
Elle perdit pour moy ſon importunité,
Et n'en demanda plus tant d'aſſidüité.
La douceur d'eſtre ſeule à gouverner Florame
Ne ſouffrit plus chez elle aucun ſoin de ma flame
Et ce qu'elle goûtoit avec luy de plaiſirs
Luy fit abandonner mon ame à mes deſirs.

DAMON.

On t'abuſe, Théante, il faut que je te die
Que Florame eſt atteint de meſme maladie,
Qu'il roule en ſon esprit meſmes deſſeins que toy,
Et que c'eſt à Daphnis qu'il veut donner ſa foy.
A ſervir Amarante il met beaucoup d'étude,
Mais ce n'eſt qu'un prétexte à faire une habitude :
Il accoûtume ainſi ta Daphnis à le voir,
Et ménage un accès qu'il ne pouvoit avoir.
Sa richeſſe l'attire, & ſa beauté le bleſſe,
Elle le paſſe en biens, il l'égale en nobleſſe,
Et cherche ambitieux par ſa poſſeſſion
A relever l'éclat de ſon extraction.
Il a peu de fortune & beaucoup de courage,
Et hors cette espérance il hait le mariage.
C'eſt ce que l'autre jour en ſecret il m'apprit,
Tu peux ſur cét avis lire dans ſon esprit.

THEANTE.

Parmy ſes hauts projets il manque de prudence,
Puisqu'il traite avec toy de telle confidence.

DAMON.

Croy qu'il m'éprouvera fidelle au dernier point
Lors que ton intéreſt ne s'y meſlera point.

THEANTE.

Je doy l'attendre icy, quitte moy, je te prie,
De peur qu'il n'ait ſoupçon de ta ſupercherie.

DAMON.

Adieu, je ſuis à toy.

SCENE II.

THEANTE.

Par quel malheur fatal
Ay-je donné moy-meſme entrée à mon rival?
De quelque trait ruſé que mon eſprit ſe vante,
Je me trompe moy-meſme en trompant Amarante,
Et choiſis un amy qui ne veut que m'oſter
Ce que par luy je taſche à me faciliter.
Qu'importe toutesfois qu'il bruſle, & qu'il ſouſpire?
Je ſçay trop comme il faut l'empeſcher d'en rien dire.
Amarante l'arréte, & j'arréte Daphnis,
Ainſi tous entretiens d'entr'eux deux ſont bannis,
Et tant d'heur ſe rencontre en ma ſage conduite,
Qu'au langage des yeux ſon amour eſt réduite.
Mais n'eſt-ce pas aſſez pour ſe communiquer?
Que faut-il aux amants de plus pour s'expliquer?
Meſme ceux de Daphnis à tous coups luy répondent,
L'un dans l'autre à tous coups leurs regards ſe confondent,
Et d'un commun aveu ces müets truchemens
Ne ſe diſent que trop leurs amoureux tourmens.
Quelles vaines frayeurs troublent ma fantaiſie!
Que l'amour aiſément panche à la jalouſie!
Qu'on croit toſt ce qu'on craint en ces perpléxitez,
Où les moindres ſoupçons paſſent pour véritez!
Daphnis eſt toute aimable, & ſi Florame l'aime,
Doy-je m'imaginer qu'il ſoit aimé de meſme?
Florame avec raiſon adore tant d'appas,
Et Daphnis ſans raiſon s'abaiſſeroit trop bas,

Ce feu ſi juſte en l'un, en l'autre inexcuſable,
Rendroit l'un glorieux, & l'autre mépriſable.
Simple, l'amour peut-il écouter la raiſon?
Et meſme ces raiſons ſont-elles de ſaiſon?
Si Daphnis doit rougir en bruſlant pour Florame,
Qui l'en affranchiroit en ſecondant ma flame?
Etant tous deux égaux, il faut bien que nos feux
Luy faſſent meſme honte, ou meſme honneur tous deux :
Ou tous deux nous formons un deſſein téméraire,
Ou nous avons tous deux meſme droit de luy plaire :
Si l'eſpoir m'eſt permis il y peut aſpirer,
Et s'il prétend trop haut je doy deſeſpérer.
Mais le voicy venir.

SCENE III.

THEANTE, FLORAME.

THEANTE.

Tu me fais bien attendre.

FLORAME.

Encor eſt-ce à regret qu'icy je viens me rendre,
Et comme un criminel qu'on traiſne à ſa priſon.

THEANTE.

Tu ne fais qu'en raillant cette comparaiſon.

FLORAME.

Elle n'eſt que trop vraye.

THEANTE.

Et ton indifférence?

FLORAME.

La conſerver encor! le moyen! l'apparence!
Je m'étois plû toûjours d'aimer en mille lieux,
Voyant une beauté mon cœur ſuivoit mes yeux;
Mais de quelques attraits que le Ciel l'euſt pourveüe
J'en perdois la mémoire auſſi-toſt que la veuë,
Et bien que mes diſcours luy donnaſſent ma foy,
De retour au logis je me trouvois à moy.
Cette façon d'aimer me ſembloit fort commode,
Et maintenant encor je vivrois à ma mode :
Mais l'objet d'Amarante eſt trop embaraſſant,
Ce n'eſt point un viſage à ne voir qu'en paſſant,
Un je ne ſçay quel charme auprès d'elle m'attache,
Je ne la puis quitter que le jour ne ſe cache,
Meſme alors malgré moy ſon image me ſuit,
Et me vient au lieu d'elle entretenir la nuit.
Le ſommeil n'oſeroit me peindre une autre idée,
J'en ay l'eſprit remply, j'en ay l'ame obſédée;
Théante, ou permets-moy de n'en plus approcher,
Ou ſonge que mon cœur n'eſt pas fait d'un rocher,
Tant de charmes enfin me rendroient infidelle.

THEANTE.

Devien-le ſi tu veux, je ſuis aſſeuré d'elle,
Et quand il te faudra tout de bon l'adorer,
Je prendray du plaiſir à te voir ſouſpirer,
Tandis que pour tout fruit tu porteras la peine
D'avoir tant perſisté dans une humeur ſi vaine.

Quand tu ne pourras plus te priver de la voir,
C'eſt alors que je veux t'en oſter le pouvoir,
Et j'attens de pied ferme à reprendre ma place
Qu'il ne ſoit plus en toy de retrouver ta glace.
Tu te défens encor, & n'en tiens qu'à demy.

FLORAME.

Crüel, eſt-ce là donc me traiter en amy?
Garde pour châtiment de cét injuſte outrage
Qu'Amarante pour toy ne change de courage,
Et ſe rendant ſenſible à l'ardeur de mes vœux...

THEANTE.

A cela près pourſuy, gagne-la, ſi tu peux;
Je ne m'en prendray lors qu'à ma ſeule imprudence,
Et demeurant enſemble en bonne intelligence,
En dépit du malheur que j'auray mérité,
J'aimeray le rival qui m'aura ſupplanté.

FLORAME.

Amy, qu'il vaut bien mieux ne tomber point en peine
De faire à tes dépens cette épreuve incertaine!
Je me confeſſe pris, je quitte, j'ay perdu,
Que veux-tu plus de moy? repren ce qui t'eſt dû.
Séparer plus long-temps une amour ſi parfaite!
Continüer encor la faute que j'ay faite!
Elle n'eſt que trop grande, & pour la réparer
J'empeſcheray Daphnis de vous plus ſéparer:
Pour peu qu'à mes diſcours je la trouve acceſſible,
Vous joüirez vous deux d'un entretien paiſible,
Je ſçauray l'amuſer, & vos feux redoublez
Par ſon faſcheux abord ne ſeront plus troublez.

THEANTE.

Ce ſeroit prendre un ſoin qui n'eſt pas neceſſaire,
Daphnis ſçait d'elle-meſme aſſez bien ſe distraire,
Et jamais ſon abord ne trouble nos plaiſirs,
Tant elle eſt complaiſante à nos chastes deſirs.

SCENE IV.

FLORAME, THEANTE, AMARANTE.

THEANTE.

Deploye, il en eſt temps, tes meilleurs artifices,
(Sans mettre toutefois en oubly mes ſervices)
Je t'améne un captif qui te veut échaper.

AMARANTE.

J'en ay veu d'échapez que j'ay ſçeu r'atraper.

THEANTE.

Voy qu'en ſa liberté ta gloire ſe hazarde.

AMARANTE.

Allez, laiſſez-le-moy, j'en feray bonne garde,
Daphnis eſt au jardin.

FLORAME.

Sans plus vous deſunir,
Souffre qu'au lieu de toy je l'aille entretenir.

SCENE V.

AMARANTE, FLORAME.

AMARANTE.

Laiſſez, mon Cavalier, laiſſez aller Théante;
Il porte aſſez au cœur le portrait d'Amarante,
Je n'appréhende point qu'on l'en puiſſe effacer,
C'eſt au voſtre à preſent que je le veux tracer,
Et la difficulté d'une telle victoire
M'en augmente l'ardeur, comme elle en croiſt la gloire.

FLORAME.

Aurez-vous quelque gloire à me faire ſouffrir?

AMARANTE.

Plus que de tous les vœux qu'on me pourroit offrir.

FLORAME.

Vous plaiſez-vous à ceux d'une ame ſi contrainte,
Qu'une vieille amitié retient toûjours en crainte?

AMARANTE.

Vous n'étes pas encore au point où je vous veux,
Et toute amitié meurt où naiſſent de vrais feux.

FLORAME.

De vray contre ſes droits mon eſprit ſe rebelle;
Mais feriez-vous état d'un amant infidelle?

AMARANTE.

Je ne prendray jamais pour un manque de foy
D'oublier un amy pour ſe donner à moy.

FLORAME.

Encor ſi je pouvois former quelque eſpérance
De vous voir favorable à ma perſévérance,
Que vous pûſſiez m'aimer après tant de tourment,
Et d'un mauvais amy faire un heureux Amant!
Mais, hélas! je vous ſers, je vy ſous voſtre empire,
Et je ne puis prétendre où mon deſir aſpire :
Théante (ah, nom fatal pour me combler d'ennuy!)
Vous demandez mon cœur, & le voſtre eſt à luy!
Souffrez qu'en autre lieu j'adreſſe mes ſervices,
Que du manque d'eſpoir j'évite les ſupplices.
Qui ne peut rien prétendre a droit d'abandonner.

AMARANTE.

S'il ne tient qu'à l'eſpoir, je vous en veux donner.
Apprenez que chez moy c'eſt un foible avantage
De m'avoir de ſes vœux le prémier fait hommage,
Le mérite y fait tout, & tel plaiſt à mes yeux,
Que je négligerois près de qui vaudroit mieux.
Luy ſeul de mes amants régle la difference,
Sans que le temps leur donne aucune préférence.

FLORAME.

Vous ne flatez mes ſens que pour m'embaraſſer.

AMARANTE.

Peut-eſtre, mais enfin il faut le confeſſer,
Vous vous trouveriez mieux auprès de ma maitreſſe.

FLORAME.

Ne penſez pas...

AMARANTE.

Non, non, c'eſt là ce qui vous preſſe,
Allons dans le jardin enſemble la chercher.
Que j'ay ſçeu dextrement à ſes yeux la cacher !

SCENE VI.

DAPHNIS, THEANTE.

DAPHNIS.

Voyez comme tous deux ont fuy noſtre rencontre !
Je vous l'ay déja dit, & l'effet vous le montre,
Vous perdez Amarante, & cét amy fardé
Se ſaiſit finement d'un bien ſi mal gardé :
Vous devez vous laſſer de tant de patience,
Et voſtre ſeureté n'eſt qu'en la défiance.

THEANTE.

Je connois Amarante, & ma facilité
Etablit mon repos ſur ſa fidélité,
Elle rit de Florame, & de ſes flateries,
Qui ne ſont après tout que des galanteries.

DAPHNIS.

Amarante de vray n'aime pas à changer,
Mais voſtre peu de ſoin l'y pourroit engager ;
On néglige aiſément un homme qui néglige,
Son naturel eſt vain, & qui la ſert l'oblige.

D'ailleurs les nouveautez ont de puiſſants appas,
Théante, croyez-moy, ne vous y fiez pas.
J'ay ſçeu me faire jour jusqu'au fond de ſon ame,
Où j'ay peu remarqué de ſa prémiére flame,
Et s'il tournoit la feinte en véritable amour,
Elle ſeroit bien fille à vous joüer d'un tour.
Mais afin que l'iſſuë en ſoit pour vous meilleure,
Laiſſez-moy ce cauſeur à gouverner une heure;
J'ay tant de paſſion pour tous vos intéreſts,
Que j'en ſçauray bien-toſt pénétrer les ſecrets.

THEANTE.

C'eſt un trop bas employ pour de ſi hauts mérites;
Et quand elle aimeroit à ſouffrir ſes viſites,
Quand elle auroit pour luy quelque inclination,
Vous m'en verriez toûjours ſans appréhenſion.
Qu'il ſe mette à loiſir s'il peut dans ſon courage,
Un moment de ma veuë en efface l'image,
Nous nous reſſemblons mal, & pour ce changement
Elle a de trop bons yeux, & trop de jugement.

DAPHNIS.

Vous le mépriſez trop, je trouve en luy des charmes
Qui vous devroient du moins donner quelques alarmes :
Clarimond n'a de moy que haine, & que rigueur,
Mais s'il luy reſſembloit, il gagneroit mon cœur.

THEANTE.

Vous en parlez ainſi faute de le connoiſtre.

DAPHNIS.

J'en parle & juge ainſi ſur ce qu'on voit paroiſtre.

THEANTE.

Quoy qu'il en ſoit, l'honneur de vous entretenir...

DAPHNIS.

Briſons-là ce discours, je l'aperçoy venir.
Amarante, ce ſemble, en eſt fort ſatisfaite.

SCENE VII.

DAPHNIS, FLORAME, THEANTE, AMARANTE.

THEANTE.

Je t'attendois, amy, pour faire la retraite,
L'heure du diſner preſſe, & nous incommodons
Celles qu'en nos discours icy nous retardons.

DAPHNIS.

Il n'eſt pas encor tard.

THEANTE.

Nous ferions conscience
D'abuſer plus long-temps de voſtre patience.

FLORAME.

Madame, excuſez donc cette incivilité
Dont l'heure nous impoſe une néceſſité.

DAPHNIS.

Sa fo[illegible]e vous excuſe, & je ly dans voſtre ame
Qu'à regret vous quittez l'objet de voſtre flame.

SCENE VIII.

DAPHNIS, AMARANTE.

DAPHNIS.

Cette aſſiduité de Florame avec vous
A la fin a rendu Théante un peu jaloux.
Auſſi de vous y voir tous les jours attachée,
Quelle puiſſante amour n'en ſeroit point touchée?
Je viens d'éxaminer ſon esprit en paſſant,
Mais vous ne croiriez pas l'ennuy qu'il en reſſent.
Vous y devez pourvoir, & ſi vous étes ſage,
Il faut à cét amy faire mauvais viſage,
Luy fauſſer compagnie, éviter ſes discours,
Ce ſont pour l'apaiſer les chemins les plus courts :
Sinon, faites état qu'il va courir au change.

AMARANTE.

Il ſeroit en ce cas d'une humeur bien étrange.
A ſa priére ſeule, & pour le contenter
J'écoute cét amy quand il m'en vient conter;
Et pour vous dire tout, cét Amant infidelle
Ne m'aime pas aſſez pour en eſtre en cervelle,
Il forme des deſſeins beaucoup plus relevez,
Et de plus beaux portraits en ſon cœur ſont gravez.
Mes yeux pour l'aſſervir ont de trop foibles armes,
Il voudroit pour m'aimer que j'euſſe d'autres charmes,

Que l'éclat de mon ſang mieux ſoûtenu de biens,
Ne fuſt point ravalé par le rang que je tiens;
Enfin (que ſerviroit auſſi-bien de le taire?)
Sa vanité le porte au ſoucy de vous plaire.

DAPHNIS.

En ce cas il verra que je ſçay comme il faut
Punir des inſolens qui prétendent trop haut.

AMARANTE.

Je luy veux quelque bien, puisque changeant de flame
Vous voyez par pitié qu'il me laiſſe Florame,
Qui n'étant pas ſi vain a plus de fermeté.

DAPHNIS.

Amarante, après tout, diſons la vérité,
Théante n'eſt ſi vain qu'en voſtre fantaiſie,
Et ſa froideur pour vous naiſt de ſa jalouſie.
Mais ſoit qu'il change, ou non, il ne m'importe en rien,
Et ce que je vous dy n'eſt que pour voſtre bien.

SCENE IX.

AMARANTE.

Pour peu ſçavant qu'on ſoit aux mouvemens de l'ame,
On devine aiſément qu'elle en veut à Florame.
Sa fermeté pour moy que je vantois à faux
Luy portoit dans l'esprit de terribles aſſauts.
Sa ſurpriſe à ce mot a paru manifeste,
Son teint en a changé, ſa parole, ſon geste :

L'entretien que j'en ay luy ſembleroit bien doux,
Et je croy que Théante en eſt le moins jaloux.
Ce n'eſt pas d'aujourd'huy que je m'en ſuis doutée.
Eſtre toûjours des yeux ſur un homme arrétée,
Dans ſon manque de biens déplorer ſon malheur,
Juger à ſa façon qu'il a de la valeur,
Demander ſi l'eſprit en répond à la mine,
Tout cela de ſes feux euſt instruit la moins fine.
Florame en eſt de meſme, il meurt de luy parler,
Et s'il peut d'avec moy jamais ſe démeſler,
C'en eſt fait, je le perds. L'impertinente crainte!
Que m'importe de perdre une amitié ſi feinte?
Et que me peut ſervir un ridicule feu,
Où jamais de ſon cœur ſa bouche n'a l'aveu?
Je m'en veux mal en vain, l'Amour a tant de force,
Qu'il attache mes ſens à cette fauſſe amorce,
Et fera ſon poſſible à toûjours conſerver
Ce doux extérieur dont on me veut priver.

Fin du prémier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GERASTE, CELIE.

CELIE.

Et bien j'en parleray, mais ſongez qu'à voſtre âge
Mille accidens faſcheux ſuivent le mariage,
On aime rarement de ſi ſages époux,
Et leur moindre malheur c'eſt d'eſtre un peu jaloux.
Convaincus au dedans de leur propre foibleſſe,
Une ombre leur fait peur, une mouche les bleſſe;
Et cét heureux Hymen qui les charmoit ſi fort
Devient ſouvent pour eux un fourrier de la mort.

GERASTE.

Excuſe, ou pour le moins pardonne à ma folie,
Le ſort en eſt jetté, va, ma chére Célie,
Va trouver la beauté qui me tient ſous ſa loy,
Flate-la de ma part, promets-luy tout de moy :
Dy-luy que ſi l'amour d'un vieillard l'importune,
Elle fait une planche à ſa bonne fortune,
Que l'excès de mes biens à force de preſens

Répare la vigueur qui manque à mes vieux ans,
Qu'il ne luy peut échoir de meilleure avanture.

CELIE.

Ne m'importunez point de voſtre tablature,
Sans vos inſtructions je ſçay bien mon métier,
Et je n'en laiſſeray pas-un trait à quartier.

GERASTE.

Je ne ſuis point ingrat quand on me rend office,
Pein-luy bien mon amour, offre bien mon ſervice,
Dy bien que mes beaux jours ne ſont pas ſi paſſez,
Qu'il ne me reste encor...

CELIE.

Que vous m'étourdiſſez!
N'eſt-ce point aſſez dit que voſtre ame eſt épriſe?
Que vous allez mourir ſi vous n'avez Floriſe?
Repoſez-vous ſur moy.

GERASTE.

Que voila froidement
Me promettre ton aide à finir mon tourment.

CELIE.

S'il faut aller plus viſte, allons, je voy ſon frére,
Et vay tout devant vous luy propoſer l'affaire.

GERASTE.

Ce ſeroit tout gaſter, arreſte, & par douceur
Eſſaye auparavant d'y réſoudre la ſœur.

SCENE II.

FLORAME.

Jamais ne verray-je finie
Cette incommode affection
Dont l'impitoyable manie
Tyranniſe ma paſſion ?
Je feins, & je fais naiſtre un feu ſi veritable,
Qu'à force d'eſtre aimé je deviens miſérable.

Toy, qui m'aſſiéges tout le jour,
Faſcheuſe cauſe de ma peine,
Amarante, de qui l'amour
Commence à mériter ma haine,
Ceſſe de te donner tant de ſoins ſuperflus,
Je te voudray du bien de ne m'en vouloir plus.

Dans une ardeur ſi violente,
Près de l'objet de mes deſirs,
Penſes-tu que je me contente
D'un regard & de deux ſouſpirs,
Et que je ſouffre encor cét injuste partage,
Où tu tiens mes discours, & Daphnis mon courage ?

Si j'ay feint pour toy quelques feux,
C'eſt à quoy plus rien ne m'oblige :
Quand on a l'effet de ſes vœux
Ce qu'on adoroit ſe néglige.

Je ne voulois de toy qu'un accès chez Daphnis,
Amarante, je l'ay, mes amours ſont finis.

Théante, repren ta Maîtreſſe,
N'oſte plus à mes entretiens
L'unique ſujet qui me bleſſe,
Et qui peut-eſtre eſt las des tiens :
Et toy, puiſſant Amour, fais enfin que j'obtienne
Un peu de liberté pour luy donner la mienne.

SCENE III.

AMARANTE, FLORAME.

AMARANTE.

Que vous voila ſoudain de retour en ces lieux !

FLORAME.

Vous jugerez par là du pouvoir de vos yeux.

AMARANTE.

Autre objet que mes yeux devers nous vous attire.

FLORAME.

Autre objet que vos yeux ne cauſe mon martyre.

AMARANTE.

Voſtre martyre donc eſt de perdre avec moy
Un temps dont vous voulez faire un meilleur employ.

SCENE IV.

DAPHNIS, AMARANTE, FLORAME.

DAPHNIS.

Amarante, allez voir ſi dans la galerie
Ils ont bien-toſt tendu cette tapiſſerie,
Ces gens-là ne font rien ſi l'on n'a l'œil ſur eux.
Amarante rentre & Daphnis continuë.
Je romps pour quelque temps le diſcours de vos feux.

FLORAME.

N'appellez point des feux un peu de complaiſance,
Que détruit voſtre abord, qu'éteint voſtre preſence

DAPHNIS.

Voſtre amour eſt trop forte, & vos cœurs trop unis,
Pour l'oublier ſoudain à l'abord de Daphnis,
Et vos civilitez étant dans l'impoſſible
Vous rendent bien flateur, mais non pas inſenſible.

FLORAME.

Quoy que vous estimiez de ma civilité,
Je ne me pique point d'inſenſibilité;
J'aime, il n'eſt que trop vray, je bruſle, je ſouſpire,
Mais un plus haut ſujet me tient ſous ſon empire.

DAPHNIS.

Le nom ne s'en dit point?

FLORAME.

Je ry de ces amants
Dont le trop de reſpect redouble les tourmens,
Et qui pour les cacher ſe faiſant violence
Se promettent beaucoup d'un timide ſilence.
Pour moy, j'ay toujours creu qu'un amour vertüeux
N'avoit point à rougir d'eſtre préſomptueux,
Je veux bien vous nommer le bel œil qui me dompte,
Et ma témérité ne me fait point de honte.
Ce rare & haut ſujet...

AMARANTE *revenant brusquement.*

Tout eſt presque tendu.

DAPHNIS.

Vous n'avez auprès d'eux guére de temps perdu.

AMARANTE.

J'ay veu qu'ils l'employoient, & je ſuis revenuë.

DAPHNIS.

J'ay peur de m'enrheumer au froid qui continuë,
Allez au cabinet me querir un mouchoir,
J'en ay laiſſé les clefs autour de mon miroir,
Vous les trouverez là.

Amarante rentre & Daphnis continuë.

J'ay crû que cette belle
Ne pouvoit à propos ſe nommer devant elle,
Qui recevant par là quelque eſpéce d'affront,
En auroit eu ſoudain la rougeur ſur le front.

FLORAME.

Sans affront je la quitte, & luy préfére une autre
Dont le mérite égal, le rang pareil au voſtre,
L'eſprit & les attraits également puiſſants
Ne devroient de ma part avoir que de l'encens :
Ouy, ſa perfection comme la voſtre extréme
N'a que vous de pareille, en un mot, c'eſt...

DAPHNIS.

Moy-meſme.
Je voy bien que c'eſt là que vous voulez venir,
Non tant pour m'obliger, comme pour me punir,
Ma curioſité devenuë indiscrette
A voulu trop ſçavoir d'une flame ſecrette,
Mais bien qu'elle en reçoive un juſte châtiment
Vous pouviez me traiter un peu plus doucement.
Sans me faire rougir, il vous devoit ſuffire
De me taire l'objet dont vous aimez l'empire.
Mettre en ſa place un nom qui ne vous touche pas,
C'eſt un crüel reproche au peu que j'ay d'appas.

FLORAME.

Veu le peu que je ſuis, vous dédaignez de croire
Une ſi malheureuſe & ſi baſſe victoire?
Mon cœur eſt un captif ſi peu digne de vous,
Que vos yeux en voudroient deſavoüer leurs coups :
Ou peut-eſtre mon ſort me rend ſi mépriſable,
Que ma témérité vous devient incroyable.
Mais quoy que deſormais il m'en puiſſe arriver,
Je fais ſerment...

AMARANTE.

Vos clefs ne ſçauroient ſe trouver.

DAPHNIS.

Faute d'un plus exquis, & comme par bravade,
Cecy ſervira donc de mouchoir de parade.
Enfin ce Cavalier que nous viſmes au bal,
Vous trouvez comme moy qu'il ne danſe pas mal?

FLORAME.

Je ne le vis jamais mieux ſur ſa bonne mine.

DAPHNIS.

Il s'étoit ſi bien mis pour l'amour de Clarine.

A Amarante.

A propos de Clarine, il m'étoit échapé
Qu'elle en a deux à moy d'un nouveau point-coupé
Allez, & dites-luy qu'elle me les renvoye.

AMARANTE.

Il eſt hors d'apparence aujourd'huy qu'on la voye,
Dès une heure au plus tard elle devoit ſortir.

DAPHNIS.

Son Cocher n'eſt jamais ſi-toſt preſt à partir,
Et d'ailleurs ſon logis n'eſt pas au bout du Monde,
Vous perdrez peu de pas. Quoy qu'elle vous réponde,
Dites-luy nettement que je les veux avoir.

AMARANTE.

A vous les rapporter je feray mon pouvoir.

SCENE V.

FLORAME, DAPHNIS.

FLORAME.

C'eſt à vous maintenant d'ordonner mon ſupplice,
Seure que ſa rigueur n'aura point d'injuſtice.

DAPHNIS.

Vous voyez qu'Amarante a pour vous de l'amour,
Et ne manquera pas d'eſtre toſt de retour.
Bien que je pûſſe encor uſer de ma prudence,
Il vaut mieux ménager le temps de ſon abſence.
Donc pour n'en perdre point en diſcours ſuperflus,
Je croy que vous m'aimez, n'attendez rien de plus,
Florame, je ſuis fille, & je dépens d'un pére.

FLORAME.

Mais de voſtre coſté que faut-il que j'eſpére?

DAPHNIS.

Si ma jalouſe encor vous rencontroit icy,
Ce qu'elle a de ſoupçons ſeroit trop éclaircy :
Laiſſez-moy ſeule, allez.

FLORAME.

Se peut-il que Florame
Souffre d'eſtre ſi toſt ſéparé de ſon ame?
Ouy, l'honneur d'obéïr à vos commandemens
Luy doit eſtre plus cher que ſes contentemens.

SCENE VI.

DAPHNIS.

Mon amour par ſes yeux plus forte devenuë
L'euſt bien-toſt emporté deſſus ma retenuë,
Et je ſentois mon feu tellement s'augmenter
Qu'il n'étoit plus en moy de le pouvoir dompter.
J'avois peur d'en trop dire, & crüelle à moy-meſme,
Parce que j'aime trop, j'ay banny ce que j'aime.
Je me trouve captive en de ſi beaux liens,
Que je meurs qu'il le ſçache, & j'en fuy les moyens.
Quelle importune loy que cette modestie,
Par qui noſtre apparence en glace convertie
Etouffe dans la bouche & nourrit dans le cœur
Un feu dont la contrainte augmente la vigueur!
Que ce penſer m'eſt doux! que je t'aime, Florame,
Et que je ſonge peu dans l'excès de ma flame
A ce qu'en nos destins contre nous irritez
Le mérite & les biens font d'inégalitez!
Auſſi par celle-là de bien loin tu me paſſes,
Et l'autre ſeulement eſt pour les ames baſſes,
Et ce penſer flateur me fait croire aiſément
Que mon pére ſera de meſme ſentiment.
Hélas : c'eſt en effet bien flater mon courage
D'accommoder ſon ſens aux deſirs de mon âge,
Il voit par d'autres yeux, & veut d'autres appas.

SCENE VII.

DAPHNIS, AMARANTE.

AMARANTE.

Je vous l'avois bien dit qu'elle n'y ſeroit pas.

DAPHNIS.

Que vous avez tardé pour ne trouver perſonne !

AMARANTE.

Ce reproche vrayment ne peut qu'il ne m'étonne.
Pour revenir plus viſte, il euſt fallu voler.

DAPHNIS.

Florame cependant qui vient de s'en aller
A la fin malgré moy s'eſt ennuyé d'attendre.

AMARANTE.

C'eſt choſe toutesfois que je ne puis comprendre.
Des hommes de mérite & d'esprit comme luy
N'ont jamais avec vous aucun ſujet d'ennuy,
Voſtre ame généreuſe a trop de courtoiſie.

DAPHNIS.

Et la voſtre amoureuſe un peu de jalouſie.

AMARANTE.

De vray, je gouſtois mal de faire tant de tours,
Et perdois à regret ma part de ſes discours.

DAPHNIS.

Auſſi je me trouvois ſi promptement ſervie
Que je me doutois bien qu'on me portoit envie.
En un mot, l'aimez-vous?

AMARANTE.

Je l'aime aucunement,
Non-pas jusqu'à troubler voſtre contentement;
Mais ſi ſon entretien n'a point dequoy vous plaire,
Vous m'obligerez fort de ne m'en plus distraire.

DAPHNIS.

Mais au cas qu'il me plûſt?

AMARANTE.

Il faudroit vous céder.
C'eſt ainſi qu'avec vous je ne puis rien garder,
Au moindre feu pour moy qu'un amant fait paroiſtre
Par curioſité vous le voulez connoiſtre,
Et quand il a gouſté d'un ſi doux entretien,
Je puis dire dès lors que je ne tiens plus rien.
C'eſt ainſi que Théante a négligé ma flame,
Encor tout de nouveau vous m'enlevez Florame:
Si vous continuez à rompre ainſi mes coups,
Je ne ſçay tantoſt plus comment vivre avec vous.

DAPHNIS.

Sans colére, Amarante, il ſemble à vous entendre
Qu'en meſme lieu que vous je vouluſſe prétendre?

Allez, aſſeurez-vous que mes contentemens
Ne vous deſroberont aucun de vos amants,
Et pour vous en donner la preuve plus expreſſe,
Voilà voſtre Théante avec qui je vous laiſſe.

SCENE VIII.

THEANTE, AMARANTE.

THEANTE.

Tu me vois ſans Florame, un amoureux ennuy
Aſſez adroitement m'a deſrobé de luy.
Las de céder ma place à ſon diſcours frivole,
Et n'oſant toutesfois luy manquer de parole,
Je pratique un quart-d'heure à mes affections.

AMARANTE.

Ma maîtreſſe liſoit dans tes intentions,
Tu vois à ton abord comme elle a fait retraite,
De peur d'incommoder une amour ſi parfaite.

THEANTE.

Je ne la ſçaurois croire obligeante à ce point.
Ce qui la fait partir ne ſe dira-t'il point?

AMARANTE.

Veux-tu que je t'en parle avec toute franchiſe?
C'eſt la mauvaiſe humeur où Florame l'a miſe.

THEANTE.

Florame?

AMARANTE.

Ouy, ce cauſeur vouloit l'entretenir,
Mais il aura perdu le gouſt d'y revenir :
Elle n'a que fort peu ſouffert ſa compagnie,
Et l'en a chaſſé presque avec ignominie.
De dépit cependant ſes mouvemens aigris
Ne veulent aujourd'huy traiter que de mépris,
Et l'unique raiſon qui fait qu'elle me quitte,
C'eſt l'estime où te met près d'elle ton mérite :
Elle ne voudroit pas te voir mal ſatisfait,
N'y rompre ſur le champ le deſſein qu'elle a fait.

THEANTE.

J'ay regret que Florame ait reçeu cette honte,
Mais enfin auprès d'elle il trouve mal ſon conte ?

AMARANTE.

Auſſi c'eſt un discours ennuyeux que le ſien,
Il parle inceſſamment ſans dire jamais rien,
Et n'étoit que pour toy je me fais ces contraintes,
Je l'envoîrois bien-toſt porter ailleurs ſes feintes.

THEANTE.

Et je m'aſſeure auſſi tellement en ta foy,
Que bien que tout le jour il cajole avec toy,
Mon esprit te conſerve une amitié ſi pure,
Que ſans eſtre jaloux je le vois & l'endure.

AMARANTE.

Comment le ſerois-tu pour un ſi triste objet ?
Ses imperfections t'en oſtent tout ſujet,
C'eſt à toy d'admirer qu'encor qu'un beau viſage
Dedans ſes entretiens à toute heure t'engage,

J'ay pour toy tant d'amour & ſi peu de ſoupçon,
Que je n'en ſuis jalouſe en aucune façon.
C'eſt aimer puiſſamment que d'aimer de la ſorte,
Mais mon affection eſt bien encor plus forte.
Tu ſçais (& je le dis ſans te meſestimer)
Que quand noſtre Daphnis auroit ſçeu te charmer,
Ce qu'elle eſt plus que toy mettroit hors d'esperance
Les fruits qui ſeroient dûs à ta perſévérance.
Plûſt à Dieu que le Ciel te donnaſt aſſez d'heur
Pour faire naiſtre en elle autant que j'ay d'ardeur,
Voyant ainſi la porte à ta fortune ouverte
Je pourrois librement conſentir à ma perte.

THEANTE.

Je te ſouhaite un change autant avantageux.
Plûſt à Dieu que le Sort te fuſt moins outrageux,
Ou que jusqu'à ce point il t'euſt favoriſée,
Que Florame fuſt Prince, & qu'il t'euſt épouſée.
Je priſe auprès des tiens ſi peu mes intéreſts,
Que bien que j'en ſentiſſe au cœur mille regrets,
Et que de déplaiſir il m'en coûtaſt la vie,
Je me la tiendrois lors heureuſement ravie.

AMARANTE.

Je ne voudrois point d'heur qui vinſt avec ta mort,
Et Damon que voila n'en ſeroit pas d'accord.

THEANTE.

Il a mine d'avoir quelque choſe à me dire.

AMARANTE.

Ma preſence y nuiroit, Adieu, je me retire.

THEANTE.

Arreſte, nous pourrons nous voir tout à loiſir,
Rien ne le preſſe.

SCENE IX.

THEANTE, DAMON.

THEANTE.

Amy, que tu m'as fait plaiſir!
J'étois fort à la geſne avec cette ſuivante.

DAMON.

Celle qui te charmoit te devient bien peſante.

THEANTE.

Je l'aime encor pourtant, mais mon ambition
Ne laiſſe point agir mon inclination,
Ma flame ſur mon cœur en vain eſt la plus forte,
Tous mes deſirs ne vont qu'où mon deſſein les porte.
Au reste j'ay ſondé l'esprit de mon rival.

DAMON.

Et connu?

THEANTE.

Qu'il n'eſt pas pour me faire grand mal.
Amarante m'en vient d'apprendre une Nouvelle
Qui ne me permet plus que j'en ſois en cervelle.
Il a veu...

DAMON.

Qui?

THEANTE.

Daphnis, & n'en a remporté
Que ce qu'elle devoit à ſa témérité.

DAMON.

Comme quoy?

THEANTE.

Des mépris, des rigueurs ſans pareilles.

DAMON.

As-tu beaucoup de foy pour de telles merveilles?

THEANTE.

Celle dont je les tiens en parle aſſeurément.

DAMON.

Pour un homme ſi fin on te dupe aiſément,
Amarante elle-meſme en eſt mal ſatisfaite
Et ne t'a rien conté que ce qu'elle ſouhaite;
Pour ſeconder Florame en ſes intentions
On l'avoit écartée à des commiſſions.
Je viens de le trouver, tout ravy dans ſon ame
D'avoir eu les moyens de déclarer ſa flame,
Et qui preſume tant de ſes proſpéritez,
Qu'il croit ſes vœux reçeus puiſqu'ils ſont écoutez,
Et certes ſon eſpoir n'eſt pas hors d'apparence,
Après ce bon accueil & cette conférence
Dont Daphnis elle-meſme a fait l'occaſion,
J'en crains fort un ſuccès à ta confuſion.
Taſchons d'y donner ordre, & ſans plus de langage
Aviſe en quoy tu veux employer mon courage.

THEANTE.

Luy disputer un bien où j'ay ſi peu de part,
Ce ſeroit m'expoſer pour quelqu'autre au hazard.
Le düel eſt faſcheux, & quoy qu'il en arrive
De ſa poſſeſſion l'un & l'autre il nous prive,
Puisque de deux rivaux l'un mort, l'autre s'enfuit,
Tandis que de ſa peine un troiſiéme a le fruit.
A croire ſon courage en amour on s'abuſe,
La valeur d'ordinaire y ſert moins que la ruſe.

DAMON.

Avant que paſſer outre, un peu d'attention.

THEANTE.

Te viens-tu d'aviſer de quelque invention?

DAMON.

Ouy, ta ſeule maxime en fonde l'entrepriſe.
Clarimond voit Daphnis, il l'aime, il la courtiſe,
Et quoy qu'il n'en reçoive encor que des mépris,
Un moment de bonheur luy peut gagner ce prix.

THEANTE.

Ce rival eſt bien moins à redouter qu'à plaindre.

DAMON.

Je veux que de ſa part tu ne doives rien craindre,
N'eſt-ce pas le plus ſeur qu'un düel hazardeux
Entre Florame & luy les en prive tous deux?

THEANTE.

Crois-tu qu'avec Florame aiſément on l'engage?

DAMON.

Je l'y réſoudray trop avec un peu d'ombrage.
Un amant dédaigné ne voit pas de bon œil
Ceux qui du meſme objet ont un plus doux accueil,
Des faveurs qu'on leur fait il forme ſes offences,
Et pour peu qu'on le pouſſe, il court aux violences.
Nous les verrions par là l'un & l'autre écartez
Laiſſer la place libre à tes félicitez.

THEANTE.

Ouy, mais s'il t'obligeoit d'en porter la parole ?

DAMON.

Tu te mets en l'eſprit une crainte frivole,
Mon péril de ces lieux ne te bannira pas,
Et moy pour te ſervir je courrois au trépas.

THEANTE.

En meſme occaſion diſpoſe de ma vie,
Et ſois ſeur que pour toy j'auray la meſme envie.

DAMON.

Allons, ces complimens en retardent l'effet.

THEANTE.

Le Ciel ne vit jamais un amy ſi parfait.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FLORAME, CELIE.

FLORAME.

Enfin quelque froideur qui paroiſſe en Floriſe,
Aux volontez d'un frére elle s'en eſt remiſe.

CELIE.

Quoy qu'elle s'en rapporte à vous entierement,
Vous luy feriez plaiſir d'en uſer autrement.
Les amours d'un vieillard ſont d'une foible amorce.

FLORAME.

Que veux-tu? ſon eſprit ſe fait un peu de force,
Elle ſe ſacrifie à mes contentemens,
Et pour mes intéreſts contraint ſes ſentimens.
Aſſeure donc Géraſte en me donnant ſa fille,
Qu'il gagne en un moment toute noſtre famille,
Et que tout vieil qu'il eſt, cette condition
Ne laiſſe aucun obſtacle à ſon affection.
Mais auſſi de Floriſe il ne doit rien prétendre,
A moins que ſe réſoudre à m'accepter pour gendre.

CELIE.

Plaiſez-vous à Daphnis? c'eſt là le principal.

FLORAME.

Elle a trop de bonté pour me vouloir du mal :
D'ailleurs ſa reſiſtance obſcurciroit ſa gloire,
Je la mériterois ſi je la pouvois croire.
La voila qu'un rival m'empeſche d'aborder :
Le rang qu'il tient ſur moy m'oblige à luy céder,
Et la pitié que j'ay d'un Amant ſi fidelle
Luy veut donner loiſir d'eſtre dédaigné d'elle.

SCENE II.

CLARIMOND, DAPHNIS.

CLARIMOND.

Ces dédains rigoureux dureront-ils toûjours?

DAPHNIS.

Non, ils ne dureront qu'autant que vos amours.

CLARIMOND.

C'eſt préscrire à mes feux des loix bien inhumaines!

DAPHNIS.

Faites finir vos feux, je finiray leurs peines.

CLARIMOND.

Le moyen de forcer mon inclination?

DAPHNIS.

Le moyen de ſouffrir voſtre obſtination?

CLARIMOND.

Qui ne s'obſtineroit en vous voyant ſi belle?

DAPHNIS.

Qui vous pourroit aimer vous voyant ſi rebelle?

CLARIMOND.

Eſt-ce rebellion que d'avoir trop de feu?

DAPHNIS.

C'eſt avoir trop d'amour, & m'obéïr trop peu.

CLARIMOND.

La puiſſance ſur moy que je vous ay donnée...

DAPHNIS.

D'aucune exception ne doit eſtre bornée.

CLARIMOND.

Eſſayez autrement ce pouvoir ſouverain.

DAPHNIS.

Cét eſſay me fait voir que je commande en vain.

CLARIMOND.

C'eſt un injuſte eſſay qui feroit ma ruïne.

DAPHNIS.

Ce n'eſt plus obéïr depuis qu'on éxamine.

CLARIMOND.

Mais l'Amour vous défend un tel commandement.

DAPHNIS.

Et moy je me défens un plus doux traitement.

CLARIMOND.

Avec ce beau viſage avoir le cœur de roche!

DAPHNIS.

Si le mien s'endurcit, ce n'eſt qu'à voſtre approche.

CLARIMOND.

Que je ſçache du moins d'où naiſſent vos froideurs.

DAPHNIS.

Peut-eſtre du ſujet qui produit vos ardeurs.

CLARIMOND.

Si je bruſle, Daphnis, c'eſt de nous voir enſemble.

DAPHNIS.

Et c'eſt de nous y voir, Clarimond, que je tremble.

CLARIMOND.

Voſtre contentement n'eſt qu'à me maltraiter.

DAPHNIS.

Comme le voſtre n'eſt qu'à me perſécuter.

CLARIMOND.

Quoy! l'on vous perſécute à force de ſervices?

DAPHNIS.

Non, mais de voſtre part ce me ſont des ſupplices.

CLARIMOND.

Hélas! & quand pourra venir ma guériſon?

DAPHNIS.

Lors que le temps chez vous remettra la raiſon.

CLARIMOND.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que mon ame eſt épriſe.

DAPHNIS.

Ce n'eſt pas ſans raiſon auſſi qu'on vous mépriſe.

CLARIMOND.

Juſte Ciel! & que doy-je eſpérer deſormais?

DAPHNIS.

Que je ne ſuis pas fille à vous aimer jamais.

CLARIMOND.

C'eſt donc perdre mon temps que de plus y prétendre?

DAPHNIS.

Comme je perds icy le mien à vous entendre.

CLARIMOND.

Me quittez-vous ſi-toſt ſans me vouloir guérir?

DAPHNIS.

Clarimond ſans Daphnis peut & vivre & mourir.

CLARIMOND.

Je mourray toutesfois ſi je ne vous poſſéde.

DAPHNIS.

Tenez-vous donc pour mort, s'il vous faut ce reméde.

SCENE III.

CLARIMOND.

Tout dédaigné je l'aime, & malgré ſa rigueur
Ses charmes plus puiſſants luy conſervent mon cœur ;
Par un contraire effet dont mes maux s'entretiennent
Sa bouche le refuſe, & ſes yeux le retiennent ;
Je ne puis, tant elle a de mépris & d'appas,
Ny le faire accepter, ny ne le donner pas ;
Et comme ſi l'amour faiſoit naiſtre ſa haine,
Ou qu'elle meſuraſt ſes plaiſirs à ma peine,
On voit paroiſtre enſemble, & croiſtre également,
Ma flame & ſes froideurs, ſa joye & mon tourment.
Je taſche à m'affranchir de ce malheur extréme,
Et je ne ſçaurois plus diſpoſer de moy-meſme.
Mon deſeſpoir trop laſche obéït à mon ſort,
Et mes reſſentimens n'ont qu'un débile effort.
Mais pour foibles qu'ils ſoient, aidons leur impuiſſance,
Donnons-leur le ſecours d'une éternelle abſence.
Adieu, crüelle ingrate, Adieu, je fuy ces lieux
Pour deſrober mon ame au pouvoir de tes yeux.

SCENE IV.

CLARIMOND, AMARANTE.

AMARANTE.

Monſieur, Monſieur, un mot. L'air de voſtre viſage
Témoigne un déplaiſir caché dans le courage,
Vous quittez ma maîtreſſe un peu mal ſatisfait.

CLARIMOND.

Ce que voit Amarante en eſt le moindre effet.
Je porte, malheureux, après de tels outrages,
Des douleurs ſur le front, & dans le cœur des rages.

AMARANTE.

Pour un peu de froideur c'eſt trop deſeſpérer.

CLARIMOND.

Que ne dis-tu plûtoſt que c'eſt trop endurer
Je devrois eſtre las d'un ſi crüel martyre,
Briſer les fers honteux où me tient ſon empire,
Sans irriter mes maux avec un vain regret.

AMARANTE.

Si je vous croyois homme à garder un ſecret,
Vous pourriez ſur ce point apprendre quelque choſe,
Que je meurs de vous dire, & toutefois je n'oſe.
L'erreur où je vous voy me fait compaſſion,
Mais pourriez-vous avoir de la discretion?

CLARIMOND.

Prens-en ma foy de gage avec... Laiſſe-moy faire.

Il veut tirer un diamant de ſon doigt pour le luy donner, & elle l'en empeſche.

AMARANTE.

Vous voulez justement m'obliger à me taire.
Aux filles de ma ſorte il ſuffit de la foy,
Réſervez vos preſens pour quelqu'autre que moy.

CLARIMOND.

Souffre...

AMARANTE.

Gardez-les, dy-je, ou je vous abandonne.
Daphnis a des rigueurs dont l'excès vous étonne,
Mais vous aurez bien plus dequoy vous étonner,
Quand vous ſçaurez comment il faut la gouverner.
A force de douceurs vous la rendez crüelle,
Et vos ſubmiſſions vous perdent auprès d'elle :
Epargnez deſormais tous ces pas ſuperflus,
Parlez-en au bon-homme, & ne la voyez plus.
Toutes ſes crüautez ne ſont qu'en apparence,
Du coſté du vieillard tournez voſtre espérance;
Quand il aura pour elle accepté quelque Amant,
Un prompt amour naiſtra de ſon commandement.
Elle vous fait tandis cette galanterie
Pour s'acquérir le bruit de fille bien nourrie,
Et gagner d'autant plus de réputation
Qu'on la croira forcer ſon inclination.
Nommez cette maxime, ou prudence, ou ſottiſe,
C'eſt la ſeule raiſon qui fait qu'on vous mépriſe.

CLARIMOND.

Hélas ! & le moyen de croire tes discours ?

AMARANTE.

De grace, n'uſez point ſi mal de mon ſecours,
Croyez les bons avis d'une bouche fidelle,
Et ſongeant ſeulement que je viens d'avec elle,
Derechef épargnez tous ces pas ſuperflus,
Parlez-en au bon-homme, & ne la voyez plus.

CLARIMOND.

Tu ne flates mon cœur que d'un espoir frivole.

AMARANTE.

Hazardez ſeulement deux mots ſur ma parole,
Et n'appréhendez point la honte d'un refus.

CLARIMOND.

Mais ſi j'en recevois, je ſerois bien confus,
Un oncle pourra mieux concerter cette affaire.

AMARANTE.

Ou par vous, ou par luy ménagez bien le pére.

SCENE V.

AMARANTE.

Qu'aiſément un esprit qui ſe laiſſe flater
S'imagine un bon-heur qu'il penſe mériter !
Clarimond eſt bien vain enſemble & bien crédule,
De ſe perſuader que Daphnis diſſimule,

Et que ce grand dédain déguiſe un grand amour
Que le ſeul chois d'un pére a droit de mettre au jour.
Il s'en paſme de joye, & deſſus ma parole
De tant d'affronts reçeus ſon ame ſe conſole :
Il les chérit peut-eſtre & les tient à faveurs,
Tant ce trompeur espoir redouble ſes ferveurs.
S'il rencontroit le pére, & que mon entrepriſe...

SCENE VI.

GERASTE, AMARANTE.

GERASTE.

Amarante.

AMARANTE.

Monſieur.

GERASTE.

Vous faites la ſurpriſe,
Encor que de ſi loin vous m'ayez veu venir,
Que Clarimond n'eſt plus à vous entretenir!
Je donne ainſi la chaſſe à ceux qui vous en content!

AMARANTE.

A moy? mes vanitez jusque là ne ſe montent.

GERASTE.

Il ſembloit toutefois parler d'affection.

AMARANTE.

Ouy, mais qu'eſtimez-vous de ſon intention?

GERASTE.

Je croy que ſes deſſeins tendent au mariage.

AMARANTE.

Il eſt vray.

GERASTE.

Quelque foy qu'il vous donne pour gage,
Il cherche à vous ſurprendre, & ſous ce faux appas
Il cache des projets que vous n'entendez pas.

AMARANTE.

Voſtre âge ſoupçonneux a toûjours des chimères
Qui le font mal juger des cœurs les plus ſincéres.

GERASTE.

Où les conditions n'ont point d'égalité
L'amour ne ſe fait guére avec ſincérité.

AMARANTE.

Poſé que cela ſoit : Clarimond me careſſe;
Mais ſi je vous diſois que c'eſt pour ma maîtreſſe,
Et que le ſeul beſoin qu'il a de mon ſecours
Sortant d'avec Daphnis l'arréte en mes diſcours?

GERASTE.

S'il a beſoin de toy pour avoir bonne iſſuë,
C'eſt ſigne que ſa flame eſt aſſez mal reçeuë.

AMARANTE.

Pas tant qu'elle paroit, & que vous preſumez.
D'un mutüel amour leurs cœurs ſont enflamez,

Mais Daphnis ſe contraint de peur de vous déplaire,
Et ſa bouche eſt toûjours à ſes deſirs contraire,
Horſmis lors qu'avec moy s'ouvrant confidemment
Elle trouve à ſes maux quelque ſoulagement.
Clarimond cependant, pour fondre tant de glaces,
Taſche par tous moyens d'avoir mes bonnes graces,
Et moy, je l'entretiens toûjours d'un peu d'eſpoir.

GERASTE.

A ce conte Daphnis eſt fort dans le devoir,
Je n'en puis ſouhaiter un meilleur témoignage,
Et ce reſpect m'oblige à l'aimer davantage.
Je luy ſeray bon pére, & puiſque ce party
A ſa condition ſe rencontre aſſorty,
Bien qu'elle pûſt encor un peu plus haut atteindre,
Je la veux enhardir à ne ſe plus contraindre.

AMARANTE.

Vous n'en pourrez jamais tirer la vérité.
Honteuſe de l'aimer ſans voſtre authorité,
Elle s'en défendra de toute ſa puiſſance.
N'en cherchez point d'aveu que dans l'obéïſſance;
Quand vous aurez fait chois de cét heureux amant,
Vos ordres produiront un prompt conſentement.
Mais on ouvre la porte, hélas je ſuis perduë,
Si j'ay tant de malheur qu'elle m'ait entenduë.

Elle rentre dans le jardin.

GERASTE.

Luy procurant du bien elle croit la faſcher,
Et cette vaine peur la fait ainſi cacher.

Que ces jeunes cerveaux ont de traits de folie!
Mais il faut aller voir ce qu'aura fait Célie.
Toutesfois diſons-luy quelque mot en paſſant
Qui la puiſſe guérir du mal qu'elle reſſent.

SCENE VII.

GERASTE, DAPHNIS.

GERASTE.

Ma fille, c'eſt en vain que tu fais la discrette,
J'ay découvert enfin ta paſſion ſecrette,
Je ne t'en parle point ſur des avis douteux.
N'en rougy point, Daphnis, ton chois n'eſt pas honteux,
Moy-meſme je l'agrée, & veux bien que ton ame
A cét Amant ſi cher ne cache plus ſa flame.
Tu pouvois en effet prétendre un peu plus haut,
Mais on ne peut aſſez estimer ce qu'il vaut;
Ses belles qualitez, ſon crédit, & ſa race
Auprès des gens d'honneur ſont trop dignes de grace.
Adieu, ſi tu le vois, tu peux luy témoigner
Que ſans beaucoup de peine on me pourra gagner.

SCENE VIII.

DAPHNIS.

D'aiſe & d'étonnement je demeure immobile.
D'où luy vient cette humeur de m'eſtre ſi facile?

D'où me vient ce bon-heur où je n'oſois penſer?
Florame, il m'eſt permis de te récompenſer,
Et ſans plus déguiſer ce qu'un pére authoriſe,
Je puis me revancher du don de ta franchiſe:
Ton mérite le rend, malgré ton peu de biens,
Indulgent à mes feux, & favorable aux tiens,
Il trouve en tes vertus des richeſſes plus belles.
Mais eſt-il vray, mes ſens? m'étes-vous ſi fidelles?
Mon heur me rend confuſe, & ma confuſion
Me fait tout ſoupçonner de quelque illuſion.
Je ne me trompe point, ton mérite & ta race
Auprès des gens d'honneur ſont trop dignes de grace,
Florame, il eſt tout vray, deſlors que je te vis
Un batement de cœur me fit de cét avis,
Et mon pére aujourd'huy ſouffre que dans ſon ame
Les meſmes ſentimens...

SCENE IX.

FLORAME, DAPHNIS.

DAPHNIS.

Quoy, vous voila, Florame!
Je vous avois prié tantoſt de me quitter.

FLORAME.

Et je vous ay quittée auſſi ſans contester.

DAPHNIS.

Mais revenir ſi-toſt c'eſt me faire une offence.

FLORAME.

Quand j'aurois ſur ce point reçeu quelque défence,
Si vous ſçaviez quels feux ont preſſé mon retour,
Vous en pardonneriez le crime à mon amour.

DAPHNIS.

Ne vous préparez point à dire des merveilles,
Pour me perſüader des flames ſans pareilles :
Je croy que vous m'aimez, & c'eſt en croire plus,
Que n'en exprimeroient vos discours ſuperflus.

FLORAME.

Mes feux, qu'ont redoublé ces propos adorables,
A force d'eſtre crûs deviennent incroyables,
Et vous n'en croyez rien qui n'en ſoit au deſſous.
Que ne m'eſt-il permis d'en croire autant de vous !

DAPHNIS.

Voſtre croyance eſt libre.

FLORAME.

Il me la faudroit vraye.

DAPHNIS.

Mon cœur par mes regards vous fait trop voir ſa playe,
Un homme ſi ſçavant au langage des yeux
Ne doit pas demander que je m'explique mieux.
Mais puis qu'il vous en faut un aveu de ma bouche,
Allez, aſſeurez-vous que voſtre amour me touche.
Depuis tantoſt je parle un peu plus librement,
Ou ſi vous le voulez, un peu plus hardiment,
Auſſi j'ay veu mon pére, & s'il vous faut tout dire,
Avec tous nos deſirs ſa volonté conspire.

FLORAME.

Surpris, ravy, confus, je n'ay que repartir.
Eſtre aimé de Daphnis! un pére y conſentir!
Dans mon affection ne trouver plus d'obſtacle!
Mon eſpoir n'euſt oſé concevoir ce miracle.

DAPHNIS.

Miracles toutesfois qu'Amarante a produits,
De ſa jalouſe humeur nous tirons ces doux fruits.
Au récit de nos feux, malgré ſon artifice,
La bonté de mon pére a trompé ſa malice,
Du moins je le preſume, & ne puis ſoupçonner
Que mon pére ſans elle ait pû rien deviner.

FLORAME.

Les avis d'Amarante en trahiſſant ma flame
N'ont point gagné Géraſte en faveur de Florame,
Les reſſorts d'un miracle ont un plus haut moteur,
Et tout autre qu'un Dieu n'en peut eſtre l'autheur.

DAPHNIS.

C'en eſt un que l'Amour.

FLORAME.

Et vous verrez peut-eſtre
Que ſon pouvoir divin ſe fait icy paroiſtre,
Dont quelques grands effets avant qu'il ſoit long-temps
Vous rendront étonnée & nos deſirs contens.

DAPHNIS.

Florame, aprés vos feux & l'aveu de mon pére,
L'amour n'a point d'effets capables de me plaire.

FLORAME.

Aimez-en le prémier, & recevez la foy
D'un bien-heureux Amant qu'il met ſous voſtre loy.

DAPHNIS.

Vous, priſez le dernier qui vous donne la mienne.

FLORAME.

Quoyque doreſnavant Amarante ſurvienne,
Je croy que nos discours iront d'un pas égal,
Sans donner ſur le rheume, ou gauchir ſur le bal?

DAPHNIS.

Si je puis tant ſoit peu diſſimuler ma joye,
Et que deſſus mon front ſon excès ne ſe voye,
Je me joüray bien d'elle, & des empeſchemens
Que ſon adreſſe apporte à nos contentemens.

FLORAME.

J'en apprendray de vous l'agréable Nouvelle.
Un ordre néceſſaire au logis me rappelle,
Et doit fort avancer le ſuccès de nos vœux.

DAPHNIS.

Nous n'avons plus qu'une ame & qu'un vouloir nous deux.
Bien que vous éloigner ce me ſoit un martyre,
Puisque vous le vouléz, je n'y puis contredire.
Mais quand doy-je espérer de vous revoir icy?

FLORAME.

Dans une heure au plus tard.

DAPHNIS.

Allez donc, la voicy.

SCENE X.

DAPHNIS, AMARANTE.

DAPHNIS.

Amarante, vrayment vous étes fort jolie,
Vous n'égayez pas mal voſtre mélancolie.
Voſtre jaloux chagrin a de beaux agremens,
Et choiſit aſſez bien ſes divertiſſemens.
Voſtre eſprit pour vous meſme a force complaiſance,
De me faire l'objet de voſtre médiſance;
Et pour donner couleur à vos détractions,
Vous liſez fort avant dans mes intentions.

AMARANTE.

Moy! que de vous j'oſaſſe aucunement médire!

DAPHNIS.

Voyez-vous Amarante, il n'eſt plus temps de rire,
Vous avez veu mon pére, avec qui vos diſcours
M'ont fait à voſtre gré de frivoles amours.
Quoy! ſouffrir un moment l'entretien de Florame,
Vous le nommez bien-toſt une ſecrette flame?
Cette jalouſe humeur dont vous ſuivez la loy
Vous fait en mes ſecrets plus ſçavante que moy.
Mais paſſe pour le croire, il falloit que mon pére
De voſtre confidence appriſt cette chimére.

AMARANTE.

S'il croit que vous l'aimez, c'eſt ſur quelque ſoupçon
Où je ne contribuë en aucune façon.

Je ſçay trop que le Ciel avec de telles graces
Vous donne trop de cœur pour des flames ſi baſſes,
Et quand je vous croirois dans cét indigne chois,
Je ſçay ce que je ſuis, & ce que je vous dois.

DAPHNIS.

Ne tranchez point ainſi de la reſpectüeuſe :
Voſtre peine après tout vous eſt bien fructüeuſe,
Vous la devez chérir, & ſon heureux ſuccès
Qui chez nous à Florame interdit tout accès.
Mon pére le bannit, & de l'une, & de l'autre.
Penſant nuire à mon feu vous ruïnez le voſtre;
Je luy viens de parler, mais c'étoit ſeulement
Pour luy dire l'Arreſt de ſon banniſſement.
Vous devez cependant eſtre fort ſatisfaite,
Qu'à voſtre occaſion un pére me maltraite.
Pour fruit de vos labeurs ſi cela vous ſuffit,
C'eſt acquérir ma haine avec peu de profit.

AMARANTE.

Si touchant vos amours on ſçait rien de ma bouche,
Que je puiſſe à vos yeux devenir une ſouche,
Que le Ciel...

DAPHNIS.

Finiſſez vos imprécations,
J'aime voſtre malice & vos délations.
Ma mignonne, apprenez que vous étes deçeuë :
C'eſt par voſtre rapport que mon ardeur eſt ſçeuë,
Mais mon pére y conſent, & vos avis jaloux
N'ont fait que me donner Florame pour époux.

SCENE XI.

AMARANTE.

Ay-je bien entendu ? il a belle humeur ſe jouë,
Et par plaiſir ſoy-meſme elle ſe deſavouë.
Son pére la mal-traite, & conſent à ſes vœux !
Ay-je nommé Florame en parlant de ſes feux ?
Florame, Clarimond ; ces deux noms, ce me ſemble,
Pour eſtre confondus n'ont rien qui ſe reſſemble.
Le moyen que jamais on entendiſt ſi mal,
Que l'un de ces amants fuſt pris pour ſon rival ?
Je ne ſçais où j'en ſuis, & toutesfois j'espere,
Sous ces obscuritez je ſoupçonne un mystére,
Et mon esprit confus à force de douter,
Bien qu'il n'oſe rien croire, oſe encor ſe flater.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DAPHNIS.

Qu'en l'attente de ce qu'on aime
Une heure eſt faſcheuſe à paſſer!
Qu'elle ennuye un amour extréme
Dont la joye eſt réduite aux douceurs d'y penſer.

Le mien, qui fuit la défiance
La trouve trop longue à venir,
Et s'accuſe d'impatience
Plûtoſt que mon amant de peu de ſouvenir.

Ainſi moy-meſme je m'abuſe
De crainte d'un plus grand ennuy,
Et je ne cherche plus de ruſe
Qu'à m'oſter tout ſujet de me plaindre de luy.

Auſſi-bien malgré ma colére
Je bruſlerois de m'apaiſer,
Et ſa peine la plus ſevére
Ne ſeroit, tout au plus, qu'un mot pour l'excuſer.

Je doy rougir de ma foibleſſe,
C'eſt eſtre trop bonne en effet;
Daphnis, fais un peu la Maîtreſſe,
Et ſouvien-toy du moins...

SCENE II.

GERASTE, CELIE, DAPHNIS.

GERASTE *à Célie.*

Adieu, cela vaut fait,
Tu l'en peux aſſeurer.

Célie rentre, & Géraste continuë à parler à Daphnis.

Ma fille, je preſume
Quelques feux dans ton cœur que ton Amant allume
Que tu ne voudrois pas ſortir de ton devoir.

DAPHNIS.

C'eſt ce que le paſſé vous a pû faire voir.

GERASTE.

Mais ſi pour en tirer une preuve plus claire,
Je diſois qu'il faut prendre un ſentiment contraire,
Qu'une autre occaſion te donne un autre Amant?

DAPHNIS.

Il ſeroit un peu tard pour un tel changement.
Sous voſtre authorité j'ay dévoilé mon ame,
J'ay découvert mon cœur à l'objet de ma flame,
Et c'eſt ſous voſtre aveu qu'il a reçeu ma foy.

GERASTE.

Ouy, mais je viens de faire un autre chois pour toy.

DAPHNIS.

Ma foy ne permet plus une telle inconstance.

GERASTE.

Et moy je ne ſçaurois ſouffrir de reſiſtance,
Si ce gage eſt donné par mon conſentement,
Il faut le retirer par mon commandement.
Vous ſouſpirez en vain, vos ſouſpirs & vos larmes
Contre ma volonté ſont d'impuiſſantes armes.
Rentrez, je ne puis voir qu'avec mille douleurs
Voſtre rebellion s'exprimer par vos pleurs.

Daphnis rentre, & Géraste continuë.

La pitié me gagnoit, il m'étoit impoſſible
De voir encor ſes pleurs, & n'eſtre pas ſenſible,
Mon injuste rigueur ne pouvoit plus tenir,
Et, de peur de me rendre il la falloit bannir.
N'importe toutefois, la parole me lie,
Et mon amour ainſi l'a promis à Célie,
Floriſe ne ſe peut acquerir qu'à ce prix,
Si Florame...

SCENE III.

GERASTE, AMARANTE.

AMARANTE.

Monſieur, vous vous êtes mépris.
C'eſt Clarimond qu'elle aime.

GERASTE.

Et ma plus grande peine
N'eſt que d'en avoir eu la preuve trop certaine.
Dans ſa rebellion à mon authorité
L'amour qu'elle a pour luy n'a que trop éclaté :
Si pour ce Cavalier elle avoit moins de flame,
Elle agréroit le chois que je fais de Florame,
Et prenant deſormais un mouvement plus ſain,
Ne s'obstineroit pas à rompre mon deſſein.

AMARANTE.

C'eſt ce chois inégal qui vous la fait rebelle,
Mais pour tout autre amant n'appréhendez rien d'elle.

GERASTE.

Florame a peu de bien, mais pour quelque raiſon
C'eſt luy ſeul dont je fais l'appuy de ma maiſon.
Examiner mon chois c'eſt un trait d'imprudence.
Toy qu'à preſent Daphnis traite de confidence,
Et dont le ſeul avis gouverne ſes ſecrets,
Je te prie, Amarante, adoucy ſes regrets,
Réſous-la, ſi tu peux, à contenter un pére,
Fay qu'elle aime Florame, ou craigne ma colére.

AMARANTE.

Puisque vous le voulez, j'y feray mon pouvoir :
C'eſt choſe toutefois dont j'ay ſi peu d'espoir,
Que je craindrois plûtoſt de l'aigrir davantage.

GERASTE.

Il eſt tant de moyens de fléchir un courage,
Trouve pour la gagner quelque ſubtil appas,
La récompenſe après ne te manquera pas.

SCENE IV.

AMARANTE.

Accorde qui pourra le pére avec la fille,
L'égarement d'esprit régne ſur la famille.
Daphnis aime Florame, & ſon pére y conſent,
D'elle-meſme j'ay ſçeu l'aiſe qu'elle en reſſent,
Et ſi j'en croy ce pére, elle ne porte en l'ame
Que révolte, qu'orgueil, que mépris pour Florame.
Peut-elle s'oppoſer à ſes propres deſirs,
Démentir tout ſon cœur, détruire ſes plaiſirs?
S'ils ſont ſages tous deux, il faut que je ſois folle :
Leur méconte pourtant, quel qu'il ſoit, me conſole,
Et bien qu'il me réduiſe au bout de mon Latin,
Un peu plus en repos j'en attendray la fin.

SCENE V.

FLORAME, DAMON.

FLORAME.

Sans me voir elle rentre, & quelque bon Génie
Me ſauve de ſes yeux, & de ſa tyrannie;
Je ne me croyois pas quitte de ſes discours,
A moins que ſa maîtreſſe en vinſt rompre le cours.

DAMON.

Je voudrois t'avoir veu dedans cette contrainte.

FLORAME.

Peut-eſtre voudrois-tu qu'elle empeſchaſt ma plainte ?

DAMON.

Si Théante ſçait tout, ſans raiſon tu t'en plains,
Je t'ay dit ſes ſecrets, comme à luy tes deſſeins,
Il voit dedans ton cœur, tu lis dans ſon courage,
Et je vous fais combattre ainſi ſans avantage.

FLORAME.

Toutefois au combat tu n'as pû l'engager ?

DAMON.

Sa généroſité n'en craint pas le danger,
Mais cela choque un peu ſa prudence amoureuſe,
Veu que la fuite en eſt la fin la plus heureuſe,
Et qu'il faut que l'un mort, l'autre tire païs.

FLORAME.

Malgré le déplaiſir de mes ſecrets trahis,
Je ne puis, cher amy, qu'avec toy je ne rie
Des ſubtiles raiſons de ſa poltronnerie.
Nous faire ce duël ſans s'expoſer aux coups,
C'eſt véritablement en ſçavoir plus que nous,
Et te mettre en ſa place avec aſſez d'adreſſe.

DAMON.

Qu'importe à quels périls il gagne une Maîtreſſe ?
Que ſes rivaux entr'eux faſſent mille combats,
Que j'en porte parole, ou ne la porte pas,
Tout luy ſemblera bon, pourveu que ſans en eſtre
Il puiſſe de ces lieux les faire diſparoiſtre.

FLORAME.

Mais ton ſervice offert hazardoit bien ta foy,
Et s'il euſt eu du cœur t'engageoit contre moy.

DAMON.

Je ſçavois trop que l'offre en ſeroit rejettée,
Depuis plus de dix ans je connoy ſa portée,
Il ne devient mutin que fort malaiſément,
Et préfére la ruſe à l'éclairciſſement.

FLORAME.

Les maximes qu'il tient pour conſerver ſa vie
T'ont donné des plaiſirs où je te porte envie.

DAMON.

Tu peux incontinent les gouſter ſi tu veux.
Luy qui doute fort peu du ſuccès de ſes vœux,
Et qui croit que déja Clarimond & Florame
Disputent loin d'icy le ſujet de leur flame,
Seroit-il homme à perdre un temps ſi précieux,
Sans aller chez Daphnis faire le gracieux,
Et ſeul à la faveur de quelque mot pour rire
Prendre l'occaſion de conter ſon martire?

FLORAME.

Mais s'il nous trouve enſemble, il pourra ſoupçonner
Que nous prenons plaiſir tous deux à le berner.

DAMON.

De peur que nous voyant il conçeuſt quelque ombrage,
J'avois mis tout exprès Cléon ſur le paſſage.
Théante approche-t'il?

CLEON.

Il eſt en ce carfour.

DAMON.

Adieu donc, nous pourrons le joüer tour à tour.

FLORAME *ſeul.*

Je m'étonne comment tant de belles parties
En cét illustre amant ſont ſi mal aſſorties,
Qu'il a ſi mauvais cœur avec de ſi bons yeux,
Et fait un ſi beau chois ſans le défendre mieux.
Pour tant d'ambition c'eſt bien peu de courage.

SCENE VI.

FLORAME, THEANTE.

FLORAME.

Quelle ſurpriſe, amy, paroit ſur ton viſage?

THEANTE.

T'ayant cherché longtemps, je demeure confus
De t'avoir rencontré quand je n'y penſois plus.

FLORAME.

Parle plus franchement, faſché de ta promeſſe
Tu veux & n'oſerois reprendre ta Maîtreſſe,
Ta paſſion qui ſouffre une trop dure loy
Pour la gouverner ſeul te deſroboit de moy?

THEANTE.

De peur que ton esprit formaſt cette croyance
De l'aborder ſans toy je faiſois conscience.

FLORAME.

C'eſt ce qui t'obligeoit ſans doute à me chercher?
Mais ne te prive plus d'un entretien ſi cher.
Je te céde Amarante, & te rends ta parole.
J'aime ailleurs, & laſſé d'un compliment frivole,
Et de feindre une ardeur qui bleſſe mes amis,
Ma flame eſt véritable, & ſon effet permis.
J'adore une beauté qui peut diſpoſer d'elle,
Et ſeconder mes feux ſans ſe rendre infidelle.

THEANTE.

Tu veux dire Daphnis?

FLORAME.

Je ne puis te celer
Qu'elle eſt l'unique objet pour qui je veux bruſler.

THEANTE.

Le bruit vole déja qu'elle eſt pour toy ſans glace,
Et déja d'un cartel Clarimond te menace.

FLORAME.

Qu'il vienne ce rival apprendre à ſon malheur
Que s'il me paſſe en biens, il me céde en valeur,
Que ſa vaine arrogance en ce duël trompée
Me faſſe mériter Daphnis à coups d'épée :
Par là je gagne tout, ma généroſité
Supplêra ce qui fait noſtre inégalité,

Et ſon pére amoureux du bruit de ma vaillance
La fera ſur ſes biens emporter la balance.

THEANTE.

Tu n'en peux eſpérer un moindre événement.
L'heur ſuit dans les duëls le plus heureux Amant.
Le glorieux ſuccès d'une action ſi belle,
Ton ſang mis au hazard, ou répandu pour elle,
Ne peut laiſſer au pére aucun lieu de refus :
Tien ta Maîtreſſe acquiſe & ton rival confus,
Et ſans t'épouvanter d'une vaine fortune
Qu'il ſoûtient laſchement d'une valeur commune,
Ne fay de ſon orgueil qu'un ſujet de mépris,
Et penſe que Daphnis ne s'acquiert qu'à ce prix.
Adieu, puiſſe le Ciel à ton amour parfaite
Accorder un ſuccès tel que je le ſouhaite.

FLORAME.

Ce cartel, ce me ſemble, eſt trop long à venir,
Mon courage bouillant ne ſe peut contenir,
Enflé par tes diſcours il ne ſçauroit attendre
Qu'un inſolent deffy l'oblige à ſe défendre.
Va donc, & de ma part appelle Clarimond,
Dy-luy que pour demain il choiſiſſe un ſecond,
Et que nous l'attendrons au Chaſteau de Biſſeſtre.

THEANTE.

J'adore ce grand cœur qu'icy tu fais paroiſtre,
Et demeure ravy du trop d'affection
Que tu m'as témoigné par cette élection.
Prens-y garde pourtant, penſe à quoy tu t'engages.
Si Clarimond laſſé de ſouffrir tant d'outrages

Eteignant ſon amour te cédoit ce bonheur,
Quel beſoin ſeroit-il de le piquer d'honneur?
Peut-eſtre qu'un faux bruit nous apprend ſa menace,
C'eſt à toy ſeulement de défendre ta place;
Ces coups du déſeſpoir des Amants mépriſez
N'ont rien d'avantageux pour les favoriſez.
Qu'il recoure, s'il veut, à ces faſcheux remédes,
Ne luy querelle point un bien que tu poſſédes:
Ton amour que Daphnis ne ſçauroit dédaigner
Court risque d'y tout perdre, & n'y peut rien gagner.
Aviſe encor un coup, ta valeur inquiéte
En d'extrémes périls un peu trop toſt te jette.

FLORAME.

Quels périls? l'heur y ſuit le plus heureux Amant.

THEANTE.

Quelquefois le hazard en diſpoſe autrement.

FLORAME.

Clarimond n'eut jamais qu'une valeur commune.

THEANTE.

La valeur aux duëls fait moins que la fortune.

FLORAME.

C'eſt par là ſeulement qu'on mérite Daphnis.

THEANTE.

Mais plûtoſt de ſes yeux par là tu te bannis.

FLORAME.

Cette belle action pourra gagner ſon pére.

THEANTE.

Je le ſouhaite ainſi plus que je ne l'eſpére.

FLORAME.

Acceptant un cartel ſuis-je plus aſſeuré?

THEANTE.

Où l'honneur ſouffriroit rien n'eſt conſidéré.

FLORAME.

Je ne puis reſiſter à des raiſons ſi fortes,
Sur ma bouillante ardeur malgré moy tu l'emportes.
J'attendray qu'on m'attaque.

THEANTE.

Adieu donc.

FLORAME.

En ce cas,
Souvien-t'en, cher amy, tu me promets ton bras?

THEANTE.

Diſpoſe de ma vie.

FLORAME *ſeul.*

Elle eſt fort aſſeurée
Si rien que ce duël n'empeſche ſa durée.
Il en parle des mieux, c'eſt un jeu qui luy plaiſt,
Mais il devient fort ſage auſſi-toſt qu'il en eſt,
Et montre cependant des graces peu vulgaires
A batre ſes raiſons par des raiſons contraires.

SCENE VII.

DAPHNIS, FLORAME.

DAPHNIS.

Je n'oſois t'aborder les yeux baignez de pleurs,
Et devant ce rival t'apprendre nos malheurs.

FLORAME.

Vous me jettez, Madame, en d'étranges alarmes!
Dieux! & d'où peut venir ce déluge de larmes?
Le bon-homme eſt-il mort?

DAPHNIS.

Non, mais il ſe dédit,
Tout amour deſormais pour toy m'eſt interdit :
Si-bien qu'il me faut eſtre, ou rebelle, ou parjure,
Forcer les droits d'Amour ou ceux de la Nature,
Mettre un autre en ta place, ou luy deſobeïr,
L'irriter, ou moy-meſme avec toy me trahir.
A moins que de changer, ſa haine inévitable
Me rend de tous coſtez ma perte indubitable,
Je ne puis conſerver mon devoir & ma foy,
Ny ſans crime bruſler pour d'autres, ny pour toy.

FLORAME.

Le nom de cét Amant dont l'indiscrette envie
A mes reſſentimens vient apporter ſa vie?

Le nom de cét Amant qui par ſa prompte mort
Doit au lieu du vieillard me réparer ce tort,
Et qui, ſur quelque orgueil que ſon amour ſe fonde,
N'a que jusqu'à ma veuë à demeurer au Monde?

DAPHNIS.

Je n'aime pas ſi mal que de m'en informer,
Je t'aurois fait trop voir que j'euſſe pû l'aimer.
Si j'en ſçavois le nom, ta juste défiance
Pourroit à ſes defauts imputer ma constance,
A ſon peu de mérite attacher mon dédain,
Et croire qu'un plus digne auroit reçeu ma main.
J'atteste icy le bras qui lance le tonnerre,
Que tout ce que le Ciel a fait paroiſtre en Terre
De mérites, de biens, de grandeurs, & d'appas,
En meſme objet uny ne m'ébranleroit pas.
Florame a droit luy ſeul de captiver mon ame,
Florame vaut luy ſeul à ma pudique flame
Tout ce que peut le Monde offrir à mes ardeurs
De mérites, d'appas, de biens, & de grandeurs.

FLORAME.

Qu'avec des mots ſi doux vous m'étes inhumaine!
Vous me comblez de joye, & redoublez ma peine.
L'effet d'un tel amour hors de voſtre pouvoir
Irrite d'autant plus mon ſanglant deſeſpoir,
L'excès de voſtre ardeur ne ſert qu'à mon ſupplice;
Devenez-moy crüelle afin que je guériſſe.
Guérir! ah, qu'ay-je dit? ce mot me fait horreur.
Pardonnez aux transports d'une aveugle fureur,
Aimez toûjours Florame, & quoy qu'il ait pû dire,
Croiſſez de jour en jour vos feux & ſon martyre.

Peut-il rendre ſa vie à de plus heureux coups,
Ou mourir plus content, que pour vous, & par vous?

DAPHNIS.

Puisque de nos destins la rigueur trop ſévére
Oppoſe à nos deſirs l'authorité d'un pére,
Que veux-tu que je faſſe? en l'état où je ſuis,
Eſtre à toy malgré luy, c'eſt ce que je ne puis;
Mais je puis empeſcher qu'un autre me poſſéde,
Et qu'un indigne Amant à Florame ſuccéde.
Le cœur me manque, Adieu, je ſens faillir ma voix.
Florame, ſouvien-toy de ce que tu me dois,
Si nos feux ſont égaux, mon éxemple t'ordonne,
Ou d'eſtre à ta Daphnis, ou de n'eſtre à perſonne.

SCENE VIII.

FLORAME.

Dépourveu de conſeil comme de ſentiment,
L'excès de ma douleur m'oſte le jugement.
De tant de biens promis je n'ay plus que ſa veuë,
Et mes bras impuiſſants ne l'ont pas retenuë,
Et meſme je luy laiſſe abandonner ce lieu,
Sans trouver de parole à luy dire un Adieu!
Ma fureur pour Daphnis a de la complaiſance,
Mon deſeſpoir n'oſoit agir en ſa preſence,
De peur que mon tourment aigriſt ſes déplaiſirs,
Une pitié ſecrette étouffoit mes ſouſpirs,

Sa douleur par reſpect faiſoit taire la mienne;
Mais ma rage à preſent n'a rien qui la retienne.
Sors, infame vieillard, dont le conſentement
Nous a vendu ſi cher le bonheur d'un moment,
Sors, que tu ſois puny de cette humeur brutale
Qui rend ta volonté pour nos feux inégale.
A nos chaſtes amours qui t'a fait conſentir,
Barbare? mais plûtoſt qui t'en fait repentir?
Crois-tu qu'aimant Daphnis, le titre de ſon pére
Debilite ma force, ou rompe ma colére?
Un nom ſi glorieux, laſche, ne t'eſt plus dû,
En luy manquant de foy ton crime l'a perdu.
Plus j'ay d'amour pour elle, & plus pour toy de haine
Enhardit ma vengeance, & redouble ta peine;
Tu mourras, & je veux pour finir mes ennuis,
Mériter par ta mort celle où tu me réduis.
Daphnis, à ma fureur ma bouche abandonnée
Parle d'oſter la vie à qui te l'a donnée!
Je t'aime, & je t'oblige à m'avoir en horreur,
Et ne connois encor qu'à peine mon erreur!
Si je ſuis ſans reſpect pour ce que tu reſpectes,
Que mes affections ne t'en ſoient pas ſuſpectes;
De plus reglez transports me feroient trahiſon,
Si j'avois moins d'amour, j'aurois de la raiſon,
C'eſt peu que de la perdre après t'avoir perduë:
Rien ne ſert plus de guide à mon ame éperduë,
Je condamne à l'inſtant ce que j'ay réſolu,
Je veux, & ne veux plus ſi-toſt que j'ay voulu,
Je menace Géraſte, & pardonne à ton pére;
Ainſi rien ne me venge, & tout me deſeſpére.

SCENE IX.

FLORAME, CELIE.

FLORAME *en ſouſpirant.*

Célie...

CELIE.

Et bien, Célie? enfin elle a tant fait
Qu'à vos deſirs Géraste accorde leur effet.
Quel viſage avez-vous? voſtre aiſe vous transporte.

FLORAME.

Ceſſe d'aigrir ma flame en raillant de la ſorte,
Organe d'un vieillard, qui croit faire un bon tour
De ſe joüer de moy par une feinte amour.
Si tu te veux du bien fay-luy tenir promeſſe,
Vous me rendrez tous deux la vie, ou ma Maîtreſſe,
Et ce jour expiré, je vous feray ſentir
Que rien de ma fureur ne vous peut garantir.

CELIE.

Florame.

FLORAME.

Je ne puis parler à des perfides.

CELIE.

Il veut donner l'alarme à mes esprits timides,
Et prend plaiſir luy-meſme à ſe joüer de moy,
Géraste a trop d'amour pour n'avoir point de foy,

Et s'il pouvoit donner trois Daphnis pour Floriſe,
Il la tiendroit encor heureuſement acquiſe.
D'ailleurs ce grand couroux pourroit-il eſtre feint?
Auroit-il pû ſi-toſt falſifier ſon teint,
Et ſi bien ajuster ſes yeux & ſon langage
A ce que ſa fureur marquoit ſur ſon viſage?
Quelqu'un des deux me jouë, épions tous les deux,
Et nous éclairciſſons ſur un point ſi douteux.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THEANTE, DAMON.

THEANTE.

Croirois-tu qu'un moment m'ait pû changer de ſorte
Que je paſſe à regret par devant cette porte?

DAMON.

Que ton humeur n'a-t'elle un peu plûtoſt changé!
Nous aurions veu l'effet où tu m'as engagé.
Tantoſt quelque Démon ennemy de ta flame
Te faiſoit en ces lieux accompagner Florame,
Sans la crainte qu'alors il te priſt pour ſecond,
Je l'allois appeler au nom de Clarimond,
Et comme ſi depuis il étoit inviſible,
Sa rencontre pour moy s'eſt renduë impoſſible.

THEANTE.

Ne le cherche donc plus : à bien conſiderer,
Qu'ils ſe batent, ou non, je n'en puis qu'eſpérer.
Daphnis, que ſon adreſſe a malgré moy ſéduite,
Ne pourroit l'oublier quand il ſeroit en fuite,

Leur amour eſt trop forte, & d'ailleurs ſon trépas,
Le privant d'un tel bien ne me le donne pas.
Inégal en fortune à ce qu'eſt cette belle,
Et déja par malheur aſſez mal voulu d'elle,
Que pourrois-je après tout prétendre de ſes pleurs?
Et quel eſpoir pour moy naiſtroit de ſes douleurs?
Deviendrois-je par là plus riche ou plus aimable?
Que ſi de l'obtenir je me trouve incapable,
Mon amitié pour luy qui ne peut expirer
A tout autre qu'à moy me le fait préférer,
Et j'aurois peine à voir un troiſiéme en ſa place.

DAMON.

Tu t'aviſes trop tard, que veux-tu que je faſſe?
J'ay pouſſé Clarimond à luy faire un appel,
J'ay charge de ſa part de luy rendre un cartel,
Le puis-je ſupprimer?

THEANTE.

Non, mais tu pourrois faire...

DAMON.

Quoy?

THEANTE.

Que Clarimond priſt un ſentiment contraire.

DAMON.

Le détourner d'un coup où ſeul je l'ay porté!
Mon courage eſt mal propre à cette laſcheté.

THEANTE.

A de telles raiſons je n'ay de repartie,

Sinon que c'eſt à moy de rompre la partie.
J'en vay ſemer le bruit.

DAMON.

Et ſur ce bruit tu veux...

THEANTE.

Qu'on leur donne dans peu des Gardes à tous deux,
Et qu'une main puiſſante arréte leur querelle.
Qu'en dis-tu, cher amy?

DAMON.

L'invention eſt belle,
Et le chemin bien court à les mettre d'accord,
Mais ſouffre auparavant que j'y faſſe un effort.
Peut-eſtre mon esprit trouvera quelque ruſe
Par où, ſans en rougir, du cartel je m'excuſe.
Ne donnons point ſujet de tant parler de nous,
Et ſçachons ſeulement à quoy tu te réſous.

THEANTE.

A les laiſſer en paix, & courir l'Italie,
Pour divertir le cours de ma mélancolie,
Et ne voir point Florame emporter à mes yeux
Le prix où prétendoit mon cœur ambitieux.

DAMON.

Amarante à ce conte eſt hors de ta penſée?

THEANTE.

Son image du tout n'en eſt pas effacée.
Mais...

DAMON.

Tu crains que pour elle on te faſſe un duël.

THEANTE.

Railler un malheureux c'eſt eſtre trop cruël.
Bien que ſes yeux encor régnent ſur mon courage,
Le bon-heur de Florame à la quitter m'engage.
Le Ciel ne nous fit point, & pareils, & rivaux,
Pour avoir des ſuccès tellement inégaux :
C'eſt me perdre d'honneur, & par cette pourſuite,
D'égal que je luy ſuis, me ranger à ſa ſuite.
Je donne deſormais des régles à mes feux,
De moindres que Daphnis ſont incapables d'eux,
Et rien doreſnavant n'aſſervira mon ame,
Qui ne me puiſſe mettre au deſſus de Florame.
Allons, je ne puis voir ſans mille déplaiſirs
Ce poſſeſſeur du bien où tendoient mes deſirs.

DAMON.

Arreſte, cette fuite eſt hors de bienſéance,
Et je n'ay point d'appel à faire en ta preſence.

Théante le retire du Théatre comme par force

SCENE II.

FLORAME.

Jetteray-je toûjours des menaces en l'air,
Sans que je ſçache enfin à qui je doy parler?

Auroit-on jamais crû qu'elle me fuſt ravie,
Et qu'on me pûſt oſter Daphnis avant la vie?
Le poſſeſſeur du prix de ma fidélité,
Bien que je ſois vivant, demeure en ſeureté;
Tout inconnu qu'il m'eſt, il produit ma miſére,
Tout mon rival qu'il eſt, il rit de ma colére.
Rival! ah, quel malheur, j'en ay pour me bannir,
Et ceſſe d'en avoir quand je le veux punir.
Grands Dieux, qui m'enviez cette juste allégeance,
Qu'un Amant ſupplanté tire de la vengeance,
Et me cachez le bras dont je reçoy les coups,
Eſt-ce voſtre deſſein que je m'en prenne à vous?
Eſt-ce voſtre deſſein d'attirer mes blasphémes,
Et qu'ainſi que mes maux mes crimes ſoient extrémes,
Qu'à mille impiétez oſant me dispenſer
A voſtre foudre oiſif je donne où ſe lancer?
Ah! ſouffrez qu'en l'état de mon ſort déplorable,
Je demeure innocent encor que miſérable;
Destinez à vos feux d'autres objets que moy,
Vous n'en ſçauriez manquer quand on manque de foy,
Employez le tonnerre à punir les parjures,
Et prenez intéreſt vous meſme à mes injures.
Montrez en me vengeant que vous étes des Dieux,
Ou conduiſez mon bras puisque je n'ay point d'yeux,
Et qu'on ſçait deſrober d'un rival qui me tuë
Le nom à mon oreille, & l'objet à ma veuë.
Rival, qui que tu ſois, dont l'inſolent amour
Idolatre un Soleil & n'oſe voir le jour,
N'oppoſe plus ta crainte à l'ardeur qui me preſſe,
Fay toy, fay toy connoiſtre allant voir ta Maitreſſe.

SCENE III.

FLORAME, AMARANTE.

FLORAME.

Amarante (auſſi-bien te faut-il confeſſer
Que la ſeule Daphnis avoit-ſçeu me bleſſer)
Dy-moy qui me l'enléve, appren-moy quel myſtére
Me cache le rival qui poſſéde ſon pére,
A quel heureux Amant Géraſte a deſtiné
Ce beau prix que l'Amour m'avoit ſi bien donné.

AMARANTE.

Ce dûſt vous eſtre aſſez de m'avoir abuſée,
Sans faire encor de moy vos ſujets de riſée :
Je ſçay que le vieillard favoriſe vos feux,
Et que rien que Daphnis n'eſt contraire à vos vœux.

FLORAME.

Que me dis-tu? luy ſeul, & ſa rigueur nouvelle
Empeſchant les effets d'une ardeur mutüelle.

AMARANTE.

Penſez-vous me duper avec ce feint couroux?
Luy-meſme il m'a prié de luy parler pour vous.

FLORAME.

Voy-tu, ne t'en ry plus, ta ſeule jalouſie
A mis à ce vieillard ce change en fantaiſie,
Ce n'eſt pas avec moy que tu te dois joüer,
Et ton crime redouble à le deſavoüer :

Mais ſçache qu'aujourd'huy, ſi tu ne fais en ſorte
Que mon fidelle amour ſur ce rival l'emporte,
J'auray trop de moyens à te faire ſentir
Qu'on ne m'offenſe point ſans un prompt repentir.

SCENE IV.

AMARANTE.

Voila dequoy tomber en un nouveau Dédale.
O Ciel! qui vit jamais confuſion égale.
Si j'écoute Daphnis, j'apprens qu'un feu puiſſant
La bruſle pour Florame, & qu'un pére y conſent:
Si j'écoute Géraste, il luy donne Florame,
Et ſe plaint que Daphnis en rejette la flame:
Et ſi Florame eſt crû, ce vieillard aujourd'huy
Diſpoſe de Daphnis pour un autre que luy.
Sous un tel embarras je me trouve accablée,
Eux ou moy nous avons la cervelle troublée;
Si ce n'eſt qu'à deſſein ils ſe ſoient concertez
Pour me faire enrager par ces diverſitez.
Mon foible esprit s'y perd, & n'y peut rien comprendre,
Pour en venir à bout il me les faut ſurprendre,
Et quand ils ſe verront, écouter leurs discours,
Pour apprendre par là le fond de ces détours.
Voicy mon vieux reſveur, fuyons de ſa preſence,
Qu'il ne m'embrouille encor de quelque confidence;
De crainte que j'en ay d'icy je me bannis,
Tant qu'avec luy je voye, ou Florame, ou Daphnis.

SCENE V.

GERASTE, POLEMON.

POLEMON.

J'ay grand regret, Monſieur, que la foy qui vous lie
Empeſche que chez vous mon neveu ne s'allie,
Et que ſon feu m'employe aux offres qu'il vous fait
Lors qu'il n'eſt plus en vous d'en accepter l'effet.

GERASTE.

C'eſt un rare tréſor que mon malheur me vole,
Et ſi l'honneur ſouffroit un manque de parole,
L'avantageux party que vous me preſentez
Me verroit auſſi-toſt preſt à ſes volontez.

POLEMON.

Mais ſi quelque hazard rompoit cette alliance?

GERASTE.

N'ayez lors, je vous prie, aucune défiance,
Je m'en tiendrois heureux, & ma foy vous répond
Que Daphnis ſans tarder épouſe Clarimond.

POLEMON.

Adieu, faites état de mon humble ſervice.

GERASTE.

Et vous pareillement d'un cœur ſans artifice,

SCENE VI.

CELIE, GERASTE.

CELIE.

De ſorte qu'à mes yeux voſtre foy luy répond
Que Daphnis ſans tarder épouſe Clarimond.

GERASTE.

Cette vaine promeſſe en un cas impoſſible
Adoucit un refus, & le rend moins ſenſible,
C'eſt ainſi qu'on oblige un homme à peu de frais.

CELIE.

Ajouſter l'impudence à vos perfides traits!
Il vous faudroit du charme au lieu de cette ruſe,
Pour me perſuader que qui promet refuſe.

GERASTE.

J'ay promis, & tiendrois ce que j'ay proteſté,
Si Florame rompoit le concert arrété.
Pour Daphnis, c'eſt en vain qu'elle fait la rebelle,
J'en viendray trop à bout.

CELIE.

Impudence nouvelle!
Florame que Daphnis fait maiſtre de ſon cœur,
De voſtre ſeul caprice accuſe la rigueur,

Et je ſçay que ſans vous leur mutüelle flame
Uniroit deux Amants qui n'ont déja qu'une ame;
Vous m'oſez cependant effrontément conter
Que Daphnis ſur ce point aime à vous reſiſter!
Vous m'en aviez promis une toute autre iſſuë,
J'en ay porté parole après l'avoir reçeuë :
Qu'avois-je contre vous, ou fait, ou projetté,
Pour me faire tremper en voſtre laſcheté?
Ne pouviez-vous trahir que par mon entremiſe?
Aviſez, il y va de plus que de Floriſe,
Me vous estimez pas quitte pour la quitter,
Ny que de cette ſorte on ſe laiſſe affronter.

GERASTE.

Me prens-tu donc pour homme à manquer de parole
En faveur d'un caprice où s'obſtine une folle?
Va, fay venir Florame, à ſes yeux tu verras
Que pour luy mon pouvoir ne s'épargnera pas,
Que je maltraiteray Daphnis en ſa preſence
D'avoir pour ſon amour ſi peu de complaiſance.
Qu'il vienne ſeulement voir un pére irrité,
Et joindre ſa priére à mon authorité,
Et lors, ſoit que Daphnis y reſiſte, ou conſente,
Croy que ma volonté ſera la plus puiſſante.

CELIE.

Croyez que nous tromper ce n'eſt pas voſtre mieux.

GERASTE.

Me foudroye en ce cas la colére des Cieux.

SCENE VII.

GERASTE, DAPHNIS.

GERASTE *ſeul.*

Géraste ſur le champ il te falloit contraindre
Celle que ta pitié ne pouvoit oüir plaindre,
Tu n'as pû refuſer du temps à ſes douleurs,
Ton cœur s'attendriſſoit de voir couler ſes pleurs,
Et pour avoir uſé trop peu de ta puiſſance,
On t'impute à forfait ſa déſobéïſſance.

Daphnis vient.

Un traitement trop doux te fait croire ſans foy.
Faudra-t'il que de vous je reçoive la loy,
Et que l'aveuglement d'une amour obſtinée
Contre ma volonté régle voſtre Hyménée?
Mon extréme indulgence a donné par malheur
A vos rebellions quelque foible couleur,
Et pour quelque moment que vos feux m'ont ſçeu plaire,
Vous penſez avoir droit de braver ma colére :
Mais ſçachez qu'il falloit, ingrate, en vos amours
Ou ne m'obéïr point, ou m'obéïr toûjours.

DAPHNIS.

Si dans mes prémiers feux je vous ſemble obſtinée,
C'eſt l'effet de ma foy ſous voſtre aveu donnée :

Quoy que mette en avant voſtre injuste couroux
Je ne veux oppoſer à vous-meſme que vous.
Voſtre permiſſion doit eſtre irrévocable,
Devenez ſeulement à vous-meſme ſemblable,
Il vous falloit, Monſieur, vous-meſme à mes amours
Ou ne conſentir point, ou conſentir toûjours.
Je choiſiray la mort plûtoſt que le parjure,
M'y voulant obliger vous vous faites injure;
Ne veuillez point combattre ainſi hors de ſaiſon
Voſtre vouloir, ma foy, mes pleurs, & la raiſon.
Que vous a fait Daphnis? que vous a fait Florame,
Que pour luy vous vouliez que j'éteigne ma flame.

GERASTE.

Mais que vous a-t'il fait, que pour luy ſeulement
Vous vous rendiez rebelle à mon commandement?
Ma foy n'eſt-elle rien au deſſus de la voſtre?
Vous vous donnez à l'un, ma foy vous donne à l'autre,
Qui le doit emporter ou de vous, ou de moy,
Et qui doit de nous deux plûtoſt manquer de foy?
Quand vous en manquerez mon vouloir vous excuſe,
Mais à trop raiſonner moy-meſme je m'abuſe,
Il n'eſt point de raiſon valable entre nous deux,
Et pour toute raiſon il ſuffit que je veux.

DAPHNIS.

Un parjure jamais ne devient légitime,
Une excuſe ne peut juſtifier un crime,
Malgré vos changemens mon eſprit réſolu
Croit ſuffire à mes feux que vous avez voulu.

SCENE VIII.

GERASTE, DAPHNIS, FLORAME, CELIE, AMARANTE.

DAPHNIS.

Voicy ce cher Amant qui me tient engagée,
A qui ſous voſtre aveu ma foy s'eſt obligée,
Changez de volonté pour un objet nouveau,
Daphnis épouſera Florame, ou le tombeau.

GERASTE.

Que voy-je icy, bons Dieux?

DAPHNIS.

Mon amour, ma constance.

GERASTE.

Et ſurquoy donc fonder ta deſobéïſſance?
Quel envieux Démon, & quel charme aſſez fort
Faiſoit entrechoquer deux volontez d'accord?
C'eſt luy que tu chéris, & que je te destine,
Et ta rébellion dans un refus s'obstine!

FLORAME.

Appelez-vous refus de me donner ſa foy
Quand voſtre volonté ſe declara pour moy?
Et cette volonté pour un autre tournée,
Vous peut-elle obéïr après la foy donnée?

GERASTE.

C'eſt pour vous que je change, & pour vous ſeulement
Je veux qu'elle renonce à ſon prémier Amant :
Lors que je conſentis à ſa ſecrette flame
C'étoit pour Clarimond qui poſſédoit ſon ame ;
Amarante du moins me l'avoit dit ainſi.

DAPHNIS.

Amarante, approchez, que tout ſoit éclaircy.
Une telle impoſture eſt-elle pardonnable ?

AMARANTE.

Mon amour pour Florame en eſt le ſeul coupable,
Mon eſprit l'adoroit, & vous étonnez-vous
S'il devint inventif puiſqu'il étoit jaloux ?

GERASTE.

Et par là tu voulois...

AMARANTE.

Que voſtre ame déçeuë
Donnaſt à Clarimond une ſi bonne iſſuë,
Que Florame frustré de l'objet de ſes vœux
Fuſt réduit deſormais à ſeconder mes feux.

FLORAME.

Pardonnez-luy, Monſieur, & vous, daignez, Madame,
Juſtifier ſon feu par voſtre propre flame :
Si vous m'aimez encor, vous devez eſtimer
Qu'on ne peut faire un crime à force de m'aimer.

DAPHNIS.

Si je t'aime, Florame? ah! ce doute m'offenſe,
D'Amarante avec toy je prendray la défence.

GERASTE.

Et moy dans ce pardon je vous veux prévenir,
Voſtre Hymen auſſi-bien ſçaura trop la punir.

DAPHNIS.

Qu'un nom teu par hazard nous a donné de peine!

CELIE.

Mais que ſçeu maintenant il rend ſa ruſe vaine,
Et donne un prompt ſuccès à vos contentemens!

FLORAME *à Géraste.*

Vous de qui je les tiens...

GERASTE.

Tréve de complimens,
Ils nous empeſcheroient de parler de Floriſe.

FLORAME.

Il n'en faut point parler, elle vous eſt acquiſe.

GERASTE.

Allons donc la trouver, que cét échange heureux
Comble d'aiſe à ſon tour un vieillard amoureux.

DAPHNIS.

Quoy! je ne ſçavois rien d'une telle partie!

FLORAME.

Je penſe toutefois vous avoir avertie
Qu'un grand effet d'amour avant qu'il fuſt longtemps
Vous rendroit étonnée & nos deſirs contens.
Mais différez, Monſieur, une telle viſite,
Mon feu ne ſouffre point que ſi-toſt je la quitte,
Et d'ailleurs je ſçay trop que la loy du devoir
Veut que je ſois chez nous pour vous y recevoir.

GERASTE *à Célie.*

Va donc luy témoigner le deſir qui me preſſe.

FLORAME.

Plûtoſt fay-la venir ſalüer ma Maitreſſe,
Ainſi tout à la fois nous verrons ſatisfaits
Vos feux & mon devoir, ma flame & vos ſouhaits.

GERASTE.

Je dois eſtre honteux d'attendre qu'elle vienne.

CELIE.

Attendez-la, Monſieur, & qu'à cela ne tienne,
Je cours éxécuter cette commiſſion.

GERASTE.

Le temps en ſera long à mon affection.

FLORAME.

Toûjours l'impatience à l'amour eſt meſlée.

GERASTE.

Allons dans le jardin faire deux tours d'allée,
Afin que cét ennuy que j'en pourray ſentir
Parmy voſtre entretien trouve à ſe divertir.

SCENE IX.

AMARANTE.

Je le perds donc, l'ingrat, ſans que mon artifice
Ait tiré de ſes maux aucun ſoulagement;
Sans que pas-un effet ait ſuivy ma malice,
Où ma confuſion n'égalaſt ſon tourment.

Pour agréer ailleurs, il taſchoit à me plaire,
Un amour dans la bouche, un autre dans le ſein :
J'ay ſervy de prétexte à ſon feu téméraire,
Et je n'ay pû ſervir d'obstacle à ſon deſſein.

Daphnis me le ravit, non par ſon beau viſage,
Non par ſon bel esprit, ou ſes doux entretiens,
Non que ſur moy ſa race ait aucun avantage,
Mais par le ſeul éclat qui ſort d'un peu de biens.

Filles, que la Nature a ſi bien partagées,
Vous devez preſumer fort peu de vos attraits,
Quelque charmants qu'ils ſoient, vous étes négligées
A moins que la Fortune en rehauſſe les traits.

Mais encor que Daphnis euſt captivé Florame,
Le moyen qu'inégal il en fuſt poſſeſſeur ?
Destins pour rendre aiſé le ſuccès de ſa flame,
Falloit-il qu'un vieux foû fuſt épris de ſa ſœur ?

Pour tromper mon attente, & me faire un ſupplice,
Deux fois l'ordre commun ſe renverſe en un jour ;
Un jeune Amant s'attache aux loix de l'avarice,
Et ce vieillard pour luy ſuit celles de l'amour.

Un diſcours amoureux n'eſt qu'une fauſſe amorce,
Et Théante & Florame ont feint pour moy des feux,
L'un m'échape de gré, comme l'autre de force,
J'ay quitté l'un pour l'autre, & je les perds tous deux.

Mon cœur n'a point d'eſpoir dont je ne ſois ſéduite,
Si je prens quelque peine, une autre en a les fruits,
Et dans le triſte état où le Ciel m'a réduite
Je ne ſens que douleurs, & ne prévoy qu'ennuis.

Vieillard, qui de ta fille achétes une femme
Dont peut-eſtre auſſi-toſt tu ſeras mécontent,
Puiſſe le Ciel aux ſoins qui te vont ronger l'ame
Dénier le repos du tombeau qui t'attend !

Puiſſe le noir chagrin de ton humeur jalouſe
Me contraindre moy-meſme à déplorer ton ſort,
Te faire un long trépas, & cette jeune épouſe
Uſer toute ſa vie à ſouhaiter ta mort !

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LA PLACE
ROYALLE,

COMEDIE.

ACTEURS.

ALIDOR, Amant d'Angélique.
CLEANDRE, Amy d'Alidor.
DORASTE, Amoureux d'Angélique.
LYSIS, Amoureux de Phylis.
ANGELIQUE, Maîtreſſe d'Alidor & de Doraste.
PHYLIS, Sœur de Doraste.
POLYMAS, Domestique d'Alidor.
LYCANTE, Domestique de Doraste

La Scéne eſt à Paris dans la Place Royalle.

LA PLACE ROYALLE,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, PHYLIS.

ANGELIQUE.

Ton frére, je l'avouë, a beaucoup de mérite,
Mais ſouffre qu'envers luy cét Eloge m'acquitte,
Et ne m'entretien plus des feux qu'il a pour moy.

PHYLIS.

C'eſt me vouloir préscrire une trop dure loy.

Puis-je ſans étouffer la voix de la Nature
Dénier mon ſecours aux tourmens qu'il endure?
Quoy, tu m'aimes, il meurt, & tu peux le guérir,
Et ſans t'importuner je le verrois périr!
Ne me diras-tu point que j'ay tort de le plaindre?

ANGELIQUE.

C'eſt un mal bien leger qu'un feu qu'on peut éteindre.

PHYLIS.

Je ſçay qu'il le devroit, mais avec tant d'appas
Le moyen qu'il te voye & ne t'adore pas?
Ses yeux ne ſouffrent point que ſon cœur ſoit de glace :
On ne pourroit auſſi m'y réſoudre en ſa place,
Et tes regards ſur moy plus forts que tes mépris
Te ſçauroient conſerver ce que tu m'aurois pris.

ANGELIQUE.

S'il veut garder encor cette humeur obſtinée,
Je puis bien m'empeſcher d'en eſtre importunée.
Feindre un peu de migraine, ou me faire celer,
C'eſt un moyen bien court de ne luy plus parler :
Mais ce qui m'en déplaiſt & qui me deſeſpére,
C'eſt de perdre la ſœur pour éviter le frére,
Et me violenter à fuir ton entretien,
Puiſque te voir encor c'eſt m'expoſer au ſien.
Du moins, s'il faut quitter cette douce pratique,
Ne mets point en oubly l'amitié d'Angélique,
Et croy que ſes effets auront leur prémier cours
Auſſi-toſt que ton frére aura d'autres amours.

PHYLIS.

Tu vis d'un air étrange & presque inſupportable.

ANGELIQUE.

Que toy-meſme pourtant dois trouver équitable ;
Mais la raiſon ſur toy ne ſçauroit l'emporter,
Dans l'intéreſt d'un frére on ne peut l'écouter.

PHYLIS.

Et par quelle raiſon négliger ſon martire ?

ANGELIQUE.

Vois-tu, j'aime Alidor, & c'eſt aſſez te dire ;
Le reste des Mortels pourroit m'offrir des vœux,
Je ſuis aveugle, ſourde, inſenſible pour eux.
La pitié de leurs maux ne peut toucher mon ame
Que par des ſentimens deſrobez à ma flame.
On ne doit point avoir des amants par puartier,
Alidor a mon cœur & l'aura tout entier,
En aimer deux c'eſt eſtre à tous deux infidelle.

PHYLIS.

Qu'Alidor ſeul te rende à tout autre crüelle,
C'eſt avoir pour le reste un cœur trop endurcy.

ANGELIQUE.

Pour aimer comme il faut il faut aimer ainſi.

PHYLIS.

Dans l'obstination où je te voy réduite
J'admire ton amour & ry de ta conduite.
Faſſe état qui voudra de ta fidelité,

Je ne me pique point de cette vanité,
Et l'éxemple d'autruy m'a trop fait reconnoiſtre
Qu'au lieu d'un ſerviteur c'eſt accepter un maiſtre.
Quand on n'en ſouffre qu'un, qu'on ne penſe qu'à luy,
Tous autres entretiens nous donnent de l'ennuy,
Il nous faut de tout point vivre à ſa fantaiſie,
Souffrir de ſon humeur, craindre ſa jalouſie,
Et de peur que le temps n'emporte ſes ferveurs
Le combler chaque jour de nouvelles faveurs.
Noſtre ame, s'il s'éloigne, eſt chagrine, abatuë,
Sa mort nous deſeſpére, & ſon change nous tuë,
Et de quelque douceur que nos feux ſoient ſuivis,
On diſpoſe de nous ſans prendre noſtre avis;
C'eſt rarement qu'un pére à nos gouſts s'accommode,
Et lors, juge quels fruits on a de ta méthode.
Pour moy, j'aime un chacun, & ſans rien négliger
Le prémier qui m'en conte a dequoy m'engager,
Ainſi tout contribuë à ma bonne fortune,
Tout le monde me plaiſt, & rien ne m'importune.
De mille que je rends l'un de l'autre jaloux,
Mon cœur n'eſt à pas-un, & ſe promet à tous:
Ainſi tous à l'envy s'efforcent à me plaire,
Tous vivent d'espérance & briguent leur ſalaire;
L'éloignement d'aucun ne ſçauroit m'affliger,
Mille encore preſens m'empeſchent d'y ſonger;
Je n'en crains point la mort, je n'en crains point le change,
Un monde m'en conſole auſſi-toſt, ou m'en venge.
Le moyen que de tant, & de ſi differens,
Quelqu'un n'ait aſſez d'heur pour plaire à mes parens?
Et ſi quelque inconnu m'obtient d'eux pour Maitreſſe,
Ne croy pas que j'en tombe en profonde triſteſſe,

Il aura quelques traits de tant que je chéris,
Et je puis avec joye accepter tous maris.

ANGELIQUE.

Voila fort plaiſamment tailler cette matiére,
Et donner à ta langue une libre carriére,
Ce grand flux de raiſons dont tu viens m'attaquer
Eſt bon à faire rire, & non à pratiquer.
Simple, tu ne ſçais pas ce que c'eſt que tu blâmes,
Et ce qu'a de douceurs l'union de deux ames,
Tu n'éprouvas jamais de quels contentemens
Se nourriſſent les feux des fidelles Amants.
Qui peut en avoir mille en eſt plus estimée,
Mais qui les aime tous de pas-un n'eſt aimée,
Elle voit leur amour ſoudain ſe diſſiper:
Qui veut tout retenir laiſſe tout échaper.

PHYLIS.

Défay-toy, défay-toy de tes fauſſes maximes,
Ou ſi ces vieux abus te ſemblent légitimes,
Si le ſeul Alidor te plaiſt deſſous les Cieux,
Conſerve-luy ton cœur, mais partage tes yeux.
De mon frére par là ſoulage un peu les playes,
Accorde un faux reméde à des douleurs ſi vrayes,
Fein, déguiſe avec luy, trompe-le par pitié,
Ou du moins par vengeance & par inimitié.

ANGELIQUE.

Le beau prix qu'il auroit de m'avoir tant chérie,
Si je ne le payois que d'une tromperie!
Pour ſalaire des maux qu'il endure en m'aimant,
Il aura qu'avec luy je vivray franchement.

PHYLIS.

Franchement, c'eſt à dire avec mille rudeſſes,
Le mépriſer, le fuir, & par quelques adreſſes
Qu'il taſche d'adoucir... Quoy, me quitter ainſi!
Et ſans me dire Adieu! le ſujet?

SCENE II.

DORASTE, PHYLIS.

DORASTE.

Le voicy,
Ma ſœur, ne cherche plus une choſe trouvée.
Sa fuite n'eſt l'effet que de mon arrivée,
Ma preſence la chaſſe, & ſon muët depart
A presque devancé ſon dédaigneux regard.

PHYLIS.

Juge par là quels fruits produit mon entremiſe.
Je m'acquitte des mieux de la charge commiſe,
Je te fais plus parfait mille fois que tu n'és,
Ton feu ne peut aller au point où je le mets,
J'invente des raiſons à combattre ſa haine,
Je blaſme, flate, prie, & perds toûjours ma peine,
En grand péril d'y perdre encor ſon amitié,
Et d'eſtre en tes malheurs avec toy de moitié.

DORASTE.

Ah! tu ris de mes maux.

PHYLIS.

Que veux-tu que je faſſe?
Ry des miens, ſi jamais tu me vois en ta place.
Que ſerviroient mes pleurs? veux-tu qu'à tes tourmens
J'ajoûte la pitié de mes reſſentimens?
Après mille mépris qu'a reçeus ta folie,
Tu n'és que trop chargé de ta melancolie,
Si j'y joignois la mienne, elle t'accableroit,
Et de mon déplaiſir le tien redoubleroit.
Contraindre mon humeur me ſeroit un ſupplice,
Qui me rendroit moins propre à te faire ſervice.
Vois-tu, par tous moyens je te veux ſoulager,
Mais j'ay bien plus d'esprit que de m'en affliger.
Il n'eſt point de douleur ſi forte en un courage
Qui ne perde ſa force auprès de mon viſage,
C'eſt toûjours de tes maux autant de rabatu:
Confeſſe, ont-ils encor le pouvoir qu'ils ont eu?
Ne ſens-tu point déja ton ame un peu plus gaye?

DORASTE.

Tu me forces à rire en dépit que j'en aye.
Je ſouffre tout de toy, mais à condition
D'employer tous tes ſoins à mon affection.
Dy-moy par quelle ruſe il faut...

PHYLIS.

Rentrons, mon frére,
Un de mes Amants vient qui pourroit nous distraire.

SCENE III.

CLEANDRE.

Que je dois bien faire pitié,
De ouffrir les rigueurs d'un ſort ſi tyrannique!
J'aime Alidor, j'aime Angélique,
Mais l'amour céde à l'amitié,
Et jamais on a veu ſous les loix d'une belle
D'amant ſi malheureux ny d'amy ſi fidelle.

Ma bouche ignore mes deſirs,
Et de peur de ſe voir trahy par imprudence
Mon cœur n'a point de confidence
Avec mes yeux, ny mes ſouſpirs.
Tous mes vœux ſont muëts, & l'ardeur de ma flame
S'enferme toute entiére au dedans de mon ame.

Je feins d'aimer en d'autres lieux,
Et pour en quelque ſorte alléger mon ſupplice,
Je porte du moins mon ſervice
A celle qu'elle aime le mieux;
Phylis à qui j'en conte a beau faire la fine,
Son plus charmant appas c'eſt d'eſtre ſa voiſine.

Esclave d'un œil ſi puiſſant,
Jusque-là ſeulement me laiſſe aller ma chaiſne,
Trop récompenſé dans ma peine
D'un de ſes regards en paſſant :
Je n'en veux à Phylis que pour voir Angélique,
Et mon feu qui vient d'elle, auprès d'elle s'explique.

Amy mieux aimé mille fois,
Faut-il pour m'accabler de douleurs inſinies
Que nos volontez ſoient unies
Jusqu'à faire le meſme chois?
Vien quereller mon cœur d'avoir tant de foibleſſe,
Que de ſe laiſſer prendre au meſme œil qui te bleſſe.

Mais plûtoſt voy te préferer
A celle que le tien préfere à tout le Monde,
Et ton amitié ſans ſeconde
N'aura plus dequoy murmurer:
Ainſi je veux punir ma flame déloyale,
Ainſi...

SCENE IV.

ALIDOR, CLEANDRE.

ALIDOR.

Te rencontrer dans la place Royale,
Solitaire, & ſi près de ta douce priſon,
Montre bien que Phylis n'eſt pas à la maiſon.

CLEANDRE.

Mais voir de ce coſté ta démarche avancée
Montre bien qu'Angélique eſt fort dans ta penſée.

ALIDOR.

Hélas! c'eſt mon malheur, ſon objet trop charmant,
Quoy que je puiſſe faire, y régne abſolument.

CLEANDRE.

De ce pouvoir peut-eſtre elle uſe en inhumaine?

ALIDOR.

Rien moins, & c'eſt par là que redouble ma peine,
Ce n'eſt qu'en m'aimant trop qu'elle me fait mourir,
Un moment de froideur, & je pourrois guérir :
Une mauvaiſe œillade, un peu de jalouſie,
Et j'en aurois ſoudain paſſé ma fantaiſie.
Mais las! elle eſt parfaite, & ſa perfection
N'approche point encor de ſon affection.
Point de refus pour moy, point d'heures inégales,
Accablé de faveurs à mon repos fatales,
Si-toſt qu'elle voit jour à d'innocens plaiſirs,
Je voy qu'elle devine & prévient mes deſirs,
Et ſi j'ay des rivaux, ſa dédaigneuſe veuë
Les deſeſpére autant, que ſon ardeur me tuë.

CLEANDRE.

Vit-on jamais Amant de la ſorte enflamé,
Qui ſe tinſt malheureux pour eſtre trop aimé?

ALIDOR.

Contes-tu mon esprit entre les ordinaires?
Penſes-tu qu'il s'arréte aux ſentimens vulgaires?
Les régles que je ſuis ont un air tout divers.
Je veux la liberté dans le milieu des fers,
Il ne faut point ſervir d'objet qui nous poſſéde,
Il ne faut point nourrir d'amour qui ne nous céde,
Je le hay s'il me force, & quand j'aime, je veux
Que de ma volonté dépendent tous mes vœux,

Que mon feu m'obéïſſe au lieu de me contraindre,
Que je puiſſe à mon gré l'enflamer & l'éteindre,
Et toûjours en état de diſpoſer de moy,
Donner quand il me plaiſt & retirer ma foy.
Pour vivre de la ſorte Angélique eſt trop belle,
Mes penſers ne ſçauroient m'entretenir que d'elle,
Je ſens de ſes regards mes plaiſirs ſe borner,
Mes pas d'autre coſté n'oſeroient ſe tourner,
Et de tous mes ſoucis la liberté bannie
Me ſoûmet en esclave à trop de tyrannie.
J'ay honte de ſouffrir les maux dont je me plains,
Et d'éprouver ſes yeux plus forts que mes deſſeins.
Je n'ay que trop languy ſous de ſi rudes geſnes,
A tel prix que ce ſoit il faut rompre mes chaiſnes,
De crainte qu'un Hymen m'en oſtant le pouvoir
Fiſt d'un amour par force un amour par devoir.

CLEANDRE.

Crains-tu de poſſéder un objet qui te charme?

ALIDOR.

Ne parle point d'un nœud dont le ſeul nom m'alarme.
J'idolatre Angélique, elle eſt belle aujourd'huy,
Mais ſa beauté peut-elle autant durer que luy?
Et pour peu qu'elle dure, aucun me peut-il dire
Si je pourray l'aimer jusqu'à ce qu'elle expire?
Du temps qui change tout les révolutions
Ne changent-elles pas nos réſolutions?
Eſt-ce une humeur égale & ferme que la noſtre?
N'a-t'on point d'autres gouſts en un âge qu'en l'autre?

Juge alors le tourment que c'eſt d'eſtre attaché,
Et de ne pouvoir rompre un ſi faſcheux marché.
Cependant Angélique à force de me plaire
Me flate doucement de l'eſpoir du contraire,
Et ſi d'autre façon je ne me ſçay garder,
Je ſens que ſes attraits m'en vont perſüader.
Mais puiſque ſon amour me donne tant de peine,
Je la veux offenſer pour acquérir ſa haine,
Et mériter enfin un doux commandement
Qui prononce l'Arreſt de mon banniſſement.
Ce reméde eſt cruel, mais pourtant néceſſaire,
Puiſqu'elle me plaiſt trop, il me faut luy déplaire :
Tant que j'auray chez elle encor le moindre accès,
Mes deſſeins de guérir n'auront point de ſuccès.

CLEANDRE.

Etrange humeur d'Amant !

ALIDOR.

Etrange, mais utile,
Je me procure un mal pour en éviter mille.

CLEANDRE.

Tu ne prévois donc pas ce qui t'attend de maux,
Quand un rival aura le fruit de tes travaux ?
Pour ſe venger de toy, cette belle offenſée
Sous les loix d'un mary ſera bien-toſt paſſée,
Et lors, que de ſouſpirs & de pleurs répandus
Ne te rendront aucun de tant de biens perdus !

ALIDOR.

Dy mieux, que pour rentrer dans mon indifférence
Je perdray mon amour avec mon espérance,
Et qu'y trouvant alors ſujet d'averſion,
Ma liberté naiſtra de ma punition.

CLEANDRE.

Après cette aſſeurance, amy, je me déclare.
Amoureux dès long-temps d'une beauté ſi rare,
Toy ſeul de la ſervir me pouvois empeſcher,
Et je n'aimois Phylis que pour m'en approcher.
Souffre donc maintenant que pour mon allégeance
Je prenne, ſi je puis, le temps de ſa vengeance,
Que des reſſentimens qu'elle aura contre toy
Je tire un avantage en luy portant ma foy,
Et que cette colére en ſon ame conçeuë
Puiſſe de mes deſirs faciliter l'iſſuë.

ALIDOR.

Si ce joug inhumain, ce paſſage trompeur,
Ce ſupplice éternel ne te fait point de peur,
A moy ne tiendra pas que la beauté que j'aime
Ne me quitte bien-toſt pour un autre moy-meſme.
Tu portes en bon lieu tes deſirs amoureux,
Mais ſonge que l'Hymen fait bien des malheureux.

CLEANDRE.

J'en veux bien faire eſſay, mais d'ailleurs, quand j'y penſe,
Peut-eſtre ſeulement le nom d'époux t'offenſe,
Et tu voudrois qu'un autre...

ALIDOR.

Amy, que me dis-tu ?
Connoy mieux Angélique & ſa haute vertu,
Et ſçache qu'une fille a beau toucher mon ame,
Je ne la connoy plus dès l'heure qu'elle eſt femme.
De mille qu'autrefois tu m'as veu careſſer,
En pas-une un mary pouvoit-il s'offenſer ?
J'évite l'apparence autant comme le crime,
Je fuis un compliment qui ſemble illégitime,
Et le jeu m'en déplaiſt, quand on fait à tous coups
Cauſer un médiſant, & reſver un jaloux.
Encor que dans mon feu mon cœur ne s'intéreſſe,
Je veux pouvoir prétendre où ma bouche l'adreſſe,
Et garder, ſi je puis, parmy ces fictions,
Un renom auſſi pur que mes intentions.
Amy, ſoupçon à part & ſans plus de replique,
Si tu veux en ma place eſtre aimé d'Angélique,
Allons tout de ce pas enſemble imaginer
Les moyens de la perdre, & de te la donner,
Et quelle invention ſera la plus aiſée.

CLEANDRE.

Allons, ce que j'ay dit n'étoit que par riſée.

Fin du prémier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, POLYMAS.

ANGELIQUE *tenant une lettre ouverte.*

De cette trahiſon ton maiſtre eſt donc l'autheur?

POLYMAS.

Aſſez imprudemment il m'en fait le porteur,
Comme il ſe rend par là digne qu'on le prévienne,
Je veux bien en faire une en haine de la ſienne,
Et mon devoir mal propre à de ſi laſches coups
Manque auſſi-toſt vers luy, que ſon amour vers vous.

ANGELIQUE.

Contre ce que je voy le mien encor s'obſtine.
Qu'Alidor ait écrit cette lettre à Clarine!
Et qu'ainſi d'Angélique il ſe vouluſt joüer!

POLYMAS.

Il n'aura pas le front de le deſavoüer.
Oppoſez-luy ces traits, batez-le de ſes armes,
Pour s'en pouvoir défendre il luy faudroit des charmes.

Mais ſur tout cachez-luy ce que je fais pour vous,
Et ne m'expoſez point aux traits de ſon couroux;
Que je vous puiſſe encor trahir ſon artifice,
Et pour mieux vous ſervir rester à ſon ſervice.

ANGELIQUE.

Rien ne m'échapera qui te puiſſe toucher.
Je ſçay ce qu'il faut dire, & ce qu'il faut cacher.

POLYMAS.

Feignez d'avoir reçeu ce billet de Clarine,
Et que...

ANGELIQUE.

Ne m'instruy point, & va, qu'il ne devine.

POLYMAS.

Mais...

ANGELIQUE.

Ne replique plus, & va-t'en.

POLYMAS.

J'obéïs.

ANGELIQUE *ſeule.*

Mes feux, il eſt donc vray que l'on vous a trahis,
Et ceux dont Alidor montroit ſon ame atteinte
Ne ſont plus que fumée, ou n'étoient qu'une feinte!
Que la foy des Amants eſt un gage pipeur!
Que leurs ſermens ſont vains & noſtre espoir trompeur!
Qu'on eſt peu dans leur cœur pour eſtre dans leur bouche,
Et que malaiſément on ſçait ce qui les touche!
Mais voicy l'infidelle. Ah, qu'il ſe contraint bien!

SCENE II.

ALIDOR, ANGELIQUE.

ALIDOR.

Puis-je avoir un moment de ton cher entretien?
Mais j'appelle un moment de meſme qu'une année
Paſſe entre deux Amants pour moins qu'une journée.

ANGELIQUE.

Avec de tels discours oſes-tu m'aborder,
Perfide, & ſans rougir peux-tu me regarder?
As-tu crû que le Ciel conſentiſt à ma perte,
Jusqu'à ſouffrir encor ta laſcheté couverte?
Appren, perfide, appren que je ſuis hors d'erreur,
Tes yeux ne me ſont plus que des objets d'horreur,
Je ne ſuis plus charmée, & mon ame plus ſaine
N'eut jamais tant d'amour, qu'elle a pour toy de haine.

ALIDOR.

Voila me recevoir avec des complimens,
Qui ſeroient pour tout autre un peu moins que charmants;
Quel en eſt le ſujet?

ANGELIQUE.

Le ſujet! ly, parjure,
Et puis accuſe-moy de te faire une injure.

ALIDOR *lit la lettre entre les mains d'Angélique.*

LETTRE SUPPOSÉE D'ALIDOR A CLARINE

Clarine, je ſuis tout à vous,
Ma liberté vous rend les armes,
Angélique n'a point de charmes
Pour me défendre de vos coups :
Ce n'eſt qu'une idole mouvante,
Ses yeux ſont ſans vigueur, ſa bouche ſans appas,
Alors que je l'aimay je ne la connus pas,
Et de quelques attraits que ce Monde vous vante,
Vous devez mes affections,
Autant à ſes defauts, qu'à vos perfections.

ANGELIQUE.

Et bien, ta perfidie eſt-elle en évidence?

ALIDOR.

Eſt-ce là tant dequoy?

ANGELIQUE.

Tant dequoy! l'impudence!
Après mille ſermens il me manque de foy,
Et me demande encor ſi c'eſt-là tant dequoy!
Change, ſi tu le veux, je n'y perds qu'un volage,
Mais en m'abandonnant laiſſe en paix mon viſage,
Oublie avec ta foy ce que j'ay de defauts,
N'étably point tes feux ſur le peu que je vaux,

Fay que ſans m'y meſler ton compliment s'explique,
Et ne le groſſy point du mépris d'Angélique.

ALIDOR.

Deux mots de vérité vous mettent bien aux champs.

ANGELIQUE.

Ciel, tu ne punis point des hommes ſi méchants!
Ce traiſtre vit encor, il me voit, il reſpire,
Il m'affronte, il l'avouë, il rit quand je ſouſpire.

ALIDOR.

Vraiment le Ciel a tort de ne vous pas donner
Lors que vous tempeſtez ſa foudre à gouverner,
Il devroit avec vous eſtre d'intelligence.

Angélique déchire la lettre & en jette les morceaux, & Alidor continuë.

Le digne & grand objet d'une haute vengeance!
Vous traitez du papier avec trop de rigueur.

ANGELIQUE.

Que n'en puis-je autant faire à ton perfide cœur!

ALIDOR.

Qui ne vous flate point puiſſamment vous irrite.
Pour dire franchement voſtre peu de mérite,
Commet-on des forfaits ſi grands & ſi nouveaux,
Qu'on doive tout à l'heure eſtre mis en morceaux?

Si ce crime autrement ne ſçauroit ſe remettre,

Il luy preſente aux yeux un miroir qu'elle porte à ſa ceinture.

Caſſez, cecy vous dit encor pis que ma lettre.

ANGELIQUE.

S'il me dit mes defauts autant ou plus que toy,
Déloyal, pour le moins il n'en dit rien qu'à moy,
C'eſt dedans ſon criſtal que je les étudie,
Mais après il s'en taiſt & moy j'y remédie.
Il m'en donne un avis ſans me les reprocher,
Et me les découvrant il m'aide à les cacher.

ALIDOR.

Vous étes en colére, & vous dites des pointes!
Ne preſumiez-vous point que j'irois à mains jointes,
Les yeux enflez de pleurs, & le cœur de ſouſpirs,
Vous faire offre à genoux de mille repentirs?
Que vous étes à plaindre étant ſi fort déçeuë!

ANGELIQUE.

Inſolent, oſte-toy pour jamais de ma veuë.

ALIDOR.

Me défendre vos yeux après mon changement,
Appelez-vous cela du nom de châtiment?
Ce n'eſt que me bannir du lieu de mon ſupplice,
Et ce commandement eſt ſi plein de juſtice,
Que bien que je renonce à vivre ſous vos loix,
Je vais vous obéïr pour la derniére fois.

SCENE III.

ANGELIQUE.

Commandement honteux, où ton obéïſſance
N'eſt qu'un ſigne trop clair de mon peu de puiſſance,
Où ton banniſſement a pour toy des appas,
Et me devient crüel de ne te l'eſtre pas.
A quoy ſe réſoudra deſormais ma colére,
Si ta punition te tient lieu de ſalaire?
Que mon pouvoir me nuit! & qu'il m'eſt cher vendu!
Voila ce que me vaut d'avoir trop attendu.
Je devois prévenir ton outrageux caprice,
Mon bonheur dépendoit de te faire injuſtice.
Je chaſſe un fugitif avec trop de raiſon,
Et luy donne les champs quand il rompt ſa priſon.
Ah, que n'ay-je eu des bras à ſuivre mon courage!
Qu'il m'euſt bien autrement réparé cét outrage!
Que j'euſſe retranché de ſes propos railleurs!
Le traiſtre n'euſt jamais porté ſon cœur ailleurs,
Puiſqu'il m'étoit donné, je m'en fuſſe ſaiſie,
Et ſans prendre conſeil que de ma jalouſie,
Puiſqu'un autre portrait en efface le mien,
Cent coups auroient chaſſé ce voleur de mon bien.
Vains projets, vains diſcours, vaine & fauſſe allégeance,
Et mes bras & ſon cœur manquent à ma vengeance.
Ciel, qui m'en vois donner de ſi juſtes ſujets,
Donne-m'en des moyens, donne-m'en des objets,

Où me doy-je adreſſer? qui doit porter ſa peine?
Qui doit à ſon defaut m'éprouver inhumaine?
De mille deſeſpoirs mon cœur eſt aſſailly,
Je ſuis ſeule punie, & je n'ay point failly.
Mais j'oſe faire au Ciel une injuste querelle,
Je n'ay que trop failly d'aimer un infidelle,
De recevoir un traiſtre, un ingrat ſous ma loy,
Et trouver du mérite en qui manquoit de foy.
Ciel, encor une fois écoute mon envie,
Oſte-m'en la mémoire ou le prive de vie,
Fay que de mon esprit je puiſſe le bannir,
Ou ne l'avoir que mort dedans mon ſouvenir.
Que je m'anime en vain contre un objet aimable!
Tout criminel qu'il eſt, il me ſemble adorable,
Et mes ſouhaits, qu'étouffe un ſoudain repentir,
En demandant ſa mort, n'y ſçauroient conſentir.
Restes impertinens d'une flame inſenſée,
Ennemis de mon heur, ſortez de ma penſée,
Ou ſi vous m'en peignez encore quelques traits,
Laiſſez-là ſes vertus, peignez-moy ſes forfaits.

SCENE IV.

ANGELIQUE, PHYLIS.

ANGELIQUE.

Le croirois-tu, Phylis? Alidor m'abandonne.

PHYLIS.

Pourquoy non? je n'y voy rien du tout qui m'étonne,

Rien qui ne ſoit poſſible, & de plus fort commun.
La conſtance eſt un bien qu'on ne voit en pas-un.
Tout change ſous les Cieux, mais par tout bon reméde.

ANGELIQUE.

Le Ciel n'en a point fait au mal qui me poſſéde.

PHYLIS.

Choiſy de mes Amants, ſans t'affliger ſi fort,
Et n'appréhende pas de me faire grand tort,
J'en pourrois au beſoin fournir toute la Ville,
Qu'il m'en demeureroit encor plus de deux mille.

ANGELIQUE.

Tu me ferois mourir avec de tels propos,
Ah! laiſſe-moy plûtoſt ſouſpirer en repos,
Ma ſœur.

PHYLIS.

Plûſt au bon Dieu que tu vouluſſes l'eſtre!

ANGELIQUE.

Et quoy, tu ris encor : c'eſt bien faire paroiſtre...

PHYLIS.

Que je ne ſçaurois voir d'un viſage affligé
Ta cruauté punie, & mon frére vengé.
Après tout je connoy quelle eſt ta maladie,
Tu vois comme Alidor eſt plein de perfidie,

Mais je mets dans deux jours ma teſte à l'abandon,
Au cas qu'un repentir n'obtienne ſon pardon.

ANGELIQUE.

Après que cét ingrat me quitte pour Clarine!

PHYLIS.

De le garder long-temps elle n'a pas la mine,
Et j'eſtime ſi peu ces nouvelles amours,
Que je te plége encor ſon retour dans deux jours:
Et lors ne penſe pas, quoy que tu te propoſes,
Que de tes volontez devant luy tu diſpoſes.
Prépare tes dédains, arme-toy de rigueur,
Une larme, un ſouſpir te percera le cœur;
Et je ſeray ravie alors de voir vos flames
Bruſler mieux que devant, & rejoindre vos ames:
Mais j'en crains un ſuccès à ta confuſion,
Qui change une fois, change à toute occaſion,
Et nous verrons toûjours, ſi Dieu le laiſſe vivre,
Un change, un repentir, un pardon s'entreſuivre.
Ce dernier eſt ſouvent l'amorce d'un forfait,
Et l'on ceſſe de craindre un couroux ſans effet.

ANGELIQUE.

Sa faute a trop d'excès pour eſtre rémiſſible,
Ma ſœur, je ne ſuis pas de la ſorte inſenſible,
Et ſi je preſumois que mon trop de bonté
Pûſt jamais ſe réſoudre à cette laſcheté,
Qu'un ſi honteux pardon puſt ſuivre cette offence,
J'en préviendrois le coup m'en oſtant la puiſſance.
Adieu, dans la colére où je ſuis aujourd'huy
J'accepterois plûtoſt un Barbare que luy.

SCENE V.

PHYLIS, DORASTE.

PHYLIS.

Il faut donc ſe haſter, qu'elle ne refroidiſſe.

Elle frape du pied à la porte de ſon logis & fait ſortir ſon frére.

Frére, quelque inconnu t'a fait un bon office,
Il ne tiendra qu'à toy d'eſtre un ſecond Médor,
On a fait qu'Angélique...

DORASTE.

Et bien?

PHYLIS.

Hait Alidor.

DORASTE.

Elle hait Alidor! Angélique!

PHYLIS.

Angélique.

DORASTE.

D'où luy vient cette humeur? qui les a mis en pique?

PHYLIS.

Si tu prens bien ton temps, il y fait bon pour toy.
Va, ne t'amuſe point à ſçavoir le pourquoy,

Parle au pére d'abord, tu ſçais qu'il te ſouhaite,
Et s'il ne s'en dédit, tien l'affaire pour faite.

DORASTE.

Bien qu'un ſi bon avis ne ſoit à mépriſer,
Je crains...

PHYLIS.

Lyſis m'aborde, & tu me veux cauſer?
Entre chez Angélique & pouſſe ta fortune.
Quand je vois un Amant un frére m'importune.

SCENE VI.

LYSIS, PHYLIS.

LYSIS.

Comme vous le chaſſez!

PHYLIS.

Qu'euſt-il fait avec nous?
Mon entretien ſans luy te ſemblera plus doux,
Tu pourras t'expliquer avec moins de contrainte,
Me conter de quels feux tu te ſens l'ame atteinte,
Et ce que tu croiras propre à te ſoulager.
Regarde maintenant ſi je ſçay t'obliger.

LYSIS.

Cette obligation ſeroit bien plus plus extréme
Si vous vouliez traiter tous mes rivaux de meſme,
Et vous feriez bien plus pour mon contentement,
De ſouffrir avec vous vint fréres qu'un Amant.

PHYLIS.

Nous ſommes donc, Lyſis, d'une humeur bien contraire,
J'y ſouffrirois plûtoſt cinquante Amants qu'un frére,
Et puis que nos eſprits ont ſi peu de rapport,
Je m'étonne comment nous nous aimons ſi fort.

LYSIS.

Vous étes ma Maîtreſſe, & mes flames discrettes
Doivent un tel reſpect aux loix que vous me faites,
Que pour leur obéïr mes ſentimens domptez
N'oſent plus ſe régler que ſur vos volontez.

PHYLIS.

J'aime des Serviteurs qui pour une Maîtreſſe
Souffrent ce qui leur nuit, aiment ce qui les bleſſe.
Si tu vois quelque jour tes feux récompenſez,
Souvien-toy... Qu'eſt-ce-cy, Cléandre, vous paſſez?

Cléandre va pour entrer chez Angélique, & Phylis l'arrête.

SCENE VII.

CLEANDRE, PHYLIS, LYSIS.

CLEANDRE.

Il me faut bien paſſer, puis que la place eſt priſe.

PHYLIS.

Venez, cette raiſon eſt de mauvaiſe miſe,
D'un million d'Amants je puis flater les vœux,

Et n'aurois pas l'eſprit d'en entretenir deux?
Sortez de cette erreur, & ſouffrant ce partage,
Ne faites pas icy l'entendu davantage.

CLEANDRE.

Le moyen que je ſois inſenſible à ce point?

PHYLIS.

Quoy! pour l'entretenir ne vous aimay-je point?

CLEANDRE.

Encor que voſtre ardeur à la mienne réponde,
Je ne veux plus d'un bien commun à tout le Monde.

PHYLIS.

Si vous nommez ma flame un bien commun à tous,
Je n'aime pour le moins perſonne plus que vous,
Cela vous doit ſuffire.

CLEANDRE.

Ouy bien à des volages
Qui peuvent en un jour adorer cent viſages,
Mais ceux dont un objet poſſéde tous les ſoins,
Se donnant tous entiers, n'en méritent pas moins.

PHYLIS.

De vray, ſi vous valiez beaucoup plus que les autres,
Je devrois dédaigner leurs vœux auprès des voſtres;
Mais mille auſſi bien faits ne ſont pas mieux traitez,
Et ne murmurent point contre mes volontez.
Eſt-ce à moy, s'il vous plaiſt, de vivre à voſtre mode!
Voſtre amour en ce cas ſeroit fort incommode,

Loin de la recevoir, vous me feriez la loy :
Qui m'aime de la ſorte, il s'aime, & non pas moy.

LYSIS *à Cléandre.*

Perſiſte en ton humeur, je te prie, & conſeille
A tous nos concurrens d'en prendre une pareille.

CLEANDRE.

Tu ſeras bien-toſt ſeul, s'ils veulent m'imiter.

PHYLIS.

Quoy donc, c'eſt tout de bon que tu me veux quitter ?
Tu ne dis mot, reſveur, & pour toute replique
Tu tournes tes regards du coſté d'Angélique.
Eſt-elle donc l'objet de tes legéretez ?
Veux-tu faire d'un coup deux infidélitez,
Et que dans mon offence Alidor s'intéreſſe ?
Cléandre, c'eſt aſſez de trahir ta Maitreſſe ;
Dans ta nouvelle flame épargne tes amis,
Et ne l'adreſſe point en lieu qui ſoit promis.

CLEANDRE.

De la part d'Alidor je vay voir cette belle,
Laiſſe-m'en avec luy démeſler la querelle,
Et ne t'informe point de mes intentions.

PHYLIS.

Puis qu'il me faut réſoudre en mes afflictions,
Et que pour te garder j'ay trop peu de mérite,
Du moins avant l'Adieu demeurons quitte à quitte,
Que ce que j'ay du tien je te le rende icy,
Tu m'as offert des vœux, que je t'en offre auſſi,
Et faiſons entre nous toutes choſes égales.

LYSIS.

Et moy durant ce temps je garderay les balles?

PHYLIS.

Je te donne congé d'une heure, ſi tu veux.

LYSIS.

Je l'accepte, au hazard de le prendre pour deux.

PHYLIS.

Pour deux, pour quatre, ſoit, ne crains pas qu'il m'ennuye.

SCENE VIII.

CLEANDRE, PHYLIS.

PHYLIS *arrête Cléandre qui taſche de s'échaper pour entrer chez Angélique.*

Mais je ne conſens pas cependant qu'on me fuye,
Tu perds temps d'y taſcher, ſi tu n'as mon congé.
Inhumain, eſt-ce ainſi que je t'ay négligé?
Quand tu m'offrois des vœux prenois-je ainſi la fuite,
Et rends-tu la pareille à ma juſte pourſuite?
Avec tant de douceur tu te vis écouter,
Et tu tournes le dos quand je t'en veux conter.

CLEANDRE.

Va te joüer d'un autre avec tes railleries,
J'ay l'oreille mal faite à ces galanteries:
Ou ceſſe de m'aimer, ou n'aime plus que moy.

PHYLIS.

Je ne t'impoſe pas une ſi dure loy,
Avec moy, ſi tu veux, aime toute la Terre,
Sans craindre que jamais je t'en faſſe la guerre.
Je reconnois aſſez mes imperfections,
Et quelque part que j'aye en tes affections,
C'eſt encor trop pour moy, ſeulement ne rejette
La parfaite amitié d'une fille imparfaite.

CLEANDRE.

Qui te rend obſtinée à me perſécuter?

PHYLIS.

Qui te rend ſi crüel que de me rebuter?

CLEANDRE.

Il faut que de tes mains un Adieu me délivre.

PHYLIS.

Si tu ſçais t'en aller, je ſçauray bien te ſuivre,
Et quelque occaſion qui t'améne en ces lieux,
Tu ne luy diras pas grand ſecret à mes yeux.
Je ſuis plus incommode encor qu'il ne te ſemble,
Parlons plûtoſt d'accord & compoſons enſemble.
Hier un peintre excellent m'apporta mon portrait:
Tandis qu'il t'en demeure encore quelque trait,
Qu'encor tu me connois, & que de ta penſée
Mon image n'eſt pas tout-à-fait effacée,
Ne m'en refuſe point ton petit jugement.

CLEANDRE.

Je le tiens pour bien fait.

PHYLIS.

Plains-tu tant un moment?
Et m'attachant à toy ſi je te deſeſpére,
A ce prix trouves-tu ta liberté trop chére?

CLEANDRE.

Allons, puis qu'autrement je ne te puis quitter.
A tel prix que ce ſoit, il me faut racheter.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHYLIS, CLEANDRE.

CLEANDRE.

En ce point il reſſemble à ton humeur volage
Qu'il reçoit tout le monde avec meſme viſage;
Mais d'ailleurs ce portrait ne te reſſemble pas,
En ce qu'il ne dit mot, & ne ſuit point mes pas.

PHYLIS.

En quoy que deſormais ma preſence te nuiſe,
La civilité veut que je te reconduiſe.

CLEANDRE.

Mets enfin quelque borne à ta civilité,
Et ſuivant noſtre accord me laiſſe en liberté.

SCENE II.

DORASTE, PHYLIS, CLEANDRE.

DORASTE *ſort de chez Angélique.*

Tout eſt gagné, ma ſœur, la belle m'eſt acquiſe,
Jamais occaſion ne ſe trouva mieux priſe,
Je poſſéde Angélique.

CLEANDRE.

Angélique?

DORASTE.

Ouy, tu peux
Avertir Alidor du ſuccès de mes vœux,
Et qu'au ſortir du bal que je donne chez elle,
Demain un ſacré nœud m'unit à cette belle.
Dy-luy qu'il s'en conſole. Adieu, je vay pourvoir;
A tout ce qu'il me faut préparer pour ce ſoir.

PHYLIS.

Ce ſoir j'ay bien la mine, en dépit de ta glace,
D'en trouver là cinquante à qui donner ta place.
Va-t'en, ſi bon te ſemble, ou demeure en ces lieux
Je ne t'arrétois pas icy pour tes beaux yeux,
Mais jusqu'à maintenant j'ay voulu te diſtraire,
De peur que ton abord interrompiſt mon frére.
Quelque fin que tu ſois, tien-toy pour affiné.

SCENE III.

CLEANDRE.

Ciel, à tant de malheurs m'aviez-vous deſtiné?
Faut-il que d'un deſſein ſi juſte que le noſtre
La peine ſoit pour nous, & les fruits pour un autre,
Et que noſtre artifice ait ſi mal ſuccédé
Qu'il me deſrobe un bien qu'Alidor m'a cédé?
Officieux amy d'un amant déplorable,
Que tu m'offres en vain cét objet adorable!
Qu'en vain de m'en ſaiſir ton adreſſe entreprend!
Ce que tu m'as donné, Doraste le ſurprend;
Tandis qu'il me ſupplante une ſœur me cajole,
Elle me tient les mains cependant qu'il me vole;
On me jouë, on me brave, on me tuë, on s'en rit,
L'un me vante ſon heur, l'autre ſon trait d'esprit,
L'un & l'autre à la fois me perd, me deſeſpére:
Et je puis épargner, ou la ſœur, ou le frére,
Eſtre ſans Angélique, & ſans reſſentiment,
Avec ſi peu de cœur aimer ſi puiſſamment!
Cléandre, eſt-ce un forfait que l'ardeur qui te preſſe?
Craignois-tu d'avoüer une telle Maîtreſſe?
Et cachois-tu l'excès de ton affection,
Par honte, par dépit, ou par discretion?
Pouvois-tu deſirer occaſion plus belle
Que le nom d'Alidor à venger ta querelle?
Si pour tes feux cachez tu n'oſes t'émouvoir,
Laiſſe leurs intéreſts, ſuy ceux de ton devoir.

On ſupplante Alidor, du moins en apparence,
Et ſans reſſentiment tu ſouffres cette offence,
Ton courage eſt müet, & ton bras endormy!
Pour eſtre Amant discret tu parois laſche amy!
C'eſt trop abandonner ta renommée au blaſme,
Il faut ſauver d'un coup ton honneur & ta flame,
Et l'un & l'autre icy marchent d'un pas égal,
Soûtenant un amy tu t'oſtes un rival.
Ne différe donc plus ce que l'honneur commande :
Et luy gagne Angélique afin qu'il te la rende.
Il faut...

SCENE IV.

ALIDOR, CLEANDRE.

ALIDOR.

Et bien, Cléandre, ay-je ſçeu t'obliger?

CLEANDRE.

Pour m'avoir obligé que je vay t'affliger!
Doraste a pris le temps des dépits d'Angélique.

ALIDOR.

Après?

CLEANDRE.

Après cela tu veux que je m'explique?

ALIDOR.

Qu'en a-t'il obtenu?

CLEANDRE.

Par delà ſon eſpoir.
Il l'épouſe demain, luy donne bal ce ſoir;
Juge, juge par là ſi mon mal eſt extréme.

ALIDOR.

En és-tu bien certain?

CLEANDRE.

J'ay tout ſçeu de luy-meſme.

ALIDOR.

Que je ſerois heureux, ſi je ne t'aimois point!
Ton malheur auroit mis mon bonheur à ce point,
La priſon d'Angélique auroit rompu la mienne:
Quelque empire ſur moy que ſon viſage obtienne,
Ma paſſion fuſt morte avec ſa liberté,
Et trop vain pour ſouffrir qu'en ſa captivité
Les reſtes d'un rival m'euſſent enchaiſné l'ame,
Les feux de ſon Hymen auroient éteint ma flame.
Pour forcer ſa colére à de ſi doux effets
Quels efforts, cher amy, ne me ſuis-je point faits?
Malgré tout mon amour prendre un orgueil farouche,
L'adorer dans le cœur, & l'outrager de bouche,
J'ay ſouffert ce ſupplice, & me ſuis feint leger,
De honte & de dépit de ne pouvoir changer.
Et je voy, près du but où je voulois prétendre,
Les fruits de mon travail n'eſtre pas pour Cléandre!
A ces conditions mon bonheur me déplaiſt,
Je ne puis eſtre heureux, ſi Cléandre ne l'eſt,

Ce que je t'ay promis ne peut eſtre à perſonne,
Il faut que je périſſe, ou que je te le donne,
J'auray trop de moyens de te garder ma foy,
Et malgré les Destins Angélique eſt à toy.

CLEANDRE.

Ne trouble point pour moy le repos de ton ame,
Il t'en coûteroit trop pour avancer ma flame ;
Sans que ton amitié faſſe un ſecond effort,
Voicy de qui j'auray ma Maîtreſſe ou la mort,
Si Doraste a du cœur, il faut qu'il la défende,
Et que l'épée au poin il la gagne ou la rende.

ALIDOR.

Simple, par le chemin que tu penſes tenir,
Tu la luy peux oſter, mais non pas l'obtenir.
La ſuite des düels ne fut jamais plaiſante,
C'étoit ces jours paſſez ce que diſoit Théante :
Je veux prendre un moyen, & plus court, & plus ſeur,
Et ſans aucun péril t'en rendre poſſeſſeur.
Va-t'en donc, & me laiſſe auprès de ta Maitreſſe
De mon reste d'amour faire joüer l'adreſſe.

CLEANDRE.

Cher amy...

ALIDOR.

Va-t'en, dy-je, & par tes complimens
Ceſſe de t'oppoſer à tes contentemens.
Deſormais en ces lieux tu ne fais que me nuire.

CLEANDRE.

Je vay donc te laiſſer ma fortune à conduire.

Adieu, puiſſay-je avoir les moyens à mon tour
De faire autant pour toy que toy pour mon amour.

ALIDOR *ſeul.*

Que pour ton amitié je vay ſouffrir de peine!
Déja presque échapé je rentre dans ma chaiſne,
Il faut encor un coup, m'expoſant à ſes yeux,
Reprendre de l'amour afin d'en donner mieux.
Mais reprendre un amour dont je veux me défaire,
Qu'eſt-ce qu'à mes deſſeins un chemin tout contraire?
Allons-y toutesfois, puisque je l'ay promis,
Et que la peine eſt douce à qui ſert ſes amis.

SCENE V.

ANGELIQUE *dans ſon cabinet.*

Quel malheur par tout m'accompagne!
Qu'un indiscret Hymen me venge à mes dépens!
Que de pleurs en vain je répans,
Moins pour ce que je perds, que pour ce que je gagne!
L'un m'eſt plus doux que l'autre, & j'ay moins de tourment
Du crime d'Alidor, que de ſon châtiment.

Ce traiſtre alluma donc ma flame?
Je puis donc conſentir à ces tristes accords!
Hélas, par quelques vains efforts
Que je me faſſe jour jusqu'au fond de mon ame,
J'y trouve ſeulement, afin de me punir,
Le dépit du paſſé, l'horreur de l'avenir.

SCENE VI.

ANGELIQUE, ALIDOR.

ANGELIQUE.

Où viens-tu, déloyal? avec quelle impudence
Oſes-tu redoubler mes maux par ta preſence?
Qui te donne le front de ſurprendre mes pleurs?
Cherches-tu de la joye à meſme mes douleurs,
Et peux-tu conſerver une ame aſſez hardie,
Pour voir ce qu'à mon cœur coûte ta perfidie?
Après que tu m'as fait un inſolent aveu
De n'avoir plus pour moy ny de foy, ny de feu,
Tu te mets à genoux, & tu veux, miſérable,
Que ton feint repentir m'en donne un véritable!
Va, va, n'eſpére rien de tes ſubmiſſions,
Porte-les à l'objet de tes affections,
Ne me preſente plus les traits qui m'ont déçeuë,
N'attaque point mon cœur en me bleſſant la veuë.
Penſes-tu que je ſois, après ton changement,
Ou ſans reſſouvenir, ou ſans reſſentiment?
S'il te ſouvient encor de ton brutal caprice,
Dy-moy, que viens-tu faire au lieu de ton ſupplice?
Garde un éxil ſi cher à tes legéretez,
Je ne veux plus ſçavoir de toy mes véritez.
Quoy! tu ne me dis mot! crois-tu que ton ſilence
Puiſſe de tes diſcours réparer l'inſolence?
Des pleurs effacent-ils un mépris ſi cuiſant,
Et ne t'en dédis-tu, traiſtre, qu'en te taiſant?

Pour triompher de moy, veux-tu pour toutes armes
Employer des ſouſpirs & de müettes larmes?
Sur noſtre amour paſſé c'eſt trop te confier,
Du moins dy quelque choſe à te juſtifier,
Demande le pardon que tes regards m'arrachent,
Explique leur diſcours, dy-moy ce qu'ils me cachent.
Que mon couroux eſt foible, & que leurs traits puiſſants
Rendent des criminels aiſément innocens!
Je n'y puis reſiſter, quelque effort que je faſſe,
Et de peur de me rendre, il faut quitter la place.

ALIDOR *la retient comme elle veut s'en aller.*

Quoy! voſtre amour renaiſt, & vous m'abandonnez!
C'eſt bien là me punir quand vous me pardonnez.
Je ſçay ce que j'ay fait, & qu'après tant d'audace
Je ne mérite pas de joüir de ma grace:
Mais demeurez du moins, tant que vous ayez ſçeu
Que par un feint mépris voſtre amour fut déçeu,
Que je vous fus fidelle en dépit de ma lettre,
Qu'en vos mains ſeulement on la devoit remettre,
Que mon deſſein n'alloit qu'à voir vos mouvemens,
Et juger de vos feux par vos reſſentimens.
Dites, quand je la vis entre vos mains remiſe,
Changeay-je de couleur? eus-je quelque ſurpriſe?
Ma parole plus ferme & mon port aſſeuré
Ne vous montroient-ils pas un eſprit préparé?
Que Clarine vous die à la prémiére veuë
Si jamais de mon change elle s'eſt aperçeuë;
Ce mauvais compliment flatoit mal ſes appas,
Il vous faiſoit outrage, & ne l'obligeoit pas,
Et ſes termes piquants mal conçeus pour luy plaire
Au lieu de ſon amour cherchoient voſtre colére.

ANGELIQUE.

Ceſſe de m'éclaircir ſur ce triste ſecret,
En te montrant fidelle il accroiſt mon regret,
Je perds moins, ſi je croy ne perdre qu'un volage,
Et je ne puis ſortir d'erreur qu'à mon dommage.
Que me ſert de ſçavoir que tes vœux ſont constants,
Que te ſert d'eſtre aimé, quand il n'en eſt plus temps?

ALIDOR.

Auſſi je ne viens pas pour regagner voſtre ame,
Préferez-moy Doraste, & devenez ſa femme,
Je vous viens par ma mort en donner le pouvoir.
Moy vivant, voſtre foy ne le peut recevoir,
Elle m'eſt engagée, & quoy que l'on vous die,
Sans crime elle ne peut durer moins que ma vie;
Mais voicy qui vous rend l'une & l'autre à la fois.

ANGELIQUE.

Ah! ce crüel discours me réduit aux abois,
Ma colére a rendu ma perte inévitable,
Et je déteste en vain ma faute irréparable.

ALIDOR.

Si vous avez du cœur, on la peut réparer.

ANGELIQUE.

On nous doit dès demain pour jamais ſéparer,
Que puis-je à de tels maux appliquer pour reméde?

ALIDOR.

Ce qu'ordonne l'amour aux ames qu'il poſſéde.
Si vous m'aimez encor, vous ſçaurez dès ce ſoir
Rompre les noirs effets d'un juste deſespoir.

Quittez avec le bal vos malheurs pour me ſuivre,
Ou ſoudain à vos yeux je vais ceſſer de vivre.
Mettrez-vous en ma mort voſtre contentement?

ANGELIQUE.

Non, mais que dira-t'on d'un tel emportement?

ALIDOR.

Eſt-ce là donc le prix de vous avoir ſervie?
Il y va de voſtre heur, il y va de ma vie,
Et vous vous arrétez à ce qu'on en dira!
Mais faites deſormais tout ce qu'il vous plaira,
Puisque vous conſentez plûtoſt à vos ſupplices
Qu'à l'unique moyen de payer mes ſervices,
Ma mort va me venger de voſtre peu d'amour :
Si vous n'étes à moy je ne veux plus du jour.

ANGELIQUE.

Retien ce coup fatal, me voila réſoluë,
Uſe ſur tout mon cœur de puiſſance abſoluë,
Puis qu'il eſt tout à toy, tu peux tout commander,
Et contre nos malheurs j'oſe tout hazarder.
Cét éclat du dehors n'a rien qui m'embaraſſe :
Mon honneur ſeulement te demande une grace.
Accorde à ma pudeur que deux mots de ta main
Puiſſent juſtifier ma fuite & ton deſſein,
Que mes parens ſurpris trouvent icy ce gage
Qui les rende aſſeurez d'un heureux mariage,
Et que je ſauve ainſi ma réputation
Par la ſincérité de ton intention.
Ma faute en ſera moindre, & mon trop de conſtance
Paroiſtra ſeulement fuir une violence.

ALIDOR.

Enfin par ce deſſein vous me reſſuscitez,
Agiſſez pleinement deſſus mes volontez :
J'avois pour voſtre honneur la meſme inquiétude,
Et ne pourrois d'ailleurs qu'avec ingratitude,
Voyant ce que pour moy voſtre flame réſout,
Dénier quelque choſe à qui m'accorde tout.
Donnez-moy, ſur le champ je vous veux ſatisfaire.

ANGELIQUE.

Il vaut mieux que l'effet à tantoſt ſe différe,
Je manque icy de tout, & j'ay le cœur tranſi
De crainte que quelqu'un ne te découvre icy.
Mon deſſein généreux fait naiſtre cette crainte,
Depuis qu'il eſt formé j'en ay ſenty l'atteinte ;
Quitte-moy, je te prie, & coule toy ſans bruit.

ALIDOR.

Puisque vous le voulez, Adieu jusqu'à my-nuit.

ANGELIQUE. *Alidor s'en va & Angélique continuë.*

Que promets-tu, pauvre aveuglée ?
A quoy t'engage icy ta folle paſſion ?
Et de quelle indiscrétion
Ne s'accompagne point ton ardeur déreglée ?
Tu cours à ta ruïne, & vas tout hazarder
Sur la foy d'un Amant qui n'en ſçauroit garder.

Je me trompe, il n'eſt point volage,
J'ay veu ſa fermeté, j'en ay crû ſes ſouſpirs,

Et ſi je flate mes deſirs
Une ſi douce erreur n'eſt qu'à mon avantage :
Me manquaſt-il de foy, je la luy doy garder,
Et pour perdre Doraste il faut tout hazarder.

ALIDOR *ſortant de la porte d'Angélique & repaſſant ſur le Théatre.*

Cléandre, elle eſt à toy, j'ay fléchy ſon courage.
Que ne peut l'artifice, & le fard du langage ?
Et ſi pour un amy ces effets je produis,
Lors que j'agis pour moy, qu'eſt-ce que je ne puis ?

SCENE VII.

PHYLIS.

Alidor à mes yeux ſort de chez Angélique,
Comme s'il y gardoit encor quelque pratique,
Et meſme à ſon viſage il ſemble aſſez content.
Auroit-il regagné cét esprit inconstant ?
O qu'il feroit bon voir que cette humeur volage
Deux fois en moins d'une heure euſt changé de courage !
Que mon frére en tiendroit, s'ils s'étoient mis d'accord !
Il faut qu'à le ſçavoir je faſſe mon effort.
Ce ſoir je ſonderay les ſecrets de ſon ame,
Et ſi ſon entretien ne me trahit ſa flame,
J'auray l'œil de ſi près deſſus ſes actions,
Que je m'éclairciray de ſes intentions.

SCENE VIII.

PHYLIS, LYSIS.

PHYLIS.

Quoy, Lyſis, ta retraite eſt de peu de durée?

LYSIS.

L'heure de mon congé n'eſt qu'à peine expirée.
Mais vous voyant icy ſans frére & ſans Amant...

PHYLIS.

N'en preſume pas mieux pour ton contentement.

LYSIS.

Et d'où vient à Phylis une humeur ſi nouvelle?

PHYLIS.

Vois-tu, je ne ſçay quoy me brouille la cervelle,
Va, ne me conte rien de ton affection,
Elle en auroit fort peu de ſatisfaction.

LYSIS.

Cependant ſans parler il faut que je ſouſpire?

PHYLIS.

Réſerve pour le bal ce que tu me veux dire.

LYSIS.

Le bal ! où le tient-on ?

PHYLIS.

Là dedans.

LYSIS.

Il ſuffit,
De voſtre bon avis je feray mon profit.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALIDOR, CLEANDRE,

Troupe d'armez.

ALIDOR.

L'Acte eſt dans la nuit, & Alidor dit ce prémier vers à Cléandre, & l'ayant fait retirer avec ſa troupe, il continuë ſeul.

Atten ſans faire bruit que je t'en avertiſſe.
Enfin la nuit s'avance, & ſon voile propice
Me va faciliter le ſuccès que j'attens,
Pour rendre heureux Cléandre,& mes deſirs contens.
Mon cœur las de porter un joug ſi tyrannique
Ne ſera plus qu'une heure eſclave d'Angélique,
Je vay faire un amy poſſeſſeur de mon bien :
Auſſi dans ſon bonheur je rencontre le mien,
C'eſt moins pour l'obliger, que pour me ſatisfaire,
Moins pour le luy donner, qu'afin de m'en défaire.
Ce trait paroiſtra laſche & plein de trahiſon,
Mais cette laſcheté m'ouvrira ma priſon,

Je veux bien à ce prix avoir l'ame traîtreſſe,
Et que ma liberté me coûte une Maîtreſſe.
Que luy fay-je après tout qu'elle n'ait mérité
Pour avoir malgré moy fait ma captivité?
Qu'on ne m'accuſe point d'aucune ingratitude,
Ce n'eſt que me venger d'un an de ſervitude,
Que rompre ſon deſſein comme elle a fait le mien,
Qu'uſer de mon pouvoir comme elle a fait du ſien,
Et ne luy pas laiſſer un ſi grand avantage
De ſuivre ſon humeur, & forcer mon courage.
Le forcer! mais hélas! que mon conſentement
Par un ſi doux effort fut ſurpris aiſément!
Quel excès de plaiſirs gouſta mon imprudence
Avant que refléchir ſur cette violence!
Examinant mon feu qu'eſt-ce que je ne perds!
Et qu'il m'eſt cher vendu de connoiſtre mes fers!
Je ſoupçonne déja mon deſſein d'injuſtice,
Et je doute s'il eſt, ou raiſon, ou caprice,
Je crains un pire mal après ma guériſon,
Et d'aller au ſupplice en rompant ma priſon.
Alidor, tu conſens qu'un autre la poſſéde!
Tu t'expoſes ſans crainte à des maux ſans reméde!
Ne romps point les effets de ſon intention,
Et laiſſe un libre cours à ton affection.
Fay ce beau coup pour toy, ſuy l'ardeur qui te preſſe.
Mais trahir ton amy! mais trahir ta Maîtreſſe!
Je n'en veux obliger pas-un à me haïr,
Et ne ſçay qui des deux, ou ſervir, ou trahir.
Quoy, je balance encor, je m'arréte, je doute!
Mes réſolutions, qui vous met en déroute?
Revenez, mes deſſeins, & ne permettez pas

Qu'on triomphe de vous avec un peu d'appas.
En vain pour Angélique ils prennent la querelle,
Cléandre, elle eſt à toy, nous ſommes deux contre elle,
Ma liberté conspire avecque tes ardeurs,
Les miennes deſormais vont tourner en froideurs,
Et laſſé de ſouffrir un ſi rude ſervage,
J'ay l'esprit aſſez fort pour combattre un viſage.
Ce coup n'eſt qu'un effet de généroſité,
Et je ne ſuis honteux que d'en avoir douté.
Amour, que ton pouvoir taſche en vain de paroiſtre!
Fuy, petit inſolent, je veux eſtre le maiſtre,
Il ne ſera pas dit qu'un homme tel que moy
En dépit qu'il en ait obéiſſe à ta loy.
Je ne me réſoudray jamais à l'Hyménée
Que d'une volonté franche & déterminée,
Et celle à qui ſes nœuds m'uniront pour jamais
M'en ſera redevable, & non à ſes attraits,
Et ma flame...

SCENE II.

ALIDOR, CLEANDRE.

CLEANDRE.

Alidor.

ALIDOR.

Qui m'appelle?

CLEANDRE.

Cléandre.

ALIDOR.

Tu t'avances trop toſt.

CLEANDRE.

Je me laſſe d'attendre.

ALIDOR.

Laiſſe-moy, cher amy, le ſoin de t'avertir
En quel temps de ce coin il te faudra ſortir.

CLEANDRE.

My-nuit vient de ſonner, & par expérience
Tu ſçais comme l'amour eſt plein d'impatience.

ALIDOR.

Va donc tenir tout preſt à faire un ſi beau coup,
Ce que nous attendons ne peut tarder beaucoup.
Je livre entre tes mains cette belle Maîtreſſe,
Si-toſt que j'auray pû luy rendre ta promeſſe :
Sans lumiére, & d'ailleurs s'aſſeurant en ma foy,
Rien ne l'empeſchera de la croire de moy.
Après, achéve ſeul, je ne puis ſans ſupplice
Forcer icy mon bras à te faire ſervice,
Et mon reſte d'amour en cét enlévement
Ne peut contribüer que mon conſentement.

CLEANDRE.

Amy, ce m'eſt aſſez.

ALIDOR.

Va donc là bas attendre
Que je te donne avis du temps qu'il faudra prendre.
Cléandre, encor un mot. Pour de pareils exploits
Nous nous reſſemblons mal, & de taille, & de voix,
Angélique ſoudain pourra te reconnoiſtre,
Regarde après ſes cris ſi tu ſerois le maiſtre.

CLEANDRE.

Ma main deſſus ſa bouche y ſçaura trop pourvoir.

ALIDOR.

Amy, ſéparons-nous, je penſe l'entrevoir.

CLEANDRE.

Adieu, fay promptement.

SCENE III.

ALIDOR, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Que la nuit eſt obscure!
Alidor n'eſt pas loin, j'entens quelque murmure.

ALIDOR.

De peur d'eſtre connu, je défens à mes gens
De paroiſtre en ces lieux avant qu'il en ſoit temps.
Tenez.

Il luy donne la promeſſe de Cléandre.

ANGELIQUE.

Je prens ſans lire, & ta foy m'eſt ſi claire,
Que je la prens bien moins pour moy que pour mon pére.
Je la porte à ma chambre, épargnons les discours,
Fais avancer tes gens, & dépeſche.

ALIDOR.

J'y cours.
Lors que de ſon honneur je luy rends l'aſſeurance,
C'eſt quand je trompe mieux ſa crédule espérance,
Mais puisqu'au lieu de moy je luy donne un amy,
A tout prendre, ce n'eſt la tromper qu'à demy.

SCENE IV.

PHYLIS.

Angélique! C'eſt fait, mon frére en a dans l'aiſle;
La voyant échaper je courois après elle,
Mais mon maudit galand m'eſt venu brusquement
Servir à la traverſe un mauvais compliment,
Et par ſes vains discours m'embaraſſer de ſorte
Qu'Angélique à ſon aiſe a ſçeu gagner la porte.
Sa perte eſt aſſeurée, & le traiſtre Alidor
La poſſéda jadis, & la poſſéde encor.
Mais jusques à ce point feroit-elle imprudente?
Il n'en faut point douter, ſa perte eſt évidente,
Le cœur me le diſoit le voyant en ſortir,
Et mon frére dès lors ſe devoit avertir.

Je te trahis, mon frére, & par ma négligence
Etant ſans y penſer de leur intelligence...

Alidor paroit avec Cléandre accompagné d'une troupe, & après luy avoir montré Phylis qu'il croit eſtre Angélique, il ſe retire en un coin du Théatre, & Cléandre enléve Phylis, & luy met d'abord la main ſur la bouche.

SCENE V.

ALIDOR.

On l'enléve, & mon cœur ſurpris d'un vain regret
Fait à ma perfidie un reproche ſecret:
Il tient pour Angélique, il la ſuit, le rebelle,
Parmy mes trahiſons il veut eſtre fidelle,
Je le ſens malgré moy de nouveaux feux épris
Refuſer de ma main ſa franchiſe à ce prix,
Deſavoüer mon crime, & pour mieux s'en défendre,
Me demander ſon bien que je céde à Cléandre.
Hélas! qui me préscrit cette brutale loy
De payer tant d'amour avec ſi peu de foy?
Qu'envers cette beauté ma flame eſt inhumaine!
Si mon feu la trahit, que luy feroit ma haine?
Juge, juge, Alidor, en quelle extrémité
La va précipiter ton infidélité,
Ecoute ſes ſouſpirs, conſidére ſes larmes,
Laiſſe-toy vaincre enfin à de ſi fortes armes,
Et va voir ſi Cléandre à qui tu ſers d'appuy
Pourra faire pour toy ce que tu fais pour luy.

Mais mon eſprit s'égare, & quoy qu'il ſe figure,
Faut-il que je me rende à des pleurs en peinture,
Et qu'Alidor de nuit plus foible que de jour
Redonne à la pitié ce qu'il oſte à l'amour?
Ainſi donc mes deſſeins ſe tournent en fumée!
J'ay d'autres repentirs que de l'avoir aimée!
Suis-je encor Alidor après ces ſentimens,
Et ne pourray-je enfin régler mes mouvemens?
Vaine compaſſion des douleurs d'Angélique,
Qui penſe triompher d'un cœur mélancolique,
Téméraire avorton d'un impuiſſant remords,
Va, va porter ailleurs tes débiles efforts:
Après de tels appas qui ne m'ont pû ſéduire,
Qui te fait eſpérer ce qu'ils n'ont ſçeu produire?
Pour un méchant ſouſpir que tu m'as deſrobé
Ne me preſume pas tout-à-fait ſuccombé,
Je ſçay trop maintenir ce que je me propoſe,
Et ſouverain ſur moy, rien que moy n'en diſpoſe.
En vain un peu d'amour me déguiſe en forfait
Du bien que je me veux le généreux effet,
De nouveau j'y conſens, & preſt à l'entreprendre...

SCENE VI.

ANGELIQUE, ALIDOR.

ANGELIQUE.

Je demande pardon de t'avoir fait attendre,
D'autant qu'en l'escalier on faiſoit quelque bruit,
Et qu'un peu de lumiére en effaçoit la nuit,

Je n'oſois avancer de peur d'eſtre aperçeuë.
Allons, tout eſt-il preſt, perſonne ne m'a veuë :
De grace dépeſchons, c'eſt trop perdre de temps,
Et les momens icy nous ſont trop importants,
Fuyons viſte, & craignons les yeux d'un Domestique.
Quoy, tu ne répons point à la voix d'Angélique?

ALIDOR.

Angélique! mes gens vous viennent d'enlever.
Qui vous a fait ſi-toſt de leurs mains vous ſauver?
Quel ſoudain repentir, quelle crainte de blaſme,
Et quelle ruſe enfin vous deſrobe à ma flame?
Ne vous ſuffit-il point de me manquer de foy,
Sans prendre encor plaiſir à vous joüer de moy?

ANGELIQUE.

Que tes gens cette nuit m'ayent veuë ou ſaiſie!
N'ouvre point ton esprit à cette fantaiſie.

ALIDOR.

Autant que l'ont permis les ombres de la nuit,
Je l'ay veu de mes yeux.

ANGELIQUE.

Tes yeux t'ont donc ſéduit,
Et quelqu'autre ſans doute après moy descenduë
Se trouve entre les mains dont j'étois attenduë.
Mais, ingrat, pour toy ſeul j'abandonne ces lieux,
Et tu n'accompagnois ma fuite que des yeux!
Pour marque d'un amour que je croyois extréme,
Tu remets ma conduite à d'autres qu'à toy-meſme.
Je ſuis donc un larcin indigne de tes mains!

ALIDOR.

Quand vous aurez appris le fond de mes deſſeins,
Vous n'attribûrez plus, voyant mon innocence,
A peu d'affection l'effet de ma prudence.

ANGELIQUE.

Pour oſter tout ſoupçon, & tromper ton rival,
Tu diras qu'il falloit te montrer dans le bal.
Foible ruſe!

ALIDOR.

Ajoûtez, & vaine, & ſans adreſſe,
Puisque je ne pouvois démentir ma promeſſe.

ANGELIQUE.

Quel étoit donc ton but?

ALIDOR.

D'attendre icy le bruit
Que les prémiers ſoupçons auront bien-toſt produit,
Et d'un autre coſté me jettant à la fuite
Divertir de vos pas leur plus chaude pourſuite.

ANGELIQUE *en pleurant.*

Mais enfin, Alidor, tes gens ſe ſont mépris?

ALIDOR.

Dans ce coup de malheur, & confus, & ſurpris,
Je voy tous mes deſſeins ſuccéder à ma honte:
Mais il me faut donner quelque ordre à ce méconte,
Permettez...

ANGELIQUE.

Cependant, à qui me laiſſes-tu?
Tu frustres donc mes vœux de l'espoir qu'ils ont eu,

Et ton manque d'amour de mes malheurs complice,
M'abandonnant icy, me livre à mon ſupplice!
L'Hymen (ah ce mot ſeul me réduit aux abois)
D'un Amant odieux me va ſoûmettre aux loix,
Et tu peux m'expoſer à cette tyrannie!
De l'erreur de tes gens je me verray punie!

ALIDOR.

Nous préſerve le Ciel d'un pareil deſeſpoir,
Mais voſtre éloignement n'eſt plus en mon pouvoir.
J'en ay manqué le coup, & ce que je regrette,
Mon caroſſe eſt party, mes gens ont fait retraite.
A Paris, & de nuit, une telle beauté
Suivant un homme ſeul eſt mal en ſeureté:
Doraſte, ou par malheur quelque rencontre pire
Me pourroit arracher le treſor où j'aſpire.
Evitons ces périls en différant d'un jour.

ANGELIQUE.

Tu manques de courage auſſi-bien que d'amour,
Et tu me fais trop voir par ta bizarrerie,
Le chimérique effet de ta poltronnerie.
Alidor (quel Amant!) n'oſe me poſſéder.

ALIDOR.

Un bien ſi précieux ſe doit-il hazarder?
Et ne pouvez-vous point d'une ſeule journée
Retarder le malheur de ce triſte Hyménée?
Peut-eſtre le deſordre & la confuſion
Qui naiſtront dans le bal de cette occaſion
Le remettront pour vous, & l'autre nuit je jure...

ANGELIQUE.

Que tu ſeras encor ou timide, ou parjure?
Quand tu m'as réſoluë à tes intentions,
Laſche, t'ay-je oppoſé tant de précautions?
Tu m'adores, dis-tu? tu le fais bien paroiſtre
Rejettant mon bonheur ainſi ſur un peut-eſtre.

ALIDOR.

Quoy qu'oſe mon amour appréhender pour vous,
Puisque vous le voulez, fuyons, je m'y réſous,
Et malgré ces périls... Mais on ouvre la porte,
C'eſt Doraste qui ſort, & nous ſuit à main forte.

Alidor s'échape & Angélique le veut ſuivre, mais Doraste l'arrête.

SCENE VII.

ANGELIQUE, DORASTE, LYCANTE, Troupe d'Amis.

DORASTE.

Quoy, ne m'attendre pas! c'eſt trop me dédaigner,
Je ne viens qu'à deſſein de vous accompagner,
Car vous n'entreprenez ſi matin ce voyage
Que pour vous préparer à noſtre mariage.
Encor que vous partiez beaucoup devant le jour,
Vous ne ſerez jamais aſſez toſt de retour,
Vous vous éloignez trop, veu que l'heure nous preſſe.
Infidelle, eſt-ce-là me tenir ta promeſſe?

ANGELIQUE.

Et bien, c'eſt te trahir, penſes-tu que mon feu
D'un généreux deſſein te faſſe un deſaveu?
Je t'acquis par dépit & perdrois avec joye,
Mon deſeſpoir à tous m'abandonnoit en proye,
Et lors que d'Alidor je me vis outrager,
Je fis arme de tout afin de me venger.
Tu t'offris par hazard, je t'acceptay de rage,
Je te donnay ſon bien, & non pas mon courage,
Ce change à mon couroux jettoit un faux appas,
Je le nommois ſa peine, & c'étoit mon trépas,
Je prenois pour vengeance une telle injuſtice,
Et deſſous ſes couleurs j'adorois mon ſupplice.
Aveugle que j'étois! mon peu de jugement
Ne ſe laiſſoit guider qu'à mon reſſentiment:
Mais depuis, Alidor m'a fait voir que ſon ame
En feignant un mépris n'avoit pas moins de flame,
Il a repris mon cœur en me rendant les yeux,
Et ſoudain mon amour m'a fait haïr ces lieux.

DORASTE.

Tu ſuivois Alidor!

ANGELIQUE.

Ta funeſte arrivée
En arrêtant mes pas de ce bien m'a privée,
Mais ſi...

DORASTE.

Tu le ſuivois!

ANGELIQUE.

Ouy, fais tous tes efforts,
Luy ſeul aura mon cœur, tu n'auras que le corps.

DORASTE.

Impudente, effrontée autant comme traîtreſſe,
De ce cher Alidor tiens-tu cette promeſſe?
Eſt-elle de ſa main, parjure? de bon cœur
J'aurois cédé ma place à ce prémier vainqueur;
Mais ſuivre un inconnu! me quitter pour Cléandre!

ANGELIQUE.

Pour Cléandre!

DORASTE.

J'ay tort, je taſche à te ſurprendre.
Voy ce qu'en te cherchant m'a donné le hazard,
C'eſt ce que dans ta chambre a laiſſé ton départ,
C'eſt là qu'au lieu de toy j'ay trouvé ſur ta table
De ta fidelité la preuve indubitable.
Ly, mais ne rougy point, & me ſoûtiens encor
Que tu ne fuis ces lieux que pour ſuivre Alidor.

BILLET DE CLEANDRE A ANGELIQUE.

Angélique, reçoy ce gage
De la foy que je te promets
Qu'un prompt & ſacré mariage
Unira nos jours deſormais:
Quittons ces lieux, chère Maîtreſſe,
Rien ne peut que ta fuite aſſeurer mon bonheur,

Mais laiſſe aux tiens cette promeſſe
Pour ſeureté de ton honneur,
Afin qu'ils en puiſſent apprendre
Que tu ſuis ton mary lors que tu ſuis Cléandre.

CLEANDRE.

ANGELIQUE.

Que je ſuy mon mary lors que je ſuy Cléandre!
Alidor eſt perfide ou Doraſte impoſteur,
Je voy la trahiſon & doute de l'Autheur.
Mais pour m'en éclaircir ce billet doit ſuffire,
Je le pris d'Alidor & le pris ſans le lire,
Et puiſqu'à m'enlever ſon bras ſe refuſoit,
Il ne prétendoit rien au larcin qu'il faiſoit.
Le traiſtre! j'étois donc deſtinée à Cléandre!
Hélas! mais qu'à propos le Ciel l'a fait méprendre,
Et ne conſentant point à ſes laſches deſſeins
Met au lieu d'Angélique une autre entre ſes mains!

DORASTE.

Que parles-tu d'une autre en ta place ravie?

ANGELIQUE.

J'en ignore le nom, mais elle m'a ſuivie,
Et ceux qui m'attendoient dans l'ombre de la nuit...

DORASTE.

C'en eſt aſſez, mes yeux du reſte m'ont inſtruit.
Autre n'eſt que Phylis entre leurs mains tombée,
Après toy de la Salle elle s'eſt deſrobée.
J'arréte une Maîtreſſe & je perds une ſœur;
Mais allons promptement après le raviſſeur.

SCENE VIII.

ANGELIQUE.

Dure condition de mon malheur extréme!
Si j'aime on me trahit, je trahis ſi l'on m'aime.
Qu'accuſeray-je icy d'Alidor ou de moy?
Nous manquons l'un & l'autre également de foy;
Si j'oſe l'appeler laſche, traiſtre, parjure,
Ma rougeur auſſi-toſt prendra part à l'injure,
Et les meſmes couleurs qui peindront ſes forfaits
Des miens en meſme temps exprimeront les traits.
Mais quel aveuglement nos deux crimes égale,
Puisque c'eſt pour luy ſeul que je ſuis déloyale?
L'amour m'a fait trahir, (qui n'en trahiroit pas?)
Et la trahiſon ſeule a pour luy des appas.
Son crime eſt ſans excuſe, & le mien pardonnable,
Il eſt deux fois, (que dis-je!) il eſt le ſeul coupable,
Il m'a préscrit la loy, je n'ay fait qu'obéïr,
Il me trahit luy-meſme, & me force à trahir.
Déplorable Angélique, en malheurs ſans ſeconde,
Que veux-tu deſormais, que peux-tu faire au monde,
Si ton ardeur ſincére & ton peu de beauté
N'ont pû te garantir d'une déloyauté?
Doraste tient ta foy, mais ſi ta perfidie
A jusque à te quitter ſon ame refroidie,

Suy, ſuy doreſnavant de plus ſaines raiſons,
Et ſans plus t'expoſer à tant de trahiſons,
Puisque de ton amour on fait ſi peu de conte,
Va cacher dans un Cloiſtre, & tes pleurs, & ta honte.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLEANDRE, PHYLIS.

CLEANDRE.

Accordez-moy ma grace avant qu'entrer chez vous.

PHYLIS.

Vous voulez donc enfin d'un bien commun à tous!
Craignez-vous qu'à vos feux ma flame ne réponde?
Et puis-je vous haïr ſi j'aime tout le Monde?

CLEANDRE.

Voſtre bel eſprit raille, & pour moy ſeul crüel
Du rang de vos Amants ſépare un criminel:
Toutefois mon amour n'eſt pas moins légitime,
Et mon erreur du moins me rend vers vous ſans crime.
Soyez, quoy qu'il en ſoit, d'un naturel plus doux,
L'Amour a pris le ſoin de me punir pour vous,
Les traits que cette nuit il trempoit de vos larmes
Ont triomphé d'un cœur invincible à vos charmes.

PHYLIS.

Puisque vous ne m'aimez que par punition,
Vous m'obligez fort peu de cette affection.

CLEANDRE.

Après voſtre beauté ſans raiſon négligée,
Il me punit bien moins qu'il ne vous a vengée.
Avez-vous jamais veu deſſein plus renverſé?
Quand j'ay la force en main, je me trouve forcé,
Je croy prendre une fille, & ſuis pris par une autre,
J'ay tout pouvoir ſur vous, & me remets au voſtre,
Angélique me perd, quand je croy l'acquérir,
Je gagne un nouveau mal, quand je penſe guérir.
Dans un enlévement je hay la violence,
Je ſuis reſpectueux après cette inſolence,
Je commets un forfait, & n'en ſçaurois uſer,
Je ne ſuis criminel que pour m'en accuſer,
Je m'expoſe à ma peine, & négligeant ma fuite,
Aux voſtres offenſez j'épargne la pourſuite,
Ce que j'ay pû ravir je viens le demander,
Et pour vous devoir tout je veux tout hazarder.

PHYLIS.

Vous ne me devrez rien, du moins ſi j'en ſuis creuë,
Et ſi mes propres yeux vous donnent dans la veuë,
Si voſtre propre cœur ſouſpire après ma main,
Vous courez grand hazard de ſouſpirer en vain.
Toutesfois après tout, mon humeur eſt ſi bonne,
Que je ne puis jamais deſeſpérer perſonne.
Sçachez que mes deſirs toûjours indifférens

Iront ſans reſiſtance au gré de mes parens,
Leur chois ſera le mien, c'eſt vous parler ſans feinte.

CLEANDRE.

Je voy de leur coſté meſmes ſujets de crainte,
Si vous me refuſez, m'écouteront-ils mieux?

PHYLIS.

Le Monde vous croit riche, & mes parens ſont vieux.

CLEANDRE.

Puis-je ſur cét espoir...

PHYLIS.

C'eſt aſſez vous en dire.

SCENE II.

ALIDOR, CLEANDRE, PHYLIS.

ALIDOR.

Cléandre a-t'il enfin ce que ſon cœur deſire,
Et ſes amours changez par un heureux hazard
De celuy de Phylis ont-ils pris quelque part?

CLEANDRE.

Cette nuit tu l'as veuë en un mépris extréme,
Et maintenant, amy, c'eſt encor elle-meſme:

Son orgueil ſe redouble étant en liberté,
Et devient plus hardy d'agir en ſeureté.
J'eſpére toutefois, à quelque point qu'il monte,
Qu'à la fin...

PHYLIS.

Cependant que vous luy rendrez conte,
Je vay voir mes parens, que ce coup de malheur
A mon occaſion accable de douleur;
Je n'ay tardé que trop à les tirer de peine.

ALIDOR *retenant Cléandre qui la veut ſuivre.*

Eſt-ce donc tout de bon qu'elle t'eſt inhumaine?

CLEANDRE.

Il la faut ſuivre, Adieu, je te puis aſſeurer
Que je n'ay pas ſujet de me deſeſpérer.
Va voir ton Angélique, & la conte pour tienne,
Si tu la vois d'humeur qui reſſemble à la ſienne.

ALIDOR.

Tu me la rends enfin?

CLEANDRE.

Doraſte tient ſa foy,
Tu poſſédes ſon cœur, qu'auroit-elle pour moy?
Quelques charmants appas qui ſoient ſur ſon viſage,
Je n'y ſçaurois avoir qu'un fort mauvais partage,
Peut-eſtre elle croiroit qu'il luy ſeroit permis
De ne me rien garder ne m'ayant rien promis,
Il vaut mieux que ma flame à ſon tour te la céde.
Mais derechef, Adieu.

SCENE III.

ALIDOR.

Ainſi tout me ſuccéde,
Ses plus ardens deſirs ſe réglent ſur mes vœux,
Il accepte Angélique, & la rend quand je veux,
Quand je taſche à la perdre, il meurt de m'en défaire,
Quand je l'aime, elle ceſſe auſſi-toſt de luy plaire,
Mon cœur preſt à guérir, le ſien ſe trouve atteint,
Et mon feu rallumé, le ſien ſe trouve éteint,
Il aime quand je quitte, il quitte alors que j'aime,
Et ſans eſtre rivaux nous aimons en lieu meſme.
C'en eſt fait, Angélique, & je ne ſçaurois plus
Rendre contre tes yeux des combats ſuperflus,
De ton affection cette preuve derniére
Reprend ſur tous mes ſens une puiſſance entiére,
Les ombres de la nuit m'ont redonné le jour.
Que j'eus de perfidie & que je vy d'amour!
Quand je ſçeus que Cléandre avoit manqué ſa proye,
Que j'en eus de regret, & que j'en ay de joye!
Plus je t'étois ingrat, plus tu me chériſſois,
Et ton ardeur croiſſoit, plus je te trahiſſois.
Auſſi j'en fus honteux, & confus dans mon ame,
La honte & le remords rallumérent ma flame.
Que l'Amour pour nous vaincre a de chemins divers,
Et que malaiſément on rompt de ſi beaux fers!
C'eſt en vain qu'on reſiste aux traits d'un beau viſage,
En vain à ſon pouvoir refuſant ſon courage,

On veut éteindre un feu par ſes yeux allumé,
Et ne le point aimer quand on s'en voit aimé :
Sous ce dernier appas l'Amour a trop de force,
Il jette dans nos cœurs une trop douce amorce,
Et ce tyran ſecret de nos affections
Saiſit trop puiſſamment nos inclinations.
Auſſi ma liberté n'a plus rien qui me flate,
Le grand ſoin que j'en eus partoit d'une ame ingrate,
Et mes deſſeins d'accord avecque mes deſirs
A ſervir Angélique ont mis tous mes plaiſirs.
Mais hélas ! ma raiſon eſt-elle aſſez hardie,
Pour croire qu'on me ſouffre après ma perfidie ?
Quelque ſecret inſtinct à mon bonheur fatal
Ne la porte-t'il point à me vouloir du mal ?
Que de mes trahiſons elle ſeroit vengée,
Si comme mon humeur la ſienne eſtoit changée !
Mais qui la changeroit, puis qu'elle ignore encor
Tous les laſches complots du rebelle Alidor ?
Que dy-je, malheureux ? ah ! c'eſt trop me méprendre,
Elle en a trop appris du billet de Cléandre,
Son nom au lieu du mien en ce papier ſouscrit
Ne luy montre que trop le fond de mon eſprit.
Sur ma foy toutefois elle le prit ſans lire,
Et ſi le Ciel vengeur contre moy ne conſpire,
Elle s'y fie aſſez pour n'en avoir rien leu.
Entrons, quoy qu'il en ſoit, d'un eſprit réſolu,
Deſrobons à ſes yeux le témoin de mon crime,
Et ſi pour l'avoir leu ſa colére s'anime,
Et qu'elle veuille uſer d'une juſte rigueur,
Nous ſçavons les moyens de regagner ſon cœur.

SCENE IV.

DORASTE, LYCANTE.

DORASTE.

Ne ſollicite plus mon ame refroidie,
Je mépriſe Angélique après ſa perfidie,
Mon cœur s'eſt révolté contre ſes laſches traits,
Et qui n'a point de foy n'a point pour moy d'attraits.
Veux-tu qu'on me trahiſſe & que mon amour dure?
J'ay ſouffert ſa rigueur, mais je hay ſon parjure,
Et tiens ſa trahiſon indigne à l'avenir
D'occuper aucun lieu dedans mon ſouvenir.
Qu'Alidor la poſſéde, il eſt traiſtre comme elle,
Jamais pour ce ſujet nous n'aurons de querelle.
Pourrois-je avec raiſon luy vouloir quelque mal
De m'avoir délivré d'un esprit déloyal?
Ma colére l'épargne, & n'en veut qu'à Cléandre,
Il verra que ſon pire étoit de ſe méprendre,
Et ſi je puis jamais trouver ce raviſſeur,
Il me rendra ſoudain, & la vie, & ma ſœur.

LYCANTE.

Faites mieux, puisque à peine elle pourroit prétendre
Une fortune égale à celle de Cléandre,
En faveur de ſes biens calmez voſtre couroux,
Et de ſon raviſſeur faites-en ſon époux.

Bien qu'il euſt fait deſſein ſur une autre perſonne,
Faites-luy retenir ce qu'un hazard luy donne;
Je croy que cét Hymen pour ſatisfaction
Plaira mieux à Phylis que ſa punition.

DORASTE.

Nous conſultons en vain, ma pourſuite étant vaine.

LYCANTE.

Nous le rencontrerons, n'en ſoyez point en peine,
Où que ſoit ſa retraite, il n'eſt pas toûjours nuit,
Et ce qu'un jour nous cache un autre le produit.
Mais Dieux! voila Phylis qu'il a déja renduë.

SCENE V.

DORASTE, PHYLIS, LYCANTE.

DORASTE.

Ma ſœur, je te retrouve après t'avoir perduë!
Et de grace, quel lieu me cache le voleur
Qui pour s'eſtre mépris a cauſé ton malheur?
Que ſon trépas...

PHYLIS.

Tout beau peut-eſtre ta colére
Au lieu de ton rival en veut à ton beau-frére.

En un mot, tu ſçauras qu'en cét enlévement
Mes larmes m'ont acquis Cléandre pour Amant,
Son cœur m'eſt demeuré pour peine de ſon crime,
Et veut changer un rapt en amour légitime.
Il fait tous ſes efforts pour gagner mes parens,
Et s'il les peut fléchir, quant à moy, je me rens.
Non, à dire le vray, que ſon objet me tente,
Mais mon pére content je dois eſtre contente.
Tandis, par la feneſtre ayant veu ton retour,
Je t'ay voulu ſur l'heure apprendre cét amour,
Pour te tirer de peine & rompre ta colére.

DORASTE.

Crois-tu que cét Hymen puiſſe me ſatisfaire?

PHYLIS.

Si tu n'és ennemy de mes contentemens,
Ne pren mes intereſts que dans mes ſentimens;
Ne fay point le mauvais ſi je ne ſuis mauvaiſe,
Et ne condamne rien à moins qu'il me déplaiſe.
En cette occaſion, ſi tu me veux du bien,
C'eſt à toy de régler ton eſprit ſur le mien.
Je reſpecte mon pére, & le tiens aſſez ſage
Pour ne réſoudre rien à mon deſavantage.
Si Cléandre le gagne, & m'en peut obtenir,
Je croy de mon devoir...

LYCANTE.

Je l'aperçoy venir,
Réſolvez-vous, Monſieur, à ce qu'elle deſire.

SCENE V'I.

DORASTE, CLEANDRE, PHYLIS, LYCANTE.

CLEANTE.

Si vous n'étes d'humeur, Madame, à vous dédire,
Tout me rit deſormais, j'ay leur conſentement.
Mais excuſez, Monſieur, le transport d'un Amant,
Et ſouffrez qu'un rival confus de ſon offence
Pour en perdre le nom entre en voſtre alliance.
Ne me refuſez point un oubly du paſſé,
Et ſon reſſouvenir à jamais effacé,
Banniſſant toute aigreur, recevez un beau-frére
Que voſtre ſœur accepte après l'aveu d'un pére.

DORASTE.

Quand j'aurois ſur ce point des avis différens,
Je ne puis contredire au chois de mes parens;
Mais outre leur pouvoir, voſtre ame généreuſe,
Et ce franc procedé qui rend ma ſœur heureuſe,
Vous acquiérent les biens qu'ils vous ont accordez,
Et me font ſouhaiter ce que vous demandez.
Vous m'avez obligé de m'oſter Angélique,
Rien de ce qui la touche à preſent ne me pique,
Je n'y prens plus de part après ſa trahiſon,
Je l'aimay par malheur, & la hay par raiſon.
Mais la voicy qui vient de ſon Amant ſuivie.

SCENE VII.

ALIDOR, ANGELIQUE,
DORASTE, CLEANDRE, PHYLIS,
LYCANTE.

ALIDOR.

Finiſſez vos mépris, ou m'arrachez la vie.

ANGELIQUE.

Ne m'importune plus, infidelle. Ah! ma ſœur,
Comme as-tu pû ſi-toſt tromper ton raviſſeur?

PHYLIS *à Angélique.*

Il n'en a plus le nom, & ſon feu légitime
Authoriſé des miens en efface le crime;
Le hazard me le donne, & changeant ſes deſſeins
Il m'a miſe en ſon cœur auſſi-bien qu'en ſes mains;
Son erreur fut ſoudain de ſon amour ſuivie,
Et je ne l'ay ravy qu'après qu'il m'a ravie.
Jusque-là tes beautez ont poſſédé ſes vœux,
Mais l'Amour d'Alidor faiſoit taire ſes feux,
De peur de l'offenſer te cachant ſon martire
Il me venoit conter ce qu'il ne t'oſoit dire;
Mais nous changeons de ſort par cét enlévement,
Tu perds un Serviteur & j'y gagne un Amant.

DORASTE *à Phylis.*

Dy-luy qu'elle en perd deux, mais qu'elle s'en conſole,
Puisqu'avec Alidor je luy rends ſa parole.

A Angélique.

Satisfaites ſans crainte à vos intentions,
Je ne mets plus d'obstacle à vos affections.
Si vous fauſſez déja la parole donnée,
Que ne ferez-vous point après noſtre Hyménée?
Pour moy mal-aiſément on me trompe deux fois,
Vous l'aimez, j'y conſens, & luy céde mes droits.

ALIDOR.

Puisque vous me pouvez accepter ſans parjure,
Pouvez-vous conſentir que voſtre rigueur dure?
Vos yeux ſont-ils changez? vos feux ſont-ils éteints?
Et quand mon amour croiſt, produit-il vos dédains?
Voulez-vous...

ANGELIQUE.

Déloyal, ceſſe de me pourſuivre,
Si je t'aime jamais, je veux ceſſer de vivre.
Quel espoir mal conçeu te rapproche de moy?
Aurois-je de l'amour pour qui n'a point de foy?

DORASTE.

Quoy, le banniſſez-vous parce qu'il vous reſſemble?
Cette union d'humeurs vous doit unir enſemble,
Pour ce manque de foy c'eſt trop le rejetter,
Il ne l'a pratiqué que pour vous imiter.

ANGELIQUE.

Ceſſez de reprocher à mon ame troublée
La faute où la porta ſon ardeur aveuglée.
Vous ſeul avez ma foy, vous ſeul à l'avenir
Pouvez à voſtre gré me la faire tenir :
Si toutefois après ce que j'ay pû commettre
Vous me pouvez haïr jusqu'à me la remettre,
Un Cloiſtre deſormais bornera mes deſſeins :
C'eſt là que je prendray des mouvemens plus ſains,
C'eſt là que loin du Monde & de ſa vaine pompe,
Je n'auray qui tromper, non-plus que qui me trompe.

ALIDOR.

Mon ſoucy...

ANGELIQUE.

Tes ſoucis doivent tourner ailleurs.

PHYLIS *à Angélique.*

De grace pren pour luy des ſentimens meilleurs.

DORASTE *à Phylis.*

Nous leur nuiſons, ma ſœur, hors de noſtre preſence
Elle ſe porteroit à plus de complaiſance,
L'Amour ſeul aſſez fort pour la perſüader
Ne veut point d'autre tiers à les r'accommoder.

CLEANDRE *à Doraste.*

Mon amour ennuyé des yeux de tant de monde
Adore la raiſon où voſtre avis ſe fonde.

Adieu, belle Angélique, Adieu, c'eſt juſtement
Que voſtre raviſſeur vous céde à voſtre Amant.

DORASTE *à Angélique.*

Je vous eus par dépit, luy ſeul il vous mérite,
Ne luy refuſez point ma part que je luy quitte.

PHYLIS.

Si tu t'aimes, ma ſœur, fais-en autant que moy,
Et laiſſe à tes parens à diſpoſer de toy.
Ce ſont des jugemens imparfaits que les noſtres.
Le Cloiſtre a ſes douceurs, mais le Monde en a d'autres,
Qui pour avoir un peu moins de ſolidité
N'accommodent que mieux noſtre inſtabilité.
Je croy qu'un bon deſſein dans le Cloiſtre te porte,
Mais un dépit d'amour n'en eſt pas bien la porte,
Et l'on court grand hazard d'un cuiſant repentir
De ſe voir en priſon ſans eſpoir d'en ſortir.

CLEANDRE *à Phylis.*

N'acheverez-vous point?

PHYLIS.

J'ay fait, & vous vay ſuivre.
Adieu, par mon éxemple appren comme il faut vivre,
Et pren pour Alidor un naturel plus doux.
Cléandre, Doraste, Phylis, & Lycante rentrent.

ANGELIQUE.

Rien ne rompra le coup à quoy je me réſous.
Je me veux éxempter de ce honteux commerce

Où la déloyauté ſi pleinement s'éxerce :
Un Cloiſtre eſt deſormais l'objet de mes deſirs,
L'ame ne gouſte point ailleurs de vrais plaiſirs.
Ma foy qu'avoit Doraste engageoit ma franchiſe,
Et je ne voy plus rien, puis qu'il me l'a remiſe,
Qui me retienne au Monde ou m'arréte en ce lieu.
Cherche une autre à trahir, & pour jamais, Adieu.

SCENE VIII.

ALIDOR.

Que par cette retraite elle me favoriſe !
Alors que mes deſſeins cédent à mes amours,
Et qu'ils ne ſçauroient plus défendre ma franchiſe,
Sa haine & ſes refus viennent à leur ſecours.
J'avois beau la trahir, une ſecrette amorce
Rallumoit dans mon cœur l'amour par la pitié,
Mes feux en recevoient une nouvelle force,
Et toûjours leur ardeur en croiſſoit de moitié.
Ce que cherchoit par là mon ame peu ruſée,
De contraires moyens me l'ont fait obtenir :
Je ſuis libre à preſent qu'elle eſt deſabuſée,
Et je ne l'abuſois que pour le devenir.
Impuiſſant ennemy de mon indifférence,
Je brave, vain Amour, ton débile pouvoir,
Ta force ne venoit que de mon espérance,
Et c'eſt ce qu'aujourd'huy m'oſte ſon deſeſpoir.

Je ceſſe d'eſpérer, & commence de vivre,
Je vy doreſnavant puisque je vis à moy,
Et quelques doux aſſauts qu'un autre objet me livre,
C'eſt de moy ſeulement que je prendray la loy.
Beautez, ne penſez point à rallumer ma flame,
Vos regards ne ſçauroient aſſervir ma raiſon,
Et ce ſera beaucoup emporté ſur mon ame
S'ils me font curieux d'apprendre voſtre nom.
Nous feindrons toutefois pour nous donner carriére,
Et pour mieux déguiſer nous en prendrons un peu,
Mais nous ſçaurons toûjours rebrouſſer en arriére,
Et quand il nous plaira nous retirer du jeu.
Cependant Angélique enfermant dans un Cloiſtre
Ses yeux dont nous craignions la fatale clarté,
Les murs qui garderont ces tyrans de paroiſtre
Serviront de remparts à noſtre liberté.
Je ſuis hors de péril qu'après ſon mariage
Le bonheur d'un jaloux augmente mon ennuy,
Et ne ſeray jamais ſujet à cette rage
Qui naiſt de voir ſon bien entre les mains d'autruy.
Ravy qu'aucun n'en ait ce que j'ay pû prétendre,
Puisqu'elle dit au Monde un éternel Adieu,
Comme je la donnois ſans regret à Cléandre,
Je verray ſans regret qu'elle ſe donne à Dieu.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

MEDEE,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

CREON, Roy de Corinthe.
ÆGEE, Roy d'Athénes.
JASON, Mary de Médée.
POLLUX, Argonaute, amy de Jaſon.
CREUSE, Fille de Créon.
MEDEE, Femme de Jaſon.
CLEONE, Gouvernante de Créüſe.
NERINE, Suivante de Médée.
THEUDAS, Domeſtique de Créon.
TROUPE des Gardes de Créon.

La Scéne eſt à Corinthe.

MEDEE,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

POLLUX, JASON.

POLLUX.

Que je ſens à la fois de ſurpriſe, & de joye!
Se peut-il qu'en ces lieux enfin je vous revoye,
Que Pollux dans Corinthe ait rencontré Jaſon?

JASON.

Vous n'y pouviez venir en meilleure ſaiſon,
Et pour vous rendre encor l'ame plus étonnée,
Préparez-vous à voir mon ſecond Hyménée.

POLLUX.

Quoy? Médée eſt donc morte, amy?

JASON.

Non, elle vit,
Mais un objet plus beau la chaſſe de mon lit.

POLLUX.

Dieux! & que fera t'elle?

JASON.

Et que fit Hypſipile,
Que pouſſer les éclats d'un couroux inutile?
Elle jetta des cris, elle verſa des pleurs,
Elle me ſouhaita mille & mille malheurs,
Dit que j'étois ſans foy, ſans cœur, ſans conſcience,
Et laſſe de le dire elle prit patience.
Médée en ſon malheur en pourra faire autant:
Qu'elle ſouſpire, pleure, & me nomme inconstant,
Je la quitte à regret, mais je n'ay point d'excuſe
Contre un pouvoir plus fort qui me donne à Créüſe.

POLLUX.

Créüſe eſt donc l'objet qui vous vient d'enflamer?
Je l'aurois deviné ſans l'entendre nommer.
Jaſon ne fit jamais de communes Maîtreſſes,
Il eſt né ſeulement pour charmer les Princeſſes,
Et haïroit l'Amour, s'il avoit ſous ſa loy
Rangé de moindres cœurs que des filles de Roy.
Hypſipile à Lemnos, ſur le Phaſe Médée,
Et Créüſe à Corinthe, autant vaut, poſſedée,
Font bien voir qu'en tous lieux ſans le ſecours de Mars
Les Sceptres ſont acquis à ſes moindres regards.

JASON.

Auſſi je ne ſuis pas de ces Amants vulgaires,
J'accommode ma flame au bien de mes affaires,
Et ſous quelque climat que me jette le Sort,
Par maxime d'Etat je me fais cét effort.
Nous voulant à Lemnos rafraiſchir dans la ville,
Qu'euſſions nous fait, Pollux, ſans l'amour d'Hypſipile?
Et depuis, à Colchos, que fit voſtre Jaſon,
Que cajoler Médée & gagner la Toiſon?
Alors ſans mon amour qu'euſt fait voſtre vaillance?
Euſt-elle du Dragon trompé la vigilance?
Ce peuple que la Terre enfantoit tout armé,
Qui de vous l'euſt défait, ſi Jaſon n'euſt aimé?
Maintenant qu'un éxil m'interdit ma Patrie,
Créüſe eſt le ſujet de mon idolatrie;
Et j'ay trouvé l'adreſſe, en luy faiſant la Cour,
De relever mon ſort ſur les aiſles d'Amour.

POLLUX.

Que parlez-vous d'éxil? la haine de Pélie...

JASON.

Me fait, tout mort qu'il eſt, fuir de la Theſſalie.

POLLUX.

Il eſt mort!

JASON.

Ecoutez, & vous ſçaurez comment
Son trépas ſeul m'oblige à cét éloignement.
Après ſix ans paſſez depuis noſtre voyage
Dans les plus grands plaiſirs qu'on gouſte au mariage,

Mon pére tout caduc émouvant ma pitié,
Je conjuray Médée au nom de l'amitié...

POLLUX.

J'ay ſçeu comme ſon Art forçant les Destinées
Luy rendit la vigueur de ſes jeunes années;
Ce fut, s'il m'en ſouvient, icy que je l'appris,
D'où ſoudain un voyage en Aſie entrepris
Fait que, nos deux ſejours diviſez par Neptune,
Je n'ay point ſçeu depuis quelle eſt voſtre fortune.
Je n'en fais qu'arriver.

JASON.

Apprenez donc de moy
Le ſujet qui m'oblige à luy manquer de foy.
Malgré l'averſion d'entre nos deux familles
De mon tyran Pélie elle gagne les filles,
Et leur feint de ma part tant d'outrages reçeus,
Que ces foibles esprits ſont aiſément déçeus.
Elle fait amitié, leur promet des merveilles,
Du pouvoir de ſon Art leur remplit les oreilles,
Et pour mieux leur montrer comme il eſt infiny,
Leur étale ſur tout mon pére rajeuny.
Pour épreuve, elle égorge un Belier à leurs veuës,
Le plonge en un bain d'eaux & d'herbes inconnuës,
Luy forme un nouveau ſang avec cette liqueur,
Et luy rend d'un Agneau la taille & la vigueur.
Les ſœurs crient miracle, & chacune ravie
Conçoit pour ſon vieux pére une pareille envie,
Veut un effet pareil, le demande, & l'obtient;
Mais chacune a ſon but. Cependant la nuit vient

Médée après le coup d'une ſi belle amorce
Prépare de l'eau pure, & des herbes ſans force,
Redouble le ſommeil des Gardes, & du Roy,
La ſuite au ſeul récit me fait trembler d'effroy.
A force de pitié ces filles inhumaines
De leur pére endormy vont épuiſer les veines,
Leur tendreſſe crédule à grands coups de couteau
Prodigue ce vieux ſang & fait place au nouveau;
Le coup le plus mortel s'impute à grand ſervice,
On nomme piété ce crüel ſacrifice,
Et l'amour paternel qui fait agir leurs bras
Croiroit commettre un crime à n'en commettre pas.
Médée eſt éloquente à leur donner courage,
Chacune toutefois tourne ailleurs ſon viſage,
Une ſecrete horreur condamne leur deſſein,
Et refuſe leurs yeux à conduire leur main.

POLLUX.

A me repreſenter ce tragique ſpectacle,
Qui fait un parricide, & promet un miracle,
J'ay de l'horreur moy-meſme, & ne puis concevoir
Qu'un eſprit jusque là ſe laiſſe decevoir.

JASON.

Ainſi mon pére Æſon recouvra ſa jeuneſſe,
Mais oyez le ſurplus. Ce grand courage ceſſe,
L'épouvante les prend, Médée en raille, & fuit.
Le jour découvre à tous les crimes de la nuit,
Et pour vous épargner un diſcours inutile,
Acaſte nouveau Roy fait mutiner la ville,
Nomme Jaſon l'autheur de cette trahiſon,
Et pour venger ſon pére aſſiége ma maiſon.

Mais j'étois déja loin auſſi-bien que Médée,
Et ma famille enfin à Corinthe abordée,
Nous ſalüons Créon, dont la bénignité
Nous promet contre Acaste un lieu de ſeureté.
Que vous diray-je plus? mon bon-heur ordinaire
M'acquiert les volontez de la fille & du pére,
Si bien que de tous deux également chéry,
L'un me veut pour ſon gendre, & l'autre pour mary.
D'un rival couronné les grandeurs ſouveraines,
La Majesté d'Ægée, & le Scéptre d'Athénes
N'ont rien à leur avis de comparable à moy,
Et banny que je ſuis, je leur ſuis plus qu'un Roy.
Je voy trop ce bonheur, mais je le diſſimule,
Et bien que pour Créüſe un pareil feu me bruſle,
Du devoir conjugal je combats mon amour,
Et je ne l'entretiens que pour faire ma Cour.
Acaste cependant menace d'une guerre
Qui doit perdre Créon & dépeupler ſa terre;
Puis changeant tout à coup ſes réſolutions,
Il propoſe la paix ſous des conditions.
Il demande d'abord & Jaſon & Médée,
On luy refuſe l'un, & l'autre eſt accordée,
Je l'empeſche, on debat, & je fais tellement
Qu'enfin il ſe réduit à ſon banniſſement.
De nouveau je l'empeſche, & Créon me refuſe,
Et pour m'en conſoler il m'offre ſa Créüſe.
Qu'euſſay-je fait, Pollux, en cette extrémité
Qui commettoit ma vie avec ma loyauté?
Car ſans doute à quitter l'utile pour l'honneſte,
La paix alloit ſe faire aux dépens de ma teſte,
Le mépris inſolent des offres d'un grand Roy

Aux mains d'un ennemy livroit Médée & moy.
Je l'euſſe fait pourtant ſi je n'euſſe eſté pére,
L'amour de mes enfants m'a fait l'ame legére,
Ma perte eſtoit la leur, & cét Hymen nouveau
Avec Médée & moy les tire du tombeau,
Eux ſeuls m'ont fait réſoudre, & la paix s'eſt concluë.

POLLUX.

Bien que de tous coſtez l'affaire réſoluë
Ne laiſſe aucune place aux conſeils d'un amy,
Je ne puis toutesfois l'approuver qu'à demy.
Sur quoy que vous fondiez un traitement ſi rude,
C'eſt montrer pour Médée un peu d'ingratitude,
Ce qu'elle a fait pour vous eſt mal récompenſé :
Il faut craindre après tout ſon courage offencé,
Vous ſçavez mieux que moy ce que peuvent ſes charmes.

JASON.

Ce ſont à ſa fureur d'épouvantables armes,
Mais ſon banniſſement nous en va garantir.

POLLUX.

Gardez d'avoir ſujet de vous en repentir.

JASON.

Quoy qu'il puiſſe arriver, amy, c'eſt choſe faite.

POLLUX.

La termine le Ciel comme je le ſouhaite,
Permettez cependant qu'afin de m'acquitter
J'aille trouver le Roy pour l'en féliciter.

JASON.

Je vous y conduirois, mais j'attens ma Princeſſe,
Qui va ſortir du Temple.

POLLUX.

Adieu, l'amour vous preſſe,
Et je ſerois marry qu'un ſoin officieux
Vous fiſt perdre pour moy des temps ſi précieux.

SCENE II.

JASON.

Depuis que mon esprit eſt capable de flame,
Jamais un trouble égal n'a confondu mon ame,
Mon cœur qui ſe partage en deux affections
Se laiſſe déchirer à mille paſſions.
Je doy tout à Médée, & je ne puis ſans honte
Et d'elle & de ma foy tenir ſi peu de conte :
Je doy tout à Créon, & d'un ſi puiſſant Roy
Je fais un ennemy ſi je garde ma foy :
Je regrette Médée, & j'adore Créüſe,
Je voy mon crime en l'une, en l'autre mon excuſe,
Et deſſus mon regret mes deſirs triomphants
Ont encor le ſecours du ſoin de mes enfants.
Mais la Princeſſe vient, l'éclat d'un tel viſage
Du plus constant du Monde attireroit l'hommage,
Et ſemble reprocher à ma fidélité,
D'avoir oſé tenir contre tant de beauté.

SCENE III.

JASON, CREUSE, CLEONE.

JASON.

Que voſtre zéle eſt long, & que d'impatience
Il donne à voſtre Amant qui meurt en voſtre abſence !

CREUSE.

Je n'ay pas fait pourtant au Ciel beaucoup de vœux,
Ayant Jaſon à moy, j'ay tout ce que je veux.

JASON.

Et moy puis-je eſpérer l'effet d'une priére,
Que ma flame tiendroit à faveur ſinguliére ?
Au nom de noſtre amour, ſauvez deux jeunes fruits,
Que d'un prémier Hymen la couche m'a produits,
Employez-vous pour eux, faites auprès d'un pére
Qu'ils ne ſoient point compris en l'éxil de leur mére.
C'eſt luy ſeul qui bannit ces petits malheureux,
Puiſque dans les Traitez il n'eſt point parlé d'eux.

CREUSE.

J'avois déja parlé de leur tendre innocence,
Et vous y ſerviray de toute ma puiſſance,
Pourveu qu'à voſtre tour vous m'accordiez un point
Que jusques à tantoſt je ne vous diray point.

JASON.

Dites, & quel qu'il ſoit, que ma Reine en diſpoſe.

CREUSE.

Si je puis ſur mon pére obtenir quelque choſe,
Vous le ſçaurez après, je ne veux rien pour rien.

CLEONE.

Vous pourrez au Palais ſuivre cét entretien,
On ouvre chez Médée, oſtez-vous de ſa veuë,
Vos preſences rendroient ſa douleur plus émeuë,
Et vous ſeriez marris que cét esprit jaloux
Meſlaſt ſon amertume à des plaiſirs ſi doux.

SCENE IV.

MEDEE.

Souverains protecteurs des loix de l'Hyménée,
Dieux garands de la foy que Jaſon m'a donnée,
Vous qu'il prit à témoins d'une immortelle ardeur,
Quand par un faux ſerment il vainquit ma pudeur,
Voyez de quel mépris vous traite ſon parjure,
Et m'aidez à venger cette commune injure;
S'il me peut aujourd'huy chaſſer impunément
Vous étes ſans pouvoir, ou ſans reſſentiment.
Et vous, troupe ſçavante en noires barbaries,
Filles de l'Acheron, Peſtes, Larves, Furies,

Fiéres ſœurs, ſi jamais noſtre commerce étroit
Sur vous & vos ſerpens me donna quelque droit,
Sortez de vos cachots avec les meſmes flames,
Et les meſmes tourmens dont vous geſnez les ames:
Laiſſez-les quelque temps repoſer dans leurs fers,
Pour mieux agir pour moy faites treſve aux Enfers,
Apportez-moy du fond des antres de Mégére
La mort de ma rivale, & celle de ſon pére,
Et ſi vous ne voulez mal ſervir mon couroux,
Quelque choſe de pis pour mon perfide époux.
Qu'il coure vagabond de Province en Province,
Qu'il faſſe laſchement la Cour à chaque Prince,
Banny de tous coſtez, ſans bien, & ſans appuy,
Accablé de frayeur, de miſére, d'ennuy,
Qu'à ſes plus grands malheurs aucun ne compatiſſe,
Qu'il ait regret à moy pour ſon dernier ſupplice,
Et que mon ſouvenir jusques dans le tombeau
Attache à ſon esprit un éternel bourreau.
Jaſon me répudie! & qui l'auroit pû croire?
S'il a manqué d'amour, manque-t'il de mémoire?
Me peut-il bien quitter après tant de bien-faits?
M'oſe-t'il bien quitter après tant de forfaits?
Sçachant ce que je puis, ayant veu ce que j'oſe,
Croit-il que m'offencer ce ſoit ſi peu de choſe?
Quoy? mon pére trahy, les Elémens forcez,
D'un frére dans la mer les membres diſperſez,
Luy font-ils preſumer mon audace épuiſée?
Luy font-ils preſumer qu'à mon tour mépriſée,
Ma rage contre luy n'ait par où s'aſſouvir,
Et que tout mon pouvoir ſe borne à le ſervir?
Tu t'abuſes, Jaſon, je ſuis encor moy-meſme.

Tout ce qu'en ta faveur fit mon amour extréme,
Je le feray par haine, & je veux pour le moins,
Qu'un forfait nous ſépare ainſi qu'il nous a joints,
Que mon ſanglant divorce, en meurtres, en carnage,
S'égale aux prémiers jours de noſtre mariage,
Et que noſtre union que rompt ton changement
Trouve une fin pareille à ſon commencement.
Déchirer par morceaux l'enfant aux yeux du pére,
N'eſt que le moindre effet qui ſuivra ma colére;
Des crimes ſi legers furent mes coups d'eſſay,
Il faut bien autrement montrer ce que je ſçay,
Il faut faire un chef-d'œuvre, & qu'un dernier ouvrage
Surpaſſe de bien loin ce foible apprentiſſage.
Mais pour éxécuter tout ce que j'entreprens
Quels Dieux me fourniront des ſecours aſſez grands?
Ce n'eſt plus vous, Enfers, qu'icy je ſollicite,
Vos feux ſont impuiſſants pour ce que je médite.
Autheur de ma naiſſance, auſſi-bien que du jour,
Qu'à regret tu dépars à ce fatal ſéjour,
Soleil, qui vois l'affront qu'on va faire à ta race,
Donne-moy tes chevaux à conduire en ta place,
Accorde cette grace à mon déſir bouillant,
Je veux choir ſur Corinthe avec ton char bruſlant,
Mais ne crains pas de cheute à l'Univers funeſte,
Corinthe conſumé garantira le reſte,
De mon juſte couroux les implacables vœux
Dans ſes odieux murs arréteront tes feux,
Créon en eſt le Prince, & prend Jaſon pour gendre:
C'eſt aſſez mériter d'eſtre réduit en cendre,
D'y voir réduit tout l'Iſthme afin de l'en punir,
Et qu'il n'empeſche plus les deux Mers de s'unir.

SCENE V.

MEDEE, NERINE.

MEDEE.

Et bien, Nérine, à quand, à quand cét Hyménée?
En ont-ils choiſi l'heure? en ſçais-tu la journée?
N'en as-tu rien appris? n'as-tu point veu Jaſon?
N'apprehende-t'il rien après ſa trahiſon?
Croit-il qu'en cét affront je m'amuſe à me plaindre?
S'il ceſſe de m'aimer, qu'il commence à me craindre,
Il verra, le perfide, à quel comble d'horreur
De mes reſſentimens peut monter la fureur.

NERINE.

Modérez les bouillons de cette violence,
Et laiſſez déguiſer vos douleurs au ſilence.
Quoy, Madame! eſt-ce ainſi qu'il faut diſſimuler,
Et faut-il perdre ainſi des menaces en l'air?
Les plus ardens transports d'une haine connuë
Ne ſont qu'autant d'éclairs avortez dans la nuë,
Qu'autant d'avis à ceux que vous voulez punir,
Pour repouſſer vos coups, ou pour les prévenir.
Qui peut ſans s'émouvoir ſupporter une offence,
Peut mieux prendre à ſon point le temps de ſa vengeance,
Et ſa feinte douceur ſous un appas mortel
Méne inſenſiblement ſa victime à l'autel.

MEDEE.

Tu veux que je me taiſe & que je diſſimule!
Nérine, porte ailleurs ce conſeil ridicule,

L'ame en eſt incapable en de moindres malheurs,
Et n'a point où cacher de pareilles douleurs.
Jaſon m'a fait trahir mon païs & mon pére,
Et me laiſſe au milieu d'une terre étrangére,
Sans ſupport, ſans amis, ſans retraite, ſans bien,
La fable de ſon peuple & la haine du mien;
Nérine, après cela tu veux que je me taiſe!
Ne doy-je point encor en témoigner de l'aiſe,
De ce Royal Hymen ſouhaiter l'heureux jour,
Et forcer tous mes ſoins à ſervir ſon amour?

NERINE.

Madame, penſez mieux à l'éclat que vous faites,
Quelque juſte qu'il ſoit, regardez où vous étes.
Conſidérez qu'à peine un eſprit plus remis
Vous tient en ſeureté parmy vos ennemis.

MEDEE.

L'ame doit ſe roidir plus elle eſt menacée,
Et contre la Fortune aller teſte baiſſée,
La choquer hardiment, & ſans craindre la mort
Se preſenter de front à ſon plus rude effort.
Cette laſche ennemie a peur des grands courages,
Et ſur ceux qu'elle abat redouble ſes outrages.

NERINE.

Que ſert ce grand courage où l'on eſt ſans pouvoir?

MEDEE.

Il trouve toûjours lieu de ſe faire valoir.

NERINE.

Forcez l'aveuglement dont vous étes ſéduite,

Pour voir en quel état le Sort vous a réduite.
Voſtre païs vous hait, voſtre époux eſt ſans foy,
Dans un ſi grand revers, que vous reste-t'il?

MEDEE.

Moy,
Moy, dy-je, & c'eſt aſſez.

NERINE.

Quoy? vous ſeule, Madame!

MEDEE.

Ouy, tu vois en moy ſeule, & le fer, & la flame,
Et la Terre, & la Mer, & l'Enfer, & les Cieux,
Et le Scéptre des Rois, & la foudre des Dieux.

NERINE.

L'impétüeuſe ardeur d'un courage ſenſible
A vos reſſentimens figure tout poſſible,
Mais il faut craindre un Roy fort de tant de Sujets.

MEDEE.

Mon pére qui l'étoit rompit-il mes projets?

NERINE.

Non, mais il fut ſurpris, & Créon ſe défie.
Fuyez, qu'à ſes ſoupçons il ne vous ſacrifie.

MEDEE.

Las! je n'ay que trop fuy, cette infidélité
D'un juſte châtiment punit ma laſcheté.
Si je n'euſſe point fuy pour la mort de Pélie,
Si j'euſſe tenu bon dedans la Theſſalie,
Il n'euſt point veu Créüſe, & cét objet nouveau
N'euſt point de noſtre Hymen étouffé le flambeau.

NERINE.

Fuyez encor, de grace.

MEDEE.

Oui, je fuiray, Nérine,
Mais avant de Créon on verra la ruïne.
Je brave la Fortune, & toute ſa rigueur
En m'oſtant un mary ne m'oſte pas le cœur.
Sois ſeulement fidelle, & ſans te mettre en peine,
Laiſſe agir pleinement mon ſçavoir & ma haine.

NERINE *ſeule.*

Madame... Elle me quitte au lieu de m'écouter,
Ces violens transports la vont précipiter,
D'une trop juste ardeur l'inéxorable envie
Luy fait abandonner le ſoucy de ſa vie.
Taſchons encor un coup d'en divertir le cours.
Apaiſer ſa fureur c'eſt conſerver ſes jours.

Fin du prémier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MEDEE, NERINE.

NERINE.

Bien qu'un péril certain ſuive voſtre entrepriſe,
Aſſeurez-vous ſur moy, je vous ſuis toute acquiſe,
Employez mon ſervice aux flames, au poiſon,
Je ne refuſe rien, mais épargnez Jaſon.
Voſtre aveugle vengeance une fois aſſouvie,
Le regret de ſa mort vous coûteroit la vie,
Et les coups violens d'un rigoureux ennuy...

MEDEE.

Ceſſe de m'en parler, & ne crains rien pour luy.
Ma fureur jusque-là n'oſeroit me ſéduire,
Jaſon m'a trop coûté pour le vouloir détruire,
Mon courroux luy fait grace, & ma prémiére ardeur
Soûtient ſon intéreſt au milieu de mon cœur.
Je croy qu'il m'aime encor, & qu'il nourrit en l'ame
Quelques reſtes ſecrets d'une ſi belle flame,
Qu'il ne fait qu'obéïr aux volontez d'un Roy,
Qui l'arrache à Médée en dépit de ſa foy.
Qu'il vive, & s'il ſe peut, que l'ingrat me demeure,
Sinon, ce m'eſt aſſez que ſa Créüſe meure,

Qu'il vive cependant, & joüiſſe du jour
Que luy conſerve encor mon immüable amour.
Créon ſeul & ſa fille ont fait la perfidie,
Eux ſeuls termineront toute la Tragédie,
Leur perte achévera cette fatale paix.

NERINE.

Contentez-vous, Madame, il ſort de ſon Palais.

SCENE II.

CREON, MEDEE, NERINE, Soldats.

CREON.

Quoy! je te vois encor! avec quelle impudence
Peux-tu ſans t'effrayer ſoûtenir ma preſence?
Ignores-tu l'Arreſt de ton banniſſement?
Fais-tu ſi peu de cas de mon commandement?
Voyez comme elle s'enfle, & d'orgueil, & d'audace,
Ses yeux ne ſont que feu, ſes regards que menace.
Gardes, empeſchez-la de s'approcher de moy.
Va, purge mes Etats d'un tel monstre que toy,
Délivre mes Sujets, & moy-meſme de crainte.

MEDEE.

Dequoy m'accuſe-t'on? quel crime, quelle plainte
Pour mon banniſſement vous donne tant d'ardeur?

CREON.

Ah, l'innocence meſme, & la meſme candeur!

Médée eſt un miroir de vertu ſignalée,
Quelle inhumanité de l'avoir éxilée !
Barbare, as-tu ſi-toſt oublié tant d'horreurs?
Repaſſe tes forfaits, repaſſe tes erreurs,
Et de tant de païs nomme quelque contrée
Dont tes méchancetez te permettent l'entrée.
Toute la Theſſalie en armes te pourſuit,
Ton pére te déteste, & l'Univers te fuit :
Me doy-je en ta faveur charger de tant de haines,
Et ſur mon peuple & moy faire tomber tes peines?
Va pratiquer ailleurs tes noires actions,
J'ay racheté la paix à ces conditions.

MEDEE.

Laſche paix, qu'entre vous, ſans m'avoir écoutée,
Pour m'arracher mon bien, vous avez complotée,
Paix, dont le deshonneur vous demeure éternel.
Quiconque ſans l'ouïr condamne un criminel,
Son crime euſt-il cent fois mérité le ſupplice,
D'un juste châtiment il fait une injustice.

CREON.

Au regard de Pélie, il fut bien mieux traité,
Avant que l'égorger tu l'avois écouté?

MEDEE.

Ecouta-t'il Jaſon quand ſa haine couverte
L'envoya ſur nos bords ſe livrer à ſa perte?
Car comment voulez-vous que je nomme un deſſein
Au deſſus de ſa force & du pouvoir humain?
Apprenez quelle étoit cette illustre conqueſte,
Et de combien de morts j'ay garanty ſa teſte.

Il falloit mettre au joug deux Taureaux furieux,
Des tourbillons de feu s'élançoient de leurs yeux,
Et leur maiſtre Vulcain pouſſoit par leur haleine
Un long embraſement deſſus toute la Plaine :
Eux domptez, on entroit en de nouveaux hazards,
Il falloit labourer les triſtes champs de Mars,
Et des dents d'un Serpent enſemencer leur terre,
Dont la ſtérilité fertile pour la guerre
Produiſoit à l'inſtant des eſcadrons armez
Contre la meſme main qui les avoit ſemez.
Mais quoy qu'euſt fait contre eux une valeur parfaite,
La Toiſon n'étoit pas au bout de leur défaite :
Un Dragon enyvré des plus mortels poiſons
Qu'enfantent les péchez de toutes les ſaiſons,
Vomiſſant mille traits de ſa gorge enflamée,
La gardoit beaucoup mieux que toute cette Armée.
Jamais Etoile, Lune, Aurore, ny Soleil
Ne virent abaiſſer ſa paupiére au ſommeil.
Je l'ay ſeule aſſoupy, ſeule j'ay par mes charmes
Mis au joug les Taureaux, & défait les Genſdarmes.
Si lors à mon devoir mon deſir limité
Euſt conſervé ma gloire & ma fidélité,
Si j'euſſe eu de l'horreur de tant d'énormes fautes,
Que devenoit Jaſon, & tous vos Argonautes?
Sans moy ce vaillant Chef que vous m'avez ravy
Fuſt péry le prémier, & tous l'auroient ſuivy.
Je ne me repens point d'avoir par mon adreſſe
Sauvé le ſang des Dieux, & la fleur de la Gréce ;
Zéthez, & Calaïs, & Pollux, & Caſtor,
Et le charmant Orphée, & le ſage Neſtor,
Tous vos Héros enfin tiennent de moy la vie :

Je vous les verray tous poſſéder ſans envie,
Je vous les ay ſauvez, je vous les céde tous;
Je n'en veux qu'un pour moy, n'en ſoyez point jaloux.
Pour de ſi bons effets laiſſez-moy l'infidelle,
Il eſt mon crime ſeul, ſi je ſuis criminelle,
Aimer cét inconſtant c'eſt tout ce que j'ay fait:
Si vous me puniſſez, rendez-moy mon forfait.
Eſt-ce uſer comme il faut d'un pouvoir légitime,
Que me faire coupable, & joüir de mon crime?

CREON.

Va te plaindre à Colchos.

MEDEE.

Le retour m'y plaira,
Que Jaſon m'y remette ainſi qu'il m'en tira,
Je ſuis preſte à partir ſous la meſme conduite
Qui de ces lieux aimez précipita ma fuite.
O d'un injuſte affront les coups les plus crüels!
Vous faites différence entre deux criminels!
Vous voulez qu'on l'honore, & que de deux complices
L'un ait voſtre couronne, & l'autre des ſupplices!

CREON.

Ceſſe de plus meſler ton intéreſt au ſien,
Ton Jaſon pris à part eſt trop homme de bien,
Le ſéparant de toy ſa défence eſt facile.
Jamais il n'a trahy ſon pére, ny ſa ville,
Jamais ſang innocent n'a fait rougir ſes mains,
Jamais il n'a prêté ſon bras à tes deſſeins,
Son crime, s'il en a, c'eſt de t'avoir pour femme;
Laiſſe-le s'affranchir d'une honteuſe flame,

Ren-luy ſon innocence en t'éloignant de nous,
Porte en d'autres climats ton inſolent couroux,
Tes herbes, tes poiſons, ton cœur impitoyable,
Et tout ce qui jamais a fait Jaſon coupable.

MEDEE.

Peignez mes actions plus noires que la nuit,
Je n'en ay que la honte, il en a tout le fruit.
Ce fut en ſa faveur que ma ſçavante audace
Immola ſon Tyran par les mains de ſa race,
Joignez-y mon païs & mon frére, il ſuffit
Qu'aucun de tant de maux ne va qu'à ſon profit.
Mais vous le ſçaviez tous quand vous m'avez reçeuë,
Voſtre ſimplicité n'a point été déçeuë;
En ignoriez-vous un, quand vous m'avez promis
Un rempart aſſeuré contre mes ennemis?
Ma main ſaignante encor du meurtre de Pélie
Soûlevoit contre moy toute la Theſſalie,
Quand voſtre cœur ſenſible à la compaſſion
Malgré tous mes forfaits prit ma protection.
Si l'on me peut depuis imputer quelque crime,
C'eſt trop peu que l'éxil, ma mort eſt légitime :
Sinon, à quel propos me traitez-vous ainſi ?
Je ſuis coupable ailleurs, mais innocente icy.

CREON.

Je ne veux plus icy d'une telle innocence,
Ny ſouffrir en ma Cour ta fatale preſence.
Va...

MEDEE.

Dieux juſtes vengeurs!

CREON.

Va, dy-je, en d'autres lieux
Par tes cris importuns ſolliciter les Dieux.
Laiſſe-nous tes enfants, je ſerois trop ſévére,
Si je les puniſſois des crimes de leur mére,
Et bien que je le pûſſe avec juſte raiſon,
Ma fille les demande en faveur de Jaſon.

MEDEE.

Barbare humanité qui m'arrache à moy-meſme,
Et feint de la douceur pour m'oſter ce que j'aime!
Si Jaſon & Créüſe ainſi l'ont ordonné,
Qu'ils me rendent le ſang que je leur ay donné.

CREON.

Ne me replique plus, ſuy la loy qui t'eſt faite,
Prépare ton départ, & penſe à ta retraite.
Pour en délibérer, & choiſir le quartier,
De grace ma bonté te donne un jour entier.

MEDEE.

Quelle grace!

CREON.

Soldats, remettez-la chez elle,
Sa contestation deviendroit éternelle.
Médée rentre, & Créon continuë.
Quel indomptable eſprit! quel arrogant maintien
Accompagnoit l'orgueil d'un ſi long entretien!
A-t'elle rien fléchy de ſon humeur altiére?
A-t'elle pû deſcendre à la moindre priére?
Et le ſacré reſpect de ma condition
En a-t'il arraché quelque ſubmiſſion?

SCENE III.

CREON, JASON, CREUSE, CLEONE, Soldats.

CREON.

Te voila ſans rivale, & mon païs ſans guerres,
Ma fille, c'eſt demain qu'elle ſort de nos terres,
Nous n'avons deſormais que craindre de ſa part;
Acaste eſt ſatisfait d'un ſi proche départ,
Et ſi tu peux calmer le courage d'Ægée
Qui voit par noſtre chois ſon ardeur négligée,
Fais état que demain nous aſſeure à jamais
Et dedans, & dehors, une profonde paix.

CREUSE.

Je ne croy pas, Seigneur, que ce vieux Roy d'Athénes,
Voyant aux mains d'autruy le fruit de tant de peines,
Meſle tant de foibleſſe à ſon reſſentiment,
Que ſon prémier couroux ſe diſſipe aiſément.
J'espére toutefois qu'avec un peu d'adreſſe
Je pourray le réſoudre à perdre une Maîtreſſe,
Dont l'âge peu ſortable & l'inclination
Répondoient aſſez mal à ſon affection.

JASON.

Il doit vous témoigner par ſon obéïſſance
Combien ſur ſon esprit vous avez de puiſſance,

Et s'il s'obstine à ſuivre un injuste couroux,
Nous ſçaurons, ma Princeſſe, en rabatre les coups,
Et nos préparatifs contre la Theſſalie
Ont trop dequoy punir ſa flame & ſa folie.

CREON.

Nous n'en viendrons pas là, regarde ſeulement
A le payer d'estime & de remerciment.
Je voudrois pour tout autre un peu de raillerie,
Un vieillard amoureux mérite qu'on en rie :
Mais le troſne ſoûtient la Majesté des Rois
Au deſſus du mépris, comme au deſſus des loix.
On doit toûjours respect au Scéptre, à la Couronne ;
Remets tout, ſi tu veux, aux ordres que je donne,
Je ſçauray l'apaiſer avec facilité,
Si tu ne te défens qu'avec civilité.

SCENE IV.

JASON, CREUSE, CLEONE.

JASON.

Que ne vous doy-je point pour cette préférence
Où mes deſirs n'oſoient porter mon espérance !
C'eſt bien me témoigner un amour infiny
De mépriſer un Roy pour un pauvre banny.
A toutes ſes grandeurs préférer ma miſére !
Tourner en ma faveur les volontez d'un pére !
Garantir mes enfants d'un éxil rigoureux !

CREUSE.

Qu'a pû faire de moindre un courage amoureux ?
La fortune a montré dedans voſtre naiſſance
Un trait de ſon envie, ou de ſon impuiſſance,
Elle devoit un Scéptre au ſang dont vous naiſſez,
Et ſans luy vos vertus le méritoient aſſez.
L'Amour qui n'a pû voir une telle injuſtice
Supplée à ſon defaut, ou punit ſa malice,
Et vous donne au plus fort de vos adverſitez
Le Scéptre que j'attens, & que vous méritez.
La gloire m'en demeure, & les races futures
Contant noſtre Hyménée entre vos aventures,
Vanteront à jamais mon amour généreux
Qui d'un ſi grand Héros rompt le ſort malheureux.
Après tout, cependant, riez de ma foibleſſe.
Preſte de poſſéder le Phénix de la Gréce,
La fleur de nos guerriers, le ſang de tant de Dieux,
La robe de Médée a donné dans mes yeux ;
Mon caprice à ſon luſtre attachant mon envie
Sans elle trouve à dire au bonheur de ma vie,
C'eſt ce qu'ont prétendu mes deſſeins relevez
Pour le prix des enfants que je vous ay ſauvez.

JASON.

Que ce prix eſt leger pour un ſi bon office !
Il y faut toutefois employer l'artifice,
Ma jalouſe en fureur n'eſt pas femme à ſouffrir
Que ma main l'en dépouille afin de vous l'offrir ;
Des treſors dont ſon pére épuiſe la Scythie
C'eſt tout ce qu'elle a pris, quand elle en eſt ſortie.

CREUSE.

Qu'elle a fait un beau chois! jamais éclat pareil
Ne ſema dans la nuit les clartez du Soleil.
Les perles avec l'or confuſement meſlées,
Mille pierres de prix ſur ſes bords étalées,
D'un mélange divin ébloüiſſent les yeux;
Jamais rien d'approchant ne ſe fit en ces lieux.
Pour moy, tout auſſi-toſt que je l'en vis parée,
Je ne fis plus d'état de la Toiſon dorée,
Et dûſſiez-vous vous-meſme en eſtre un peu jaloux,
J'en eus presques envie auſſi-toſt que de vous.
Pour apaiſer Médée & réparer ſa perte,
L'Epargne de mon pére entiérement ouverte
Luy met à l'abandon tous les treſors du Roy,
Pourveu que cette Robe & Jaſon ſoient à moy.

JASON.

N'en doutez point, ma Reine, elle vous eſt acquiſe,
Je vay chercher Nérine, & par ſon entremiſe
Obtenir de Médée avec dextérité
Ce que refuſeroit ſon courage irrité.
Pour elle vous ſçavez que j'en fuy les approches,
J'aurois peine à ſouffrir l'orgueil de ſes reproches,
Et je me connoy mal, ou dans noſtre entretien
Son couroux s'allumant allumeroit le mien.
Je n'ay point un esprit complaiſant à ſa rage
Jusques à ſupporter ſans replique un outrage,
Et ce ſeroient pour moy d'éternels déplaiſirs
De reculer par là l'effet de vos deſirs.

Mais ſans plus de diſcours, d'une maiſon voiſine
Je vay prendre le temps que ſortira Nérine;
Souffrez, pour avancer voſtre contentement,
Que malgré mon amour je vous quitte un moment.

CLEONE.

Madame, j'aperçoy venir le Roy d'Athénes.

CREUSE.

Allez donc, voſtre veuë augmenteroit ſes peines.

CLEONE.

Souvenez-vous de l'air dont il le faut traiter.

CREUSE.

Ma bouche accortement ſçaura s'en acquiter.

SCENE V.

ÆGEE, CREUSE, CLEONE.

ÆGEE.

Sur un bruit qui m'étonne & que je ne puis croire,
Madame, mon amour jaloux de voſtre gloire
Vient ſçavoir s'il eſt vray que vous ſoyez d'accord
Par un honteux Hymen de l'Arreſt de ma mort.
Voſtre peuple en frémit, voſtre Cour en murmure,
Et tout Corinthe enfin s'impute à grande injure,
Qu'un fugitif, un traiſtre, un meurtrier de Rois
Luy donne à l'avenir des Princes & des Loix.

Il ne peut endurer que l'horreur de la Gréce
Pour prix de ſes forfaits épouſe ſa Princeſſe,
Et qu'il faille ajuſter à vos titres d'honneur,
Femme d'un aſſaſſin & d'un empoiſonneur.

CREUSE.

Laiſſez agir, grand Roy, la raiſon ſur voſtre ame,
Et ne le chargez point des crimes de ſa femme.
J'épouſe un malheureux, & mon pére y conſent,
Mais Prince, mais vaillant, & ſur tout innocent.
Non-pas que je ne faille en cette préférence ;
De voſtre rang au ſien je ſçay la différence :
Mais ſi vous connoiſſez l'amour & ſes ardeurs,
Jamais pour ſon objet il ne prend les grandeurs ;
Avoüez que ſon feu n'en veut qu'à la perſonne,
Et qu'en moy vous n'aimiez rien moins que ma couronne.
Souvent je ne ſçay quoy qu'on ne peut exprimer
Nous ſurprend, nous emporte, & nous force d'aimer,
Et ſouvent ſans raiſon les objets de nos flames
Frapent nos yeux enſemble & ſaiſiſſent nos ames.
Ainſi nous avons veu le ſouverain des Dieux
Au mépris de Junon aimer en ces bas lieux,
Vénus quitter ſon Mars & négliger ſa priſe,
Tantoſt pour Adonis, & tantoſt pour Anchiſe,
Et c'eſt peut-eſtre encor avec moins de raiſon
Que, bien que vous m'aimiez, je me donne à Jaſon.
D'abord dans mon esprit vous euſtes ce partage,
Je vous estimay plus, & l'aimay davantage.

ÆGEE.

Gardez ces complimens pour de moins enflamez,
Et ne m'estimez point qu'autant que vous m'aimez.

Que me ſert cét aveu d'une erreur volontaire?
Si vous croyez faillir, qui vous force à le faire?
N'accuſez point l'amour ny ſon aveuglement,
Quand on connoit ſa faute on manque doublement.

CREUSE.

Puis donc que vous trouvez la mienne inexcuſable,
Je ne veux plus, Seigneur, me confeſſer coupable.
L'amour de mon païs & le bien de l'Etat
Me défendoient l'Hymen d'un ſi grand Potentat.
Il m'euſt fallu ſoudain vous ſuivre en vos Provinces,
Et priver mes Sujets de l'aſpect de leurs Princes;
Voſtre Scéptre pour moy n'eſt qu'un pompeux éxil.
Que me ſert ſon éclat, & que me donne-t'il?
M'éleve-t'il d'un rang plus haut que Souveraine,
Et ſans le poſſéder ne me voy-je pas Reine?
Graces aux Immortels, dans ma condition
J'ay dequoy m'aſſouvir de cette ambition,
Je ne veux point changer mon Scéptre contre un autre,
Je perdrois ma Couronne en acceptant la voſtre,
Corinthe eſt bon Sujet, mais il veut voir ſon Roy,
Et d'un Prince éloigné rejetteroit la loy.
Joignez à ces raiſons qu'un pére un peu ſur l'âge,
Dont ma ſeule preſence adoucit le veufvage,
Ne ſçauroit ſe réſoudre à ſéparer de luy
De ſes debiles ans l'eſpérance & l'appuy,
Et vous reconnoiſtrez que je ne vous préfére
Que le bien de l'Etat, mon païs, & mon pére.
Voila ce qui m'oblige au chois d'un autre époux:
Mais comme ces raiſons ſont peu d'effet ſur vous,

Afin de redonner le repos à voſtre ame,
Souffrez que je vous quitte.

ÆGEE *ſeul.*

Allez, allez, Madame,
Etaler vos appas & vanter vos mépris
A l'infame ſorcier qui charme vos eſprits.
De cette indignité faites un mauvais conte,
Riez de mon ardeur, riez de voſtre honte,
Favoriſez celuy de tous vos Courtiſans
Qui raillera le mieux le déclin de mes ans.
Vous joüirez fort peu d'une telle inſolence;
Mon amour outragé court à la violence,
Mes vaiſſeaux à la rade aſſez proches du Port
N'ont que trop de ſoldats à faire un coup d'effort.
La jeuneſſe me manque, & non pas le courage:
Les Rois ne perdent point les forces avec l'âge,
Et l'on verra peut-eſtre avant ce jour finy
Ma paſſion vengée & voſtre orgueil puny.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NERINE.

Malheureux inſtrument du malheur qui nous preſſe,
Que j'ay pitié de toy, déplorable Princeſſe!
Avant que le Soleil ait fait encor un tour,
Ta perte inévitable achéve ton amour.
Ton deſtin te trahit, & ta beauté fatale
Sous l'appas d'un Hymen t'expoſe à ta rivale,
Ton Scéptre eſt impuiſſant à vaincre ſon effort,
Et le jour de ſa fuite eſt celuy de ta mort.
Sa vengeance à la main elle n'a qu'à réſoudre,
Un mot du haut des Cieux fait deſcendre le foudre,
Les Mers pour noyer tout n'attendent que ſa loy,
La Terre offre à s'ouvrir ſous le Palais du Roy,
L'Air tient les Vents tous preſts à ſuivre ſa colére,
Tant la Nature eſclave a peur de luy déplaire,
Et ſi ce n'eſt aſſez de tous les Elemens,
Les Enfers vont ſortir à ſes commandemens.
Moy, bien que mon devoir m'attache à ſon ſervice,
Je luy préte à regret un ſilence complice,

D'un loüable deſir mon cœur ſollicité
Luy feroit avec joye une infidélité :
Mais loin de s'arréter, ſa rage découverte
A celle de Créüſe ajoûteroit ma perte,
Et mon funeſte avis ne ſerviroit de rien
Qu'à confondre mon ſang dans les bouillons du ſien.
D'un mouvement contraire à celuy de mon ame
La crainte de la mort m'oſte celle du blâme,
Et ma timidité s'efforce d'avancer
Ce que hors du péril je voudrois traverſer.

SCENE II.

JASON, NERINE.

JASON.

Nérine, & bien, que dit, que fait noſtre éxilée?
Dans ton cher entretien s'eſt-elle conſolée?
Veut-elle bien céder à la néceſſité?

NERINE.

Je trouve en ſon chagrin moins d'animoſité.
De moment en moment ſon ame plus humaine
Abaiſſe ſa colére, & rabat de ſa haine,
Déja ſon déplaiſir ne nous veut plus de mal.

JASON.

Fay-luy prendre pour tous un ſentiment égal.
Toy qui de mon amour connoiſſois la tendreſſe,
Tu peux connoiſtre auſſi quelle douleur me preſſe;

Je me ſens déchirer le cœur à ſon départ,
Créüſe en ſes malheurs prend meſme quelque part,
Ses pleurs en ont coulé, Créon meſme ſouſpire,
Luy préfére à regret le bien de ſon Empire :
Et ſi dans ſon Adieu ſon cœur moins irrité
En vouloit mériter la libéralité,
Si jusque-là Médée apaiſoit ſes menaces,
Qu'elle euſt ſoin de partir avec ſes bonnes graces,
Je ſçay (comme il eſt bon) que ſes treſors ouverts
Luy ſeroient ſans réſerve entiérement offerts,
Et malgré les malheurs où le Sort l'a réduite,
Soulageroient ſa peine, & ſoûtiendroient ſa fuite.

NERINE.

Puisqu'il faut ſe réſoudre à ce banniſſement,
Il faut en adoucir le mécontentement,
Cette offre y peut ſervir, & par elle j'eſpére
Avec un peu d'adreſſe apaiſer ſa colére.
Mais d'ailleurs toutefois n'attendez rien de moy,
S'il faut prendre congé de Créüſe & du Roy :
L'objet de voſtre amour & de ſa jalouſie
De toutes ſes fureurs l'auroit toſt reſſaiſie.

JASON.

Pour montrer ſans les voir ſon courage apaiſé,
Je te diray, Nérine, un moyen fort aiſé,
Et de ſi longue main je connoy ta prudence,
Que je t'en fais ſans peine entiére confidence.
Créon bannit Médée, & ſes ordres précis
Dans ſon banniſſement enveloppoient ſes fils;
La pitié de Créüſe a tant fait vers ſon pére,
Qu'ils n'auront point de part au malheur de leur mére.

Elle luy doit par eux quelque remerciment;
Qu'un preſent de ſa part ſuive leur compliment:
Sa robe dont l'éclat ſied mal à ſa fortune,
Et n'eſt à ſon éxil qu'une charge importune,
Luy gagneroit le cœur d'un Prince liberal,
Et de tous ſes treſors l'abandon général.
D'une vaine parure inutile à ſa peine
Elle peut acquérir dequoy faire la Reine:
Créüſe, ou je me trompe, en a quelque deſir,
Et je ne penſe pas qu'elle puſt mieux choiſir.
Mais la voicy qui ſort, ſouffre que je l'évite.
Ma rencontre la trouble, & mon aſpect l'irrite.

SCENE III.

MEDEE, JASON, NERINE.

MEDEE.

Ne fuyez pas, Jaſon, de ces funeſtes lieux,
C'eſt à moy d'en partir, recevez mes Adieux.
Accoûtumée à fuir, l'éxil m'eſt peu de choſe,
Sa rigueur n'a pour moy de nouveau que ſa cauſe,
C'eſt pour vous que j'ay fuy, c'eſt vous qui me chaſſez.
Où me renvoyez-vous, ſi vous me banniſſez?
Iray-je ſur le Phaſe, où j'ay trahy mon pére,
Apaiſer de mon ſang les Manes de mon frére?
Iray-je en Theſſalie, où le meurtre d'un Roy
Pour victime aujourd'huy ne demande que moy?

Il n'eſt point de climat, dont mon amour fatale
N'ait acquis à mon nom la haine générale,
Et ce qu'ont fait pour vous mon ſçavoir & ma main
M'a fait un ennemy de tout le genre humain.
Reſſouvien-t'en, ingrat, remets-toy dans la Plaine
Que ces Taureaux affreux bruſloient de leur haleine,
Revoy ce champ guerrier dont les ſacrez ſillons
Elevoient contre toy de ſoudains bataillons,
Ce Dragon qui jamais n'eut les paupiéres cloſes;
Et lors préfére-moy Créüſe, ſi tu l'oſes.
Qu'ay-je épargné depuis qui fuſt en mon pouvoir?
Ay-je auprès de l'amour écouté mon devoir?
Pour jetter un obstacle à l'ardente pourſuite
Dont mon pére en fureur touchoit déja ta fuite,
Semay-je avec regret mon frére par morceaux?
A ce funeste objet épandu ſur les eaux,
Mon pére trop ſenſible aux droits de la Nature
Quitta tous autres ſoins que de ſa ſepulture,
Et par ce nouveau crime émouvant ſa pitié
J'arrétay les effets de ſon inimitié.
Prodigue de mon ſang, honte de ma famille,
Auſſi crüelle ſœur que déloyale fille,
Ces titres glorieux plaiſoient à mes amours,
Je les pris ſans horreur pour conſerver tes jours.
Alors certes, alors mon mérite étoit rare,
Tu n'étois point honteux d'une femme Barbare:
Quand à ton pére uſé je rendis la vigueur,
J'avois encor tes vœux, j'étois encor ton cœur,
Mais cette affection mourant avec Pélie
Dans le meſme tombeau ſe vit enſevelie;
L'ingratitude en l'ame & l'impudence au front,

Une Scythe en ton lit te fut lors un affront;
Et moy que tes deſirs avoient tant ſouhaitée,
Le Dragon aſſoupy, la Toiſon emportée,
Ton tyran maſſacré, ton pére rajeuny,
Je devins un objet digne d'eſtre banny.
Tes deſſeins achevez j'ay mérité ta haine,
Il t'a fallu ſortir d'une honteuſe chaiſne,
Et prendre une moitié qui n'a rien plus que moy
Que le bandeau Royal que j'ay quitté pour toy.

JASON.

Ah! que n'as-tu des yeux à lire dans mon ame,
Et voir les purs motifs de ma nouvelle flame!
Les tendres ſentimens d'un amour paternel
Pour ſauver mes enfants me rendent criminel,
Si l'on peut nommer crime un malheureux divorce,
Où le ſoin que j'ay d'eux me réduit & me force.
Toy-meſme, furieuſe, ay-je peu fait pour toy,
D'arracher ton trépas aux vengeances d'un Roy?
Sans moy ton inſolence alloit eſtre punie,
A ma ſeule priére on ne t'a que bannie:
C'eſt rendre la pareille à tes grands coups d'effort,
Tu m'as ſauvé la vie, & j'empeſche ta mort.

MEDEE.

On ne m'a que bannie! ô bonté ſouveraine!
C'eſt donc une faveur & non pas une peine!
Je reçois une grace au lieu d'un châtiment!
Et mon éxil encor doit un remerciment!
Ainſi l'avare ſoif du brigand aſſouvie,
Il s'impute à pitié de nous laiſſer la vie,

Quand il n'égorge point il croit nous pardonner,
Et ce qu'il n'oſte pas il penſe le donner.

JASON.

Tes diſcours dont Créon de plus en plus s'offence,
Le forceroient enfin à quelque violence.
Eloigne-toy d'icy tandis qu'il t'eſt permis,
Les Rois ne ſont jamais de foibles ennemis.

MEDEE.

A travers tes conſeils je vois aſſez ta ruſe,
Ce n'eſt là m'en donner qu'en faveur de Créüſe,
Ton amour déguiſé d'un ſoin officieux
D'un objet importun veut délivrer ſes yeux.

JASON.

N'appelle point amour un change inévitable,
Où Créüſe fait moins que le Sort qui m'accable.

MEDEE.

Peux-tu bien ſans rougir deſavoüer tes feux?

JASON.

Et bien, ſoit, ſes attraits captivent tous mes vœux,
Toy, qu'un amour furtif ſouilla de tant de crimes,
M'oſes-tu reprocher des ardeurs légitimes?

MEDEE.

Ouy, je te les reproche, & de plus...

JASON.

Quels forfaits?

MEDEE.

La trahiſon, le meurtre, & tous ceux que j'ay faits.

JASON.

Il manque encor ce point à mon ſort déplorable
Que de tes crüautez on me faſſe coupable.

MEDEE.

Tu preſumes en vain de t'en mettre à couvert,
Celuy-là fait le crime à qui le crime ſert.
Que chacun indigné contre ceux de ta femme
La traite en ſes discours de méchante & d'infame;
Toy ſeul, dont ſes forfaits ont fait tout le bonheur
Tien-la pour innocente, & défen ſon honneur.

JASON.

J'ay honte de ma vie, & je hay ſon uſage,
Depuis que je la dois aux effets de ta rage.

MEDEE.

La honte généreuſe, & la haute vertu!
Puisque tu la hais tant, pourquoy la gardes-tu?

JASON.

Au bien de nos enfants, dont l'âge foible & tendre
Contre tant de malheurs ne ſçauroit ſe défendre.
Deviens en leur faveur d'un naturel plus doux.

MEDEE.

Mon ame à leur ſujet redouble ſon couroux.

Faut-il ce deshonneur pour comble à mes miſéres,
Qu'à mes enfants Créüſe enfin donne des fréres?
Tu vas meſler, impie, & mettre en rang pareil
Des neveux de Syſiphe avec ceux du Soleil!

JASON.

Leur grandeur ſoûtiendra la fortune des autres,
Créüſe & ſes enfants conſerveront les noſtres.

MEDEE.

Je l'empeſcheray bien, ce mélange odieux,
Qui deshonnore enſemble, & ma race, & les Dieux.

JASON.

Laſſez de tant de maux cédons à la Fortune.

MEDEE.

Ce corps n'enferme pas une ame ſi commune,
Je n'ay jamais ſouffert qu'elle me fiſt la loy,
Et toûjours ma fortune a dépendu de moy.

JASON.

La peur que j'ay d'un Scéptre...

MEDEE.

Ah cœur remply de feinte!
Tu masques tes deſirs d'un faux titre de crainte,
Un Scéptre eſt l'objet ſeul qui fait ton nouveau choîs.

JASON.

Veux-tu que je m'expoſe aux haines de deux Rois,

Et que mon imprudence attire ſur nos teſtes
D'un & d'autre coſté de nouvelles tempeſtes?

MEDEE.

Fuy-les, fuy-les tous deux, fuy Médée à ton tour,
Et garde au moins ta foy, ſi tu n'as plus d'amour.

JASON.

Il eſt aiſé de fuir, mais il n'eſt pas facile
Contre deux Rois aigris de trouver un azile.
Qui leur reſistera s'ils viennent à s'unir?

MEDEE.

Qui me reſistera ſi je te veux punir,
Déloyal? auprès d'eux crains-tu ſi peu Médée!
Que toute leur puiſſance en armes débordée
Diſpute contre moy ton cœur qu'ils m'ont ſurpris,
Et ne ſois du combat que le juge & le prix:
Joins-leur, ſi tu le veux, mon pére & la Scythie,
En moy ſeule ils n'auront que trop forte Partie.
Bornes-tu mon pouvoir à celuy des Humains?
Contr'eux, quand il me plaiſt, j'arme leurs propres mains,
Tu le ſçais, tu l'as veu, quand ces fils de la Terre
Par leurs coups mutüels terminérent leur guerre.
Miſérable! je puis adoucir des Taureaux,
La flame m'obéït, & je commande aux eaux,
L'Enfer tremble & les Cieux, ſi-toſt que je les nomme,
Et je ne puis toucher les volontez d'un homme!
Je t'aime encor, Jaſon, malgré ta laſcheté,
Je ne m'offence plus de ta legéreté,
Je ſens à tes regards décroiſtre ma colére,
De moment en moment ma fureur ſe modére,

Et je cours ſans regret à mon banniſſement
Puisque j'en voy ſortir ton établiſſement.
Je n'ay plus qu'une grace à demander en ſuite.
Souffre que mes enfants accompagnent ma fuite,
Que je t'admire encor en chacun de leurs traits,
Que je t'aime & te baiſe en ces petits portraits,
Et que leur cher objet entretenant ma flame
Te preſente à mes yeux auſſi-bien qu'à mon ame.

JASON.

Ah! repren ta colére, elle a moins de rigueur.
M'enlever mes enfants c'eſt m'arracher le cœur,
Et Juppiter tout preſt à m'écraſer du foudre
Mon trépas à la main, ne pourroit m'y réſoudre.
C'eſt pour eux que je change, & la Parque ſans eux
Seule de noſtre Hymen pourroit rompre les nœuds.

MEDEE.

Cét amour paternel, qui te fournit d'excuſes,
Me fait ſouffrir auſſi que tu me les refuſes,
Je ne t'en preſſe plus, & preſte à me bannir
Je ne veux plus de toy qu'un leger ſouvenir.

JASON.

Ton amour vertüeux fait ma plus grande gloire,
Ce ſeroit me trahir qu'en perdre la mémoire,
Et le mien envers toy qui demeure éternel
T'en laiſſe en cét Adieu le ſerment ſolemnel.
Puiſſent briſer mon chef les traits les plus ſévéres
Que lancent des grands Dieux les plus aſpres coléres,
Qu'ils s'uniſſent enſemble afin de me punir,
Si je ne perds la vie avant ton ſouvenir!

SCENE IV.

MEDEE, NERINE.

MEDEE.

J'y donneray bon ordre, il eſt en ta puiſſance
D'oublier mon amour, mais non pas ma vengeance
Je la ſçauray graver en tes eſprits glacez
Par des coups trop profonds pour en eſtre effacez
Il aime ſes enfants, ce courage infléxible,
Son foible eſt découvert, par eux il eſt ſenſible,
Par eux mon bras armé d'une juſte rigueur
Va trouver des chemins à luy percer le cœur.

NERINE.

Madame, épargnez-les, épargnez vos entrailles,
N'avancez point par là vos propres funérailles,
Contre un ſang innocent pourquoy vous irriter,
Si Créüſe en vos laqs ſe vient précipiter?
Elle-meſme s'y jette, & Jaſon vous la livre.

MEDEE.

Tu flates mes deſirs.

NERINE.

Que je ceſſe de vivre
Si ce que je vous dy n'eſt pure verité.

MEDEE.

Ah! ne me tien donc plus l'ame en perpléxité.

NERINE.

Madame, il faut garder que quelqu'un ne nous voye,
Et du Palais du Roy découvre noſtre joye.
Un deſſein éventé ſuccéde rarement.

MEDEE.

Rentrons donc, & mettons nos ſecrets ſeurement.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MEDEE, NERINE.

MEDEE *ſeule dans ſa grotte Magique.*

C'eſt trop peu de Jaſon que ton œil me deſrobe,
C'eſt trop peu de mon lit, tu veux encor ma robe,
Rivale inſatiable, & c'eſt encor trop peu
Si la force à la main tu l'as ſans mon aveu;
Il faut que par moy-meſme elle te ſoit offerte,
Que perdant mes enfants j'achéte encor leur perte;
Il en faut un hommage à tes divins attraits,
Et des remercimens au vol que tu me fais.
Tu l'auras, mon refus ſeroit un nouveau crime,
Mais je t'en veux parer pour eſtre ma victime,
Et ſous un faux ſemblant de liberalité
Saouler, & ma vengeance, & ton avidité.
Le charme eſt achevé, tu peux entrer, Nérine.

Nérine ſort, & Médée continuë.

Mes maux dans ces poiſons trouvent leur médecine.
Voy combien de Serpens à mon commandement
D'Afrique jusqu'icy n'ont tardé qu'un moment,

Et contraints d'obéïr à mes charmes funestes,
Ont ſur ce don fatal vomy toutes leurs pestes.
L'amour à tous mes ſens ne fut jamais ſi doux,
Que ce triste appareil à mon esprit jaloux.
Ces herbes ne ſont pas d'une vertu commune,
Moy-meſme en les cueillant je fis paſlir la Lune,
Quand les cheveux flottants, le bras & le pied nu,
J'en dépouillay jadis un climat inconnu.
Voy mille autres venins; cette liqueur épaiſſe
Meſle du ſang de l'Hydre avec celuy de Neſſe,
Python eut cette langue, & ce plumage noir
Eſt celuy qu'une Harpye en fuyant laiſſa choir.
Par ce tiſon Althée aſſouvit ſa colére,
Trop pitoyable ſœur, & trop crüelle mére.
Ce feu tomba du Ciel avecque Phaéton,
Cét autre vient des flots du pierreux Phlégéton,
Et celuy-cy jadis remplit en nos contrées
Des Taureaux de Vulcain les gorges enſoufrées.
Enfin tu ne vois là, poudres, racines, eaux,
Dont le pouvoir mortel n'ouvriſt mille tombeaux,
Ce preſent déceptif a beu toute leur force,
Et bien mieux que mon bras vengera mon divorce.
Mes tyrans par leur perte apprendront que jamais...
Mais d'où vient ce grand bruit que j'entens au Palais?

NERINE.

Du bonheur de Jaſon, & du malheur d'Ægée,
Madame, peu s'en faut qu'il ne vous ait vengée.
Ce généreux vieillard ne pouvant ſupporter
Qu'on luy vole à ſes yeux ce qu'il croit mériter,

Et que ſur ſa couronne & ſa perſévérance
L'éxil de voſtre époux ait eu la préférence,
A taſché par la force à repouſſer l'affront
Que ce nouvel Hymen luy porte ſur le front.
Comme cette beauté pour luy toute de glace
Sur les bords de la mer contemploit la bonace,
Il la voit mal ſuivie & prend un ſi beau temps
A rendre ſes deſirs & les voſtres contens.
De ſes meilleurs ſoldats une troupe choiſie
Enferme la Princeſſe & ſert ſa jalouſie;
L'effroy qui la ſurprend la jette en paſmoiſon,
Et tout ce qu'elle peut c'eſt de nommer Jaſon.
Ses Gardes à l'abord font quelque reſiſtance,
Et le Peuple leur préte une foible aſſiſtance;
Mais l'obstacle leger de ces débiles cœurs
Laiſſoit honteuſement Créüſe à leurs vainqueurs,
Déja presque en leur bord elle étoit enlevée...

MEDEE.

Je devine la fin, mon traiſtre l'a ſauvée.

NERINE.

Ouy, Madame, & de plus Ægée eſt priſonnier,
Voſtre époux à ſon myrthe ajouſte ce laurier,
Mais apprenez comment.

MEDEE.

N'en dy pas davantage,
Je ne veux point ſçavoir ce qu'a fait ſon courage,
Il ſuffit que ſon bras a travaillé pour nous,
Et rend une victime à mon juste couroux.

Nérine, mes douleurs auroient peu d'allégeance
Si cét enlévement l'oſtoit à ma vengeance.
Pour quitter ſon païs en eſt-on malheureux?
Ce n'eſt pas ſon éxil, c'eſt ſa mort que je veux,
Elle auroit trop d'honneur de n'avoir que ma peine,
Et de verſer des pleurs pour eſtre deux fois Reine.
Tant d'inviſibles feux enfermez dans ce don,
Que d'un titre plus vray j'appelle ma rançon,
Produiront des effets bien plus doux à ma haine.

NERINE.

Par là vous vous vengez & la perte eſt certaine,
Mais contre la fureur de ſon pére irrité
Où penſez-vous trouver un lieu de ſeureté?

MEDEE.

Si la priſon d'Ægée a ſuivy ſa défaite,
Tu peux voir qu'en l'ouvrant je m'ouvre une retraite,
Et que ſes fers briſez malgré leurs attentats
A ma protection engagent ſes Etats.
Dépeſche ſeulement, & cours vers ma rivale
Luy porter de ma part cette robe fatale.
Méne-luy mes enfants, & fay-les, ſi tu peux,
Preſenter par leur pére à l'objet de ſes vœux.

NERINE.

Mais, Madame, porter cette robe empestée
Que de tant de poiſons vous avez infectée,
C'eſt pour voſtre Nérine un trop funeste employ,
Avant que ſur Créüſe ils agiroient ſur moy.

MEDEE.

Ne crains pas leur vertu, mon charme la modére,
Et luy deffend d'agir que ſur elle & ſon pére.
Pour un ſi grand effet prens un cœur plus hardy,
Et ſans me repliquer fay ce que je te dy.

SCENE II.

CREON, POLLUX, Soldats.

CREON.

Nous devons bien chérir cette valeur parfaite
Qui de nos raviſſeurs nous donne la défaite.
Invincible Héros, c'eſt à voſtre ſecours
Que je doy deſormais le bon-heur de mes jours.
C'eſt vous ſeul aujourd'huy dont la main vengereſſe
Rend à Créon ſa fille, à Jaſon ſa Maîtreſſe,
Met Ægée en priſon, & ſon orgueil à bas,
Et fait mordre la Terre à ſes meilleurs ſoldats.

POLLUX.

Grand Roy, l'heureux ſuccès de cette délivrance
Vous eſt beaucoup mieux dû qu'à mon peu de vaillance ;
C'eſt vous ſeul & Jaſon, dont les bras indomptez
Portoient avec effroy la mort de tous coſtez,
Pareils à deux Lyons, dont l'ardente furie
Dépeuple en un moment toute une bergerie.
L'éxemple glorieux de vos faits plus qu'humains
Echauffoit mon courage & conduiſoit mes mains :

J'ay ſuivy, mais de loin, des actions ſi belles
Qui laiſſoient à mon bras tant d'illustres modelles.
Pourroit-on reculer en combattant ſous vous,
Et n'avoir point de cœur à ſeconder vos coups?

CREON.

Voſtre valeur qui ſouffre en cette repartie
Oſte toute croyance à voſtre modestie.
Mais puisque le refus d'un honneur mérité
N'eſt pas un petit trait de généroſité,
Je vous laiſſe en joüir. Autheur de la victoire,
Ainſi qu'il vous plaira départez-en la gloire,
Comme elle eſt voſtre bien, vous pouvez la donner.
Que prudemment les Dieux ſçavent tout ordonner!
Voyez, brave guerrier, comme voſtre arrivée
Au jour de nos malheurs ſe trouve réſervée,
Et qu'au point que le Sort oſoit nous menacer,
Ils nous ont envoyé dequoy le terraſſer.
Digne ſang de leur Roy, Demy-dieu magnanime,
Dont la vertu ne peut recevoir trop d'estime,
Qu'avons-nous plus à craindre, & quel destin jaloux
Tant que nous vous aurons, s'oſera prendre à nous?

POLLUX.

Appréhendez pourtant, grand Prince.

CREON.

Et quoy?

POLLUX.

Médée,
Qui par vous de ſon lit ſe voit dépoſſédée.

Je crains qu'il ne vous ſoit malaiſé d'empeſcher
Qu'un gendre valeureux ne vous coûte bien cher.
Après l'aſſaſſinat d'un Monarque & d'un frére,
Peut-il eſtre de ſang qu'elle épargne ou révére?
Accoûtumée au meurtre & ſçavante en poiſon,
Voyez ce qu'elle a fait pour acquérir Jaſon,
Et ne preſumez pas, quoy que Jaſon vous die,
Que pour le conſerver elle ſoit moins hardie.

CREON.

C'eſt dequoy mon esprit n'eſt plus inquiété,
Par ſon banniſſement j'ay fait ma ſeureté,
Elle n'a que fureur & que vengeance en l'ame,
Mais en ſi peu de temps que peut faire une femme?
Je n'ay préscrit qu'un jour de terme à ſon départ.

POLLUX.

C'eſt peu pour une femme, & beaucoup pour ſon Art,
Sur le pouvoir humain ne réglez pas les charmes.

CREON.

Quelques puiſſants qu'ils ſoient, je n'en ay point d'alarmes,
Et quand bien ce delay devroit tout hazarder,
Ma parole eſt donnée, & je la veux garder.

SCENE III.

CREON, POLLUX, CLEONE.

CREON.

Que ſont nos deux Amants, Cléone?

CLEONE.

La Princeſſe,
Seigneur, près de Jaſon reprend ſon allegreſſe ;
Et ce qui ſert beaucoup à ſon contentement,
C'eſt de voir que Médée eſt ſans reſſentiment.

CREON.

Et quel Dieu ſi propice a calmé ſon courage ?

CLEONE.

Jaſon & ſes enfants qu'elle vous laiſſe en gage.
La grace que pour eux Madame obtient de vous
A calmé les transports de ſon esprit jaloux.
Le plus riche preſent qui fuſt en ſa puiſſance
A ſes remercimens joint ſa reconnoiſſance.
Sa robe ſans pareille, & ſur qui nous voyons
Du Soleil ſon ayeul briller mille rayons,
Que la Princeſſe meſme avoit tant ſouhaitée,
Par ces petits Héros luy vient d'eſtre apportée,
Et fait voir clairement les merveilleux effets
Qu'en un cœur irrité produiſent les bien-faits.

CREON.

Et bien, qu'en dites-vous ? qu'avons-nous plus à craindre ?

POLLUX.

Si vous ne craignez rien, que je vous trouve à plaindre !

CREON.

Un ſi rare preſent montre un esprit remis.

POLLUX.

J'eus toûjours pour ſuspects les dons des ennemis,
Ils font aſſez ſouvent ce que n'ont pû leurs armes :
Je connoy de Médée, & l'esprit, & les charmes,
Et veux bien m'expoſer aux plus cruels trépas,
Si ce rare preſent n'eſt un mortel appas.

CREON.

Ses enfants ſi chéris qui nous ſervent d'oſtages,
Nous peuvent-ils laiſſer quelque ſorte d'ombrages?

POLLUX.

Peut-eſtre que contre eux s'étend ſa trahiſon,
Qu'elle ne les prend plus que pour ceux de Jaſon,
Et qu'elle s'imagine, en haine de leur pére,
Que n'étant plus ſa femme, elle n'eſt plus leur mére.
Renvoyez-luy, Seigneur, ce don pernicieux,
Et ne vous chargez point d'un poiſon précieux.

CLEONE.

Madame cependant en eſt toute ravie,
Et de s'en voir parée elle bruſle d'envie.

POLLUX.

Où le péril égale & paſſe le plaiſir,
Il faut ſe faire force, & vaincre ſon deſir.
Jaſon dans ſon amour a trop de complaiſance
De ſouffrir qu'un tel don s'accepte en ſa preſence.

CREON.

Sans rien mettre au hazard, je ſçauray dextrement
Accorder vos ſoupçons & ſon contentement.

Nous verrons dès ce ſoir ſur une criminelle
Si ce preſent nous cache une embuſche mortelle.
Niſe pour ſes forfaits destinée à mourir
Ne peut par cette épreuve injustement périr;
Heureuſe, ſi ſa mort nous rendoit ce ſervice,
De nous en découvrir le funeste artifice!
Allons-y de ce pas, & ne conſumons plus
De temps, ny de discours en debats ſuperflus.

SCENE IV.

ÆGEE *en priſon.*

Demeure affreuſe des coupables,
Lieux maudits, funeste ſéjour,
Dont jamais avant mon amour
Les Scéptres n'ont été capables,
Redoublez puiſſamment voſtre mortel effroy,
Et joignez à mes maux une ſi vive atteinte,
Que mon ame chaſſée ou s'enfuyant de crainte
Deſrobe à mes vainqueurs le ſupplice d'un Roy.

Le triste bonheur où j'aspire!
Je ne veux que haſter ma mort,
Et n'accuſe mon mauvais ſort
Que de ſouffrir que je respire.
Puisqu'il me faut mourir, que je meure à mon chois,
Le coup m'en ſera doux s'il eſt ſans infamie;
Prendre l'ordre à mourir d'une main ennemie,
C'eſt mourir pour un Roy beaucoup plus d'une fois.

Malheureux Prince, on te mépriſe
Quand tu t'arrétes à ſervir,
Si tu t'efforces de ravir,
Ta priſon ſuit ton entrepriſe.
Ton amour qu'on dédaigne & ton vain attentat
D'un éternel affront vont ſouiller ta mémoire;
L'un t'a déja coûté ton repos & ta gloire,
L'autre va te coûter ta vie & ton Etat.

Destin, qui punis mon audace,
Tu n'as que de juſtes rigueurs,
Et s'il eſt d'aſſez tendres cœurs
Pour compatir à ma disgrace,
Mon feu de leur tendreſſe étouffe la moitié,
Puisqu'à bien comparer mes fers avec ma flame,
Un vieillard amoureux mérite plus de blâme,
Qu'un Monarque en priſon n'eſt digne de pitié.

Crüel autheur de ma miſére,
Peste des cœurs, tyran des Rois,
Dont les impérieuſes loix
N'épargnent pas meſme ta mére,
Amour contre Jaſon tourne ton trait fatal,
Au pouvoir de tes dards je remets ma vengeance,
Atterre ſon orgueil, & montre ta puiſſance
A perdre également l'un & l'autre rival.

Qu'une implacable jalouſie
Suive ſon nuptial flambeau,
Que ſans ceſſe un objet nouveau
S'empare de ſa fantaiſie,

Que Corinthe à ſa veuë accepte un autre Roy,
Qu'il puiſſe voir ſa race à ſes yeux égorgée,
Et pour dernier malheur, qu'il ait le ſort d'Ægée,
Et devienne à mon âge amoureux comme moy.

SCENE V.

ÆGEE, MEDEE.

ÆGEE.

Mais d'où vient ce bruit ſourd? quelle paſle lumiére
Diſſipe ces horreurs, & frappe ma paupiére?
Mortel, qui que tu ſois, détourne icy tes pas,
Et de grace m'appren l'Arreſt de mon trépas,
L'heure, le lieu, le genre, & ſi ton cœur ſenſible
A la compaſſion peut ſe rendre acceſſible,
Donne-moy les moyens d'un généreux effort,
Qui des mains des bourreaux affranchiſſe ma mort.

MEDEE.

Je viens l'en affranchir. Ne craignez plus, grand Prince,
Ne penſez qu'à revoir voſtre chére Province.

Elle donne un coup de baguette ſur la porte de la priſon qui s'ouvre auſſi toſt, & en ayant tiré Ægée elle en donne encor un ſur ſes fers qui tombent.

Ny grilles, ny verroux ne tiennent contre moy.
Ceſſez, indignes fers, de captiver un Roy,
Eſt-ce à vous à preſſer les bras d'un tel Monarque?
Et vous, reconnoiſſez Médée à cette marque,

Et fuyez un tyran, dont le forcénement
Joindroit voſtre ſupplice à mon banniſſement,
Avec la liberté reprenez le courage.

ÆGEE.

Je les reprens tous deux pour vous en faire hommage,
Princeſſe, de qui l'Art propice aux malheureux
Oppoſe un tel miracle à mon ſort rigoureux.
Diſpoſez de ma vie, & du Scéptre d'Athénes,
Je dois & l'une & l'autre à qui briſe mes chaiſnes :
Si voſtre heureux ſecours me tire de danger,
Je ne veux en ſortir qu'afin de vous venger,
Et ſi je puis jamais avec voſtre aſſiſtance
Arriver jusqu'aux lieux de mon obéiſſance,
Vous me verrez ſuivy de mille bataillons
Sur ces murs renverſez planter mes pavillons,
Punir leur traiſtre Roy de vous avoir bannie,
Dedans le ſang des ſiens noyer ſa tyrannie,
Et remettre en vos mains, & Créüſe & Jaſon,
Pour venger voſtre éxil plûtoſt que ma priſon.

MEDEE.

Je veux une vengeance, & plus haute, & plus prompte,
Ne l'entreprenez pas, voſtre offre me fait honte :
Emprunter le ſecours d'aucun pouvoir humain
D'un reproche éternel diffameroit ma main.
En eſt-il après tout aucun qui ne me céde?
Qui force la Nature a-t'il beſoin qu'on l'aide?
Laiſſez-moy le ſoucy de venger mes ennuis,
Et par ce que j'ay fait jugez ce que je puis.

L'ordre en eſt tout donné, n'en ſoyez point en peine,
C'eſt demain que mon art fait triompher ma haine,
Demain je ſuis Médée, & je tire raiſon
De mon banniſſement & de voſtre priſon.

ÆGEE.

Quoy, Madame, faut-il que mon peu de puiſſance
Empeſche les devoirs de ma reconnoiſſance?
Mon Scéptre ne peut-il eſtre employé pour vous,
Et vous ſeray-je ingrat autant que voſtre époux?

MEDEE.

Si je vous ay ſervy, tout ce que j'en ſouhaite,
C'eſt de trouver chez vous une ſeure retraite,
Où de mes ennemis menaces, ny preſens,
Ne puiſſent plus troubler le repos de mes ans.
Non-pas que je les craigne, eux & toute la Terre
A leur confuſion me livreroient la guerre;
Mais je hay ce deſordre, & n'aime pas à voir
Qu'il me faille pour vivre uſer de mon ſçavoir.

ÆGEE.

L'honneur de recevoir une ſi grande hoſteſſe
De mes malheurs paſſez efface la triſteſſe.
Diſpoſez d'un païs qui vivra ſous vos loix,
Si vous l'aimez aſſez pour luy donner des Roiş,
Si mes ans ne vous font mépriſer ma perſonne,
Vous y partagerez mon lit & ma Couronne:
Sinon, ſur mes Sujets faites état d'avoir
Ainſi que ſur moy-meſme un abſolu pouvoir.

Allons, Madame, allons, & par voſtre conduite
Faites la ſeureté que demande ma fuite.

MEDEE.

Ma vengeance n'auroit qu'un ſuccès imparfait :
Je ne me venge pas, ſi je n'en voy l'effet,
Je dois à mon couroux l'heur d'un ſi doux ſpectacle.
Allez, Prince, & ſans moy ne craignez point d'obſtacle,
Je vous ſuivray demain par un chemin nouveau.
Pour voſtre ſeureté conſervez cét anneau,
Sa ſecrette vertu qui vous fait inviſible
Rendra voſtre départ de tous coſtez paiſible.
Icy, pour empeſcher l'alarme que le bruit
De voſtre délivrance auroit bien-toſt produit,
Un fantoſme pareil, & de taille, & de face,
Tandis que vous fuïrez, remplira voſtre place.
Partez ſans plus tarder, Prince chéry des Dieux,
Et quittez pour jamais ces détestables lieux.

ÆGEE.

J'obéïs ſans replique, & je parts ſans remiſe.
Puiſſe d'un prompt ſuccès voſtre grande entrepriſe
Combler nos ennemis d'un mortel deſeſpoir,
Et me donner bien-toſt le bien de vous revoir.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MEDEE, THEUDAS.

THEUDAS.

Ah, déplorable Prince! ah, fortune crüelle!
Que je porte à Jaſon une triste Nouvelle!

MEDEE *luy donnant un coup de baguette qui le fait demeurer immobile.*

Arreſte, miſérable, & m'appren quel effet
A produit chez le Roy le preſent que j'ay fait.

THEUDAS.

Dieux! je ſuis dans les fers d'une inviſible chaiſne!

MEDEE.

Dépeſche, ou ces longueurs attireront ma haine.

THEUDAS.

Apprenez donc l'effet le plus prodigieux
Que jamais la vengeance ait offert à nos yeux.
Voſtre robe a fait peur, & ſur Niſe éprouvée
En dépit des ſoupçons ſans péril s'eſt trouvée,
Et cette épreuve a ſçeu ſi bien les aſſeurer,
Qu'incontinent Créüſe a voulu s'en parer.

Mais cette infortunée à peine l'a vétuë,
Qu'elle ſent auſſi-toſt une ardeur qui la tuë,
Un feu ſubtil s'allume, & ſes brandons épars
Sur voſtre don fatal courent de toutes parts;
Et Cléone & le Roy s'y jettent pour l'éteindre,
Mais (ô nouveau ſujet de pleurer & de plaindre!)
Ce feu ſaiſit le Roy, ce Prince en un moment
Se trouve envelopé du meſme embraſement.

MEDEE.

Courage, enfin il faut que l'un & l'autre meure.

THEUDAS.

La flame disparoit, mais l'ardeur leur demeure,
Et leurs habits charmez, malgré nos vains efforts,
Sont des braſiers ſecrets attachez à leurs corps.
Qui veut les dépouiller luy-meſme les déchire,
Et ce nouveau ſecours eſt un nouveau martyre.

MEDEE.

Que dit mon déloyal? que fait-il là dedans?

THEUDAS.

Jaſon, ſans rien ſçavoir de tous ces accidens,
S'acquitte des devoirs d'une amitié civile
A conduire Pollux hors des murs de la ville,
Qui va ſe rendre en haſte aux nopces de ſa ſœur,
Dont bien-toſt Menelas doit eſtre poſſeſſeur,
Et j'allois luy porter ce funeste meſſage.

MEDEE *luy donne un autre coup de baguette.*

Va, tu peux maintenant achever ton voyage.

SCENE II.

MEDEE.

Eſt-ce aſſez, ma vengeance, eſt-ce aſſez de deux morts?
Conſulte avec loiſir tes plus ardens transports.
Des bras de mon perfide arracher une femme
Eſt-ce pour aſſouvir les fureurs de mon ame?
Que n'a-t'elle déja des enfants de Jaſon
Sur qui plus pleinement venger ſa trahiſon!
Suppléons-y des miens, immolons avec joye
Ceux qu'à me dire Adieu Créüſe me renvoye.
Nature, je le puis ſans violer ta loy,
Ils viennent de ſa part, & ne ſont plus à moy.
Mais ils ſont innocens : auſſi l'étoit mon frére,
Ils ſont trop criminels d'avoir Jaſon pour pére,
Il faut que leur trépas redouble ſon tourment,
Il faut qu'il ſouffre en pére, auſſi-bien qu'en Amant.
Mais quoy! j'ay beau contre eux animer mon audace,
La pitié la combat & ſe met en ſa place,
Puis cédant tout à coup la place à ma fureur,
J'adore les projets qui me faiſoient horreur :
De l'amour auſſi-toſt je paſſe à la colére,
Des ſentimens de femme aux tendreſſes de mére.
Ceſſez doreſnavant, penſers irréſolus,
D'épargner des enfants que je ne verray plus.
Chers fruits de mon amour, ſi je vous ay fait naiſtre,
Ce n'eſt pas ſeulement pour careſſer un traiſtre,
Il me prive de vous, & je l'en va priver.
Mais ma pitié renaiſt, & revient me braver,

Je n'éxécute rien, & mon ame éperduë
Entre deux paſſions demeure ſuſpenduë.
N'en déliberons plus, mon bras en réſoudra.
Je vous perds, mes enfants, mais Jaſon vous perdra,
Il ne vous verra plus... Créon ſort tout en rage,
Allons à ſon trépas joindre ce triste ouvrage.

SCENE III.

CREON, Domestiques.

CREON.

Loin de me ſoulager vous croiſſez mes tourmens,
Le poiſon à mon corps unit mes vétemens,
Et ma peau qu'avec eux voſtre ſecours m'arrache,
Pour ſuivre voſtre main de mes os ſe détache.
Voyez comme mon ſang en coule à gros ruiſſeaux,
Ne me déchirez plus, officieux bourreaux,
Voſtre pitié pour moy s'eſt aſſez hazardée,
Fuyez, ou ma fureur vous prendra pour Médée;
C'eſt avancer ma mort que de me ſecourir,
Je ne veux que moy-meſme à m'aider à mourir.
Quoy, vous continüez, canailles infidelles!
Plus je vous le défens, plus vous m'étes rebelles!
Traiſtres, vous ſentirez encor ce que je puis,
Je ſeray voſtre Roy tout mourant que je fuis;
Si mes commandemens ont trop peu d'efficace,
Ma rage pour le moins me fera faire place,
Il faut ainſi payer voſtre crüel ſecours.

Il ſe défait d'eux & les chaſſe à coups d'épée.

SCENE IV.

CREON, CREUSE, CLEONE.

CREUSE.

Où fuyez-vous de moy, cher autheur de mes jours?
Fuyez-vous l'innocente & malheureuſe ſource
D'où prennent tant de maux leur effroyable courſe?
Ce feu qui me conſume, & dehors, & dedans,
Vous venge-t'il trop peu de mes vœux imprudens?
Je ne puis excuſer mon indiscrete envie
Qui donne le trépas à qui je doy la vie,
Mais ſoyez ſatisfait des rigueurs de mon ſort,
Et ceſſez d'ajoûter voſtre haine à ma mort.
L'ardeur qui me devore & que j'ay méritée,
Surpaſſe en cruauté l'Aigle de Prométhée,
Et je croy qu'Ixion au chois des châtimens
Préféreroit ſa rouë à mes embraſemens.

CREON.

Si ton jeune deſir eut beaucoup d'imprudence,
Ma fille, j'y devois oppoſer ma défence,
Je n'impute qu'à moy l'excès de mes malheurs,
Et j'ay part en ta faute ainſi qu'en tes douleurs.
Si j'ay quelque regret, ce n'eſt pas à ma vie
Que le déclin des ans m'auroit bien-toſt ravie,
La jeuneſſe des tiens ſi beaux, ſi floriſſants,
Me porte au fond du cœur des coups bien plus preſſants.

Ma fille, c'eſt donc là ce Royal Hyménée
Dont nous penſions toucher la pompeuſe journée!
La Parque impitoyable en éteint le flambeau,
Et pour lit nuptial il te faut un tombeau!
Ah rage, deſeſpoir, Destins, feux, poiſons, charmes,
Tournez tous contre moy vos plus crüelles armes;
S'il faut vous aſſouvir par la mort de deux Rois,
Faites en ma faveur que je meure deux fois,
Pourveu que mes deux morts emportent cette grace
De laiſſer ma Couronne à mon unique race,
Et cét espoir ſi doux qui m'a toûjours flaté
De revivre à jamais en ſa postérité.

CREUSE.

Cléone, ſoûtenez, je chancelle, je tombe,
Mon reste de vigueur ſous mes douleurs ſuccombe,
Je ſens que je n'ay plus à ſouffrir qu'un moment.
Ne me refuſez pas ce triste allégement,
Seigneur, & ſi pour moy quelque amour vous demeure,
Entre vos bras mourants permettez que je meure.
Mes pleurs arrouſeront vos mortels déplaiſirs,
Je meſleray leurs eaux à vos bruſlants ſouſpirs.
Ah, je bruſle, je meurs, je ne ſuis plus que flame,
De grace haſtez-vous de recevoir mon ame.
Quoy, vous vous éloignez!

CREON.

Ouy, je ne verray pas
Comme un laſche témoin ton indigne trépas,
Il faut, ma fille, il faut que ma main me délivre
De l'infame regret de t'avoir pû ſurvivre.

Inviſible ennemy, ſors avecque mon ſang.
Il ſe tuë d'un poignard.

CREUSE.

Courez à luy, Cléone, il ſe perce le flanc.

CREON.

Retourne, c'en eſt fait. Ma fille, Adieu, j'expire,
Et ce dernier ſouſpir met fin à mon martyre,
Je laiſſe à ton Jaſon le ſoin de nous venger.

CREUSE.

Vain & triste confort, ſoulagement leger!
Mon pére...

CLEONE.

Il ne vit plus, ſa grande ame eſt partie.

CREUSE.

Donnez donc à la mienne une meſme ſortie,
Apportez-moy ce fer qui de ſes maux vainqueur
Eſt déja ſi ſçavant à traverſer le cœur.
Ah! je ſens fers, & feux, & poiſon tout enſemble,
Ce que ſouffroit mon pére à mes peines s'aſſemble.
Hélas, que de douceurs auroit un prompt trépas!
Dépeſchez-vous, Cléone, aidez mon foible bras.

CLEONE.

Ne deſeſpérez point, les Dieux plus pitoyables
A nos juſtes clameurs ſe rendront éxorables,

Et vous conſerveront, en dépit du poiſon,
Et pour Reine à Corinthe, & pour femme à Jaſon.
Il arrive, & ſurpris il change de viſage,
Je lis dans ſa paſſeur une ſecrette rage,
Et ſon étonnement va paſſer en fureur.

SCÈNE V.

JASON, CREUSE, CLEONE, THEUDAS.

JASON.

Que voy-je icy, grands Dieux! quel ſpectacle d'horreur!
Où que puiſſent mes yeux porter ma veuë errante,
Je vois, ou Créon mort, ou Créüſe mourante.
Ne t'en va pas, belle ame, attens encor un peu,
Et le ſang de Médée éteindra tout ce feu.
Pren le triſte plaiſir de voir punir ton crime,
De te voir immoler cette infame victime,
Et que ce ſcorpion ſur la playe écraſé
Fourniſſe le reméde au mal qu'il a cauſé.

CREUSE.

Il n'en faut point chercher au poiſon qui me tuë,
Laiſſe-moy le bon-heur d'expirer à ta veuë,
Souffre que j'en joüiſſe en ce dernier moment;
Mon trépas fera place à ton reſſentiment,
Le mien céde à l'ardeur dont je ſuis poſſedée,
J'aime mieux voir Jaſon que la mort de Médée.

Approche, cher Amant, & retien ces transports,
Mais garde de toucher ce miſérable corps;
Ce braſier que le charme, ou répand, ou modére,
A négligé Cléone, & dévoré mon pére,
Au gré de ma rivale il eſt contagieux.
Jaſon, ce m'eſt aſſez de mourir à tes yeux,
Empeſche les plaiſirs qu'elle attend de ta peine,
N'attire point ces feux esclaves de ſa haine.
Ah, quel aſpre tourment! quels douloureux abois!
Et que je ſens de morts ſans mourir une fois!

JASON.

Quoy! vous m'estimez donc ſi laſche que de vivre?
Et de ſi beaux chemins ſont ouverts pour vous ſuivre!
Ma Reine, ſi l'Hymen n'a pû joindre nos corps,
Nous joindrons nos esprits, nous joindrons nos deux morts
Et l'on verra Charon paſſer chez Radamante
Dans une meſme barque, & l'Amant, & l'Amante.
Hélas! vous recevez par ce preſent charmé
Le déplorable prix de m'avoir trop aimé;
Et puisque cette robe a cauſé voſtre perte,
Je dois eſtre puny de vous l'avoir offerte.
Quoy! ce poiſon m'épargne, & ces feux impuiſſants
Refuſent de finir les douleurs que je ſens!
Il faut donc que je vive, & vous m'étes ravie!
Justes Dieux, quel forfait me condamne à la vie?
Eſt-il quelque tourment plus grand pour mon amour,
Que de la voir mourir & de ſouffrir le jour?
Non non, ſi par ces feux mon attente eſt trompée,
J'ay dequoy m'affranchir au bout de mon épée,

Et l'éxemple du Roy de ſa main transpercé,
Qui nage dans les flots du ſang qu'il a verſé,
Instruit ſuffiſamment un généreux courage
Des moyens de braver le Destin qui l'outrage.

CREUSE.

Si Créüſe eut jamais ſur toy quelque pouvoir,
Ne t'abandonne point aux coups du deſeſpoir.
Vy pour ſauver ton nom de cette ignominie,
Que Créüſe ſoit morte & Médée impunie :
Vy pour garder le mien en ton cœur affligé,
Et du moins ne meurs point que tu ne ſois vengé.
Adieu, donne la main, que malgré ta jalouſe
J'emporte chez Pluton le nom de ton épouſe.
Ah douleurs ! c'en eſt fait, je meurs à cette fois,
Et perds en ce moment la vie avec la voix,
Si tu m'aimes...

JASON.

Ce mot luy coupe la parole,
Et je ne ſuivray pas ſon ame qui s'envole !
Mon esprit retenu par ſes commandemens
Réſerve encor ma vie à de pires tourmens !
Pardonne, chére épouſe, à mon obéiſſance,
Mon déplaiſir mortel défére à ta puiſſance,
Et de mes jours maudits tout preſt de triomphe
De peur de te déplaire, il n'oſe m'étouffer.
Ne perdons point de temps, courons chez la ſorciére
Délivrer par ſa mort mon ame priſonniére.
Vous autres cependant enlevez ces deux corps,
Contre tous ſes Démons mes bras ſont aſſez forts,

Et la part que voſtre aide auroit en ma vengeance
Ne m'en permettroit pas une entiére allégeance.
Préparez ſeulement des geſnes, des bourreaux,
Devenez inventifs en ſupplices nouveaux,
Qui la faſſent mourir tant de fois ſur leur tombe,
Que ſon coupable ſang leur vaille une Hecatombe :
Et ſi cette victime en mourant mille fois
N'apaiſe point encor les Manes de deux Rois,
Je ſeray la ſeconde, & mon esprit fidelle
Ira geſner là bas ſon ame criminelle,
Ira faire aſſembler pour ſa punition
Les peines de Titye à celles d'Ixion.

Cléone & le reste emportent les corps de Créon & de Créüſe, & Jaſon continuë ſeul.

Mais leur puis-je imputer ma mort en ſacrifice?
Elle m'eſt un plaiſir, & non-pas un ſupplice.
Mourir c'eſt ſeulement auprés d'eux me ranger,
C'eſt rejoindre Créüſe, & non-pas la venger.
Instrumens des fureurs d'une mére inſenſée,
Indignes rejettons de mon amour paſſée,
Quel malheureux destin vous avoit réſervez
A porter le trépas à qui vous a ſauvez?
C'eſt vous, petits ingrats, que malgré la Nature
Il me faut immoler deſſus leur ſépulture;
Que la ſorciére en vous commence de ſouffrir,
Que ſon prémier tourment ſoit de vous voir mourir.
Toutefois qu'ont-ils fait qu'obéir à leur mére?

SCENE VI.

MEDEE, JASON.

MEDEE *en haut ſur un balcon.*

Laſche, ton deſeſpoir encor en délibére?
Léve les yeux, perfide, & reconnoy ce bras
Qui t'a déja vengé de ces petits ingrats,
Ce poignard que tu vois vient de chaſſer leurs ames,
Et noyer dans leur ſang les reſtes de nos flames.
Heureux pére & mary, ma fuite & leur tombeau
Laiſſent la place vuide à ton Hymen nouveau.
Réjoüy-t'en, Jaſon, va poſſeder Créüſe,
Tu n'auras plus icy perſonne qui t'accuſe,
Ces gages de nos feux ne feront plus pour moy
De reproches ſecrets à ton manque de foy.

JASON.

Horreur de la Nature, éxécrable Tygreſſe.

MEDEE.

Va, bien-heureux Amant, cajoller ta Maîtreſſe,
A cét objet ſi cher tu dois tous tes diſcours,
Parler encor à moy c'eſt trahir tes amours.
Va luy, va luy conter tes rares aventures,
Et contre mes effets ne combats point d'injures.

ASON.

Quoy? tu m'oſes braver, & ta brutalité
Penſe encor échaper à mon bras irrité?
Tu redoubles ta peine avec cette inſolence.

MEDEE.

Et que peut contre moy ta débile vaillance?
Mon Art faiſoit ta force, & tes exploits guerriers
Tiennent de mon ſecours ce qu'ils ont de lauriers.

JASON.

Ah, c'eſt trop en ouffrir, il faut qu'un prompt ſupplice
De tant de crüautez à la fin te puniſſe.
Sus, ſus, briſons la porte, enfonçons la maiſon,
Que des bourreaux ſoudain m'en faſſent la raiſon,
Ta teſte répondra de tant de barbaries.

MEDEE *en l'air dans un Char tiré par deux Dragons.*

Que ſert de t'emporter à ces vaines furies?
Epargne, cher époux, des efforts que tu perds,
Voy les chemins de l'Air qui me ſont tous ouverts,
C'eſt par là que je fuis, & que je t'abandonne
Pour courir à l'éxil que ton change m'ordonne.
Suy-moy, Jaſon, & trouve en ces lieux deſolez
Des postillons pareils à mes Dragons aiſlez.
Enfin je n'ay pas mal employé la journée
Que la bonté du Roy de grace m'a donnée,
Mes deſirs ſont contens. Mon pére & mon païs,
Je ne me repens plus de vous avoir trahis,
Avec cette douceur j'en accepte le blâme.
Adieu, parjure, apprens à connoiſtre ta femme,
Souvien-toy de ſa fuite, & ſonge une autre fois
Lequel eſt plus à craindre, ou d'elle, ou de deux Rois.

SCENE VII.

JASON.

O Dieux! ce char volant diſparu dans la nuë
La deſrobe à ſa peine, auſſi-bien qu'à ma veuë,
Et ſon impunité triomphe arrogamment
Des projets avortez de mon reſſentiment.
Créüſe, enfants, Médée, Amour, haine, vengeance,
Où doy-je deſormais chercher quelque allégeance?
Où ſuivre l'inhumaine, & deſſous quels climats
Porter les châtimens de tant d'aſſaſſinats?
Va, furie éxécrable, en quelque coin de terre
Que t'emporte ton char, j'y porteray la guerre,
J'apprendray ton ſéjour de tes ſanglants effets,
Et te ſuivray par tout au bruit de tes forfaits.
Mais que me ſervira cette vaine pourſuite,
Si l'Air eſt un chemin toûjours libre à ta fuite,
Si toûjours tes Dragons ſont preſts à t'enlever,
Si toûjours tes forfaits ont dequoy me braver?
Malheureux, ne perds point contre une telle audace
De ta juſte fureur l'impuiſſante menace,
Ne cours point à ta honte, & fuy l'occaſion
D'accroiſtre ſa victoire & ta confuſion.
Miſerable, perfide, ainſi donc ta foibleſſe
Epargne la ſorciére, & trahit ta Princeſſe!
Eſt-ce là le pouvoir qu'ont ſur toy ſes deſirs,
Et ton obéïſſance à ſes derniers ſouſpirs?
Venge-toy, pauvre Amant, Créüſe le commande,
Ne luy refuſe point un ſang qu'elle demande,

Ecoute les accens de ſa mourante voix,
Et vole ſans rien craindre à ce que tu luy dois.
A qui ſçait bien aimer il n'eſt rien d'impoſſible.
Euſſes-tu pour retraite un roc inacceſſible,
Tygreſſe, tu mourras, & malgré ton ſçavoir
Mon amour te verra ſoûmiſe à ſon pouvoir,
Mes yeux ſe repaiſtront des horreurs de ta peine,
Ainſi le veut Créüſe, ainſi le veut ma haine.
Mais quoy! je vous écoute, impuiſſantes chaleurs!
Allez, n'ajoûtez plus de comble à mes malheurs.
Entreprendre une mort que le Ciel s'eſt gardée,
C'eſt préparer encor un triomphe à Médée.
Tourne avec plus d'effet ſur toy-meſme ton bras,
Et puny-toy, Jaſon, de ne la punir pas.
Vains transports, où ſans fruit mon deſeſpoir s'amuſe
Ceſſez de m'empeſcher de rejoindre Créüſe.
Ma Reine, ta belle ame en partant de ces lieux
M'a laiſſé la vengeance, & je la laiſſe aux Dieux.
Eux ſeuls dont le pouvoir égale la justice
Peuvent de la ſorciére achever le ſupplice.
Trouve-le bon, chére Ombre, & pardonne à mes feux
Si je vay te revoir plûtoſt que tu ne veux.

Il ſe tuë.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

L'ILLUSION,

COMEDIE.

ACTEURS.

ALCANDRE, Magicien.
PRIDAMANT, Pére de Clindor.
DORANTE, Amy de Pridamant.
MATAMORE, Capitan Gascon, amoureux d'Iſabelle.
CLINDOR, Suivant du Capitan, & amant d'Iſabelle.
ADRASTE, Gentilhomme amoureux d'Iſabelle
GERONTE, Pére d'Iſabelle.
ISABELLE, Fille de Géronte.
LYSE, Servante d'Iſabelle.
GEOLIER de Bordeaux.
PAGE du Capitan.
CLINDOR, repreſentant THEAGENE, Seigneur Anglois.
ISABELLE, repreſentant HYPPOLITE, femme de Théagéne.
LYSE, repreſentant CLARINE, Suivante d'Hyppolite.
ERASTE, Eſcuyer de Florilame.
TROUPE de Domeſtiques d'Adraſte.
TROUPE de Domeſtiques de Florilame.

La Scéne eſt en Touraine, en une campagne proche de la grotte du Magicien.

L'ILLUSION,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

PRIDAMANT, DORANTE.

DORANTE.

Ce Mage qui d'un mot renverſe la Nature,
N'a choiſy pour Palais que cette grotte obscure.
La nuit qu'il entretient ſur cét affreux ſéjour,
N'ouvrant ſon voile épais qu'aux rayons d'un faux jour,
De leur éclat douteux n'admet en ces lieux ſombres
Que ce qu'en peut ſouffrir le commerce des Ombres.
N'avancez pas, ſon Art au pied de ce rocher
A mis dequoy punir qui s'en oſe approcher,

Et cette large bouche eſt un mur inviſible,
Où l'Air en ſa faveur devient inacceſſible,
Et luy fait un rempart, dont les funeſtes bords
Sur un peu de pouſſiére étalent mille morts.
Jaloux de ſon repos plus que de ſa défence,
Il perd qui l'importune ainſi que qui l'offence;
Malgré l'empreſſement d'un curieux deſir,
Il faut pour luy parler attendre ſon loiſir,
Chaque jour il ſe montre, & nous touchons à l'heure
Où pour ſe divertir il ſort de ſa demeure.

PRIDAMANT.

J'en atten peu de choſe, & bruſle de le voir,
J'ay de l'impatience & je manque d'eſpoir.
Ce fils, ce cher objet de mes inquiétudes,
Qu'ont éloigné de moy des traitemens trop rudes,
Et que depuis dix ans je cherche en tant de lieux,
A caché pour jamais ſa preſence à mes yeux.
Sous ombre qu'il prenoit un peu trop de licence,
Contre ſes libertez je roidis ma puiſſance,
Je croyois le dompter à force de punir,
Et ma ſévérité ne fit que le bannir.
Mon ame vit l'erreur dont elle étoit ſéduite,
Je l'outrageois preſent, & je pleuray ſa fuite,
Et l'amour paternel me fit bien-toſt ſentir
D'une injuſte rigueur un juſte repentir.
Il l'a fallu chercher, j'ay veu dans mon voyage
Le Po, le Rhin, la Meuſe, & la Seine & le Tage,
Toûjours le meſme ſoin travaille mes eſprits,
Et ces longues erreurs ne m'en ont rien appris.

Enfin au deſeſpoir de perdre tant de peine,
Et n'attendant plus rien de la prudence humaine,
Pour trouver quelque borne à tant de maux ſoufferts,
J'ay déja ſur ce point conſulté les Enfers,
J'ay veu les plus fameux en la haute ſcience
Dont vous dites qu'Alcandre a tant d'expérience,
On m'en faiſoit l'état que vous faites de luy,
Et pas-un d'eux n'a pû ſoulager mon ennuy.
L'Enfer devient müet quand il me faut répondre,
Ou ne me répond rien qu'afin de me confondre.

DORANTE.

Ne traitez pas Alcandre en homme du commun,
Ce qu'il ſçait en ſon Art n'eſt connu de pas-un.
Je ne vous diray point qu'il commande au Tonnerre,
Qu'il fait enfler les Mers, qu'il fait trembler la Terre,
Que de l'Air qu'il mutine en mille tourbillons
Contre ſes ennemis il fait des bataillons,
Que de ſes mots ſçavants les forces inconnuës
Transportent les rochers, font deſcendre les nuës,
Et briller dans la nuit l'éclat de deux Soleils;
Vous n'avez pas beſoin de miracles pareils.
Il ſuffira pour vous qu'il lit dans les penſées,
Qu'il connoit l'avenir & les choſes paſſées:
Rien n'eſt ſecret pour luy dans tout cét Univers,
Et pour luy nos Destins ſont des livres ouverts.
Moy meſme ainſi que vous je ne pouvois le croire,
Mais ſi-toſt qu'il me vit il me dit mon histoire,
Et je fus étonné d'entendre le discours
Des traits les plus cachez de toutes mes amours.

PRIDAMANT.

Vous m'en dites beaucoup.

DORANTE.

J'en ay veu davantage.

PRIDAMANT.

Vous eſſayez en vain de me donner courage,
Mes ſoins & mes travaux verront ſans aucun fruit
Clorre mes tristes jours d'une éternelle nuit.

DORANTE.

Depuis que j'ay quitté le ſéjour de Bretagne
Pour venir faire icy le Noble de campagne,
Et que deux ans d'amour par une heureuſe fin
M'ont acquis Sylvérie & ce Chaſteau voiſin,
De pas-un que je ſçache, il n'a déçeu l'attente.
Quiconque le conſulte en ſort l'ame contente.
Croyez-moy, ſon ſecours n'eſt pas à négliger :
D'ailleurs il eſt ravy quand il peut m'obliger,
Et j'oſe me vanter qu'un peu de mes priéres
Vous obtiendra de uy des faveurs ſinguliéres.

PRIDAMANT.

Le Sort m'eſt trop crüel pour devenir ſi doux.

DORANTE.

Espérez mieux, il ſort, & s'avance vers nous.
Regardez-le marcher. Ce viſage ſi grave
Dont le rare ſçavoir tient la Nature esclave,

N'a ſauvé toutefois des ravages du temps
Qu'un peu d'os & de nerfs qu'ont décharné cent ans.
Son corps malgré ſon âge a les forces robuſtes,
Le mouvement facile, & les démarches juſtes,
Des reſſorts inconnus agitent le vieillard,
Et font de tous ſes pas des miracles de l'Art.

SCENE II.

ALCANDRE, PRIDAMANT, DORANTE.

DORANTE.

Grand Démon du ſçavoir, de qui les doctes veilles
Produiſent chaque jour de nouvelles merveilles,
A qui rien n'eſt ſecret dans nos intentions,
Et qui vois ſans nous voir toutes nos actions;
Si de ton Art divin le pouvoir admirable
Jamais en ma faveur ſe rendit ſecourable,
De ce pére affligé ſoulage les douleurs :
Une vieille amitié prend part en ſes malheurs,
Rennes, ainſy qu'à moy, luy donna la naiſſance,
Et presque entre ſes bras j'ay paſſé mon enfance;
Là ſon fils pareil d'âge & de condition
S'uniſſant avec moy d'étroite affection...

ALCANDRE.

Dorante, c'eſt aſſez, je ſçay ce qui l'améne,
Ce fils eſt aujourd'huy le ſujet de ſa peine.

Vieillard, n'eſt-il pas vray que ſon éloignement
Par un juſte remords te geſne inceſſamment?
Qu'une obſtination à te montrer ſévére
L'a banny de ta veuë, & cauſe ta miſére?
Qu'en vain au repentir de ta ſévérité
Tu cherches en tous lieux ce fils ſi maltraité?

PRIDAMANT.

Oracle de nos jours qui connois toutes choſes,
En vain de ma douleur je cacherois les cauſes,
Tu ſçais trop quelle fut mon injuſte rigueur,
Et vois trop clairement les ſecrets de mon cœur.
Il eſt vray, j'ay failly, mais pour mes injuſtices
Tant de travaux en vain ſont d'aſſez grands ſupplices,
Donne enfin quelque borne à mes regrets cuiſants,
Ren-moy l'unique appuy de mes debiles ans;
Je le tiendray rendu ſi j'en ay des Nouvelles;
L'amour pour le trouver me fournira des aiſles,
Où fait-il ſa retraite? en quels lieux doy-je aller?
Fuſt-il au bout du Monde, on m'y verra voler.

ALCANDRE.

Commencez d'eſpérer, vous ſçaurez par mes charmes
Ce que le Ciel vengeur refuſoit à vos larmes,
Vous reverrez ce fils plein de vie & d'honneur,
De ſon banniſſement il tire ſon bonheur.
C'eſt peu de vous le dire, en faveur de Dorante
Je vous veux faire voir ſa fortune éclatante.
Les Novices de l'Art avec tous leurs encens,
Et leurs mots inconnus qu'ils feignent tous-puiſſants,

Leurs herbes, leurs parfums, & eurs cérémonies,
Apportent au métier des longueurs infinies,
Qui ne ſont, après tout, qu'un myſtére pipeur
Pour ſe faire valoir, & pour vous faire peur.
Ma baguette à la main j'en feray davantage.

Il donne un coup de baguette, & on tire un rideau derriére lequel ſont en parade les plus beaux habits des Comédiens.

Jugez de voſtre fils par un tel équipage.
Et bien? celuy d'un Prince a-t'il plus de ſplendeur?
Et pouvez-vous encor douter de ſa grandeur?

PRIDAMANT.

D'un amour paternel vous flatez les tendreſſes,
Mon fils n'eſt point de rang à porter ces richeſſes,
Et ſa condition ne ſçauroit conſentir
Que d'une telle pompe il s'oſe revétir.

ALCANDRE.

Sous un meilleur deſtin ſa fortune rangée,
Et ſa condition avec le temps changée,
Perſonne maintenant n'a dequoy murmurer
Qu'en public de la ſorte il aime à ſe parer.

PRIDAMANT.

A cét eſpoir ſi doux j'abandonne mon ame,
Mais parmy ces habits je voy ceux d'une femme,
Seroit-il marié?

ALCANDRE.

Je vay de ſes amours
Et de tous ſes hazards vous faire le diſcours.

Toutefois ſi voſtre ame étoit aſſez hardie,
Sous une illuſion vous pourriez voir ſa vie,
Et tous ſes accidens devant vous exprimez
Par des ſpectres pareils à des corps animez;
Il ne leur manquera ny geste, ny parole.

PRIDAMANT.

Ne me ſoupçonnez point d'une crainte frivole,
Le portrait de celuy que je cherche en tous lieux
Pourroit-il par ſa veuë épouvanter mes yeux?

ALCANDRE.

Mon Cavalier, de grace, il faut faire retraîte,
Et ſouffrir qu'entre nous l'histoire en ſoit ſecrette.

PRIDAMANT.

Pour un ſi bon amy je n'ay point de ſecrets.

DORANTE.

Il nous faut ſans replique accepter ſes Arreſts,
Je vous atten chez moy.

ALCANDRE.

Ce ſoir, ſi bon luy ſemble,
Il vous apprendra tout quand vous ſerez enſemble.

SCENE III.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

Voſtre fils tout d'un coup ne fut pas grand Seigneur,
Toutes ſes actions ne vous font pas honneur,

Et je ſerois marry d'expoſer ſa miſére
En ſpectacle à des yeux autres que ceux d'un pére.
Il vous prit quelque argent, mais ce petit butin
A peine luy dura du ſoir jusqu'au matin,
Et pour gagner Paris, il vendit par la plaine
Des brévets à chaſſer la fiévre & la migraine,
Dit la bonne avanture, & s'y rendit ainſi.
Là, comme on vit d'esprit, il en vécut auſſi.
Dedans ſaint Innocent il ſe fit Secrétaire,
Après montant d'état il fut Clerc d'un Notaire:
Ennuyé de la plume il la quitta ſoudain,
Et fit danſer un Singe au faux-bourg ſaint Germain:
Il ſe mit ſur la rime, & l'eſſay de ſa veine
Enrichit les chanteurs de la Samaritaine:
Son ſtile prit après de plus beaux ornemens,
Il ſe hazarda meſme à faire des Romans,
Des chanſons pour Gautier, des pointes pour Guillaume;
Depuis il trafiqua de chapelets de baume,
Vendit du Mithridate en maiſtre Opérateur,
Revint dans le Palais, & fut Solliciteur:
Enfin jamais Buscon, Lazarille de Tormes,
Sayavédre & Gusman ne prirent tant de formes.
C'étoit là pour Dorante un honneſte entretien!

PRIDAMANT.

Que je vous ſuis tenu de ce qu'il n'en ſçait rien!

ALCANDRE.

Sans vous faire rien voir, je vous en fais un conte
Dont le peu de longueur épargne voſtre honte.
Las de tant de métiers ſans honneur & ſans fruit,
Quelque meilleur destin à Bordeaux l'a conduit,

Et là, comme il penſoit au chois d'un éxercice,
Un brave du païs l'a pris à ſon ſervice.
Ce guerrier amoureux en a fait ſon Agent,
Cette commiſſion l'a remeublé d'argent,
Il ſçait avec adreſſe en portant les paroles
De la vaillante dupe attraper les pistoles,
Meſme de ſon Agent il s'eſt fait ſon rival,
Et la beauté qu'il ſert ne luy veut point de mal.
Lors que de ſes amours vous aurez veu l'histoire,
Je vous le veux montrer plein d'éclat & de gloire,
Et la meſme action qu'il pratique aujourd'huy.

PRIDAMANT.

Que déja cét espoir ſoulage mon ennuy!

ALCANDRE.

Il a caché ſon nom en battant la campagne,
Et s'eſt fait de Clindor le ſieur de la Montagne,
C'eſt ainſi que tantoſt vous l'entendrez nommer :
Voyez tout ſans rien dire, & ſans vous alarmer.
Je tarde un peu beaucoup pour voſtre impatience,
N'en concevez pourtant aucune défiance;
C'eſt qu'un charme ordinaire a trop peu de pouvoir
Sur les ſpectres parlants qu'il faut vous faire voir.
Entrons dedans ma grotte, afin que j'y prépare
Quelques charmes nouveaux pour un effet ſi rare.

Fin du prémier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

Quoy qui s'offre à nos yeux n'en ayez point d'effroy,
De ma grotte ſur tout ne ſortez qu'après moy,
Sinon, vous étes mort. Voyez déja paroiſtre
Sous deux fantômes vains voſtre fils & ſon maiſtre.

PRIDAMANT.

O Dieux! je ſens mon ame après luy s'envoler.

ALCANDRE.

Faites-luy du ſilence, & l'écoutez parler.

SCENE II.

MATAMORE, CLINDOR.

CLINDOR.

Quoy, Monſieur, vous reſvez! & cette ame hautaine
Après tant de beaux faits ſemble eſtre encor en peine!

N'êtes-vous point laſſé d'abattre des guerriers?
Et vous faut-il encor quelques nouveaux lauriers?

MATAMORE.

Il eſt vray que je reſve, & ne ſçaurois réſoudre
Lequel je doy des deux le prémier mettre en poudre,
Du grand Sophy de Perſe, ou bien du grand Mogor.

CLINDOR.

Et de grace, Monſieur, laiſſez-les vivre encor.
Qu'ajoûteroit leur perte à voſtre Renommée?
D'ailleurs quand auriez-vous raſſemblé voſtre Armée?

MATAMORE.

Mon Armée? ah poltron! ah traiſtre! pour leur mort
Tu crois donc que ce bras ne ſoit pas aſſez fort?
Le ſeul bruit de mon nom renverſe les murailles,
Défait les escadrons, & gagne les batailles;
Mon courage invaincu contre les Empereurs
N'arme que la moitié de ſes moindres fureurs;
D'un ſeul commandement que je fais aux trois Parques
Je dépeuple l'Etat des plus heureux Monarques;
Le foudre eſt mon canon, les Destins mes ſoldats,
Je couche d'un revers mille ennemis à bas,
D'un ſouffle je réduis leurs projets en fumée,
Et tu m'oſes parler cependant d'une Armée!
Tu n'auras plus l'honneur de voir un ſecond Mars,
Je vay t'aſſaſſiner d'un ſeul de mes regards,
Veillaque. Toutefois, je ſonge à ma Maiſtreſſe,
Ce penſer m'adoucit. Va, ma colére ceſſe,

Et ce petit Archer qui dompte tous les Dieux
Vient de chaſſer la Mort qui logeoit dans mes yeux.
Regarde, j'ay quitté cette effroyable mine,
Qui maſſacre, détruit, briſe, bruſle, extermine,
Et penſant au bel œil qui tient ma liberté,
Je ne ſuis plus qu'amour, que grace, que beauté.

CLINDOR.

O Dieux! en un moment que tout vous eſt poſſible!
Je vous vois auſſi beau que vous étiez terrible,
Et ne croy point d'objet ſi ferme en ſa rigueur,
Qu'il puiſſe constamment vous refuſer ſon cœur.

MATAMORE.

Je te le dis encor, ne ſois plus en alarme,
Quand je veux j'épouvante, & quand je veux je charme,
Et ſelon qu'il me plaiſt, je remplis tour à tour
Les hommes de terreur, & les femmes d'amour.
Du temps que ma beauté m'étoit inſéparable,
Leurs perſécutions me rendoient miſérable,
Je ne pouvois ſortir ſans les faire paſmer,
Mille mouroient par jour à force de m'aimer,
J'avois des rendez-vous de toutes les Princeſſes,
Les Reines à l'envy mendioient mes careſſes,
Celle d'Ethïopie & celle du Japon
Dans leurs ſouſpirs d'amour ne meſloient que mon nom.
De paſſion pour moy deux Sultanes troublérent,
Deux autres pour me voir du Serrail s'échapérent,
J'en fus mal quelque temps avec le Grand Seigneur.

CLINDOR.

Son mécontentement n'alloit qu'à voſtre honneur.

MATAMORE.

Ces pratiques nuiſoient à mes deſſeins de guerre,
Et pouvoient m'empeſcher de conquérir la Terre.
D'ailleurs j'en devins las, & pour les arréter,
J'envoyay le Destin dire à ſon Jupiter,
Qu'il trouvaſt un moyen qui fiſt ceſſer les flames
Et l'importunité dont m'accabloient les Dames,
Qu'autrement, ma colére iroit dedans les Cieux
Le dégrader ſoudain de l'Empire des Dieux,
Et donneroit à Mars à gouverner ſa foudre :
La frayeur qu'il en eut le fit bien-toſt réſoudre,
Ce que je demandois fut preſt en un moment,
Et depuis, je ſuis beau quand je veux ſeulement.

CLINDOR.

Que j'aurois ſans cela de poulets à vous rendre!

MATAMORE.

De quelle que ce ſoit garde-toy bien d'en prendre,
Sinon de... Tu m'entens, que dit-elle de moy?

CLINDOR.

Que vous étes des cœurs & le charme & l'effroy,
Et que ſi quelque effet peut ſuivre vos promeſſes,
Son ſort eſt plus heureux que celuy des Déeſſes.

MATAMORE.

Ecoute, en ce temps-là dont tantoſt je parlois,
Les Déeſſes auſſi ſe rangeoient ſous mes loix,
Et je te veux conter une étrange avanture
Qui jetta du deſordre en toute la Nature,

Mais deſordre auſſi grand qu'on en voye arriver.
Le Soleil fut un jour ſans ſe pouvoir lever,
Et ce viſible Dieu que tant de monde adore,
Pour marcher devant luy ne trouvoit point d'Aurore.
On la cherchoit par tout, au lit du vieux Thiton,
Dans les bois de Céphale, au Palais de Memnon,
Et faute de trouver cette belle fourriére,
Le jour jusqu'à midy ſe paſſa ſans lumiére.

CLINDOR.

Où pouvoit eſtre alors la Reine des clartez?

MATAMORE.

Au milieu de ma chambre à m'offrir ſes beautez.
Elle y perdit ſon temps, elle y perdit ſes larmes,
Mon cœur fut inſenſible à ſes plus puiſſants charmes,
Et tout ce qu'elle obtint pour ſon frivole amour
Fut un ordre précis d'aller rendre le jour.

CLINDOR.

Cét étrange accident me revient en mémoire,
J'étois lors en Méxique, où j'en appris l'histoire,
Et j'entendis conter que la Perſe en couroux
De l'affront de ſon Dieu murmuroit contre vous.

MATAMORE.

J'en ouïs quelque choſe, & je l'euſſe punie,
Mais j'étois engagé dans la Tranſſilvanie,
Où ſes Ambaſſadeurs qui vinrent l'excuſer
A force de preſens me ſçeurent apaiſer.

CLINDOR.

Que la clémence eſt belle en un ſi grand courage !

MATAMORE.

Contemple, mon amy, contemple ce viſage :
Tu vois un abregé de toutes les vertus.
D'un monde d'ennemis ſous mes pieds abatus,
Dont la race eſt périe, & la terre deſerte,
Pas-un qu'à ſon orgueil n'a jamais deu ſa perte :
Tous ceux qui ſont hommage à mes perfections
Conſervent leurs Etats par leurs ſubmiſſions.
En Europe où les Rois ſont d'une humeur civile,
Je ne leur raze point de chaſteau, ny de ville,
Je les ſouffre regner, mais chez les Africains,
Par tout où j'ay trouvé des Rois un peu trop vains,
J'ay détruit leurs païs pour punir leurs Monarques,
Et leurs vastes Deſerts en ſont de bonnes marques ;
Ces grands ſables qu'à peine on paſſe ſans horreur
Sont d'aſſez beaux effets de ma juste fureur.

CLINDOR.

Revenons à l'amour, voicy voſtre Maitreſſe.

MATAMORE.

Ce diable de rival l'accompagne ſans ceſſe.

CLINDOR.

Où vous retirez-vous ?

MATAMORE.

Ce fat n'eſt pas vaillant,
Mais il a quelque humeur qui le rend inſolent.

Peut-eſtre qu'orgueilleux d'eſtre avec cette belle
Il ſeroit aſſez vain pour me faire querelle.

CLINDOR.

Ce ſeroit bien courir luy-meſme à ſon malheur.

MATAMORE.

Lors que j'ay ma beauté je n'ay point de valeur.

CLINDOR.

Ceſſez d'eſtre charmant, & faites-vous terrible.

MATAMORE.

Mais tu n'en prévois pas l'accident infaillible.
Je ne ſçaurois me faire effroyable à demy,
Je tûrois ma Maîtreſſe avec mon ennemy.
Attendons en ce coin l'heure qui les ſépare.

CLINDOR.

Comme voſtre valeur voſtre prudence eſt rare.

SCENE III.

ADRASTE, ISABELLE.

ADRASTE.

Hélas! s'il eſt ainſi, quel malheur eſt le mien!
Je ſouſpire, j'endure, & je n'avance rien,
Et malgré les transports de mon amour extréme,
Vous ne voulez pas croire encor que je vous aime.

ISABELLE.

Je ne ſçay pas, Monſieur, dequoy vous me blaſmez,
Je me connois aimable, & croy que vous m'aimez,
Dans vos ſouſpirs ardens j'en voy trop d'apparence,
Et quand bien de leur part j'aurois moins d'aſſeurance,
Pour peu qu'un honneſte homme ait vers moy de crédit,
Je luy fais la faveur de croire ce qu'il dit.
Rendez-moy la pareille, & puisqu'à voſtre flame
Je ne déguiſe rien de ce que j'ay dans l'ame,
Faites-moy la faveur de croire ſur ce point
Que bien que vous m'aimiez, je ne vous aime point.

ADRASTE.

Crüelle, eſt-ce là donc ce que vos injustices
Ont réſervé de prix à de ſi longs ſervices?
Et mon fidelle amour eſt-il ſi criminel,
Qu'il doive eſtre puny d'un mépris éternel?

ISABELLE.

Nous donnons bien ſouvent de divers noms aux choſes,
Des épines pour moy vous les nommez des roſes,
Ce que vous appellez ſervice, affection,
Je l'appelle ſupplice, & perſécution.
Chacun dans ſa croyance également s'obstine,
Vous penſez m'obliger d'un feu qui m'aſſaſſine,
Et ce que vous jugez digne du plus haut prix
Ne mérite à mon gré que haine & que mépris.

ADRASTE.

N'avoir que du mépris pour des flames ſi ſaintes,
Dont j'ay reçeu du Ciel les prémiéres atteintes!

Ouy, le Ciel au moment qu'il me fit respirer
Ne me donna de cœur que pour vous adorer,
Mon ame vint au jour pleine de voſtre idée,
Avant que de vous voir vous l'avez poſſédée,
Et quand je me rendis à des regards ſi doux,
Je ne vous donnay rien qui ne fuſt tout à vous,
Rien que l'ordre du Ciel n'euſt déja fait tout voſtre.

ISABELLE.

Le Ciel m'euſt fait plaiſir d'en enrichir une autre.
Il vous fit pour m'aimer, & moy pour vous haïr,
Gardons-nous bien tous deux de luy deſobéïr.
Vous avez après tout bonne part à ſa haine,
Ou d'un crime ſecret il vous livre à la peine,
Car je ne penſe pas qu'il ſoit tourment égal
Au ſupplice d'aimer qui vous traite ſi mal.

ADRASTE.

La grandeur de mes maux vous étant ſi connuë,
Me refuſerez-vous la pitié qui m'eſt deuë?

ISABELLE.

Certes j'en ay beaucoup, & vous plains d'autant plus,
Que je voy ces tourmens tout-à-fait ſuperflus,
Et n'avoir pour tout fruit d'une longue ſouffrance,
Que l'incommode honneur d'une triste constance.

ADRASTE.

Un pére l'authoriſe, & mon feu maltraité
Enfin aura recours à ſon authorité.

ISABELLE.

Ce n'eſt pas le moyen de trouver voſtre conte,
Et d'un ſi beau deſſein vous n'aurez que la honte.

ADRASTE.

J'eſpére voir pourtant avant la fin du jour
Ce que peut ſon vouloir au defaut de l'amour.

ISABELLE.

Et moy j'eſpére voir avant que le jour paſſe
Un Amant accablé de nouvelle disgrace.

ADRASTE.

Et quoy! cette rigueur ne ceſſera jamais?

ISABELLE.

Allez trouver mon pére & me laiſſez en paix.

ADRASTE.

Voſtre ame au repentir de ſa froideur paſſée
Ne la veut point quitter ſans eſtre un peu forcée,
J'y vay tout de ce pas, mais avec des ſermens
Que c'eſt pour obéïr à vos commandemens.

ISABELLE.

Allez continüer une vaine pourſuite.

SCENE IV.

MATAMORE, ISABELLE, CLINDOR.

MATAMORE.

Et bien ? dés qu'il m'a veu, comme a-t'il pris la fuite?
M'a-t'il bien ſçeu quitter la place au meſme instant?

ISABELLE.

Ce n'eſt pas honte à luy, les Rois en font autant;
Du moins ſi ce grand bruit qui court de vos merveilles
N'a trompé mon esprit en frappant mes oreilles.

MATAMORE.

Vous le pouvez bien croire, & pour le témoigner,
Choiſiſſez en quels lieux il vous plaiſt de régner,
Ce bras tout auſſi-toſt vous conqueſte un Empire,
J'en jure par luy-meſme, & cela, c'eſt tout dire.

ISABELLE.

Ne prodiguez pas tant ce bras toûjours vainqueur,
Je ne veux point régner que deſſus voſtre cœur;
Toute l'ambition que me donne ma flame
C'eſt d'avoir pour Sujets les deſirs de voſtre ame.

MATAMORE.

Il vous ſont tous acquis, & pour vous faire voir
Que vous avez ſur eux un abſolu pouvoir,

Je n'écouteray plus cette humeur de conqueſte,
Et laiſſant tous les Rois leurs couronnes en teſte,
J'en prendray ſeulement deux ou trois pour valets,
Qui viendront à genoux vous rendre mes poulets.

ISABELLE.

L'éclat de tels Suivants attireroit l'Envie
Sur le rare bonheur où je coule ma vie;
Le commerce discret de nos affections
N'a beſoin que de luy pour ces commiſſions.

MATAMORE.

Vous avez, Dieu me ſauve, un esprit à ma mode,
Vous trouvez comme moy la grandeur incommode,
Les Scéptres les plus beaux n'ont rien pour moy d'exquis,
Je les rens auſſi-toſt que je les ay conquis,
Et me ſuis veu charmer quantité de Princeſſes,
Sans que jamais mon cœur les vouluſt pour Maîtreſſes.

ISABELLE.

Certes en ce point ſeul je manque un peu de foy.
Que vous ayez quitté des Princeſſes pour moy!
Que vous leur refuſiez un cœur dont je diſpoſe

MATAMORE.

Je croy que la Montagne en ſçaura quelque choſe.
Viença. Lors qu'en la Chine, en ce fameux tournoy,
Je donnay dans la veuë aux deux filles du Roy,
Que te dit-on en Cour de cette jalouſie
Dont pour moy toutes deux eurent l'ame ſaiſie?

CLINDOR.

Par vos mépris enfin l'une & l'autre mourut.
J'étois lors en Egypte, où le bruit en courut,
Et ce fut en ce temps que la peur de vos armes
Fit nager le grand Caire en un fleuve de larmes.
Vous veniez d'aſſommer dix Géants en un jour,
Vous aviez déſolé les païs d'alentour,
Razé quinze chaſteaux, applany deux montagnes,
Fait paſſer par le feu villes, bourgs, & campagnes,
Et défait vers Damas cent mille combatants.

MATAMORE.

Que tu remarques bien, & les lieux, & les temps!
Je l'avois oublié.

ISABELLE.

Des faits ſi pleins de gloire
Vous peuvent-ils ainſi ſortir de la memoire?

MATAMORE.

Trop pleine de lauriers remportez ſur les Rois,
Je ne la charge point de ces menus exploits.

SCENE V.

MATAMORE, ISABELLE, CLINDOR PAGE.

PAGE.

Monſieur.

MATAMORE.

Que veux-tu, Page?

PAGE.

Un Courier vous demande.

MATAMORE.

D'où vient-il?

PAGE.

De la part de la Reine d'Islande.

MATAMORE.

Ciel, qui ſçais comme quoy j'en ſuis perſécuté,
Un peu plus de repos avec moins de beauté,
Fay qu'un ſi long mépris enfin la deſabuſe.

CLINDOR.

Voyez ce que pour vous ce grand guerrier refuſe.

ISABELLE.

Je n'en puis plus douter.

CLINDOR.

Il vous le diſoit bien.

MATAMORE.

Elle m'a beau prier, non, je n'en feray rien,
Et quoy qu'un fol espoir oſe encor luy promettre,
Je luy vais envoyer ſa mort dans une lettre.

Trouvez-le bon, ma Reine, & ouffrez cependant
Une heure d'entretien de ce cher confident,
Qui comme de ma vie il ſçait toute l'hiſtoire,
Vous fera voir ſur qui vous avez la victoire.

ISABELLE.

Tardez encore moins, & par ce prompt retour
Je jugeray quelle eſt envers moy voſtre amour.

SCENE VI.

CLINDOR, ISABELLE.

CLINDOR.

Jugez plûtoſt par là l'humeur du perſonnage,
Ce Page n'eſt chez luy que pour ce badinage,
Et venir d'heure en heure avertir ſa Grandeur
D'un Courier, d'un Agent, ou d'un Ambaſſadeur.

ISABELLE.

Ce meſſage me plaiſt bien plus qu'il ne luy ſemble,
Il me défait d'un fou pour nous laiſſer enſemble.

CLINDOR.

Ce diſcours favorable enhardira mes reux
A bien uſer d'un temps ſi propice à mes vœux.

ISABELLE.

Que m'allez-vous conter?

CLINDOR.

Que j'adore Iſabelle,
Que je n'ay plus de cœur, ny d'ame, que pour elle,
Que ma vie...

ISABELLE.

Epargnez ces propos ſuperflus,
Je les ſçay, je les croy, que voulez-vous de plus?
Je néglige à vos yeux l'offre d'un diadéme,
Je dédaigne un rival, en un mot, je vous aime.
C'eſt aux commencemens des foibles paſſions
A s'amuſer encor aux proteſtations,
Il ſuffit de nous voir au point où ſont les noſtres,
Un coup d'œil vaut pour vous tous les diſcours des autres.

CLINDOR.

Dieux! qui l'euſt jamais creu, que mon ſort rigoureux
Se rendiſt ſi facile à mon cœur amoureux!
Banny de mon païs par la rigueur d'un pére,
Sans ſupport, ſans amis, accablé de miſére,
Et réduit à flater le caprice arrogant
Et les vaines humeurs d'un maiſtre extravagant;
Ce pitoyable état de ma triste fortune
N'a rien qui vous déplaiſe, ou qui vous importune,
Et d'un rival puiſſant les biens & la grandeur
Obtiennent moins ſur vous que ma ſincére ardeur.

SABELLE.

C'eſt comme il faut choiſir, un amour véritable
S'attache ſeulement à ce qu'il voit d'aimable.

Qui regarde les biens, ou la condition,
N'a qu'un amour avare, ou plein d'ambition,
Et ſouille laſchement par ce meſlange infame
Les plus nobles deſirs qu'enfante une belle ame.
Je ſçay bien que mon pére a d'autres ſentimens,
Et mettra de l'obstacle à nos contentemens,
Mais l'amour ſur mon cœur a pris trop de puiſſance
Pour écouter encor les loix de la naiſſance;
Mon pére peut beaucoup, mais bien moins que ma foy,
Il a choiſy pour luy, je veux choiſir pour moy.

CLINDOR.

Confus de voir donner à mon peu de mérite...

ISABELLE.

Voicy mon importun, ſouffrez que je l'évite.

SCENE VII.

ADRASTE, CLINDOR.

ADRASTE.

Que vous étes heureux, & quel malheur me ſuit!
Ma Maîtreſſe vous ſouffre, & l'ingrate me fuit,
Quelque gouſt qu'elle prenne en voſtre compagnie,
Si-toſt que j'ay paru mon abord l'a bannie.

CLINDOR.

Sans avoir veu vos pas s'adreſſer en ce lieu,
Laſſe de mes discours elle m'a dit Adieu.

ADRASTE.

Laſſe de vos discours ! voſtre humeur eſt trop bonne,
Et voſtre esprit trop beau pour ennuyer perſonne.
Mais que luy contiez-vous qui pûſt l'importuner ?

CLINDOR.

Des choſes qu'aiſément vous pouvez deviner,
Les amours de mon maiſtre, ou plûtoſt ſes ſottiſes,
Ses conqueſtes en l'air, ſes hautes entrepriſes.

ADRASTE.

Voulez-vous m'obliger ? voſtre maiſtre, ny vous
N'étes pas gens tous deux à me rendre jaloux,
Mais ſi vous ne pouvez arréter ſes ſaillies,
Divertiſſez ailleurs le cours de ſes folies.

CLINDOR.

Que craignez-vous de luy, dont tous les complimens
Ne parlent que de morts & de ſaccagemens,
Qu'il bat, terraſſe, briſe, étrangle, bruſle, aſſomme ?

ADRASTE.

Pour eſtre ſon valet je vous trouve honneſte homme ;
Vous n'étes point de taille à ſervir ſans deſſein
Un fanfaron plus fou que ſon discours n'eſt vain.
Quoy qu'il en ſoit, depuis que je vous voy chez elle,
Toûjours de plus en plus je l'éprouve crüelle.
Ou vous ſervez quelqu'autre, ou voſtre qualité
Laiſſe dans vos projets trop de témérité.
Je vous tiens fort ſuſpect de quelque haute adreſſe :
Que voſtre maiſtre enfin faſſe une autre Maitreſſe,

Ou s'il ne peut quitter un entretien ſi doux,
Qu'il ſe ſerve du moins d'un autre que de vous.
Ce n'eſt pas qu'après tout les volontez d'un pére,
Qui ſçait ce que je ſuis, ne terminent l'affaire,
Mais purgez-moy l'esprit de ce petit ſoucy,
Et ſi vous vous aimez, banniſſez-vous d'icy,
Car ſi je vous voy plus regarder cette porte,
Je ſçay comme traiter les gens de voſtre ſorte.

CLINDOR.

Me prenez-vous pour homme à nuire à voſtre feu?

ADRASTE.

Sans replique, de grace, ou nous verrons beau jeu.
Allez, c'eſt aſſez dit.

CLINDOR.

Pour un leger ombrage
C'eſt trop indignement traiter un bon courage.
Si le Ciel en naiſſant ne m'a fait grand Seigneur,
Il m'a fait le cœur ferme, & ſenſible à l'honneur,
Et je pourrois bien rendre un jour ce qu'on me préte.

ADRASTE.

Quoy! vous me menacez?

CLINDOR.

Non, non, je fais retraite.
D'un ſi crüel affront vous aurez peu de fruit,
Mais ce n'eſt pas icy qu'il faut faire du bruit.

SCENE VIII.

ADRASTE, LYSE.

ADRASTE.

Ce beliſtre inſolent me fait encor bravade.

LYSE.

A ce conte, Monſieur, voſtre eſprit eſt malade.

ADRASTE.

Malade! mon eſprit!

LYSE.

Ouy, puiſqu'il eſt jaloux
Du malheureux Agent de ce Prince des foux.

ADRASTE.

Je ſçay ce que je ſuis & ce qu'eſt Iſabelle,
Et crains peu qu'un valet me ſupplante auprès d'elle;
Je ne puis toutefois ſouffrir ſans quelque ennuy
Le plaiſir qu'elle prend à cauſer avec luy.

LYSE.

C'eſt dénier enſemble & confeſſer la debte.

ADRASTE.

Nomme, ſi tu le veux, ma boutade indiscrette,
Et trouve mes ſoupçons bien ou mal à propos,

Je l'ay chaſſé d'icy pour me mettre en repos.
En effet, qu'en eſt-il ?

LYSE.

Si j'oſe vous le dire,
Ce n'eſt plus que pour luy qu'Iſabelle ſouſpire.

ADRASTE.

Lyſe, que me dis-tu !

LYSE.

Qu'il poſſéde ſon cœur,
Que jamais feux naiſſant n'eurent tant de vigueur,
Qu'ils meurent l'un pour l'autre & n'ont qu'une penſée.

ADRASTE.

Trop ingrate beauté, déloyale, inſenſée,
Tu m'oſes donc ainſi préférer un maraut ?

LYSE.

Ce rival orgueilleux le porte bien plus haut,
Et je vous en veux faire entiére confidence :
Il ſe dit Gentilhomme, & riche.

ADRASTE.

Ah ! l'impudence !

LYSE.

D'un pére rigoureux fuyant l'authorité
Il a couru long-temps d'un & d'autre coſté,
Enfin manque d'argent peut-eſtre ou par caprice
De noſtre Fiérabras il s'eſt mis au ſervice,

Et ſous ombre d'agir pour ſes folles amours
Il a ſçeu pratiquer de ſi ruſez détours,
Et charmer tellement cette pauvre abuſée,
Que vous en avez veu voſtre ardeur mépriſée.
Mais parlez à ſon pére, & bien-toſt ſon pouvoir
Remettra ſon esprit aux termes du devoir.

ADRASTE.

Je viens tout maintenant d'en tirer aſſeurance
De recevoir les fruits de ma perſévérance,
Et devant qu'il ſoit peu nous en verrons l'effet.
Mais écoute, il me faut obliger tout à fait.

LYSE.

Où je vous puis ſervir j'oſe tout entreprendre.

ADRASTE.

Peux-tu dans leurs amours me les faire ſurprendre?

LYSE.

Il n'eſt rien plus aiſé, peut-eſtre dès ce ſoir.

ADRASTE.

Adieu donc, ſouvien-toy de me les faire voir.
Cependant pren cecy ſeulement par avance.

LYSE.

Que le galand alors ſoit froté d'importance.

ADRASTE.

Croy-moy, qu'il ſe verra pour te mieux contenter
Chargé d'autant de bois qu'il en pourra porter.

SCENE IX.

LYSE.

L'arrogant croit déja tenir ville gaignée,
Mais il ſera puny de m'avoir dédaignée.
Parce qu'il eſt aimable il fait le petit Dieu,
Et ne veut s'adreſſer qu'aux filles de bon lieu.
Je ne mérite pas l'honneur de ſes careſſes :
Vraiment c'eſt pour ſon nez, il luy faut des maîtreſſes,
Je ne ſuis que ſervante, & qu'eſt-il que valet ?
Si ſon viſage eſt beau, le mien n'eſt pas trop laid
Il ſe dit riche & noble, & cela me fait rire,
Si loin de ſon païs qui n'en peut autant dire ?
Qu'il le ſoit, nous verrons ce ſoir ſi je le tiens
Dancer ſous le cotret ſa nobleſſe & ſes biens.

SCENE X.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

Le cœur vous bat un peu.

PRIDAMANT.

Je crains cette menace.

ALCANDRE.

Lyſe aime trop Clindor pour cauſer ſa disgrace.

PRIDAMANT.

Elle en eſt mépriſée, & cherche à ſe venger.

ALCANDRE.

Ne craignez point, l'amour la fera bien changer.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, ISABELLE.

GERONTE.

Apaiſez vos ſouſpirs & tariſſez vos larmes,
Contre ma volonté ce ſont de foibles armes,
Mon cœur, quoy que ſenſible à toutes vos douleurs,
Ecoute la raiſon, & néglige vos pleurs.
Je ſçay ce qu'il vous faut beaucoup mieux que vous meſme.
Vous dédaignez Adraste à cauſe que je l'aime;
Et parce qu'il me plaiſt d'en faire voſtre époux,
Voſtre orgueil n'y voit rien qui ſoit digne de vous.
Quoy, manque-t'il de bien, de cœur, ou de nobleſſe?
En eſt-ce le viſage, ou l'esprit qui vous bleſſe?
Il vous fait trop d'honneur.

ISABELLE.

Je ſçay qu'il eſt parfait,
Et que je répons mal à l'honneur qu'il me fait:
Mais ſi voſtre bonté me permet en ma cauſe
Pour me justifier de dire quelque choſe,
Par un ſecret inſtinct que je ne puis nommer,
J'en fais beaucoup d'état & ne le puis aimer.

Souvent je ne ſçay quoy que le Ciel nous inſpire
Soûléve tout le cœur contre ce qu'on deſire,
Et ne nous laiſſe pas en état d'obéïr,
Quand on choiſit pour nous ce qu'il nous fait haïr.
Il attache icy bas avec des ſympathies
Les ames que ſon ordre a là-haut aſſorties,
On n'en ſçauroit unir ſans ſes avis ſecrets,
Et cette chaiſne manque où manquent ſes decrets.
Aller contre les loix de cette Providence,
C'eſt le prendre à partie, & blaſmer ſa prudence,
L'attaquer en rebelle, & s'expoſer aux coups
Des plus aſpres malheurs qui ſuivent ſon couroux.

GERONTE.

Inſolente, eſt-ce ainſi que l'on ſe juſtifie?
Quel maiſtre vous apprend cette Philoſophie?
Vous en ſçavez beaucoup, mais tout voſtre ſçavoir
Ne m'empeſchera pas d'uſer de mon pouvoir.
Si le Ciel pour mon chois vous donne tant de haine,
Vous a-t'il miſe en feu pour ce grand Capitaine?
Ce guerrier valeureux vous tient-il dans ſes fers,
Et vous a-t'il domptée avec tout l'Univers?
Ce fanfaron doit-il relever ma famille?

ISABELLE.

Et de grace, Monſieur, traitez mieux voſtre fille.

GERONTE.

Quel ſujet donc vous porte à me deſobéir?

ISABELLE.

Mon heur & mon repos que je ne puis trahir.
Ce que vous appelez un heureux Hyménée
N'eſt pour moy qu'un Enfer ſi j'y ſuis condamnée.

GERONTE.

Ah, qu'il en eſt encor de mieux faites que vous,
Qui ſe voudroient bien voir dans un Enfer ſi doux
Après tout, je le veux, cédez à ma puiſſance.

ISABELLE.

Faites un autre eſſay de mon obéïſſance.

GERONTE.

Ne me repliquez plus quand j'ay dit, *je le veux,*
Rentrez, c'eſt deſormais trop conteſté nous deux.

SCENE II.

GERONTE.

Qu'à preſent la jeuneſſe a d'étranges manies,
Les regles du devoir luy ſont des tyrannies,
Et les droits les plus ſaints deviennent impuiſſants
Contre cette fierté qui l'attache à ſon ſens.
Telle eſt l'humeur du ſéxe, il aime à contredire,
Rejette obſtinément le joug de noſtre empire,
Ne ſuit que ſon caprice en ſes affections,
Et n'eſt jamais d'accord de nos élections.

N'eſpére pas pourtant, aveugle & ſans cervelle,
Que ma prudence céde à ton eſprit rebelle.
Mais ce fou viendra-t'il toûjours m'embaraſſer?
Par force ou par adreſſe il me le faut chaſſer.

SCENE III.

GERONTE, MATAMORE, CLINDOR.

MATAMORE *à Clindor.*

Ne doit-on pas avoir pitié de ma fortune?
Le grand Viſir encor de nouveau m'importune,
Le Tartare d'ailleurs m'appelle à ſon ſecours,
Narſingue & Calicut m'en preſſent tous les jours;
Si je ne les refuſe, il me faut mettre en quatre.

CLINDOR.

Pour moy, je ſuis d'avis que vous les laiſſiez battre,
Vous emploiriez trop mal vos invincibles coups,
Si pour en ſervir un vous faiſiez trois jaloux.

MATAMORE.

Tu dis bien, c'eſt aſſez de telles courtoiſies,
Je ne veux qu'en Amour donner des jalouſies.
Ah, Monſieur, excuſez ſi faute de vous voir,
Bien que ſi près de vous, je manquois au devoir.
Mais quelle émotion paroit ſur ce viſage?
Où ſont vos ennemis que j'en faſſe carnage?

GERONTE.

Monſieur, graces aux Dieux, je n'ay point d'ennemis.

MATAMORE.

Mais graces à ce bras qui vous les a ſoûmis.

GERONTE.

C'eſt une grace encor que j'avois ignorée.

MATAMORE.

Depuis que ma faveur pour vous s'eſt declarée,
Ils ſont tous morts de peur, ou n'ont oſé branſler.

GERONTE.

C'eſt ailleurs maintenant qu'il vous faut ſignaler,
Il fait beau voir ce bras plus craint que le tonnerre
Demeurer ſi paiſible en un temps plein de guerre,
Et c'eſt pour acquérir un nom bien relevé,
D'eſtre dans une ville à battre le pavé!
Chacun croit voſtre gloire à faux tître uſurpée,
Et vous ne paſſez plus que pour traiſneur d'épée.

MATAMORE.

Ah ventre! il eſt tout vray que vous avez raiſon,
Mais le moyen d'aller ſi je ſuis en priſon?
Iſabelle m'arréte, & ſes yeux pleins de charmes
Ont captivé mon cœur, & ſuſpendu mes armes.

GERONTE.

Si rien que ſon ſujet ne vous tient arrété,

Faites voſtre équipage en toute liberté,
Elle n'eſt pas pour vous, n'en ſoyez point en peine.

MATAMORE.

Ventre! que dites-vous? je la veux faire Reine.

GERONTE.

Je ne ſuis pas d'humeur à rire tant de fois,
Du crotesque récit de vos rares exploits,
La ſottiſe ne plaiſt qu'alors qu'elle eſt nouvelle :
En un mot, faites Reine une autre qu'Iſabelle.
Si pour l'entretenir vous venez plus icy...

MATAMORE.

Il a perdu le ſens de me parler ainſi.
Pauvre homme, ſçais-tu bien que mon nom effroyable
Met le grand Turc en fuite, & fait trembler le Diable,
Que pour t'anéantir je ne veux qu'un moment?

GERONTE.

J'ay chez moy des valets à mon commandement,
Qui n'ayant pas l'eſprit de faire des bravades
Répondroient de la main à vos Rodomontades.

MATAMORE *à Clindor.*

Dy-luy ce que j'ay fait en mille & mille lieux.

GERONTE.

Adieu, modérez-vous, il vous en prendra mieux ;
Bien que je ne ſois pas de ceux qui vous haïſſent,
J'ay le ſang un peu chaud, & mes gens m'obéïſſent.

SCENE IV.

MATAMORE, CLINDOR.

MATAMORE.

Reſpect de ma Maitreſſe, incommode vertu,
Tyran de ma vaillance, à quoy me réduis-tu?
Que n'ay-je eu cent rivaux en la place d'un pére,
Sur qui ſans t'offencer laiſſer choir ma colére!
Ah, viſible Démon, vieux ſpectre décharné,
Vray ſuppoſt de Satan, médaille de damné,
Tu m'oſes-donc bannir, & meſme avec menaces,
Moy de qui tous les Rois briguent les bonnes graces?

CLINDOR.

Tandis qu'il eſt dehors, allez dès aujourd'huy
Cauſer de vos amours, & vous moquer de luy.

MATAMORE.

Cadediou, ſes valets feroient quelque inſolence.

CLINDOR.

Ce fer a trop dequoy dompter leur violence.

MATAMORE.

Ouy, mais les feux qu'il jette en ſortant de priſon
Auroient en un moment embraſé la maiſon,
Devoré tout à l'heure ardoiſes, & goutiéres,
Faiſtes, lates, chévrons, montants, courbes, filiéres,

Entretoiſes, ſommiers, colomnes, ſoliveaux,
Parnes, ſoles, appuis, jambages, traveteaux,
Portes, grilles, verroux, ſerrures, tuilles, pierre,
Plomb, fer, plaſtre, ciment, peinture, marbre, verre,
Caves, puys, cours, perrons, ſalles, chambres, greniers,
Offices, cabinets, terraſſes, escaliers,
Juge un peu quel deſordre aux yeux de ma charmeuſe.
Ces feux étouferoient ſon ardeur amoureuſe;
Va luy parler pour moy, toy qui n'és pas vaillant,
Tu puniras à moins un valet inſolent.

CLINDOR.

C'eſt m'expoſer...

MATAMORE.

Adieu, je vois ouvrir la porte,
Et crains que ſans reſpect cette canaille ſorte.

SCENE V.

CLINDOR, LYSE.

CLINDOR *ſeul.*

Le ſouverain poltron, à qui pour faire peur
Il ne faut qu'une feuille, une ombre, une vapeur,
Un vieillard le maltraite, il fuit pour une fille,
Et tremble à tous momens de crainte qu'on l'étrille.
Lyſe, que ton abord doit eſtre dangereux,
Il donne l'épouvante à ce cœur généreux,

Cét unique vaillant, la fleur des Capitaines,
Qui dompte autant de Rois qu'il captive de Reines.

LYSE.

Mon viſage eſt ainſi malheureux en attraits,
D'autres charment de loin, le mien fait peur de près.

CLINDOR.

S'il fait peur à des fous, il charme les plus ſages,
Il n'eſt pas quantité de ſemblables viſages.
Si l'on bruſle pour toy, ce n'eſt pas ſans ſujet,
Je ne connus jamais un ſi gentil objet,
L'esprit beau, prompt, accort, l'humeur un peu railleuſe,
L'enbonpoint raviſſant, la taille avantageuſe,
Les yeux doux, le teint vif, & les traits délicats,
Qui ſeroit le brutal qui ne t'aimeroit pas?

LYSE.

De grace, & depuis quand me trouvez-vous ſi belle?
Voyez bien, je ſuis Lyſe, & non-pas Iſabelle.

CLINDOR.

Vous partagez vous deux mes inclinations,
J'adore ſa fortune & tes perfections.

LYSE.

Vous en embraſſez trop, c'eſt aſſez pour vous d'une,
Et mes perfections cédent à ſa fortune.

CLINDOR.

Quelque effort que je faſſe à luy donner ma foy,
Penſes-tu qu'en effet je l'aime plus que toy?

L'Amour & l'Hyménée ont diverſe methode,
L'un court au plus aimable, & l'autre au plus commode :
Je ſuis dans la miſére, & tu n'as point de bien,
Un rien s'ajuste mal avec un autre rien,
Et malgré les douceurs que l'Amour y déploye,
Deux malheureux enſemble ont toûjours courte joye.
Ainſi j'aspire ailleurs pour vaincre mon malheur,
Mais je ne puis te voir ſans un peu de douleur,
Sans qu'un ſouſpir échape à ce cœur qui murmure,
De ce qu'à mes deſirs ma raiſon fait d'injure.
A tes moindres coups d'œil je me laiſſe charmer.
Ah, que je t'aimerois, s'il ne falloit qu'aimer,
Et que tu me plairois, s'il ne falloit que plaire !

LYSE.

Que vous auriez d'esprit, ſi vous ſçaviez vous taire,
Ou remettre du moins en quelque autre ſaiſon
A montrer tant d'amour avec tant de raiſon !
Le grand treſor pour moy qu'un amoureux ſi ſage,
Qui par compaſſion n'oſe me rendre hommage,
Et porte ſes deſirs à des partis meilleurs,
De peur de m'accabler ſous nos communs malheurs !
Je n'oubliray jamais de ſi rares mérites.
Allez continüer cependant vos viſites.

CLINDOR.

Que j'aurois avec toy l'esprit bien plus content !

LYSE.

Ma maîtreſſe là-haut eſt ſeule, & vous attend.

CLINDOR.

Tu me chaſſes ainſi!

LYSE.

Non, mais je vous envoye
Aux lieux où vous aurez une plus longue joye.

CLINDOR.

Que meſme tes dédains me ſemblent gracieux!

LYSE.

Ah, que vous prodiguez un temps ſi précieux!
Allez.

CLINDOR.

Souvien-toy donc que ſi j'en aime un autre...

LYSE.

C'eſt de peur d'ajoûter ma miſére à la voſtre,
Je vous l'ay déja dit, je ne l'oubliray pas.

CLINDOR.

Adieu, ta raillerie a pour moy tant d'appas,
Que mon cœur à tes yeux de plus en plus s'engage,
Et je t'aimerois trop à tarder davantage.

SCENE VI.

LYSE.

L'ingrat, il trouve enfin mon viſage charmant,
Et pour ſe divertir il contrefait l'amant!
Qui néglige mes feux m'aime par raillerie,
Me prend pour le jouet de ſa galanterie,
Et par un libre aveu de me voler ſa foy,
Me jure qu'il m'adore, & ne veut point de moy.
Aime en tous lieux, perfide, & partage ton ame,
Choiſy qui tu voudras pour Maîtreſſe ou pour femme,
Donne à tes intereſts à ménager tes vœux,
Mais ne croy plus tromper aucune de nous deux.
Iſabelle vaut mieux qu'un amour Politique,
Et je vaux mieux qu'un cœur où cét amour s'aplique.
J'ay raillé comme toy, mais c'étoit ſeulement
Pour ne t'avertir pas de mon reſſentiment.
Qu'euſt produit ſon éclat que de la défiance?
Qui cache ſa colére aſſeure ſa vengeance,
Et ma feinte douceur prépare beaucoup mieux
Ce piége où tu vas choir, & bien-toſt, à mes yeux.
Toutefois qu'as-tu fait qui te rende coupable?
Pour chercher ſa fortune eſt-on ſi puniſſable?
Tu m'aimes, mais le bien te fait eſtre inconstant:
Au ſiécle où nous vivons qui n'en feroit autant?
Oublions des mépris où par force il s'excite,
Et laiſſons-le joüir du bonheur qu'il mérite,
S'il m'aime, il ſe punit en m'oſant dédaigner,
Et ſi je l'aime encor, je le dois épargner.

Dieux! à quoy me réduit ma folle inquiétude,
De vouloir faire grace à tant d'ingratitude!
Digne ſoif de vengeance, à quoy m'expoſez-vous,
De laiſſer affoiblir un ſi juste couroux!
Il m'aime, & de mes yeux je m'en voy mépriſée!
Je l'aime, & ne luy ſers que d'objet de riſée!
Silence, amour, ſilence, il eſt temps de punir,
J'en ay donné ma foy, laiſſe-moy la tenir,
Puisque ton faux espoir ne fait qu'aigrir ma peine,
Fay céder tes douceurs à celles de la haine,
Il eſt temps qu'en mon cœur elle regne à ſon tour,
Et l'amour outragé ne doit plus eſtre amour.

SCENE VII.

MATAMORE.

Les voila, ſauvons-nous. Non, je ne voy perſonne,
Avançons hardiment. Tout le corps me friſſonne,
Je les entens, fuyons. Le vent faiſoit ce bruit.
Marchons ſous la faveur des ombres de la nuit.
Vieux reſveur, malgré toy j'attens icy ma Reine.
Ces diables de valets me mettent bien en peine,
De deux mille ans & plus je ne tremblay ſi fort.
C'eſt trop me hazarder, s'ils ſortent, je ſuis mort,
Car j'aime mieux mourir que leur donner bataille,
Et profaner mon bras contre cette canaille.
Que le courage expoſe à d'étranges dangers!
Toutefois en tout cas je ſuis des plus legers,

S'il ne faut que courir leur attente eſt dupée,
J'ay le pied pour le moins auſſi bon que l'épée.
Tout de bon je les voy, c'eſt fait il faut mourir,
J'ay le corps ſi glacé que je ne puis courir.
Destin, qu'à ma valeur tu te montres contraire!
C'eſt ma Reine elle-meſme avec mon Secrétaire,
Tout mon corps ſe déglace, écoutons leurs discours,
Et voyons ſon adreſſe à traiter mes amours.

SCENE VIII.

CLINDOR, ISABELLE, MATAMORE.

ISABELLE. *Matamore écoute caché.*

Tout ſe prépare mal du coſté de mon pére,
Je ne le vy jamais d'une humeur ſi ſévére,
Il ne ſouffrira plus voſtre maiſtre ny vous:
Voſtre rival d'ailleurs eſt devenu jaloux.
C'eſt par cette raiſon que je vous fais deſcendre,
Dedans mon cabinet ils pourroient nous ſurprendre.
Icy nous parlerons en plus de ſeureté,
Vous pourrez vous couler d'un & d'autre coſté,
Et ſi quelqu'un ſurvient, ma retraite eſt ouverte.

CLINDOR.

C'eſt trop prendre de ſoin pour empeſcher ma perte.

ISABELLE.

Je n'en puis prendre trop pour aſſeurer un bien
Sans qui tous autres biens à mes yeux ne ſont rien,

Un bien qui vaut pour moy la Terre toute entiére,
Et pour qui ſeul enfin j'aime à voir la lumiére.
Un rival par mon pére attaque en vain ma foy,
Voſtre amour ſeul a droit de triompher de moy :
Des discours de tous deux je ſuis perſécutée,
Mais pour vous je me plais à me voir mal-traitée,
Et des plus grands malheurs je bénirois les coups,
Si ma fidelité les enduroit pour vous.

CLINDOR.

Vous me rendez confus, & mon ame ravie
Ne vous peut en revanche offrir rien que ma vie ;
Mon ſang eſt le ſeul bien qui me reste en ces lieux,
Trop heureux de le perdre en ſervant vos beaux yeux.
Mais ſi mon Astre un jour changeant ſon influence
Me donne un accès libre aux lieux de ma naiſſance,
Vous verrez que ce chois n'eſt pas fort inégal,
Et que tout balancé je vaux bien mon rival.
Mais avec ces douceurs permettez-moy de craindre
Qu'un pére & ce rival ne veuillent vous contraindre.

ISABELLE.

N'en ayez point d'alarme, & croyez qu'en ce cas
L'un aura moins d'effet que l'autre n'a d'appas.
Je ne vous diray point où je ſuis réſoluë,
Il ſuffit que ſur moy je me rens abſoluë.
Ainſi tous les projets ſont des projets en l'air,
Ainſi...

MATAMORE.

Je n'en puis plus, il eſt temps de parler.

ISABELLE.

Dieux ! on nous écoutoit.

CLINDOR.

C'eſt noſtre Capitaine,
Je vay bien l'apaiſer, n'en ſoyez pas en peine.

SCENE IX.

MATAMORE, CLINDOR.

MATAMORE.

Ah, traiſtre.

CLINDOR.

Parlez bas, ces valets...

MATAMORE.

Et bien, quoy ?

CLINDOR.

Ils fondront tout à l'heure & ſur vous & ſur moy.

MATAMORE *le tire à un coin du Théatre.*

Vien ça, tu ſçais ton crime, & qu'à l'objet que j'aime
Loin de parler pour moy, tu parlois pour toy-meſme.

CLINDOR.

Ouy, pour me rendre heureux j'ay fait quelques efforts.

MATAMORE.

Je te donne le chois de trois ou quatre morts.
Je vay d'un coup de poin te briſer comme verre,
Ou t'enfoncer tout vif au centre de la Terre,
Ou te fendre en dix parts d'un ſeul coup de revers,
Ou te jetter ſi haut au deſſus des éclairs,
Que tu ſois devoré des feux élémentaires.
Choiſy donc promptement, & penſe à tes affaires.

CLINDOR.

Vous-meſme choiſiſſez.

MATAMORE.

Quel chois propoſes-tu?

CLINDOR.

De fuir en diligence ou d'eſtre bien batu.

MATAMORE.

Me menacer encor! ah ventre, quelle audace,
Au lieu d'eſtre à genoux & d'implorer ma grace!
Il a donné le mot, ces valets vont ſortir.
Je m'en vay commander aux Mers de t'engloutir.

CLINDOR.

Sans vous chercher ſi loin un ſi grand cimetiére,
Je vous vay de ce pas jetter dans la riviére.

MATAMORE.

Ils ſont d'intelligence. Ah, teſte.

CLINDOR.

Point de bruit,
J'ay déja maſſacré dix hommes cette nuit,
Et ſi vous me faſchez vous en croiſtrez le nombre.

MATAMORE.

Cadediou, ce coquin a marché dans mon ombre,
Il s'eſt fait tout vaillant d'avoir ſuivy mes pas :
S'il avoit du reſpect j'en voudrois faire cas.
Ecoute, je ſuis bon, & ce ſeroit dommage
De priver l'Univers d'un homme de courage.
Demande-moy pardon, & ceſſe par tes feux
De profaner l'objet digne ſeul de mes vœux;
Tu connois ma valeur, éprouve ma clémence.

CLINDOR.

Plûtoſt, ſi voſtre amour a tant de véhémence,
Faiſons deux coups d'épée au nom de ſa beauté.

MATAMORE.

Parbieu, tu me ravis de généroſité.
Va, pour la conquérir n'uſe plus d'artifices,
Je te la veux donner pour prix de tes ſervices,
Plain-toy doreſnavant d'avoir un maiſtre ingrat.

CLINDOR.

A ce rare preſent d'aiſe le cœur me bat.
Protecteur des grands Rois, guerrier trop magnanime,
Puiſſe tout l'Univers bruire de voſtre eſtime.

SCENE X.

ISABELLE, MATAMORE, CLINDOR.

ISABELLE.

Je rends graces au Ciel de ce qu'il a permis
Qu'à la fin ſans combat je vous voy bons amis.

MATAMORE.

Ne penſez plus, ma Reine, à l'honneur que ma flame
Vous devoit faire un jour de vous prendre pour femme,
Pour quelque occaſion j'ay changé de deſſein;
Mais je vous veux donner un homme de ma main.
Faites-en de l'état, il eſt vaillant luy-meſme,
Il commandoit ſous moy.

ISABELLE.

Pour vous plaire, je l'aime.

CLINDOR.

Mais il faut du ſilence à noſtre affection.

MATAMORE.

Je vous promets ſilence & ma protection,
Avoüez-vous de moy par tous les coins du Monde,
Je ſuis craint à l'égal ſur la Terre & ſur l'Onde,
Allez, vivez contens ſous une meſme loy.

ISABELLE.

Pour vous mieux obéïr je luy donne ma foy.

CLINDOR.

Commandez que ſa foy de quelque effet ſuivie...

SCENE XI.

GERONTE, ADRASTE, MATAMORE, CLINDOR, ISABELLE, LYSE, Troupe de Domestiques.

ADRASTE.

Cét inſolent discours te coûtera la vie,
Suborneur.

MATAMORE.

Ils ont pris mon courage en defaut.
Cette porte eſt ouverte, allons gagner le haut.

Il entre chez Iſabelle après qu'elle & Lyſe y ſont entrées.

CLINDOR.

Traiſtre, qui te fais fort d'une troupe brigande,
Je te choiſiray bien au milieu de la bande.

GERONTE.

Dieux! Adraste eſt bleſſé, courez au médecin,
Vous autres cependant arrétez l'aſſaſſin.

CLINDOR.

Ah, Ciel ! je céde au nombre. Adieu, chére Iſabelle :
Je tombe au précipice où mon deſtin m'appelle.

GERONTE.

C'en eſt fait, emportez ce corps à la maiſon,
Et vous, conduiſez toſt ce traiſtre à la priſon.

SCENE XII.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

PRIDAMANT.

Hélas ! mon fils eſt mort.

ALCANDRE.

Que vous avez d'alarmes !

PRIDAMANT.

Ne luy refuſez point le ſecours de vos charmes.

ALCANDRE.

Un peu de patience, & ſans un tel ſecours,
Vous le verrez bien-toſt heureux en ſes amours.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE.

Enfin le terme approche, un jugement inique
Doit abuſer demain d'un pouvoir tyrannique,
A ſon propre aſſaſſin immoler mon Amant,
Et faire une vengeance au lieu d'un châtiment.
Par un decret injuste autant comme ſévére,
Demain doit triompher la haine de mon pére.
La faveur du païs, la qualité du mort,
Le malheur d'Iſabelle, & la rigueur du Sort;
Hélas! que d'ennemis, & de quelle puiſſance,
Contre le foible appuy que donne l'innocence,
Contre un pauvre inconnu, de qui tout le forfait
Eſt de m'avoir aimée, & d'eſtre trop parfait:
Ouy, Clindor, tes vertus & ton feu légitime
T'ayant acquis mon cœur ont fait auſſi ton crime,
Mais en vain après toy l'on me laiſſe le jour,
Je veux perdre la vie en perdant mon amour,
Prononçant ton Arreſt c'eſt de moy qu'on diſpoſe,
Je veux ſuivre ta mort, puisque j'en ſuis la cauſe,
Et le meſme moment verra par deux trépas
Nos esprits amoureux ſe rejoindre là-bas.

Ainſi, pére inhumain, ta crüauté déçeuë
De nos ſaintes ardeurs verra l'heureuſe iſſuë;
Et ſi ma perte alors fait naiſtre tes douleurs,
Auprès de mon Amant je riray de tes pleurs,
Ce qu'un remors cuiſant te coûtera de larmes,
D'un ſi doux entretien augmentera les charmes;
Ou s'il n'a pas aſſez dequoy te tourmenter,
Mon Ombre chaque jour viendra t'épouvanter,
S'attacher à tes pas dans l'horreur des ténébres,
Preſenter à tes yeux mille images funébres,
Jetter dans ton eſprit un éternel effroy,
Te reprocher ma mort, t'appeler après moy,
Accabler de malheurs ta languiſſante vie,
Et te réduire au point de me porter envie.
Enfin...

SCENE II.

ISABELLE, LYSE.

LYSE.

Quoy, chacun dort, & vous étes icy!
Je vous jure, Monſieur en eſt en grand ſoucy.

ISABELLE.

Quand on n'a plus d'eſpoir, Lyſe, on n'a plus de crainte,
Je trouve des douceurs à faire icy ma plainte,
Icy je vis Clindor pour la derniére fois,
Ce lieu me redit mieux les accens de ſa voix,

Et remet plus avant en mon ame éperduë
L'aimable ſouvenir d'une ſi chére veuë.

LYSE.

Que vous prenez de peine à groſſir vos ennuis!

ISABELLE.

Que veux-tu que je faſſe en l'état où je ſuis?

LYSE.

De deux Amants parfaits dont vous étiez ſervie,
L'un doit mourir demain, l'autre eſt déja ſans vie;
Sans perdre plus de temps à ſouſpirer pour eux,
Il en faut trouver un qui les vaille tous deux.

ISABELLE.

De quel front oſes-tu me tenir ces paroles?

LYSE.

Quel fruit eſpérez-vous de vos douleurs frivoles?
Penſez-vous pour pleurer & ternir vos appas
Rappeler voſtre Amant des portes du trépas?
Songez plûtoſt à faire une illuſtre conqueſte,
Je ſçay pour vos liens une ame toute preſte,
Un homme incomparable.

ISABELLE.

Oſte-toy de mes yeux.

LYSE.

Le meilleur jugement ne choiſiroit pas mieux.

ISABELLE.

Pour croiſtre mes douleurs faut-il que je te voye?

LYSE.

Et faut-il qu'à vos yeux je déguiſe ma joye?

ISABELLE.

D'où te vient cette joye ainſi hors de ſaiſon?

LYSE.

Quand je vous l'auray dit, jugez ſi j'ay raiſon.

ISABELLE.

Ah, ne me conte rien.

LYSE.

Mais l'affaire vous touche.

ISABELLE.

Parle-moy de Clindor, ou n'ouvre point la bouche.

LYSE.

Ma belle humeur qui rit au milieu des malheurs
Fait plus en un moment qu'un ſiécle de vos pleurs;
Elle a ſauvé Clindor.

ISABELLE.

Sauvé Clindor?

LYSE.

Luy-meſme.
Jugez après cela comme quoy je vous aime.

ISABELLE.

Et de grace, où faut-il que je l'aille trouver?

LYSE.

Je n'ay que commencé, c'eſt à vous d'achever.

ISABELLE.

Ah, Lyſe!

LYSE.

Tout de bon, ſeriez-vous pour le ſuivre?

ISABELLE.

Si je ſuivrois celuy ſans qui je ne puis vivre?
Lyſe, ſi ton eſprit ne le tire des fers,
Je l'accompagneray jusques dans les Enfers.
Va, ne demande plus ſi je ſuivrois ſa fuite.

LYSE.

Puisqu'à ce beau deſſein l'amour vous a réduite,
Ecoutez où j'en ſuis, & ſecondez mes coups,
Si voſtre Amant n'échappe, il ne tiendra qu'à vous.
La priſon eſt tout proche...

ISABELLE.

Et bien?

LYSE.

Ce voiſinage
Au frére du Concierge a fait voir mon viſage,

Et comme c'eſt tout un que me voir & m'aimer,
Le pauvre malheureux s'en eſt laiſſé charmer.

ISABELLE.

Je n'en avois rien ſçeu!

LYSE.

J'en avois tant de honte,
Que je mourois de peur qu'on vous en fiſt le conte:
Mais depuis quatre jours voſtre Amant arrété
A fait que l'allant voir je l'ay mieux écouté.
Des yeux & du discours flatant ſon espérance,
D'un mutuël amour j'ay formé l'apparence.
Quand on aime une fois & qu'on ſe croit aimé,
On fait tout pour l'objet dont on eſt enflamé.
Par là j'ay ſur ſon ame aſſeuré mon empire,
Et l'ay mis en état de ne m'oſer dédire.
Quand il n'a plus douté de mon affection,
J'ay fondé mes refus ſur ſa condition;
Et luy pour m'obliger juroit de s'y déplaire,
Mais que malaiſément il s'en pouvoit défaire,
Que les clefs des priſons qu'il gardoit aujourd'huy
Etoient le plus grand bien de ſon frére & de luy.
Moy, de dire ſoudain que ſa bonne fortune
Ne luy pouvoit offrir d'heure plus opportune;
Que pour ſe faire riche & pour me poſſéder
Il n'avoit ſeulement qu'à s'en accommoder;
Qu'il tenoit dans les fers un Seigneur de Bretagne,
Déguiſé ſous le nom du Sieur de la Montagne;
Qu'il falloit le ſauver & le ſuivre chez luy,
Qu'il nous feroit du bien & ſeroit noſtre appuy.

Il demeure étonné, je le preſſe, il s'excuſe,
Il me parle d'amour, & moy je le refuſe,
Je le quitte en colére, il me ſuit tout confus,
Me fait nouvelle excuſe, & moy nouveau refus.

ISABELLE.

Mais enfin?

LYSE.

J'y retourne, & le trouve fort triste?
Je le juge ébranlé, je l'attaque, il reſiste.
Ce matin, *en un mot le péril eſt preſſant,*
Ay-je dit, *tu peux tout, & ton frére eſt abſent.*
Mais il faut de l'argent pour un ſi long voyage,
M'a-t'il dit, *il en faut pour faire l'équipage,*
Ce Cavalier en manque.

ISABELLE.

Ah, Lyſe, tu devois
Luy faire offre auſſi-toſt de tout ce que j'avois,
Perles, bagues, habits.

LYSE.

J'ay bien fait davantage.
J'ay dit qu'à vos beautez ce captif rend hommage,
Que vous l'aimez de meſme, & fuirez avec nous.
Ce mot me l'a rendu ſi traitable & ſi doux,
Que j'ay bien reconnu qu'un peu de jalouſie
Touchant voſtre Clindor brouilloit ſa fantaiſie,
Et que tous ces détours provenoient ſeulement
D'une vaine frayeur qu'il ne fuſt mon Amant.

Il eſt party ſoudain après voſtre amour ſçeuë,
A trouvé tout aiſé, m'en a promis l'iſſuë,
Et vous mande par moy qu'environ à my-nuit
Vous ſoyez toute preſte à déloger ſans bruit.

ISABELLE.

Que tu me rends heureuſe!

LYSE.

Ajoûtez-y, de grace,
Qu'accepter un mary pour qui je ſuis de glace,
C'eſt me ſacrifier à vos contentemens.

ISABELLE.

Auſſi...

LYSE.

Je ne veux point de vos remercimens,
Allez ployer bagage, & pour groſſir la ſomme,
Joignez à vos bijoux les écus du bon homme.
Je vous vends ſes treſors, mais à fort bon marché,
J'ay deſrobé ſes clefs depuis qu'il eſt couché,
Je vous les livre.

ISABELLE.

Allons y travailler enſemble.

LYSE.

Paſſez-vous de mon aide.

ISABELLE.

Et quoy ! le cœur te tremble ?

LYSE.

Non, mais c'eſt un ſecret tout propre à l'éveiller,
Nous ne nous garderions jamais de babiller.

ISABELLE.

Folle, tu ris toûjours.

LYSE.

De peur d'une ſurpriſe
Je dois attendre icy le Chef de l'entrepriſe,
S'il tardoit à la ruë il ſeroit reconnu,
Nous vous irons trouver dès qu'il ſera venu,
C'eſt là ſans raillerie.

ISABELLE.

Adieu donc, je te laiſſe,
Et conſens que tu ſois aujourd'huy la maîtreſſe.

LYSE.

C'eſt du moins...

ISABELLE.

Fay bon guet.

LYSE.

Vous, faites bon butin.

SCENE III.

LYSE.

Ainſi, Clindor, je fais moy ſeule ton deſtin,
Des fers où je t'ay mis c'eſt moy qui te delivre,
Et te puis à mon chois faire mourir ou vivre.
On me vengeoit de toy par delà mes deſirs,
Je n'avois de deſſein que contre tes plaiſirs;
Ton ſort trop rigoureux m'a fait changer d'envie,
Je te veux aſſeurer tes plaiſirs & ta vie,
Et mon amour éteint te voyant en danger,
Renaiſt pour m'avertir que c'eſt trop me venger.
J'espere auſſi, Clindor, que pour reconnoiſſance,
De ton ingrat amour étouffant la licence...

SCENE IV.

MATAMORE, ISABELLE, LYSE.

ISABELLE.

Quoy! chez nous, & de nuit!

MATAMORE.

L'autre jour...

ISABELLE.

Qu'eſt-cecy,
L'autre jour? eſt-il temps que je vous trouve icy?

LYSE.

C'eſt ce grand Capitaine. Où s'eſt-il laiſſé prendre?

ISABELLE.

En montant l'escalier je l'en ay veu deſcendre.

MATAMORE.

L'autre jour au defaut de mon affection,
J'aſſeuray vos appas de ma protection.

ISABELLE.

Après?

MATAMORE.

On vint icy faire une brouillerie,
Vous rentraſtes voyant cette forfanterie,
Et pour vous proteger je vous ſuivy ſoudain.

ISABELLE.

Voſtre valeur prit lors un généreux deſſein.
Depuis?

MATAMORE.

Pour conſerver une Dame ſi belle,
Au plus haut du logis j'ay fait la ſentinelle.

ISABELLE.

Sans ſortir?

MATAMORE.

Sans ſortir.

LYSE.

C'eſt à dire en deux mots
Que la peur l'enfermoit dans la chambre aux fagots.

MATAMORE.

La peur?

LYSE.

Ouy, vous tremblez, la voſtre eſt ſans égale.

MATAMORE.

Parce qu'elle a bon pas j'en fais mon Bucephale,
Lors que je la domptay je luy fis cette loy,
Et depuis, quand je marche, elle tremble ſous moy.

LYSE.

Voſtre caprice eſt rare à choiſir des montures.

MATAMORE.

C'eſt pour aller plus viſte aux grandes avantures.

ISABELLE.

Vous en exploitez bien; mais changeons de discours.
Vous avez demeuré là dedans quatre jours?

MATAMORE.

Quatre jours.

ISABELLE.

Et vécu?

MATAMORE.

De Nectar, d'Ambroſie.

LYSE.

Je croy que cette viande aiſément raſſaſie?

MATAMORE.

Aucunement.

ISABELLE.

Enfin, vous étiez deſcendu...

MATAMORE.

Pour faire qu'un Amant en vos bras fuſt rendu,
Pour rompre ſa priſon, en fracaſſer les portes,
Et briſer en morceaux ſes chaiſnes les plus fortes.

LYSE.

Avoüez ranchement que preſſé de la faim
Vous veniez bien plûtoſt faire la guerre au pain.

MATAMORE.

L'un & l'autre parbieu. Cette Ambroſie eſt fade,
J'en eus au bout d'un jour l'estomach tout malade.
C'eſt un mets délicat, & de peu de ſoûtien,
A moins que d'eſtre un Dieu l'on n'en vivroit pas bien,
Il cauſe mille maux, & dès l'heure qu'il entre,
Il allonge les dents, & rétrecit le ventre.

LYSE.

Enfin c'eſt un ragouſt qui ne vous plaiſoit pas?

MATAMORE.

Quitte pour chaque nuit faire deux tours en bas,
Et là m'accommodant des reliefs de cuiſine,
Meſler la viande humaine avecque la divine.

ISABELLE.

Vous aviez après tout deſſein de nous voler.

MATAMORE.

Vous-meſmes après tout m'oſez-vous quereller?
Si je laiſſe une fois échaper ma colére...

ISABELLE.

Lyſe, fay-moy ſortir les valets de mon pére.

MATAMORE.

Un ſot les attendroit.

SCENE V.

ISABELLE, LYSE.

LYSE.

Vous ne le tenez pas.

ISABELLE.

Il nous avoit bien dit que la peur a bon pas.

LYSE.

Vous n'avez cependant rien fait, ou peu de choſe.

ISABELLE.

Rien du tout, que veux-tu ? ſa rencontre en eſt cauſe.

LYSE.

Mais vous n'aviez alors qu'à le laiſſer aller.

ISABELLE.

Mais il m'a reconnuë & m'eſt venu parler.
Moy, qui ſeule & de nuit craignois ſon inſolence,
Et beaucoup plus encor de troubler le ſilence,
J'ay crû, pour m'en défaire & m'oſter de ſoucy,
Que le meilleur étoit de l'amener icy.
Voy quand j'ay ton ſecours que je me tiens vaillante,
Puiſque j'oſe affronter cette humeur violente.

LYSE.

J'en ay ry comme vous, mais non ſans murmurer,
C'eſt bien du temps perdu.

ISABELLE.

Je vay le réparer.

LYSE.

Voicy le conducteur de noſtre intelligence,
Sçachez auparavant toute ſa diligence.

SCENE VI.

ISABELLE, LYSE, LE GEOLIER.

ISABELLE.

Et bien, mon grand amy, braverons-nous le Sort ?
Et viens-tu m'apporter, ou la vie, ou la mort ?

Ce n'eſt plus qu'en toy ſeul que mon eſpoir ſe fonde.

LE GEOLIER.

Banniſſez vos frayeurs, tout va le mieux du monde,
Il ne faut que partir, j'ay des chevaux tous preſts,
Et vous pourrez bien-toſt vous moquer des Arreſts.

ISABELLE.

Je te doy regarder comme un Dieu tutélaire,
Et ne ſçay point pour toy d'aſſez digne ſalaire.

LE GEOLIER.

Voicy le prix unique où tout mon cœur prétend.

ISABELLE.

Lyſe, il faut te réſoudre à le rendre content.

LYSE.

Ouy, mais tout ſon appreſt nous eſt fort inutile,
Comment ouvrirons-nous les portes de la ville?

LE GEOLIER.

On nous tient des chevaux en main ſeure aux faux-bourgs,
Et je ſçais un vieux mur qui tombe tous les jours,
Nous pourrons aiſément ſortir par ſes ruïnes.

ISABELLE.

Ah! que je me trouvois ſur d'étranges épines!

LE GEOLIER.

Mais il faut ſe haſter.

ISABELLE.

Nous partirons ſoudain,
Vien nous aider là haut à faire noſtre main.

SCENE VII.

CLINDOR *en priſon.*

Aimables ſouvenirs de mes chéres délices,
Qu'on va bien-toſt changer en d'infames ſupplices,
Que malgré les horreurs de ce mortel effroy
Vos charmants entretiens ont de douceurs pour moy!
Ne m'abandonnez point, ſoyez-moy plus fidelles
Que les rigueurs du Sort ne ſe montrent crüelles;
Et lors que du trépas les plus noires couleurs
Viendront à mon esprit figurer mes malheurs,
Figurez auſſi-toſt à mon ame interdite
Combien je fus heureux pardelà mon mérite.
Lors que je me plaindray de leur ſévérité,
Redites-moy l'excès de ma témérité;
Que d'un ſi haut deſſein ma fortune incapable
Rendoit ma flame injuste, & mon espoir coupable,
Que je fus criminel quand je devins Amant,
Et que ma mort en eſt le juste châtiment.
Quel bonheur m'accompagne à la fin de ma vie!
Iſabelle, je meurs pour vous avoir ſervie,
Et de quelque tranchant que je ſouffre les coups,
Je meurs trop glorieux, puisque je meurs pour vous.
Hélas! que je me flate, & que j'ay d'artifice
A me diſſimuler la honte d'un ſupplice!
En eſt-il de plus grand, que de quitter ces yeux
Dont le fatal amour me rend ſi glorieux?
L'Ombre d'un meurtrier creuſe icy ma ruïne,
Il ſuccomba vivant, & mort il m'aſſaſſine,

Son nom fait contre moy ce que n'a pû ſon bras,
Mille aſſaſſins nouveaux naiſſent de ſon trépas,
Et je voy de ſon ſang fécond en perfidies
S'élever contre moy des ames plus hardies,
De qui les paſſions s'armant d'authorité,
Font un meurtre public avec impunité.
Demain de mon courage on doit faire un grand crime,
Donner au déloyal ma teſte pour victime,
Et tous pour le païs prennent tant d'intéreſt
Qu'il ne m'eſt pas permis de douter de l'Arreſt.
Ainſi de tous coſtez ma perte étoit certaine,
J'ay repouſſé la mort, je la reçoy pour peine,
D'un péril évité je tombe en un nouveau,
Et des mains d'un rival en celles d'un bourreau.
Je frémis à penſer à ma triste avanture,
Dans le ſein du repos je ſuis à la torture,
Au milieu de la nuit & du temps du ſommeil
Je voy de mon trépas le honteux appareil,
J'en ay devant les yeux les funestes ministres,
On me lit du Sénat les mandemens ſinistres,
Je ſors les fers aux pieds, j'entens déja le bruit
De l'amas inſolent d'un peuple qui me ſuit,
Je voy le lieu fatal où ma mort ſe prépare;
Là mon esprit ſe trouble & ma raiſon s'égare,
Je ne découvre rien qui m'oſe ſecourir,
Et la peur de la mort me fait déja mourir.
Iſabelle, toy ſeule en réveillant ma flame
Diſſipes ces terreurs & raſſeures mon ame,
Et ſi-toſt que je penſe à tes divins attraits,
Je vois évanoüir ces infames portraits.
Quelques rudes aſſauts que le malheur me livre,

Garde mon ſouvenir, & je croiray revivre.
Mais d'où vient que de nuit on ouvre ma priſon?
Amy, que viens-tu faire icy hors de ſaiſon?

SCENE VIII.

CLINDOR, LE GEOLIER.

LE GEOLIER *cependant qu'Iſabelle & Lyſe paroiſſent à quartier.*

Les Juges aſſemblez pour punir voſtre audace
Meus de compaſſion enfin vous ont fait grace.

CLINDOR.

M'ont fait grace, bons Dieux!

LE GEOLIER.

Ouy, vous mourrez de nuit.

CLINDOR.

De leur compaſſion, eſt-ce là tout le fruit?

LE GEOLIER.

Que de cette faveur vous tenez peu de conte!
D'un ſupplice public c'eſt vous ſauver la honte.

CLINDOR.

Quels encens puis-je offrir au maiſtre de mon ſort,
Dont l'Arreſt me fait grace, & m'envoye à la mort?

LE GEOLIER.

Il la faut recevoir avec meilleur viſage.

CLINDOR.

Fay ton office, amy, ſans cauſer davantage.

LE GEOLIER.

Une troupe d'Archers là dehors vous attend,
Peut-eſtre en les voyant ſerez-vous plus content.

SCENE IX.

CLINDOR, ISABELLE, LYSE, LE GEOLIER.

ISABELLE *dit ces mots à Lyſe, cependant que le Geolier ouvre la priſon à Clindor.*

Lyſe, nous l'allons voir.

LYSE.

Que vous étes ravie!

ISABELLE.

Ne le ſerois-je point de recevoir la vie?
Son deſtin & le mien prennent un meſme cours,
Et je mourrois du coup qui trancheroit ſes jours.

LE GEOLIER.

Monſieur, connoiſſez-vous beaucoup d'Archers ſemblables?

CLINDOR.

Ah, Madame, eſt-ce vous? ſurpriſes adorables,
Trompeur trop obligeant! tu diſois bien vraiment
Que je mourrois de nuit, mais de contentement.

ISABELLE.

Clindor!

LE GEOLIER.

Ne perdons point le temps à ces careſſes,
Nous aurons tout loiſir de flater nos Maitreſſes.

CLINDOR.

Quoy, Lyſe eſt donc la ſienne?

ISABELLE.

Ecoutez le discours
De voſtre liberté qu'ont produit leurs amours.

LE GEOLIER.

En lieu de ſeureté le babil eſt de miſe,
Mais icy ne ſongeons qu'à nous oſter de priſe.

ISABELLE.

Sauvons-nous, mais avant promettez-nous tous deux
Jusqu'au jour d'un Hymen de modérer vos feux;
Autrement, nous rentrons.

CLINDOR.

Que cela ne vous tienne,
Je vous donne ma foy.

LE GEOLIER.

Lyſe, reçoy la mienne.

ISABELLE.

Sur un gage ſi beau j'oſe tout hazarder.

LE GEOLIER.

Nous nous amuſons trop, il eſt temps d'évader.

SCENE X.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

Ne craignez plus pour eux ny périls, ny disgraces,
Beaucoup les pourſuivront, mais ſans trouver leurs traces.

PRIDAMANT.

A la fin je respire.

ALCANDRE.

Après un tel bonheur,
Deux ans les ont montez en haut degré d'honneur.
Je ne vous diray point le cours de leurs voyages,
S'ils ont trouvé le calme, ou vaincu les orages,
Ny par quel Art non-plus ils ſe ſont élevez;
Il ſuffit d'avoir veu comme ils ſe ſont ſauvez;

Et que ſans vous en faire une histoire importune,
Je vous les vay montrer en leur haute fortune.
Mais puisqu'il faut paſſer à des effets plus beaux,
Rentrons pour évoquer des Fantoſmes nouveaux :
Ceux que vous avez veus repreſenter de ſuite
A vos yeux étonnez leur amour & leur fuite,
N'étant pas destinez aux hautes fonctions,
N'ont point aſſez d'éclat pour leurs conditions.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

PRIDAMANT.

Qu'Iſabelle eſt changée, & qu'elle eſt éclatante!

ALCANDRE.

Lyſe marche après elle, & luy ſert de Suivante.
Mais derechef ſur tout n'ayez aucun effroy,
Et de ce lieu fatal ne ſortez qu'après moy,
Je vous le dis encor, il y va de la vie.

PRIDAMANT.

Cette condition m'en oſte aſſez l'envie.

SCENE II.

ISABELLE *repreſentant Hyppolite*, LYSE *repreſentant Clarine.*

LYSE.

Ce divertiſſement n'aura-t'il point de fin?
Et voulez-vous paſſer la nuit dans ce jardin?

ISABELLE.

Je ne puis plus cacher le ſujet qui m'améne,
C'eſt groſſir mes douleurs que de taire ma peine.
Le Prince Florilame...

LYSE.

Et bien? il eſt abſent.

ISABELLE.

C'eſt la ſource des maux que mon ame reſſent.
Nous ſommes ſes voiſins, & l'amour qu'il nous porte
Dedans ſon grand jardin nous permet cette porte :
La Princeſſe Roſine & mon perfide époux
Durant qu'il eſt abſent en font leur rendez-vous.
Je l'attens au paſſage, & luy feray connoiſtre
Que je ne ſuis pas femme à rien ſouffrir d'un traiſtre.

LYSE.

Madame, croyez-moy, loin de le quereller,
Vous ferez beaucoup mieux de tout diſſimuler.
Il nous vient peu de fruit de telles jalouſies,
Un homme en court plûtoſt après ſes fantaiſies,
Il eſt toûjours le maiſtre, & tout noſtre diſcours
Par un contraire effet l'obſtine en ſes amours.

ISABELLE.

Je diſſimuleray ſon adultére flame!
Une autre aura ſon cœur, & moy le nom de femme!
Sans crime d'un Hymen peut-il rompre la loy?
Et ne rougit-il point d'avoir ſi peu de foy?

LYSE.

Cela fut bon jadis, mais au temps où nous ſommes,
Ny l'Hymen ny la foy n'obligent plus les hommes.
Leur gloire a ſon brillant & ſes régles à part,
Où la noſtre ſe perd la leur eſt ſans hazard,
Elle croiſt aux dépens de nos laſches foibleſſes,
L'honneur d'un galant homme eſt d'avoir des Maîtreſſes.

ISABELLE.

Oſte-moy cét honneur & cette vanité
De ſe mettre en crédit par l'infidélité.
Si pour haïr le change & vivre ſans amie
Un homme tel que luy tombe dans l'infamie,
Je le tiens glorieux d'eſtre infame à ce prix,
S'il en eſt mépriſé, j'estime ce mépris.
Le blaſme qu'on reçoit d'aimer trop une femme
Aux maris vertüeux eſt un illustre blaſme.

LYSE.

Madame, il vient d'entrer, la porte a fait du bruit.

ISABELLE.

Retirons-nous, qu'il paſſe.

LYSE.

Il vous voit & vous ſuit.

SCENE III.

CLINDOR *repreſentant Théagène,*
ISABELLE *repreſentant Hyppolite,*
LYSE *repreſentant Clarine.*

CLINDOR.

Vous fuyez, ma Princeſſe, & cherchez des remiſes,
Sont-ce là les douceurs que vous m'aviez promiſes?
Eſt-ce ainſi que l'amour ménage un entretien?
Ne fuyez plus, Madame, & n'appréhendez rien,
Florilame eſt abſent, ma jalouſe endormie.

ISABELLE.

En êtes-vous bien ſeur?

CLINDOR.

Ah, Fortune ennemie!

ISABELLE.

Je veille, déloyal, ne croy plus m'aveugler,
Au milieu de la nuit je ne voy que trop clair;
Je voy tous mes ſoupçons paſſer en certitudes,
Et ne puis plus douter de tes ingratitudes,
Toy meſme par ta bouche as trahy ton ſecret.
O l'esprit aviſé pour un amant discret,
Et que c'eſt en amour une haute prudence,
D'en faire avec ſa femme entiére confidence!

Où ſont tant de ſermens de n'aimer rien que moy?
Qu'as-tu fait de ton cœur? qu'as-tu fait de ta foy?
Lors que je la reçeus, ingrat, qu'il te ſouvienne
De combien différoient ta fortune & la mienne,
De combien de rivaux je dédaignay les vœux,
Ce qu'un ſimple ſoldat pouvoit eſtre auprès d'eux,
Quelle tendre amitié je recevois d'un pére,
Je le quittay pourtant pour ſuivre ta miſére,
Et je tendis les bras à mon enlévement,
Pour ſoustraire ma main à ſon commandement.
En quelle extrémité depuis ne m'ont réduite
Les hazards dont le Sort a traverſé ta fuite!
Et que n'ay-je ſouffert avant que le bonheur
Elevaſt ta baſſeſſe à ce haut rang d'honneur!
Si pour te voir heureux ta foy s'eſt relaſchée,
Remets-moy dans le ſein dont tu m'as arrachée;
L'amour que j'ay pour toy m'a fait tout hazarder,
Non-pas pour des grandeurs, mais pour te poſſéder.

CLINDOR.

Ne me reproche plus ta fuite ny ta flame,
Que ne fait point l'Amour quand il poſſéde une ame?
Son pouvoir à ma veuë attachoit tes plaiſirs,
Et tu me ſuivois moins que tes propres deſirs.
J'étois lors peu de choſe, ouy, mais qu'il te ſouvienne
Que ta fuite égala ta fortune à la mienne,
Et que pour t'enlever c'étoit un foible appas
Que l'éclat de tes biens qui ne te ſuivoient pas.
Je n'eus de mon coſté que l'épée en partage,
Et ta flame du tien fut mon ſeul avantage:
Celle-là m'a fait grand en ces bords étrangers,

L'autre expoſa ma teſte à cent & cent dangers.
Regrette maintenant ton pére & ſes richeſſes,
Faſche-toy de marcher à coſté des Princeſſes,
Retourne en ton païs chercher avec tes biens
L'honneur d'un rang pareil à celuy que tu tiens.
De quel manque après tout as-tu lieu de te plaindre?
En quelle occaſion m'as-tu veu te contraindre?
As-tu reçeu de moy ny froideurs ny mépris?
Les femmes, à vray dire, ont d'étranges eſprits;
Qu'un mary les adore, & qu'un amour extréme
A leur bizarre humeur le ſoûmette luy-meſme,
Qu'il les comble d'honneurs & de bons traitemens,
Qu'il ne refuſe rien à leurs contentemens;
S'il fait la moindre bréche à la foy conjugale,
Il n'eſt point à leur gré de crime qui l'égale,
C'eſt vol, c'eſt perfidie, aſſaſſinat, poiſon,
C'eſt maſſacrer ſon pére, & bruſler ſa maiſon,
Et jadis des Titans l'effroyable ſupplice
Tomba ſur Encelade avec moins de justice.

ISABELLE.

Je te l'ay déja dit, que toute ta grandeur
Ne fut jamais l'objet de ma ſincére ardeur,
Je ne ſuivois que toy quand je quittay mon pére:
Mais puiſque ces grandeurs t'ont fait l'ame legére,
Laiſſe mon intéreſt, ſonge à qui tu les dois.
Florilame luy ſeul t'a mis où tu te vois,
A peine il te connut qu'il te tira de peine,
De ſoldat vagabond il te fit Capitaine,
Et le rare bonheur qui ſuivit cét employ
Joignit à ſes faveurs les faveurs de ſon Roy.

Quelle forte amitié n'a-t'il point fait paroiſtre
A cultiver depuis ce qu'il avoit fait naiſtre?
Par ſes ſoins redoublez n'és-tu pas aujourd'huy
Un peu moindre de rang, mais plus puiſſant que luy?
Il euſt gagné par là l'eſprit le plus farouche;
Et pour remerciment tu veux ſouiller ſa couche!
Dans ta brutalité trouve quelques raiſons,
Et contre ſes faveurs défen tes trahiſons.
Il t'a comblé de biens, tu luy voles ſon ame!
Il t'a fait grand Seigneur, & tu le rens infame!
Ingrat, c'eſt donc ainſi que tu rens les bien-faits?
Et ta reconnoiſſance a produit ces effets?

CLINDOR.

Mon ame (car encor ce beau nom te demeure,
Et te demeurera jusqu'à tant que je meure),
Crois-tu qu'aucun reſpect ou crainte du trépas
Puiſſe obtenir ſur moy ce que tu n'obtiens pas?
Dy que je ſuis ingrat, appelle-moy parjure,
Mais à nos feux ſacrez ne fay plus tant d'injure,
Ils conſervent encor leur prémiére vigueur,
Et ſi le fol amour qui m'a ſurpris le cœur
Avoit pû s'étouffer au point de ſa naiſſance,
Celuy que je te porte euſt eu cette puiſſance.
Mais en vain mon devoir taſche à luy reſiſter,
Toy-meſme as éprouvé qu'on ne le peut dompter.
Ce Dieu qui te força d'abandonner ton pére,
Ton païs & tes biens pour ſuivre ma miſére,
Ce Dieu meſme aujourd'huy force tous mes deſirs
A te faire un larcin de deux ou trois ſouſpirs.
A mon égarement ſouffre cette échapée,

Sans craindre que ta place en demeure uſurpée.
L'Amour dont la vertu n'eſt point le fondement
Se détruit de ſoy-meſme & paſſe en un moment;
Mais celuy qui nous joint eſt un amour ſolide,
Où l'honneur a ſon luſtre, où la vertu préſide,
Sa durée a toûjours quelques nouveaux appas,
Et ſes fermes liens durent jusqu'au trépas.
Mon ame, derechef pardonne à la ſurpriſe
Que ce Tyran des cœurs a fait à ma franchiſe,
Souffre une folle ardeur qui ne vivra qu'un jour,
Et qui n'affoiblit point le conjugal amour.

ISABELLE.

Hélas! que j'aide bien à m'abuſer moy-meſme!
Je voy qu'on me trahit, & veux croire qu'on m'aime,
Je me laiſſe charmer à ce diſcours flateur,
Et j'excuſe un forfait dont j'adore l'autheur.
Pardonne, cher époux, au peu de retenuë
Où du prémier transport la chaleur eſt venuë:
C'eſt en ces accidens manquer d'affection,
Que de les voir ſans trouble & ſans émotion.
Puisque mon teint ſe fane & ma beauté ſe paſſe,
Il eſt bien juste auſſi que ton amour ſe laſſe,
Et meſme je croiray que ce feu paſſager
En l'amour conjugal ne pourra rien changer.
Songe un peu toutefois à qui ce feu s'adreſſe,
En quel péril te jette une telle Maîtreſſe.
Diſſimule, déguiſe, & ſois Amant discret,
Les Grands en leur amour n'ont jamais de ſecret,
Ce grand train qu'à leurs pas leur grandeur propre attache
N'eſt qu'un grand corps tout d'yeux à qui rien ne ſe cache.

Et dont il n'eſt pas-un qui ne fiſt ſon effort
A ſe mettre en faveur par un mauvais rapport.
Toſt ou tard Florilame apprendra tes pratiques,
Ou de ſa défiance, ou de ſes Domestiques,
Et lors (à ce penſer je friſſonne d'horreur)
A quelle extrémité n'ira point ſa fureur?
Puisqu'à ces paſſe-temps ton humeur te convie,
Cours après tes plaiſirs, mais aſſeure ta vie.
Sans aucun ſentiment je te verray changer,
Lors que tu changeras ſans te mettre en danger.

CLINDOR.

Encor une fois donc tu veux que je te die
Qu'auprès de mon amour je mépriſe ma vie?
Mon ame eſt trop atteinte, & mon cœur trop bleſſé
Pour craindre les périls dont je ſuis menacé,
Ma paſſion m'aveugle, & pour cette conqueſte
Croit hazarder trop peu de hazarder ma teſte.
C'eſt un feu que le temps pourra ſeul modérer,
C'eſt un torrent qui paſſe & ne ſçauroit durer.

ISABELLE.

Et bien, cours au trépas, puisqu'il a tant de charmes,
Et néglige ta vie auſſi-bien que mes larmes.
Penſes-tu que ce Prince après un tel forfait
Par ta punition ſe tienne ſatisfait?
Qui ſera mon appuy lors que ta mort infame
A ſa juste vengeance expoſera ta femme,
Et que ſur la moitié d'un perfide étranger
Une ſeconde fois il croira ſe venger?

Non, je n'attendray pas que ta perte certaine
Puiſſe attirer ſur moy les reſtes de ta peine,
Et que de mon honneur gardé ſi chérement
Il faſſe un ſacrifice à ſon reſſentiment.
Je préviendray la honte où ton malheur me livre,
Et ſçauray bien mourir ſi tu ne veux pas vivre.
Ce corps dont mon amour t'a fait le poſſeſſeur
Ne craindra plus bien-toſt l'effort d'un raviſſeur.
J'ay vécu pour t'aimer, mais non pour l'infamie
De ſervir au mary de ton illustre Amie.
Adieu je vay du moins en mourant avant toy
Diminüer ton crime, & dégager ta foy.

CLINDOR.

Ne meurs pas, chére épouſe, & dans un ſecond change
Voy l'effet merveilleux où ta vertu me range.
M'aimer malgré mon crime, & vouloir par ta mort
Eviter le hazard de quelque indigne effort!
Je ne ſçay qui je dois admirer davantage,
Ou de ce grand amour, ou de ce grand courage.
Tous les deux m'ont vaincu, je reviens ſous tes loix,
Et ma brutale ardeur va rendre les abois :
C'en eſt fait, elle expire, & mon ame plus ſaine
Vient de rompre les nœuds de ſa honteuſe chaiſne.
Mon cœur quand il fut pris s'étoit mal défendu,
Perds-en le ſouvenir.

ISABELLE.

Je l'ay déja perdu.

CLINDOR.

Que les plus beaux objets qui ſoient deſſus la Terre
Conspirent deſormais à me faire la guerre;
Ce cœur inexpugnable aux aſſauts de leurs yeux
N'aura plus que les tiens pour maiſtres & pour Dieux.

LYSE.

Madame, quelqu'un vient.

SCENE IV.

CLINDOR *repreſentant Théagéne,*
ISABELLE *repreſentant Hyppolite,*
LYSE *repreſentant Clarine,* ERASTE,
Troupe de Domestiques
de Florilame.

ERASTE *poignardant Clindor.*

Reçoy, traiſtre, avec joye
Les faveurs que par nous ta Maîtreſſe t'envoye.

PRIDAMANT *à Alcandre.*

On l'aſſaſſine, ô Dieux, daignez le ſecourir.

ERASTE.

Puiſſent les ſuborneurs ainſi toûjours périr.

ISABELLE.

Qu'avez-vous fait, bourreaux?

ERASTE.

Un juſte & grand éxemple,
Qu'il faut qu'avec effroy tout l'avenir contemple,
Pour apprendre aux ingrats aux dépens de ſon ſang
A n'attaquer jamais l'honneur d'un ſi haut rang.
Noſtre main a vengé le Prince Florilame,
La Princeſſe outragée, & vous meſme, Madame,
Immolant à tous trois un déloyal époux
Qui ne méritoit pas la gloire d'eſtre à vous.
D'un ſi laſche attentat ſouffrez le prompt ſupplice,
Et ne vous plaignez point quand on vous rend juſtice.
Adieu.

ISABELLE.

Vous ne l'avez maſſacré qu'à demy,
Il vit encor en moy, ſaoulez ſon ennemy,
Achevez aſſaſſins de m'arracher la vie.
Cher époux en mes bras on te l'a donc ravie,
Et de mon cœur jaloux les ſecrets mouvemens
N'ont pû rompre ce coup par leurs preſſentimens!
O clarté trop fidelle, hélas, & trop tardive,
Qui ne fais voir le mal qu'au moment qu'il arrive!
Falloit-il?... Mais j'étouffe, & dans un tel malheur
Mes forces & ma voix cédent à ma douleur,
Son vif excès me tuë enſemble & me conſole,
Et puiſqu'il nous rejoint...

LYSE.

Elle perd la parole.
Madame... Elle ſe meurt, épargnons les diſcours,
Et courons au logis appeler du ſecours.

Icy on rabaiſſe une toile qui couvre le jardin, & les corps de Clindor & d'Iſabelle, & le Magicien & le Pére ſortent de la grotte.

SCENE V.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

Ainſi de noſtre eſpoir la Fortune ſe jouë,
Tout s'éléve ou s'abaiſſe au branſle de ſa rouë,
Et ſon ordre inégal qui régit l'Univers,
Au milieu du bonheur a ſes plus grands revers.

PRIDAMANT.

Cette réfléxion mal propre pour un pére
Conſoleroit peut-eſtre une douleur legére:
Mais après avoir veu mon fils aſſaſſiné,
Mes plaiſirs foudroyez, mon eſpoir rüiné,
J'aurois d'un ſi grand coup l'ame bien peu bleſſée
Si de pareils diſcours m'entroient dans la penſée.
Hélas! dans ſa miſére il ne pouvoit périr,
Et ſon bonheur fatal luy ſeul l'a fait mourir.

N'attendez pas de moy des plaintes davantage,
La douleur qui ſe plaint cherche qu'on la ſoulage,
La mienne court après ſon déplorable ſort,
Adieu, je vay mourir puiſque mon fils eſt mort.

ALCANDRE.

D'un juſte deſeſpoir l'effort eſt légitime,
Et de le détourner je croirois faire un crime.
Ouy, ſuivez ce cher fils ſans attendre à demain:
Mais épargnez du moins ce coup à voſtre main,
Laiſſez faire aux douleurs qui rongent vos entrailles,
Et pour les redoubler, voyez ſes funérailles.

Icy on releve la toile, & tous les Comediens paroiſſent avec leur Portier qui content de l'argent ſur une table, & en prennent chacun leur part.

PRIDAMANT.

Que voy-je? chez les morts conte-t'on de l'argent?

ALCANDRE.

Voyez ſi pas-un d'eux s'y montre négligent.

PRIDAMANT.

Je voy Clindor, ah Dieux, quelle étrange ſurpriſe!
Je voy ſes aſſaſſins, je voy ſa femme & Lyſe!
Quel charme en ce moment étouffe leurs diſcords,
Pour aſſembler ainſi les vivants & les morts?

ALCANDRE.

Ainſi tous les Acteurs d'une troupe Comique,
Leur Poéme récité, partagent leur pratique,

L'un tuë, & l'autre meurt, l'autre vous fait pitié,
Mais la Scéne préſide à leur inimitié,
Leurs Vers ſont leurs combats, leur mort ſuit leurs paroles,
Et ſans prendre intéreſt en pas-un de leurs rôles,
Le traiſtre & le trahy, le mort & le vivant,
Se trouvent à la fin amis comme devant.
Voſtre fils & ſon train ont bien ſçeu par leur fuite
D'un pére & d'un Prevoſt éviter la pourſuite,
Mais tombant dans les mains de la néceſſité,
Ils ont pris le Théatre en cette extrémité.

PRIDAMANT.

Mon fils Comédien!

ALCANDRE.

D'un Art ſi difficile
Tous les quatre au beſoin ont fait un doux azile,
Et depuis ſa priſon, ce que vous avez veu,
Son adultére amour, ſon trépas impréveu,
N'eſt que la triste fin d'une Piece Tragique
Qu'il expoſe aujourd'huy ſur la Scéne publique,
Par où ſes compagnons en ce noble métier
Raviſſent à Paris un peuple tout entier.
Le gain leur en demeure, & ce grand équipage
Dont je vous ay fait voir le ſuperbe étalage,
Eſt bien à voſtre fils, mais non pour s'en parer
Qu'alors que ſur la Scéne il ſe fait admirer.

PRIDAMANT.

J'ay pris ſa mort pour vraye, & ce n'étoit que feinte,
Mais je trouve par tout meſmes ſujets de plainte.

Eſt-ce là cette gloire, & ce haut rang d'honneur
Où le devoit monter l'excès de ſon bonheur?

ALCANDRE.

Ceſſez de vous en plaindre. A preſent le Théatre
Eſt en un point ſi haut que chacun l'idolatre,
Et ce que voſtre temps voyoit avec mépris,
Eſt aujourd'huy l'amour de tous les bons eſprits,
L'entretien de Paris, le ſouhait des Provinces,
Le divertiſſement le plus doux de nos Princes,
Les délices du Peuple & le plaiſir des Grands;
Il tient le premier rang parmy leurs paſſe-temps,
Et ceux dont nous voyons la ſageſſe profonde
Par ſes illustres ſoins conſerver tout le Monde,
Trouvent dans les douceurs d'un ſpectacle ſi beau
Dequoy ſe délaſſer d'un ſi peſant fardeau.
Meſme noſtre grand Roy, ce foudre de la guerre,
Dont le nom ſe fait craindre aux deux bouts de la Terre,
Le front ceint de lauriers, daigne bien quelquefois
Préter l'œil & l'oreille au Théatre François.
C'eſt là que le Parnaſſe étale ſes merveilles,
Les plus rares Eſprits luy conſacrent leurs veilles,
Et tous ceux qu'Apollon voit d'un meilleur regard
De leurs doctes travaux luy donnent quelque part.
D'ailleurs, ſi par les biens on priſe les perſonnes,
Le Théatre eſt un fief dont les rentes ſont bonnes,
Et voſtre fils rencontre en un métier ſi doux
Plus d'accommodement qu'il n'euſt trouvé chez vous.
Défaites-vous enfin de cette erreur commune,
Et ne vous plaignez plus de ſa bonne fortune.

PRIDAMANT.

Je n'oſe plus m'en plaindre, & voy trop de combien
Le métier qu'il a pris eſt meilleur que le mien.
Il eſt vray que d'abord mon ame s'eſt émeuë,
J'ay creu la Comédie au point où je l'ay veuë,
J'en ignorois l'éclat, l'utilité, l'appas,
Et la blaſmois ainſi ne la connoiſſant pas.
Mais depuis vos diſcours, mon cœur plein d'allegreſſe
A banny cette erreur avecque ſa triſteſſe.
Clindor a trop bien fait.

ALCANDRE.

N'en croyez que vos yeux.

PRIDAMANT.

Demain pour ce ſujet j'abandonne ces lieux,
Je vole vers Paris, cependant, grand Alcandre,
Quelles graces icy ne vous doy-je point rendre?

ALCANDRE.

Servir les gens d'honneur eſt mon plus grand deſir,
J'ay pris ma récompenſe en vous faiſant plaiſir.
Adieu, je ſuis content puiſque je vous voy l'eſtre

PRIDAMANT.

Un ſi rare bien-fait ne ſe peut reconnoiſtre,
Mais, grand Mage, du moins croyez qu'à l'avenir
Mon ame en gardera l'éternel ſouvenir.

Fin.

NOTES.

LA GALERIE DU PALAIS.

Page 1. — Cette comédie, représentée en 1634, ne fut imprimée qu'en 1637. Voici le titre de l'édition originale : « LA GALERIE DV PALAIS, OV L'AMIE RIVALLE. Comedie. A PARIS, Chez AVGVSTIN COVRBÉ, Imprimeur & Libraire de Monſeigneur frere du Roy, dans la petite Salle du Palais, à la Palme. M. DC. XXXVII. AVEC PRIVILEGE DV ROY. » C'est un volume in-4° de 4 feuillets et 143 pages, dont l'achevé d'imprimer est du 20 février.

P. 8. — *Toiles de ſoye.* — Espèce de gaze ou toile très claire fort à la mode au commencement du XVII^e^ siècle (Littré).

P. 9. — *Cavalier Marin.* — Marino (Jean-Baptiste), romancier italien (1569-1625).

— *Collets d'ouvrage.* — Collets façonnés.

P. 10. — *Point d'Esprit.* — Tulle brodé, avec des points.

P. 12. — *La Salle.* — La Salle des pas perdus, au Palais de Justice de Paris.

P. 14. — Vous *le* viendra payer (1682).

P. 17. — *Ne m'informez de rien.* — C'est-à-dire ne me demandez rien.

P. 18. — *Hoſtel de Bourgogne.* — L'Hôtel de Bourgogne ou d'Artois, situé rue Françoise, était le théâtre le plus fréquenté à cette époque.

P. 64. — *La Croix du Tiroir.* — La croix du tiroir ou du trahoir était rue Saint-Honoré, au coin de la rue de l'Arbre-Sec.

P. 75. — *Rabats.* — Cols garnis de dentelles ou même sans garniture, qui laissaient le cou des hommes tout à fait à découvert (Littré).

P. 80. — *Ardez.* — Mot populaire. Regardez (Littré).

— *C'eſt mon.* — Particule adverbiale qui sert à affirmer ; elle est maintenant tout à fait inusitée (Littré).

P. 81. — *Batant.* — Volet d'un comptoir qui se lève et s'abaisse (Littré).

— *Galand.* — Ruban noué, nœud de rubans (Littré).

P. 82. — *Petite-oye.* — Rubans et garnitures servant à compléter l'habillement.

P. 97. — *Luy... quereller Célidée.* — C'est-à-dire lui disputer ; sens qui n'est plus en usage.

LA SUIVANTE.

P. 105. — Cette comédie, représentée, comme la précédente, en 1634, ne fut aussi imprimée qu'en 1637. L'édition originale est un in-4° de 1 feuillet blanc, 5 feuillets liminaires et 128 pages, qui a pour titre : « LA SVIVANTE, COMEDIE. A PARIS, Chez AVGVSTIN COVRBÉ, Imprimeur & Libraire de Monſeigneur

Frere du Roy, dans la petite Salle du Palais, à la Palme. M. DC. XXXVII. AVEC PRIVILEGE DV ROY. » Achevé d'imprimer le 9 septembre.

P. 114. — *Je quitte.* — C'est-à-dire je quitte la partie. Terme de jeu.

P. 121. — *Eſtre en cervelle.* — C'est-à-dire être inquiet.

P. 124. — *Fourrier de la mort.* — Au figuré, avant-coureur de la mort.

— *Elle fait une planche à ſa bonne fortune.* — Dans le sens figuré et familier de faciliter.

P. 125. — *Laiſſer à quartier.* — Mettre de côté, écarter (Littré).

P. 126. — Quand on a l'effet de *ces* vœux (1682).

P. 132. — Uſer de ma *prudence.* (1682 seulement.)

P. 136. — *M'a deſrobé de luy.* — C'est-à-dire m'a séparé.

— *Je pratique un quart-d'heure...* — C'est-à-dire je consacre.

P. 139. — *J'étois fort à la geſne avec cette ſuivante.*

Vers manquant dans l'édition de 1682.

P. 141

Ce rival eſt bien moins à redouter qu'à plaindre.

Ce vers se trouve déjà dans *Mélite,* III, II, t. I, p. 148

P. 147 :

Comme je perds le *mien icy* à vous entendre (1682).

P. 150. — *Le bruit de fille bien nourrie.* — Bruit, dans le sens de réputation, était généralement employé à cette époque.

P. 158. — Les rimes *obstacle* et *miracle* sont au pluriel dans toutes les éditions antérieures à 1682.

P. 162. — *Peut eſtre* confondus (1682).

P. 163. — *Une* amour extréme (1637-57 et 1682).

P. 166. — *Traite de confidence.* — C'est-à-dire avec confiance.

P. 168. — *Tirer païs.* — S'en aller, s'enfuir (Littré).

P. 172. — *Chaſteau de Biſſeſtre.* — Le château de Bicêtre, situé à deux kilomètres au sud de Paris, est devenu un hospice.

P. 173. — *Ne luy querelle point un bien.* — Voir la note de la p. 97.

P. 186. — *Empeſchent* les effets. — Les éditions de 1668 et 1682 seules portent *empeſchant.*

P. 189. — *Impudente* nouvelle (1682).

P. 194. — S'il *devient* inventif (1682).

P. 197. — Quelques *charmes* qu'ils ſoient (1682).

LA PLACE ROYALLE.

P. 199. — *La Place Royalle,* jouée en 1635, fut publiée sous ce titre : « LA PLACE ROYALLE, OV L'AMOVREVX EXTRAVAGANT. COMEDIE. A PARIS, Chez AVGVSTIN COVRBÉ, Imprimeur & Libraire de Monſeigneur frere du Roy, dans la petite Salle du Palais, à la Palme. M DC. XXXVII. AVEC PRIVILEGE DV ROY. » C'est un volume in-4° de 4 feuillets liminaires et 112 pages.

P. 213. — *Et tu voulois* (1682).

P. 220. — *Un miroir qu'elle porte à ſa ceinture.* — C'était un usage général à cette époque.

P. 224. — *Que je te plége.* — Pleiger, promettre par caution (Littré).

P. 225. — *Mèdor.* — Héros du *Roland furieux* de l'Arioste.

P. 230. — *Je garderay les balles.* — Locution familière du jeu de paume.

P. 233. — Ta *fidelité.* (1682 seulement.)

P. 237. — Auroit mis mon bonheur à *ce* point. — Toutes les éditions antérieures donnent *à ſon point*.

P. 238. — *Ce que diſoit Théante.* — Dans *La Suivante*, II, IX, p. 141.

P. 273 :

Ne pren mes intereſts que dans mes ſentimens.

Vers passé dans l'édition de 1682.

P. 276. — Que ne *ferez* vous point... — *Feriez-vous*, dans les autres éditions.

— Et quand mon *cœur* croiſt (1682).

MEDEE.

P. 281. — Cette tragédie, imitée de Sénèque, fut jouée en 1635 et n'eut pas de succès. La première édition, publiée en 1639, est un volume in-4° de 4 feuillets liminaires et 95 pages, dont voici le titre : « MEDEE TRAGEDIE. A PARIS, Chez FRANCOIS TARGA, au premier pillier de la grand'Salle du Palais, deuant la Chapelle, au Soleil d'or. M. DC. XXXIX. AVEC PRIVILEGE DV ROY. »

P. 284. — *Hypſipile.* — Reine de Lemnos, dont Jason eut deux fils.

P. 290 :

Je voy mon crime en l'une, *&* l'autre mon excuſe (1682).

P. 291. — J'avois déja *pitié* de leur tendre innocence. — Dans toutes les éditions antérieures.

P. 293. — Sur vous & vos *ſermens*. — Seulement dans l'édition de 1682.

P. 295. — D'une haine *continuë* (1682).

P. 296. — En *des* moindres malheurs (1682).

P. 299. — *Qu'il* l'arrache (1682).

P. 300. — *La* perte achévera (1682).

— *Contenez*-vous. — Dans la plupart des éditions antérieures.

P. 304. — Mais vous *les* ſçaviez tous. — Dans toutes les autres éditions.

P. 306. — Dont l'âge *un* peu ſortable. (1682 seulement.)

P. 307. — Nous *ſçavons* (1682).

P. 310. — *Augmentera* ſes peines (1682).

P. 311. — Et qu'il faille *ajouſter*. — Dans toutes les autres éditions.

P. 314. — Achéve *tout* amour (1682).

P. 315. — Ne *vous* veut plus de mal. — Dans presque toutes les éditions.

P. 316. — Créon meſme *en* ſouſpire. — Dans les autres éditions.

— *Cét* offre. — Dans les éditions de 1663-1682.

— L'auroit *trop* reſſaiſie (1682).

P. 328. — Obéïr à mes *clameurs* funestes (1682).

P. 334. — A *ces* remercimens (1682).

P. 343. — Et Cléone & le Roy s'y *jette* (1682).

P. 344. — Et je l'en *vais* priver. — Dans les autres éditions.

P. 346. — J'y *devrois* oppoſer (1682).

P. 348. — Que de *douceur*. — Dans toutes les éditions antérieures.

P. 352. — Emportent *le* corps (1682).

P. 354. — Et tes *effets* guerriers (1682).

P. 355. — D'accroiſtre ſa *victime* (1682).

L'ILLUSION.

P. 357. — Cette pièce, jouée en 1636, ne fut imprimée qu'en 1639; elle forme un volume in-4° de 4 feuillets liminaires et 124 pages, ayant pour titre : « L'ILLVSION COMIQVE COMEDIE. A PARIS, Chez FRANCOIS TARGA, au premier pillier de la grand'Salle du Palais, deuant la Chapelle, au Soleil d'or. M. DC. XXXIX. AVEC PRIVILEGE DV ROY. » Achevé d'imprimer le 16 mars.

P. 360. — *Ces longues erreurs*. — Erreur, dans le sens de voyage.

P. 361. — *De* traits les plus cachez (1682).

P. 363. — Et qui *voit* (1682).

P. 366. — Et tous *ces* accidens. (1682 seulement.)

P. 367. — *Brévets à chaſſer la fiévre*. — Brevet était autrefois pris dans le sens de remède prétendu breveté.

— *Saint Innocent*. — Le cloître de Saint-Innocent, qui était le quartier des écrivains publics.

— *Au faux-bourg ſaint Germain*. — C'est-à-dire à la foire Saint-Germain.

— *La Samaritaine*. — La fontaine de la Samaritaine, sur le Pont-Neuf.

— *Gautier*. — Hugues Guéru (nommé à tort Guérin ou Guéret), dit Gaultier Garguille, né à Caen en 1574, mort à Paris en 1634, un des farceurs célèbres de l'Hôtel de

Bourgogne, a laissé des « Chansons » dont Éd. Fournier a donné une nouvelle édition en 1858. Quand, par hasard, il jouait un rôle sérieux, il prenait le nom de Fleschelle.

P. 367. — *Guillaume*. — Robert Guérin, dit Gros-Guillaume dans les rôles comiques et La Fleur dans les rôles sérieux, compatriote et compère du précédent (1554-1634), débuta en 1622 au théâtre, où il joua pendant cinquante ans.

— *Mithridate*. — Électuaire composé de beaucoup de substances aromatiques (Littré).

— *Buscon, Lazarille de Tormes, Sayavèdre & Gusman*. — Héros de divers romans espagnols fort en vogue.

P. 369. — Quoy *qu'il* s'offre. (1682 seulement.)

P. 370. — *Grand Mogor*. — Le grand Mogol.

— *Veillaque*. — Terme vieilli. Homme sans foi, sans honneur (Littré).

P. 371. — *Deux Sultanes troublérent*. — Troubler est ici dans le sens de : exciter des troubles, se soulever (Littré).

P. 374. — J'ay détruit *les* païs. — Dans les autres éditions.

P. 376 :

Pour peu qu'un honneſte homme ait vers *vous* de crédit. (1682.)

P. 379. — Que nous *avons* ſur eux (1682).

P. 381. — L'*un* & l'autre mourut (1682).

P. 383. — A bien uſer *du* temps (1682).

P. 386. — *Divertiſſez ailleurs*. — C'est-à-dire détournez.

P. 396. — *Narſingue & Calicut*. — Anciens royaumes de l'Hindoustan.

P. 400. — *Parnes, ſoles... traveteaux*. — Termes de charpentier.

P. 402 :

Et malgré les douceurs que l'*Amour déploye,*
Deux *malheurs* enſemble ont toûjours courte joye (1682).

P. 403. — Si j'en aime *un* autre (1664-1682).

P. 419. — Que je *mourrois*. — Les éditions de 1664-1682 seules donnent cette leçon.

P. 421. — Et vous mande *pour* moy (1682).

P. 431. — *S'arment* d'authorité (1682).

— *Prenant* tant d'intéreſt (1682).

P. 436. — A vos yeux étonnez leur amour & leur fuite. Vers passé dans l'édition de 1682.

P. 438. — Que mon ame *en* reſſent (1682).

P. 442. — Le ſoûmette luy-meſme. — Dans quelques éditions.

P. 450. — *Les Comediens paroiſſent avec leur Portier.* — Le portier était alors l'employé du théâtre chargé de la police de la porte d'entrée, et ne doit pas être confondu avec le concierge.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
La Galerie du Palais	1
La Suivante	105
La Place royalle	199
Medee	281
L'Illusion	357
Notes	455

Achevé d'imprimer

le 10 novembre mil huit cent quatre-vingt-un

PAR CH. UNSINGER

POUR

ALPHONSE LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS

PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

(AUTEURS ANCIENS)

Volumes petit in-12 (format des Elzévirs)
imprimés sur papier de Hollande.
Chaque volume 5 fr.

Chaque ouvrage est orné d'un portrait-frontispice gravé à l'eau-forte.

HAMILTON, Mémoires de Grammont, avec une notice et des notes par MOTHEAU. 1 volume. . . . . 5 fr.

HORACE, traduction de LECONTE DE LISLE avec le texte latin. 2 vol. . . . . 10 fr.

HEPTAMÉRON DES NOUVELLES de Marguerite d'Angoulesme, royne de Navarre. Texte des Manuscrits avec notes, variantes et glossaire par F. DILLAYE. Notice par A. FRANCE. 3 vol. Chaque volume. . . . . 5 fr.

LE SAGE. *Histoire de Gil Blas de Santillane*, avec notice et notes par A. POULET-MALASSIS. 4 volumes. Chaque volume. . . . . 5 fr.

16 Eaux-fortes dessinées par HENRI PILLE et gravées par LOUIS MONZIÈS, pour illustrer *Gil Blas*. Prix . . . . . 25 fr.

LE SAGE. *Le Diable boiteux*, avec notice par A. FRANCE. 2 vol. . . . . 10 fr.

9 Eaux-fortes pour illustrer *le Diable boiteux*, dessinées par H. PILLE et gravées par L. MONZIÈS Prix. . . . . 15 fr.

LE SAGE. *Théâtre*, avec notice et notes par F. DILLAYE, 1 vol. . . . . 5 fr.

RACINE. Œuvres complètes, avec notice par A. FRANCE. 5 vol. Chaque volume . . . . . 5 fr.

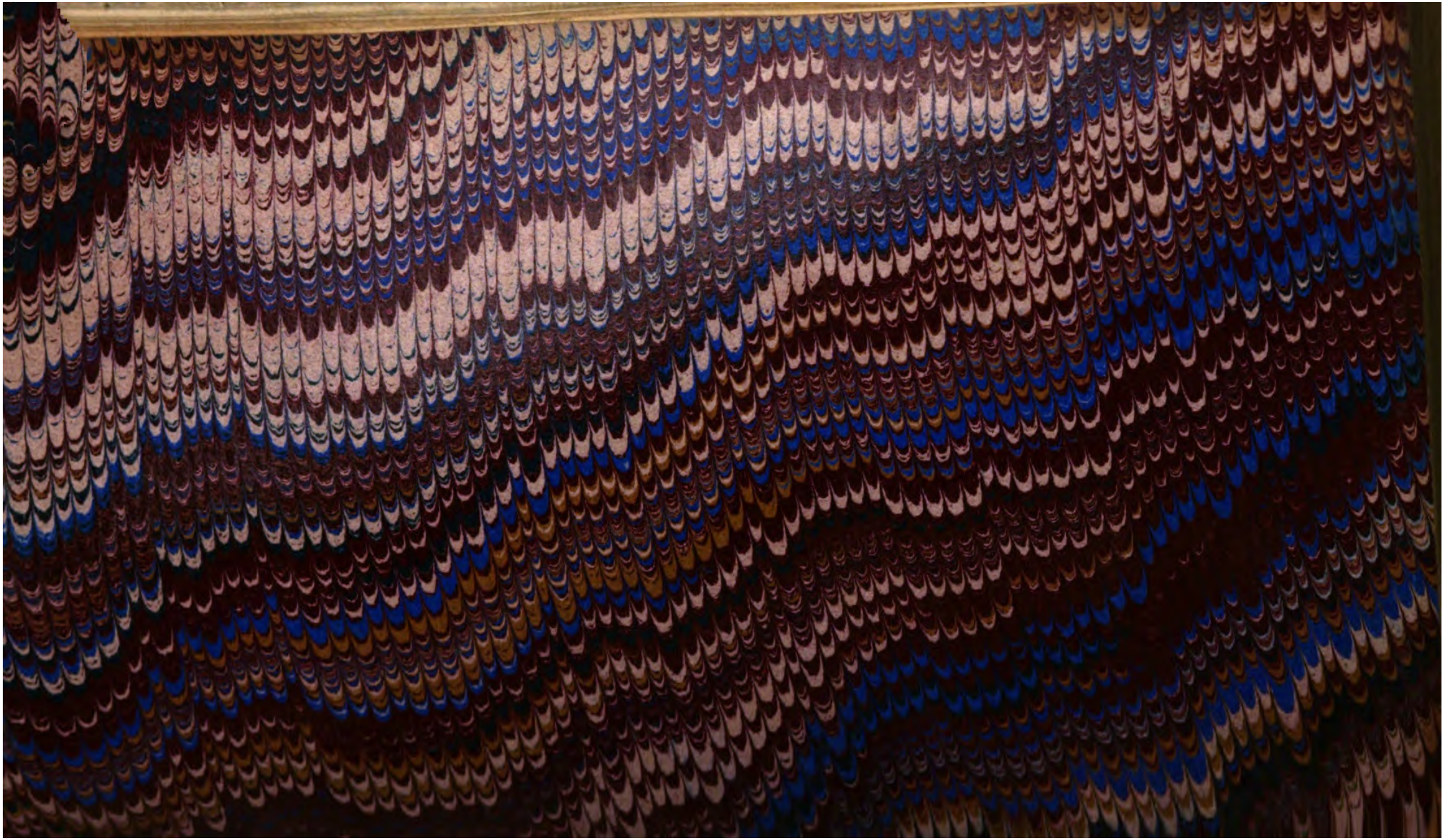
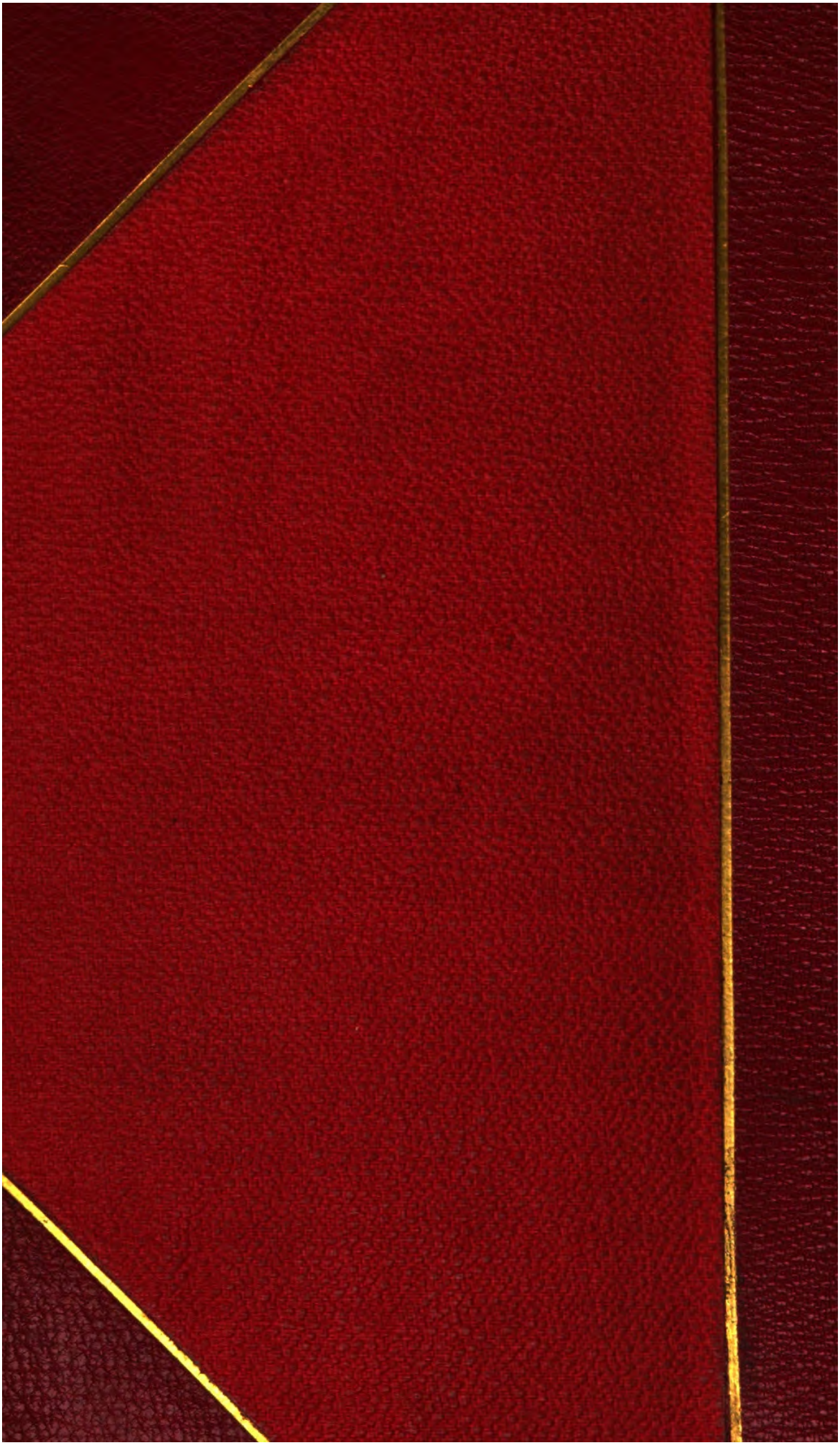
13 Eaux-Fortes d'après GRAVELOT, pour illustrer les *Œuvres de Racine*. Prix . . . . . 15 fr.

SCARRON. *Le Roman comique*, avec notice par A. FRANCE. 2 vol . . . . . 10 fr.

SHAKESPEARE. Œuvres complètes traduites par FRANÇOIS-VICTOR HUGO. 17 vol. Chaque volume. . . . . 5 fr.

VOLTAIRE — *Romans* avec une préface et des notes par F. DILLAYE. 3 vol. Chaque vol. . . . . 5 fr.

21 Eaux-fortes d'après MONNET et MARILLIER. gravées par MONZIÈS, pour illustrer les *Romans de Voltaire*. Prix . . . . . 25 fr.

PARIS. — UNSINGER, imprimeur, rue du Bac, 83

T 631